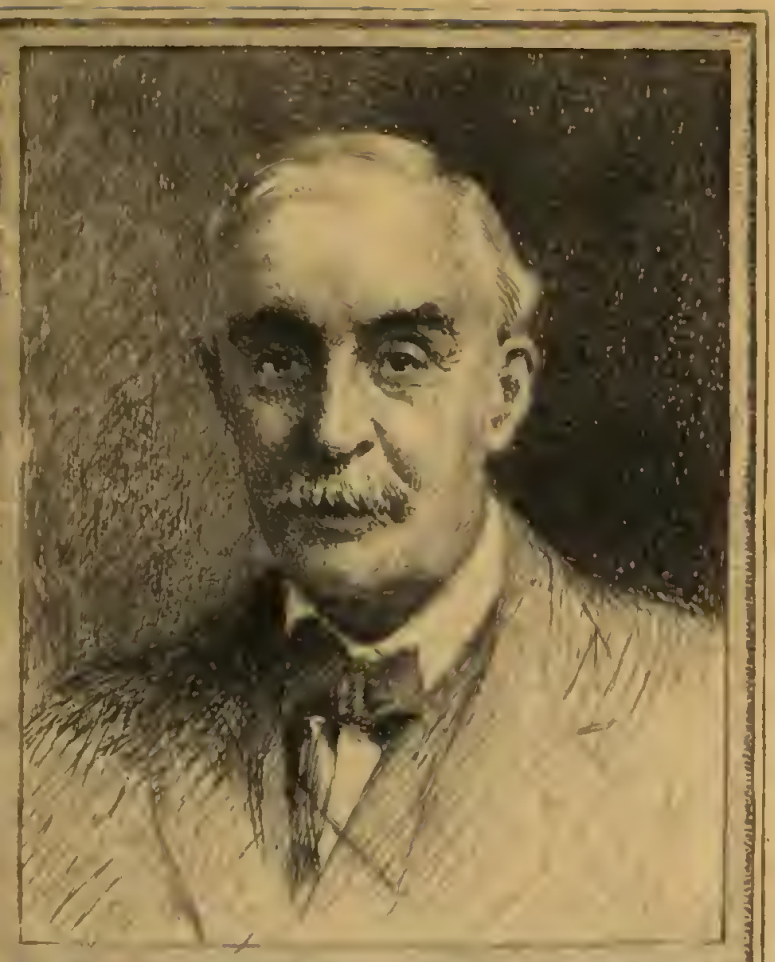
A 627257

Digitized by Google



FROM THE LIBRARY OF
ROBERT MARK WENLEY
PROFESSOR OF PHILOSOPHY
1896 — 1929
GIFT OF HIS CHILDREN
TO THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

NHWickwar del et sc
1938

Grad. R.
PQ
139
.T12

ESSAIS
DE CRITIQUE
ET D'HISTOIRE

PAR H. TAINE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

Grad. R. R. 2
PQ
139
.712

ESSAIS

DE CRITIQUE

ET D'HISTOIRE

Digitized by Google

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

Essai sur Tite Live. Ouvrage couronné par l'Académie française. In-18, broché, 3 fr. 50 c.

Les philosophes français du XIXe siècle. In-18, broché, 3 fr. 50 c.

Voyage aux Pyrénées. 2e édition. In-18, broché, 3 fr. 50 c.

Essai sur les fables de La Fontaine. 2e édition. In-8, 3 fr. 50 c.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

ESSAIS

DE CRITIQUE

ET D'HISTOIRE

PAR H. TAINE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

Droit de traduction réservé

Grad. R. R. 2
FO
169
7

Digitized by Google

GRR 2
gt-wenley
7-15-39

PRÉFACE.

Plusieurs critiques[1] m'ont fait l'honneur de réfuter la méthode employée dans les morceaux qu'on va lire. C'est cette méthode que je voudrais expliquer et justifier ici.

La voici en quelques mots : Si l'on décompose un personnage, une littérature, un siècle, une civilisation, bref, un groupe naturel quelconque d'événements humains, on trouvera que toutes ses parties dépendent les unes des autres comme les organes d'une plante ou d'un animal.

Dans un même siècle, par exemple, la philosophie, la religion, l'art, la forme de la famille et du gouvernement, les mœurs privées et publiques, toutes les

1. M. Sainte-Beuve, M. Guillaume Guizot, M. Gustave Planche, M. Prévost-Paradol, M. Weiss.

parties de la vie nationale, se supposent les unes les autres, de telle façon que nulle d'elles ne pourrait être altérée sans que le reste ne le fût aussi. Dans un même poëte, le style, le choix des fables, l'espèce des caractères, les croyances et les habitudes, toutes les parties de l'âme et du talent, s'appellent les unes les autres, tellement que si l'une était transformée, les autres ne pourraient plus subsister. L'homme n'est pas un assemblage de pièces contiguës, mais une machine de rouages ordonnés; il est un système et non un amas.

D'où vient cette dépendance mutuelle et invincible, et par quelles attaches tant de fils séparés s'unissent-ils en un seul faisceau ?

Si vous décomposez tour à tour chaque partie du groupe, vous trouvez qu'elles sont toutes gouvernées et formées par un petit nombre de forces, le plus souvent par une force unique, laquelle produit leur concert et maintient leur union.

Dans un même siècle, par exemple, la philosophie, la religion, les arts, la famille et l'État, reçoivent leurs caractères de quelque inclination ou faculté dominante. C'est le même esprit et le même cœur qui a pensé, prié, imaginé et agi. C'est la même situation générale ou le même naturel inné qui a façonné et régi les œuvres séparées

et diverses. C'est le même sceau qui s'est imprimé différemment dans ces différentes matières. Nulle de ces empreintes ne peut changer sans entraîner le changement des autres, parce que nulle d'entre elles ne change que par le changement du sceau.

De sorte que pour connaître l'homme, ce ne sont pas des remarques qu'il faut entasser, mais une force qu'il faut démêler; ce ne sont pas des flots épars qu'on doit recueillir, mais une source qu'on doit atteindre. Que cet homme soit infiniment multiple; qu'il dérive de sa famille, de ses concitoyens, de ses contemporains, de ses lectures, de sa condition, de mille accidents contraires; que des infiltrations innombrables aient coulé de tous les coins de l'horizon pour le former et le nourrir, peu importe. L'important est de marquer la direction et la puissance du courant, de sentir quel élan l'emporte, de prévoir vers quel lit il se précipite. Connaître un objet, c'est connaître sa cause, et la suivre dans tout l'ordre de ses effets.

Là-dessus on répond : « Cela ne se peut; l'homme est trop complexe; une formule ne suffit pas à l'exprimer. Si vous saisissez en lui deux ou trois grands traits, vous en omettez cinquante. Dans une civilisation comme dans un individu, il y a cent

mille nuances ; vous les confondez en une seule couleur.

« Une aristocratie de courtisans qui font salon, et le goût de ces idées générales moyennes qu'on peut agiter dans un salon, voilà les deux circonstances primitives et dominatrices auxquelles vous réduisez notre XVIIe siècle. Ne renferme-t-il point autre chose? Sans chercher bien loin, on y verrait l'imitation de l'Espagne, le respect des classiques, des restes de grossièreté féodale, une veine de libertinage demi-cachée, l'avant-goût de la Régence, le commencement des idées humanitaires, un peu de mysticisme, et je ne sais combien d'autres traits qu'on ne peut supprimer sans altérer sa physionomie. Réduire ainsi c'est détruire, et vos résumés sont des mutilations.

« Historien orateur : vous renfermez dans ces deux mots tout Tite Live; j'ai bien peur qu'il n'y soit étouffé. Tous les Romains sont orateurs, et néanmoins chacun d'eux se distingue des autres. Celui-ci est patricien, patriote, religieux, honnête homme ; il est plus sobre que Cicéron, plus régulier que Salluste, plus simple que Tacite. Il a des qualités, des défauts, des sentiments qui ne conviennent qu'au temps où il a vécu, aux circonstances qui l'ont façonné, au tour d'esprit qui lui est propre. Sans

doute il suffit d'un trait pour former une figure de géométrie; mais il faut mille traits infiniment croisés et pliés pour former une figure humaine. Vous croyez dessiner un visage; vous n'avez tracé qu'un rond ou un carré. »

Cela est concluant contre un critique qui voudrait peindre, mais non contre un critique qui essaye de philosopher.

Peindre, c'est faire voir, et c'est un emploi tout spécial que de faire voir les personnages passés. Si quelqu'un s'y efforçait, il faudrait qu'il eût été préparé à ce travail d'artiste par des études d'artiste; qu'il eût été, dans sa jeunesse, romancier comme Walter Scott, et même poëte; qu'à ce titre il aperçût naturellement et de prime-saut les plus légères nuances et les plus fragiles attaches des sentiments; que peu à peu le progrès de l'âge et les reploiements de la réflexion aient ajouté en lui le psychologue à l'artiste; que la finesse française, la délicatesse parisienne, l'érudition du XIXe siècle, l'épicurisme de la curiosité, la science de l'homme et des hommes, lui aient composé un tact exquis et unique. Ainsi doué et ainsi muni, il entreprendrait pour les lettrés et les délicats une galerie de portraits historiques. Il glisserait autour de son personnage, notant d'un mot chaque attitude, chaque geste et

chaque air; il reviendrait sur ses pas, nuançant ses premières couleurs par de nouvelles teintes plus légères; il irait ainsi de retouches en retouches, ne se lassant pas de poursuivre le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière qui est le signe et comme la fleur de la vie. Pour l'atteindre, ce ne serait pas assez d'un portrait; il sentirait que la peinture doit varier avec le personnage; il le décrirait adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard, à la cour, à la guerre, sous tous ses habits, sous tous ses visages; il égalerait la mobilité du temps et de l'âme par le renouvellement de ses impressions et de ses esquisses. Il n'aurait pas assez, pour une telle œuvre, du style simple des logiciens et des classiques. Il aurait besoin de phrases plus enroulées, capables de se tempérer et de s'atténuer les unes les autres, de mots plus spéciaux, traînant avec eux un long cortége d'alliances et de souvenirs. Il faudrait moins le lire que le goûter; ce serait un de ces parfums composés et précieux où l'on respire à la fois vingt essences choisies et adoucies par leur mutuel accord. En décrivant le genre, j'ai décrit l'homme. Le lecteur a nommé M. Sainte-Beuve; mais le genre n'appartient qu'à l'homme; et on ne peut imposer à personne la maladresse ou l'impertinence de l'imiter.

Qu'on tolère donc les autres recherches; laissez l'objet qui a fourni matière à la peinture fournir matière à la philosophie; permettez à l'analyse de venir après l'art. S'il est beau de faire voir un personnage, il est peut-être intéressant de le faire *comprendre*. Les deux études diffèrent, puisque l'imagination diffère de l'intelligence, et le raisonnement a le droit de décomposer ce que les yeux ont contemplé et ce que le cœur a senti. Je puis me demander d'où viennent ces qualités, ces défauts, ces passions, ces idées; lesquels sont effets, lesquels sont causes; de quelles facultés primitives ils découlent; si, en suivant ces facultés plus loin, on ne remonte pas à une source commune; quelle masse et quelle sorte de sentiments chacune d'elles a lancés dans la passion totale. Les émotions et les pensées de l'homme sont liées comme les parties et les mouvements du corps; et, puisque cet enchaînement mérite d'être noté dans le monde corporel et visible, il mérite d'être observé dans le monde invisible et incorporel. Dès lors, tous vos préceptes tombent; les règles qui gouvernaient la peinture n'ont point de prise sur l'analyse; ce qui serait une faute pour la première devient un devoir pour la seconde. Vous développiez, elle réduit. Vous poursuiviez les détails délicats, elle recherche les grandes causes. Vous sai-

sissiez au vol ces traits fugitifs qui font surgir dans l'imagination toute une figure; elle s'attache à ces forces génératrices qui produisent dans la vie toute une série d'événements. Vous négligiez beaucoup de points qui lui importent; elle néglige beaucoup de points qui vous intéressent. Pour elle le changement d'objet a changé le reste ; si l'on trouve son but légitime, on ne peut lui interdire la voie qui la mène à son but.

Prenons des exemples sensibles : voici un noble cheval, et devant lui, un pinceau à la main, le plus grand artiste du monde. Peu à peu une figure se dessine sur la toile; une tête en sort, vivante, les naseaux ouverts, les yeux ardents; la ligne des reins se courbe, le poil frémit, les jarrets se tendent comme des arcs; une large lumière tombe sur le flanc qui se creuse, et sous ces muscles tendus on sent la superbe charpente qui va fournir à leur élan. N'y a-t-il plus rien à faire? Et la toile ainsi remplie répond-elle à toute question?

Une seule reste encore, et tout entière en ce petit mot : *Pourquoi?*

Armé de ce petit mot, un homme arrive, ouvre l'animal. Pourquoi la jambe se mouvait-elle? Parce que l'os était soulevé, parce que le tendon inséré au muscle tirait l'os, parce que le nerf sous l'action de la

moelle et du cerveau contractait le muscle. Pourquoi la jambe est-elle ainsi construite? Parce que l'animal est un vertébré et un mammifère, parce que le type de sa classe exige tel nombre et telle disposition fixe de parties, parce que les nécessités de sa vie exigent un accord entre ses instincts, son estomac, ses facultés, ses membres et ses mouvements. Voilà des recherches nouvelles, et il est clair que le second observateur n'a pas les obligations du premier. La couleur des yeux, les taches du poil, les frémissements de la peau, l'expression de la bouche, les jeux de la lumière, tout ce qu'il a de momentané dans le mouvement et dans la vie, il peut le négliger ou l'indiquer à peine. Son objet n'est pas de faire illusion et plaisir en excitant la sympathie, mais d'enchaîner une série d'effets sous un système de lois.

Or, il y a une anatomie dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle. Pourquoi la critique et la philosophie de Tite Live sont-elles bonnes jusqu'ici, mauvaises jusque-là? Pourquoi certains de ses caractères et certaines parties de ses caractères sont-ils vrais et le reste imparfait? Pourquoi réussit-il en plusieurs sortes de discours et échoue-t-il en d'autres? La même question engendre ici les mêmes recherches; et la même réponse s'oppose ici aux

mêmes objections. L'essentiel est de trouver la forme d'esprit originelle d'où se déduisent toutes les qualités importantes de l'homme et de l'œuvre. Ne craignez pas d'en supprimer; ces deux mots : Historien orateur, contiennent plus de choses qu'il ne semblait d'abord; la plupart de celles qui vous semblaient omises s'y trouvent enfermées : le patricien religieux, l'honnête homme et le Romain, ont contribué à former en lui l'orateur; les événements qui l'ont entouré, la chute de la république et l'établissement de l'empire, l'ont assis dans les bibliothèques au lieu de le porter à la tribune, et l'ont fait historien au lieu de le faire homme d'État. Vous voyez que la formule rattache à elle comme précédents ou comme suites tous les traits importants; pour les autres, un mot en passant les indique. Ils n'ont pas besoin d'une plus grande place; ce sont des accidents et non des causes; et les causes une fois saisies et suivies, je tiens tout ce que je veux avoir.

Or, il en est ainsi pour toute chose, et notamment pour tout groupe naturel d'événements humains. Certains traits y sont essentiels, le reste est accessoire. Le groupe reçoit son unité, sa nature et son être, d'une loi ou force, laquelle produit et façonne toutes ses parties, et les cent

mille hasards qui viennent le choquer ne font qu'altérer son apparence sans rien changer à son fond.

Cette distinction est encore plus visible, quand il s'agit non d'un homme, mais d'un siècle comme le XVIIe. Sans doute la surface des choses y est infiniment multiple et mobile. Tous les dix ans, tous les ans, quelque point y change. Le goût espagnol apparaît, puis s'en va; les romans, bientôt les portraits, prennent faveur; les jansénistes ont le dessus, ensuite les jésuites; un instant les mystiques surnagent, après eux les gallicans dominent. Qui pourrait compter les fluctuations innombrables, les tournoiements, les remous, le jeu des flots heurtés et entre-brisés, et toutes les ondulations sinueuses qui viennent plisser la surface de ce grand courant? Qu'on les mentionne en passant, et pour démêler sous elles la marche du fleuve, rien de plus juste; mais qu'ont-elles à faire avec sa direction et sa force? Ici comme ailleurs, le premier soin doit être de séparer ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Ce qui est important, c'est de savoir par exemple pourquoi l'art de prouver et d'expliquer y étant parfait exclut les autres, pourquoi le théâtre n'est qu'un salon de discours admirables, pourquoi la philosophie, au lieu d'observer les faits nouveaux, se borne à consulter les idées générales

acquises[1], pourquoi la religion épurée devient une espèce de conviction raisonnée, pourquoi Dieu est une sorte de roi majestueux régulièrement institué par la tradition et confirmé par la réflexion. Toutes ces qualités et les autres semblables dérivent de la formule primitive; et elles ne sont importantes que parce qu'elles en dérivent. Elles seules appartiennent à la nature du siècle; elles viennent de son fonds et non du dehors; elles composent un ensemble dont rien ne peut être détaché sans que le reste ne périsse; elles manifestent une force universelle, partout présente et agissante, souveraine de toutes les grandes choses, directrice de tous les grands événements. Cette force seule intéresse le philosophe : car, selon le mot d'Aristote, l'universel est l'unique objet de la science. C'est à la former que tout le siècle précédent s'est employé; c'est sous sa pression que tout le siècle suivant va naître. Chacun d'eux suppose ainsi son devancier et prédit ainsi son successeur. Le but de l'histoire n'est point de se noyer, comme on le veut aujourd'hui, dans la multitude des détails, mais de remonter jusqu'à cette force maîtresse, de l'enfermer pour chaque siècle dans sa formule, de lier les formules entre elles, de noter les

1. De là sort la physique de Descartes, sa preuve de Dieu, etc.

nécessités par lesquelles elles dérivent les unes des autres, et de démêler enfin le type héréditaire et la situation primitive d'où tout le reste est provenu. Alors seulement l'histoire cessera d'être une compilation et deviendra une science; alors seulement nous pourrons apercevoir et mesurer les puissances secrètes qui nous mènent; alors peut-être on pourra *prévoir*.

Quelle sécheresse, dira-t-on, et quelle laide figure ferait l'histoire réduite à une géométrie de forces! — Peu importe, elle n'a pas pour objet de divertir. D'ailleurs si j'écris froidement, ce sera ma faute; n'accusez pas la méthode, mais l'écrivain. Car ces forces qui gouvernent l'homme sont tout humaines. Ce ne sont que des passions employées par des facultés, et des facultés déployées par des passions. Ce ne sont que des manières de penser et de sentir permanentes, attachées à l'homme ou à la race, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il y en a de semblables en nous-mêmes, et nous ne pouvons les apercevoir en autrui sans les sentir qui s'éveillent et qui frémissent au plus profond de notre cœur. J'ose dire plus; elles sont nous-mêmes; elles composent notre substance et notre être; elles nous sont arrivées à travers les siècles, et sont entrées en nous avec notre intelligence et notre sang. Il n'y a pas en nous

Digitized by Google

une idée ni un sentiment dont on ne puisse montrer le trajet et la source. Cette habitude d'analyse vient du XVIIe siècle; cette liberté de penser a commencé à la Renaissance; cette profonde source de tristesse a été creusée par le moyen âge; cette idée de Dieu naquit en Judée; cette subtilité logique se retrouve au berceau de la race, au fond de l'Inde. L'histoire entière a contribué à fabriquer l'être que vous êtes; et le passé revit ainsi, conservé dans le présent. Il intéresse donc autant que le présent; il intéresse mille fois davantage. Car ces facultés et ces passions, mesquines en chacun de nous, deviennent sublimes dans les grands hommes et dans les grandes masses. Elles reçoivent l'ampleur du génie qui les porte, ou du siècle qu'elles régissent. Celle-ci a créé une religion en Judée; celle-là, un empire à Rome; cette autre, une philosophie en Grèce; celles-ci, un monde entier dans la Chine et dans l'Inde. Elles sont les divinités du monde humain, toujours vivantes, partout agissantes, sources de toute beauté et de toute harmonie; elles donnent la main au-dessous d'elles à d'autres puissances, filles de la même race, maîtresses de la matière, comme elles le sont de l'esprit; et toutes ensemble forment le chœur invisible dont parlent les vieux poëtes, qui circule à travers les êtres, et par qui palpite l'univers éternel.

Ce spectacle me paraît noble ; la méthode est l'instrument qui le fournit ; cet instrument, fabriqué par Aristote et Hégel, mérite seul qu'on le défende ; je n'ai que des pardons à demander pour l'ouvrier.

Janvier 1857.

Digitized by Google

ESSAIS
DE CRITIQUE
ET D'HISTOIRE.

M. MACAULAY.

I

Critical and historical essays[1].

§ 1.

Ceci est un recueil d'articles; j'aime, je l'avoue, ces sortes de livres. D'abord on peut jeter le volume au bout de vingt pages, commencer par la fin, ou au milieu; vous n'y êtes pas serviteur mais maître; vous pouvez le traiter comme journal; en effet c'est le journal d'un esprit. — En second lieu il est varié; d'une page à l'autre, vous passez de la Renaissance au XIXe siècle, de l'Inde à l'Angleterre; cette diversité surprend et plaît. — Enfin, involontairement, l'auteur y est indiscret; il se découvre à nous, sans rien

1. *Essais de critique et d'histoire.*

Digitized by Google

réserver de lui-même; c'est une conversation intime, et il n'y en a point qui vaille celle du plus grand historien de l'Angleterre. On est content d'observer les origines de ce généreux et puissant esprit, de découvrir quelles facultés ont nourri son talent, quelles recherches ont formé sa science, quelles opinions il s'est faites sur la philosophie, sur la religion, sur l'État, sur les lettres, tout ce qu'il était et ce qu'il est devenu, ce qu'il veut et ce qu'il croit.

Assis sur un fauteuil, les pieds au feu, on voit peu à peu, en tournant les feuillets, une physionomie animée et pensante se dessiner sur la toile obscure de l'imagination paresseuse; ce visage prend de l'expression et du relief; ses divers traits s'expliquent et s'éclairent les uns les autres; bientôt l'auteur revit pour nous et devant nous; nous sentons la nécessité de toutes ses pensées, nous prévoyons ce qu'il va dire; ses façons d'être et de parler nous sont aussi familières que celles d'un homme que nous voyons tous les jours; ses opinions corrigent ou ébranlent les nôtres; il entre pour sa part dans notre pensée et dans notre vie; il est à deux cents lieues de nous, et son livre imprime en nous son image, comme la lumière réfléchie va peindre au bout de l'horizon l'objet d'où elle est partie. Tel est le charme de ces livres qui remuent tous les sujets, qui donnent l'opinion de l'auteur sur toutes choses, qui nous promènent dans toutes les parties de sa pensée, et, pour ainsi dire, nous font faire le tour de son esprit.

M. Macaulay traite la philosophie à la façon des Anglais, en homme pratique. Il est disciple de Bacon, et le met au-dessus de tous les philosophes;

Digitized by Google

il juge que la véritable science date de lui ; que les spéculations des anciens penseurs ne sont que des jeux d'esprit ; que pendant deux mille ans l'esprit humain a fait fausse route, que depuis Bacon seulement il a découvert le but vers lequel il doit tendre et la méthode par laquelle il peut y parvenir. Ce but est l'*utile*. L'objet de la science n'est pas la théorie, mais l'application. L'objet des mathématiques n'est pas la satisfaction d'une curiosité oisive, mais l'invention de machines propres à alléger le travail de l'homme, à augmenter sa puissance, à dompter la nature, à rendre la vie plus sûre, plus commode et plus heureuse. L'objet de l'astronomie n'est pas de fournir matière à d'immenses calculs et à des cosmogonies poétiques, mais de servir à la géographie, et de guider la navigation. L'objet de l'anatomie et des sciences zoologiques n'est pas de suggérer d'éloquents systèmes sur la nature de l'organisation, ou d'exposer aux yeux l'ordre des animaux par une classification ingénieuse, mais de conduire la main du chirurgien et les prévisions du médecin. L'objet de toute recherche et de toute étude est de diminuer la douleur, d'augmenter le bien-être, d'améliorer la condition de l'homme ; les lois théoriques ne valent que par leurs usages pratiques ; les travaux du laboratoire et du cabinet ne reçoivent leur sanction et leur prix que par l'emploi qu'en font les ateliers et les usines ; l'arbre de la science ne doit s'estimer que par ses fruits. Si l'on veut juger d'une philosophie, il faut regarder ses effets ; ses œuvres ne sont point ses livres mais ses actes. Celle des anciens a produit de beaux écrits, des phrases sublimes, des

disputes infinies, des rêveries creuses, des systèmes renversés par des systèmes, et a laissé le monde aussi ignorant, aussi malheureux et aussi méchant qu'elle l'a trouvé. Celle de Bacon a produit des observations, des expériences, des découvertes, des machines, des arts et des industries entières. « Elle a allongé la vie, elle a diminué la douleur, elle a éteint des maladies ; elle a accru la fertilité du sol ; elle a enlevé la foudre au ciel ; elle a éclairé la nuit de toute sa splendeur du jour ; elle a étendu la portée de la vue humaine ; elle a accéléré le mouvement, anéanti les distances ; elle a rendu l'homme capable de pénétrer dans les profondeurs de l'océan, de s'élever dans l'air, de traverser la terre sur des chars qui roulent sans chevaux, et l'océan sur des navires qui filent dix nœuds à l'heure contre le vent. » L'une s'est consumée à déchiffrer des énigmes indéchiffrables, à fabriquer les portraits d'un sage imaginaire, à se guinder d'hypothèses en hypothèses, à rouler d'absurdités en absurdités ; elle a méprisé ce qui était praticable ; elle a promis ce qui était impraticable, et, parce qu'elle a méconnu les limites de l'esprit humain, elle en a ignoré la puissance. L'autre, mesurant notre force et notre faiblesse, nous a détournés des routes qui nous étaient fermées, pour nous lancer dans les routes qui nous étaient ouvertes ; elle a connu les faits et leurs lois, parce qu'elle s'est résignée à ne point connaître leur essence ni leurs principes ; elle a rendu l'homme plus heureux, parce qu'elle n'a point prétendu le rendre parfait ; elle a découvert de grandes vérités et produit de grands effets, parce qu'elle a eu le courage et le bon sens d'étudier de petits objets et de se traî-

ner longtemps sur des expériences vulgaires ; elle est devenue glorieuse et puissante, parce qu'elle a daigné se faire humble et utile. La science autrefois ne formait que des prétentions vaniteuses, et des conceptions chimériques, lorsqu'elle se tenait à l'écart, loin de la vie pratique, et se disait souveraine de l'homme. La science aujourd'hui possède des vérités acquises, l'espérance de découvertes plus hautes, une autorité sans cesse croissante, parce qu'elle est entrée dans la vie active, et qu'elle s'est déclarée servante de l'homme. Qu'elle se renferme dans ses fonctions nouvelles ; qu'elle n'essaye pas de pénétrer dans le domaine de l'invisible ; qu'elle renonce à ce qu'il faut ignorer; elle n'a point son but en elle-même, elle n'est qu'un moyen ; l'homme n'est point fait pour elle, elle est faite pour l'homme; elle ressemble à ces thermomètres et à ces piles qu'elle construit pour ses expériences; toute sa gloire, tout son mérite, tout son office est d'être un instrument.

« Un disciple d'Épictète et un disciple de Bacon, compagnons de route, arrivent ensemble dans un village où la petite vérole vient de se déclarer; ils trouvent les maisons fermées, les communications suspendues, les malades abandonnés, les mères saisies de terreur et pleurant sur leurs enfants. Le stoïcien assure à la population désolée qu'il n'y a rien de mauvais dans la petite vérole, et que pour un homme sage la maladie, la difformité, la mort, la perte des amis ne sont point des maux. Le baconien tire sa lancette et commence à vacciner. — Ils trouvent une troupe de mineurs en grand effroi. Une explosion de vapeurs délétères a tué plusieurs de ceux qui étaient à l'ouvrage, et les survivants n'osent entrer dans la caverne. Le stoïcien leur assure qu'un tel accident n'est rien qu'un simple ἀποπροηγμένον. Le baconien, qui n'a pas

de si beaux mots à sa disposition, se contente de fabriquer une lampe de sûreté. — Ils rencontrent sur le rivage un marchand naufragé qui se tord les mains. Son navire vient de sombrer avec une cargaison d'un prix énorme, et il se trouve réduit en un moment de l'opulence à la mendicité. Le stoïcien l'exhorte à ne point chercher le bonheur en des objets qui sont hors de lui-même, et lui récite tout le chapitre d'Épictète : *à ceux qui craignent la pauvreté*. Le baconien construit une cloche à plongeur, y entre, descend et revient avec les objets les plus précieux de la cargaison. Telle est la différence entre la philosophie des mots et la philosophie des effets. »

Je n'ai point à discuter ces opinions; c'est au lecteur de les blâmer ou de les louer, s'il le trouve à propos; je ne veux point juger des doctrines, mais peindre un homme; et certainement, rien de plus frappant que ce mépris absolu de la spéculation et cet amour absolu de la pratique. Une telle disposition d'esprit est tout à fait conforme au génie de la nation ; en Angleterre, un baromètre s'appelle encore un instrument philosophique ; aussi la philosophie y est-elle chose inconnue. On y voit des moralistes, des psychologues, mais point de métaphysiciens ; si l'on en rencontre un, par exemple, M. Hamilton, il est sceptique en métaphysique; il n'a lu les philosophes allemands que pour les réfuter ; il regarde la philosophie spéculative comme une extravagance de cerveaux creux, et il est obligé de demander grâce à ses lecteurs pour l'étrangeté de la matière, lorsqu'il essaye de tâcher de leur faire entendre quelque chose des conceptions de Hégel. Les Anglais, hommes positifs et pratiques, excellents pour la politique, l'administration, la guerre et l'action, ne sont pas plus propres que les anciens Romains aux abstractions de la dialectique

subtile et des systèmes grandioses; et Cicéron jadis s'excusait aussi, lorsqu'il tentait d'exposer à son auditoire de sénateurs et d'hommes publics les profondes et audacieuses déductions des stoïciens.

La seule partie de la philosophie qui plaise aux hommes de ce caractère est la morale, parce qu'ainsi qu'eux elle est toute pratique, et ne s'occupe que des actions. On n'étudiait point autre chose à Rome, et chacun sait quelle part elle a dans la philosophie anglaise : Hutcheson, Price, Ferguson, Wollaston, Adam Smith, Bentham, Reid, et tant d'autres, ont rempli le siècle dernier de dissertations et de discussions sur la règle qui fixe nos devoirs, et sur la faculté qui les découvre; et les *Essais* de M. Macaulay sont un nouvel exemple de cette inclination nationale et dominante; ses biographies sont moins des portraits que des jugements. Quel est au juste le degré d'honnêteté et de malhonnêteté du personnage, voilà pour lui la question importante; il y rapporte toutes les autres; il ne s'attache partout qu'à justifier, excuser, accuser ou condamner. Qu'il parle de lord Clive, de Warren Hastings, de sir William Temple, d'Addison, de Milton, ou de tout autre, il s'applique avant tout à mesurer exactement le nombre et la grandeur de leurs défauts ou de leurs vertus; il s'interrompt au milieu d'une narration pour examiner si l'action qu'il raconte est juste ou injuste; il la considère en légiste et en moraliste, d'après la loi positive et d'après la loi naturelle; il tient compte au prévenu de l'état de l'opinion publique, des exemples qui l'entouraient, des principes qu'il professait, de l'éducation qu'il avait reçue; il appuie son opinion sur des analogies qu'il

tire de la vie ordinaire, de l'histoire de tous les peuples, de la législation de tous les pays ; il apporte tant de preuves, des faits si certains, des raisonnements si concluants, que le meilleur avocat pourrait trouver en lui un modèle, et quand enfin il prononce la sentence, on croit entendre le résumé d'un président de cour d'assises. S'il analyse une littérature, par exemple celle de la Restauration, il institue devant le lecteur une sorte de jury pour la juger. Il la fait d'abord comparaître, et lit l'acte d'accusation; il présente ensuite le plaidoyer des défenseurs, qui essayent d'excuser ses légèretés et ses indécences; enfin, il prend la parole à son tour, et prouve que les raisonnements exposés ne s'appliquent pas au cas en question, que les écrivains inculpés ont travaillé avec effet et préméditation à corrompre les mœurs, que non-seulement ils ont employé des mots inconvenants, mais qu'ils ont à dessein et de propos délibéré représenté des choses inconvenantes, qu'ils ont pris soin partout d'effacer l'odieux du vice, de rendre la vertu ridicule, de ranger l'adultère parmi les belles façons et les exploits obligés d'un homme de goût, que cette intention est d'autant plus manifeste qu'elle était dans l'esprit du temps, et qu'ils flattaient un travers de leur siècle. Si j'osais employer, comme M. Macaulay, des comparaisons religieuses, je dirais que sa critique ressemble au jugement dernier, où la diversité des talents, des caractères, des rangs, des emplois, disparaîtra devant la considération de la vertu et du vice, et où il n'y aura plus d'artistes, mais seulement des justes et des pécheurs.

La critique en France a des allures plus libres; elle

est moins asservie à la morale, et ressemble plus à l'art. Quand nous essayons de raconter la vie ou de figurer le caractère d'un homme, nous le considérons assez volontiers comme un simple objet de peinture ou de science : nous ne songeons qu'à exposer les divers sentiments de son cœur, la liaison de ses idées et la nécessité de ses actions ; nous ne le jugeons pas, nous ne voulons que le représenter aux yeux et le faire comprendre à la raison. Nous sommes des curieux et rien de plus. Que Pierre ou Paul soit un coquin, peu nous importe, c'était l'affaire des contemporains ; ils souffraient de ses vices, et ne devaient penser qu'à le mépriser et à le condamner. Aujourd'hui nous sommes hors de ses prises, et la haine a disparu avec le danger. A cette distance et dans la perspective historique, je ne vois plus en lui qu'une machine spirituelle, munie de ressorts donnés, lancée par une impulsion première, heurtée par diverses circonstances : je calcule le jeu de ses moteurs, je ressens avec elle les coups des obstacles, je vois d'avance la courbe que son mouvement va décrire ; je n'éprouve pour elle ni aversion ni dégoût ; j'ai laissé ces sentiments à la porte de l'histoire, et je goûte le plaisir très-profond et très-pur de voir agir une âme selon une loi définie, dans un milieu fixé, avec toute la variété des passions humaines, avec la suite et l'enchaînement que la construction intérieure de l'homme impose au développement extérieur de ces passions.

Dans un pays où l'on s'occupe tant de morale et si peu de philosophie, il y a beaucoup de religion. Faute d'une théologie naturelle, on s'en tient à la

théologie positive, et l'on demande à la Bible la métaphysique que ne donne pas la raison[1]. M. Macaulay est protestant, et quoique d'un esprit fort ouvert et fort libéral, il garde parfois les préjugés anglais contre la religion catholique[2]. Le papisme passe toujours en Angleterre pour une idolâtrie impie, et pour une servitude dégradante. Depuis les deux révolutions, le protestantisme, allié à la liberté, a paru la religion de la liberté, et le catholicisme, allié au despotisme, a paru la religion du despotisme; les deux doctrines ont pris, toutes les deux, le nom de la cause qu'elles avaient soutenue. On a reporté sur la première l'amour et la vénération qu'on avait pour les droits qu'elle défendait; on a versé sur la seconde le mépris et la haine qu'on ressentait pour la servitude qu'elle voulait introduire; les passions politiques ont enflammé les croyances religieuses; le protestantisme s'est confondu avec la patrie victorieuse, le catholicisme avec l'ennemi vaincu; le préjugé a subsisté quand la lutte cessait, et aujourd'hui encore les protestants d'Angleterre n'ont point pour les doctrines des catholiques la bienveillance que les catholiques de France ont pour les doctrines des protestants.

1. T. IV, 102.

2. « Charles himself and his creature Laud, while they abjured « the innocent badges of Popery, retained all his worst vices, a « complete subjection of reason to authority, a weak preference « of form to substance, a childish passion for mummeries, an « idolatrous veneration for the priestly character, and above all a « merciless intolerance. » T. I, 31. Ed. Tauchnitz.

« It is difficult to relate without a pitying smile, that, in the sa- « crifice of the mass, Loyola saw transubstantiation take place, « and that, as he stood praying on the steps of St Dominic, he « saw the Trinity in Unity, and wept aloud with joy and wonder. » T. IV, 116.

Mais ces opinions anglaises sont tempérées dans M. Macaulay par l'amour ardent de la justice. Il est libéral dans le plus large et le plus beau sens du mot. Il demande que tous les citoyens soient égaux devant la loi, que les hommes de toutes les sectes soient déclarés capables de toutes les fonctions publiques, que les catholiques et les juifs puissent, comme les luthériens, les anglicans et les calvinistes, s'asseoir au parlement. Il réfute M. Gladstone et les partisans des religions d'État avec une ardeur d'éloquence, une abondance de preuves, une force de raisonnement incomparables; il démontre jusqu'à l'évidence que l'État n'est qu'une association laïque, que son but est tout temporel, que son seul objet est de protéger la vie, la liberté et la propriété des citoyens; qu'en lui confiant la défense des intérêts spirituels, on renverse l'ordre des choses, et que lui attribuer une croyance religieuse, c'est ressembler à un homme qui, non content de marcher avec ses pieds, confierait encore à ses pieds le soin d'entendre et de voir. On a bien des fois traité cette question en France; on la traite encore aujourd'hui; mais personne n'y a porté plus de bon sens, des raisons plus pratiques, des arguments plus palpables. M. Macaulay tire la discussion de la région métaphysique ; il la ramène sur terre; il la rend accessible à tous les esprits ; il prend ses preuves et ses exemples dans les faits les plus connus de la vie ordinaire; il s'adresse au marchand, au bourgeois, à l'artiste, au savant, à tout le monde; il attache la vérité qu'il démontre aux vérités familières et intimes que personne ne peut s'empêcher d'admettre, et qu'on croit avec toute la force de

l'expérience et de l'habitude; il emporte et maîtrise la croyance par des raisons si solides que ses adversaires lui sauront bon gré de les avoir convaincus; et si par hasard quelques personnes, chez nous, avaient besoin d'une leçon de tolérance, c'est dans cet *Essai* qu'elles devraient la chercher.

Cet amour de la justice devient une passion quand il s'agit de la liberté politique; c'est là le point sensible, et quand on la touche, on touche l'écrivain au cœur. M. Macaulay l'aime par intérêt, parce qu'elle est la seule garantie des biens, du bonheur et de la vie des particuliers; il l'aime par orgueil, parce qu'elle est l'honneur de l'homme; il l'aime par patriotisme, parce qu'elle est un héritage légué par les générations précédentes, parce que, depuis deux cents ans, une succession d'hommes honnêtes et de grands hommes l'ont défendue contre toutes les attaques et sauvée de tous les dangers, parce qu'elle fait la force et la gloire de l'Angleterre, parce qu'en enseignant aux citoyens à vouloir et à juger par eux-mêmes, elle accroît leur dignité et leur intelligence, parce qu'en assurant la paix intérieure et le progrès continu, elle garantit le pays des révolutions sanglantes et de la décadence tranquille. Tous ces biens sont perpétuellement présents à ses yeux; et quiconque attaque la liberté qui les fonde devient à l'instant son ennemi. Il ne peut voir paisiblement l'oppression de l'homme; tout attentat à la volonté humaine le blesse comme un outrage personnel. A chaque pas, les mots amers lui échappent, et les plates adulations des courtisans qu'il rencontre amènent sur ses lèvres des sarcasmes d'autant plus vio-

lents qu'ils sont plus mérités. Pitt, dit-il, fit au collége des vers latins sur la mort de George Ier. « Dans cette pièce, les Muses sont priées de venir pleurer sur l'urne de César ; car César, dit le poëte, aimait les Muses, César qui n'était pas capable de lire un vers de Pope, et qui n'aimait rien que le punch et les femmes grasses. » — Ailleurs, dans la biographie de miss Burney, il raconte comment la pauvre jeune fille, devenue célèbre par ses deux premiers romans, reçut en récompense, et par grande faveur, une place de femme de chambre chez la reine Charlotte; comment, épuisée de veilles, malade, presque mourante, elle demanda en grâce la permission de s'en aller ; comment « la douce reine » s'indigna de cette impertinence, ne pouvant comprendre qu'on refusât de mourir à son service et pour son service, ou qu'une femme de lettres préférât la santé, la vie et la gloire, à l'honneur de plier les robes de Sa Majesté. Mais c'est lorsque M. Macaulay arrive à l'histoire de la révolution qu'il tire justice et vengeance de ceux qui ont violé les droits du public, qui ont haï ou trahi la cause nationale, qui ont attenté à la liberté. Il ne parle pas en historien, mais en contemporain ; il semble que sa vie et son honneur sont en jeu; qu'il plaide pour lui-même, qu'il est membre du Long Parlement, qu'il entend à la porte les mousquets et les épées des gardes envoyés pour arrêter Pym et Hampden. M. Guizot a raconté la même histoire; mais vous reconnaissez dans son livre le jugement calme d'un philosophe et l'émotion impartiale d'un artiste. Il ne condamne point les actions de Strafford ou de Charles; il les explique; il

montre dans Strafford le naturel impérieux, le génie dominateur qui se sent né pour commander et briser les résistances, qu'un penchant invincible révolte contre la loi ou le droit qui l'enchaîne, qui opprime par une sorte de nécessité intérieure, et qui est fait pour gouverner comme une épée pour frapper; il montre dans Charles le respect inné de la royauté, la croyance au droit divin, la conviction enracinée que toute remontrance ou réclamation est une insulte à sa couronne, un attentat à sa propriété, une sédition impie et criminelle : dès lors, vous ne voyez plus dans la lutte du roi et du parlement que la lutte de deux doctrines; vous cessez de prendre intérêt à l'une ou à l'autre pour prendre intérêt à toutes les deux; vous êtes les spectateurs d'un drame; vous n'êtes plus les juges d'un procès. C'est un procès que M. Macaulay instruit devant nous; il y prend parti; son récit est un réquisitoire, le plus entraînant, le plus âpre, le mieux raisonné qu'on ait écrit. Il approuve la condamnation de Strafford; il honore et admire Cromwell; il exalte le caractère des puritains; il loue Hampden jusqu'à l'égaler à Washington; il n'a pas de paroles assez méprisantes et assez insultantes pour Laud; et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que chacun de ses jugements est justifié par autant de citations, d'autorités, de précédents historiques, de raisonnements, de preuves concluantes, qu'en pourrait amasser la vaste érudition de M. Hallam ou la calme dialectique de sir Mackintosh. Qu'on juge de cette passion emportée et de cette logique accablante par un seul passage :

Digitized by Google

« Pendant plus de dix ans, le peuple avait vu les droits qui lui appartenaient à double titre, par héritage immémorial et par achat récent, brisés par le roi perfide qui les avait reconnus. A la fin, les circonstances forçaient Charles de convoquer un nouveau parlement; une chance nouvelle s'offrait à nos pères : devaient-ils la rejeter comme ils avaient rejeté la première? devaient-ils encore une fois se laisser duper par un *le roi le veut*? devaient-ils encore une fois avancer leur argent sur des promesses violées, et puis violées encore? devaient-ils aller déposer une seconde pétition des droits au pied du trône, prodiguer une seconde fois des subsides en échange d'une seconde cérémonie vaine, ensuite prendre leur congé, jusqu'à ce que, après dix autres années de fraude et d'oppression, leur prince demandât un nouveau subside et le payât d'un nouveau parjure? Ils étaient forcés de choisir entre deux partis: se fier à un tyran ou l'abattre. Nous pensons qu'ils choisirent sagement et noblement.

« Les avocats de Charles, comme les avocats d'autres malfaiteurs, contre lesquels on produit des preuves accablantes, évitent ordinairement toute discussion sur les faits, et se contentent d'en appeler aux témoignages portés sur son caractère. Il avait tant de vertus privées! Est-ce que Jacques II n'avait pas de vertus privées? Et quelles sont, après tout, ces vertus attribuées à Charles? un zèle religieux qui n'était pas plus sincère que celui de son fils; et qui était tout aussi étroit et tout aussi puéril, et un petit nombre de ces qualités ordinaires de ménage et de bienséance, que la moitié des pierres tumulaires réclament chez nous pour les morts qu'elles recouvrent! Bon père! Bon mari! Grande apologie sans doute pour quinze ans de persécutions, de tyrannie et de mensonge.

« Nous lui imputons d'avoir violé son vœu de couronnement, et on nous répond qu'il a gardé son vœu de mariage! Nous l'accusons d'avoir livré son peuple aux sévérités impitoyables des prélats les plus fanatiques et les plus durs, et son excuse est qu'il prit son petit garçon sur ses genoux pour l'embrasser! Nous lui reprochons d'avoir violé les arti-

cles de la pétition des droits, après avoir, moyennant bonnes et solides compensations, promis de les respecter, et on nous apprend qu'il avait coutume d'aller écouter des prières dès six heures du matin ! C'est à des considérations de ce genre, et aussi à son habit par Van Dyck, à sa belle figure, à sa barbe en pointe, qu'il doit, nous le croyons fermement, la popularité dont il jouit auprès de notre génération.

« Quant à nous, nous ne comprenons pas cette phrase banale : homme de bien, mais mauvais roi. Nous concevrions aussi aisément qu'on dît : homme de bien et père dénaturé ; homme de bien et ami déloyal. Nous ne pouvons, en appréciant le caractère d'un individu, faire abstraction, dans l'examen de sa conduite, de l'office le plus important de l'homme ; et si, dans cet office, nous le trouvons égoïste, cruel et trompeur, nous prendrons la liberté de l'appeler méchant homme, en dépit de toute sa tempérance à table et de toute sa régularité à la chapelle. »

Voilà pour le père; voici pour le fils. Le lecteur sentira, à la fureur de l'invective, quel excès de rancune le gouvernement des Stuarts a laissé dans le cœur d'un patriote, d'un whig, d'un protestant et d'un Anglais :

« Alors vinrent ces jours dont on ne se souviendra jamais sans rougir, jours de servitude sans fidélité, de sensualité sans amour, de talents imperceptibles et de vices gigantesques, le paradis des cœurs froids et des esprits étroits, l'âge d'or des lâches, des bigots et des esclaves. Le roi rampa devant son rival pour obtenir les moyens de fouler aux pieds son peuple, descendit jusqu'à être un vice-roi de la France, et empocha, avec une infamie complaisante, ses insultes dégradantes et son or plus dégradant encore. Les caresses des prostituées et les plaisanteries des bouffons réglèrent la politique de l'État; le gouvernement eut juste assez d'habileté pour tromper, et juste assez de religion pour persécuter ; les principes de la liberté furent la dérision de tout arlequin de

cour et l'anathème de tout valet d'Église. Dans tous les hauts lieux, on rendit culte et hommage à Charles et à Jacques, à Bélial et à Moloch; et l'Angleterre apaisa ces obscènes et cruelles idoles avec le sang des meilleurs et des plus braves de ses enfants. Le crime succéda au crime, la honte à la honte, jusqu'à ce que la race maudite de Dieu et des hommes fût une seconde fois chassée pour errer sur la face de la terre, pour servir de proverbe aux peuples et pour être montrée au doigt par les nations. »

Je n'ai pu traduire toutes les métaphores bibliques de ce morceau, qui a gardé quelque chose de l'accent de Milton et des prophètes puritains; il suffit cependant, pour montrer vers quelle issue se portent les diverses tendances de ce grand esprit, quelle est sa pente, comment l'esprit pratique, la science et le talent historique, la présence incessante des idées morales et religieuses, l'amour de la patrie et de la justice, concourent à faire de lui l'historien de la liberté.

§ 2.

Son talent y a aidé; car ses opinions sont de la même famille que son talent.

Ce qui frappe en lui d'abord, c'est l'extrême solidité de son esprit. Il prouve tout ce qu'il dit, avec une force et une autorité étonnantes. On est presque sûr de ne jamais s'égarer en le suivant. S'il emprunte un témoignage, il commence par mesurer la véracité et l'intelligence des auteurs qu'il cite, et par corriger les erreurs qu'ils peuvent avoir commises par négligence ou partialité. S'il prononce un jugement, il

s'appuie sur les faits les plus certains, sur les principes les plus clairs, sur les déductions les plus simples et les mieux suivies. S'il développe un raisonnement, il ne se perd jamais dans une digression; il a toujours son but devant les yeux; il y marche par le chemin le plus sûr et le plus droit. S'il s'élève à des considérations générales, il monte pas à pas tous les degrés de la généralisation, sans en omettre un seul; il sonde à chaque instant le terrain; il n'ajoute ni ne retranche rien aux faits; il veut au prix de toutes les précautions et de toutes les recherches arriver à l'exacte vérité. Il sait un nombre infini de détails et de toute espèce; il possède un très-grand nombre d'idées philosophiques, et de tout ordre; mais son érudition est d'aussi bon aloi que sa philosophie, et l'une et l'autre forment une monnaie digne d'avoir cours auprès de tous les esprits pensants. On sent qu'il ne croit rien sans raison: que si on révoquait en doute l'un des faits qu'il avance ou l'une des vues qu'il propose, on verrait arriver à l'instant une multitude de documents authentiques et un bataillon serré d'arguments convaincants. Nous sommes trop habitués en France et en Allemagne à recevoir des hypothèses sous le nom de lois historiques, et des anecdotes douteuses sous le nom d'événements attestés. Nous voyons trop souvent des systèmes entiers se fonder du jour au lendemain, au caprice d'un écrivain, sortes de châteaux fantastiques dont l'ordonnance régulière simule l'apparence des édifices véritables, et qui s'évanouissent d'un souffle dès qu'on veut les toucher. Nous avons tous fait des théories, au coin du feu, dans une discussion, pour le besoin de

la cause, lorsque, faute d'une raison, il nous fallait un argument postiche, semblables à ces généraux chinois qui, pour effrayer les ennemis, rangent parmi leurs troupes des monstres formidables de carton peint. Nous avons jugé les hommes à la volée, sur l'impression du moment, sur une action détachée, sur un document isolé, et nous les avons affublés de vices ou de vertus, de sottise ou de génie, sans contrôler par la logique ni par la critique les décisions aventureuses où notre précipitation nous avait emportés. Aussi éprouve-t-on un contentement profond et une sorte de paix intérieure, lorsqu'on quitte tant de doctrines écloses au jour le jour dans nos livres ou dans nos revues, pour suivre la marche assurée d'un guide si clairvoyant, si réfléchi, si instruit, si capable de nous bien conduire. On comprend pourquoi les Anglais accusent les Français d'être légers et les Allemands d'être chimériques. M. Macaulay porte dans les sciences morales cet esprit de circonspection, ce besoin de certitude et cet instinct du vrai qui composent l'esprit pratique, et qui, depuis Bacon, font dans les sciences le mérite et la puissance de sa nation. Si l'art et la beauté y perdent, la vérité et la certitude y gagnent; et, par exemple, personne n'ose lui savoir mauvais gré d'avoir inséré la démonstration suivante dans la vie d'Addison :

« Pope voulait refondre son poëme sur la *Boucle de cheveux enlevée*. Addison essaya de l'en détourner, et Pope déclara dans la suite que ce conseil insidieux lui avait fait deviner pour la première fois la déloyauté de celui qui l'avait donné. Aujourd'hui il ne peut y avoir de doute que le plan de Pope ne fût très-ingénieux et qu'il ne l'ait exécuté avec une habi-

leté et un succès très-grands. Mais s'ensuit-il nécessairement que l'avis d'Addison fut mauvais? Et si l'avis d'Addison était mauvais, s'ensuit-il nécessairement qu'il ait été donné avec de mauvaises intentions? Supposons qu'un ami vienne nous demander si nous lui conseillons de risquer toute sa fortune dans une loterie, où il n'a qu'une chance contre dix, nous ferions de notre mieux pour l'empêcher de courir un pareil risque. Quand il serait assez heureux pour gagner le lot de trente mille guinées, nous n'admettrions pas que notre conseil fût pour cela mauvais, et nous croirions certainement que ce serait à lui le comble de l'injustice de nous accuser d'avoir agi par méchanceté. Nous pensons que l'avis d'Adison était un bon avis. Il était appuyé sur un principe solide, fruit d'une longue et vaste expérience. La règle générale est indubitablement que, lorsqu'un ouvrage d'imagination a réussi, on ne doit pas le refondre. Nous ne pouvons en ce moment nous rappeler un seul exemple où cette règle ait été transgressée avec un heureux effet, excepté l'exemple de la *Boucle de cheveux*. Le Tasse refondit sa *Jérusalem*. Akenside refondit ses *Plaisirs de l'imagination* et son *Epître à Curion;* Pope lui-même, enhardi sans doute par le succès avec lequel il avait étendu et remanié la *Boucle de cheveux,* fit la même expérience sur la *Dunciade*. Tous ces essais échouèrent. Qui pouvait prévoir que Pope, une fois dans sa vie, serait capable de faire ce qu'il ne put faire lui-même une seconde fois, et ce que personne autre n'a jamais fait?

« L'avis d'Addison était bon. Mais, quand même il eût été mauvais, pourquoi le déclarerions-nous déloyal?, Walter Scott nous dit qu'un de ses meilleurs amis prédisait une chute à son *Waverley*. Herder conjura Goëthe de ne pas prendre un sujet si défavorable que *Faust*. Hume voulut dissuader Roberston d'écrire l'*Histoire de Charles-Quint*. Bien plus, Pope lui-même fut parmi ceux qui prédisaient que *Caton* ne réussirait jamais sur la scène, et il engagea Addison à l'imprimer, sans risquer une représentation. Mais Walter Scott, Goëthe, Roberston, Addison, eurent le bon sens et la générosité de supposer à leurs conseillers des intentions pures. Pope n'avait point un cœur comme eux. »

Que pense le lecteur de ce dilemme et de cette double série d'inductions? La démonstration ne serait ni plus soignée, ni plus rigoureuse, s'il s'agissait de prouver une loi de physique.

Ce talent de démontrer est accru par le talent de développer. M. Macaulay porte la lumière dans les esprits inattentifs, comme il porte la conviction dans les esprits rebelles; il fait voir aussi bien qu'il fait croire, et répand autant d'évidence sur les questions obscures, que de certitude sur les points douteux. Il est impossible de ne pas le comprendre; il aborde son sujet par toutes les faces, il le retourne de tous les côtés; il semble qu'il s'occupe de tous les spectateurs, et songe à se faire entendre de chacun en particulier; il calcule la portée de chaque esprit, et cherche, pour chacun d'eux, une forme d'exposition convenable; il nous prend tous par la main et nous conduit tour à tour au but qu'il s'est marqué. Il part des données les plus simples, il descend à notre niveau, il se met de plain-pied avec notre esprit; il nous évite la peine du plus léger effort, puis il nous emmène; partout sur la route il nous aplanit le chemin; nous montons peu à peu sans nous apercevoir de la pente, et à la fin, nous nous trouvons sur la hauteur, après avoir marché aussi commodément qu'en plaine. Lorsqu'un sujet est obscur, il ne se contente pas d'une première explication, il en donne une seconde, puis une troisième; il jette à profusion la lumière, il l'apporte de tous côtés, il va la chercher dans toutes les parties de l'histoire; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il n'est jamais long. En le lisant, on se trouve dans son naturel; on sent

qu'on est fait pour comprendre; on se sait mauvais gré d'avoir pris si longtemps le demi-jour pour le jour; on se réjouit de voir sortir et jaillir à flots cette clarté surabondante; le style exact, les antithèses d'idées, les constructions symétriques, les paragraphes opposés avec art, les résumés énergiques, la suite régulière des pensées, les comparaisons fréquentes, la belle ordonnance de l'ensemble, il n'est pas une idée ni une phrase de ses écrits où n'éclatent le talent et le besoin d'expliquer, qui sont le propre de l'orateur. M. Macaulay est membre du parlement, et parle si bien, dit-on, qu'on l'écoute pour le seul plaisir de l'entendre. L'habitude de la tribune est peut-être la cause de cette lucidité incomparable. Pour convaincre une grande assemblée, il faut s'adresser à tous ses membres; pour garder l'attention d'hommes distraits et fatigués, il faut leur éviter toute fatigue; il faut qu'ils comprennent trop pour comprendre assez. Parler en public, c'est vulgariser les idées; c'est tirer la vérité des hauteurs où elle habite avec quelques penseurs pour la faire descendre au milieu de la foule; c'est la mettre au niveau des esprits communs qui, sans cette intervention, ne l'auraient jamais aperçue que de loin, et bien au-dessus d'eux. Aussi lorsque les grands orateurs consentent à écrire, ils sont les plus puissants des écrivains; ils rendent la philosophie populaire; ils font monter tous les esprits d'un étage, et semblent agrandir l'intelligence du genre humain. Entre les mains de Cicéron les dogmes des stoïciens et la dialectique des académiciens perdent leurs épines. Les subtils raisonnements des Grecs deviennent unis et

aisés; les difficiles problèmes de la providence, de l'immortalité, du souverain bien, entrent dans le domaine public. Les sénateurs, hommes d'affaires, les jurisconsultes, amateurs des formules et de la procédure, les massives et étroites intelligences des publicains comprennent les déductions de Chrysippe; et le livre *des Devoirs* a rendu vulgaire la morale de Panætius. Aujourd'hui M. Thiers, dans ses deux grandes histoires, a mis à la portée du premier venu les questions les plus embrouillées de stratégie et de finances; s'il voulait faire un cours d'économie politique au commissionnaire du coin, je suis sûr qu'il se ferait comprendre; et des écoliers de seconde ont pu lire l'*Histoire de la civilisation* par M. Guizot.

Lorsqu'avec la faculté de prouver et d'expliquer, on en ressent le désir, on arrive à la véhémence. Ces raisonnements serrés et multipliés qui se portent tous vers un seul but, ces coups répétés de logique qui viennent à chaque instant, et l'un sur l'autre, ébranler l'adversaire, communiquent au style la chaleur et la passion. Rarement éloquence fut plus entraînante que celle de M. Macaulay. Il a le souffle oratoire; toutes ses phrases ont un accent; on sent qu'il veut gouverner les esprits, qu'il s'irrite de la résistance, qu'il combat en dissertant. Toujours, dans ses livres, la discussion saisit et emporte le lecteur; elle avance d'un mouvement égal, avec une force croissante, en ligne droite, comme ces grands fleuves d'Amérique, aussi impétueux qu'un torrent et aussi larges qu'une mer. Cette abondance de pensée et de style, cette multitude d'explications, d'idées et de faits, cet amas énorme de science historique va roulant, précipité en

avant par la passion intérieure, entraînant les objections sur son passage, et ajoutant à l'élan de l'éloquence la force irrésistible de sa masse et de son poids. On peut dire que l'histoire de Jacques II est un discours en deux volumes prononcé d'une haleine, sans que la voix ait jamais faibli. On voit l'oppression et le mécontentement commencer, grandir, s'étendre, les partisans de Jacques l'abandonner un à un, l'idée de la révolution naître dans tous les cœurs, s'affermir, se fixer, les préparatifs se faire, l'événement s'approcher, devenir imminent, puis tout d'un coup fondre sur l'aveugle et injuste monarque, et balayer son trône et sa race avec la violence d'une tempête prévue et fatale. La véritable éloquence est celle qui achève ainsi le raisonnement par l'émotion, qui reproduit par l'unité de la passion l'unité des événements, qui répète le mouvement et l'enchaînement des faits par le mouvement et l'enchaînement des idées. Elle est la véritable imitation de la nature; elle est plus complète que la pure analyse; elle ranime les êtres; son élan et sa véhémence font partie de la science et de la vérité. Quelle que soit la question qu'il traite, économie politique, morale, philosophie, littérature, histoire, M. Macaulay se passionne pour son sujet. Le courant qui emporte les choses excite en lui, dès qu'il l'aperçoit, un courant qui emporte sa pensée. Il n'expose pas son opinion; il la plaide. Il a ce ton énergique, soutenu et vibrant, qui fait fléchir les oppositions et conquiert les croyances. Sa pensée est une force active; elle s'impose à l'auditeur; elle l'aborde avec tant d'ascendant, elle arrive avec un si grand cortége de preuves, avec une autorité si manifeste et si légitime, avec un élan si

puissant, qu'on ne songe pas à lui résister, et elle maîtrise le cœur par sa véhémence en même temps que par son évidence elle maîtrise la raison.

D'autres parties de ce talent sont plus particulièrement anglaises. M. Macaulay a la main rude ; quand il frappe, il assomme. Chez nous, disait Béranger,

Chez nous point
Point de ces coups de poing
Qui sont l'honneur de l'Angleterre.

Et le lecteur français s'étonnerait s'il entendait un grand historien traiter un grand poëte de la façon que voici :

« Dans tous les ouvrages, dit M. Macaulay, où M. Southey a complétement abandonné la narration, et essayé de traiter des questions morales et politiques, sa chute a été complète et ignominieuse. En ces occasions, ses écrits n'ont été protégés contre l'extrême mépris et l'extrême dérision que par la beauté et la pureté du style. Nous trouvons, nous l'avouons, un si grand charme dans son anglais, que même lorsqu'il écrit des absurdités, nous le lisons généralement avec plaisir, excepté lorsqu'il essaye d'être plaisant. Un plus intolérable bouffon n'a jamais existé. Il s'efforce très-souvent d'être comique, et pourtant nous ne nous rappelons pas une seule occasion où il ait réussi à être autre chose que bizarrement et étourdiment insipide. Un homme sensé pourrait dire des sottises pareilles au coin de son feu ; mais qu'un être humain, après avoir fait de tels jeux de mots, les écrive, les recopie, les transmette à l'imprimeur, en corrige les épreuves et les lance dans le monde, c'en est assez pour nous faire rougir de notre espèce. »

Voici un passage sur l'archevêque Laud, ministre de Charles Ier, et qui n'est pas moins frappant. M. Macaulay blâme son exécution :

« Le plus sévère châtiment que les deux chambres eussent pu lui infliger, était de le mettre en liberté et de l'envoyer à Oxford. Là, il serait demeuré, torturé par son humeur diabolique, affamé de mettre au pilori et de mutiler les protestants, tourmentant les cavaliers, faute d'autres, par sa sottise et son aigreur, s'acquittant dans la cathédrale de ses génuflexions et de ses grimaces, continuant cet incomparable journal que nous ne regardons jamais sans que l'imbécillité de son intelligence nous fasse oublier les vices de son cœur, notant minutieusement ses rêves, comptant les gouttes de sang qui tombaient de son nez, s'occupant de la direction du sel et écoutant les cris de la chouette. Le mépris et la pitié étaient la seule vengeance que le parlement aurait dû prendre d'un si ridicule vieux bigot. »

Quand M. Macaulay plaisante, il reste grave, ainsi que font presque tous les écrivains de son pays. L'*humour* consiste à dire d'un ton solennel des choses extrêmement comiques, et à garder le style noble et la phrase ample, au moment même où l'on fait rire tous ses auditeurs. Tel est ce commencement d'un article sur l'historien de Burleigh :

« L'ouvrage du docteur Nares, dit-il, nous a rempli d'un étonnement semblable à celui qu'éprouva le capitaine Lemuel Gulliver, lorsqu'il aborda pour la première fois à Brobdingnag, et vit des tiges de blé aussi hautes que des chênes, des dés aussi grand que des seaux, et des roitelets aussi gros que des dindons. L'ouvrage et toutes ses parties sont composés sur une échelle gigantesque ; le titre est aussi long qu'une préface ordinaire, la préface remplirait un livre ordinaire, et le livre contient autant de matière qu'une bibliothèque. Nous ne pouvons mieux résumer les mérites de cette prodigieuse masse de papier qu'en disant qu'elle consiste en deux mille pages in-4° environ d'impression serrée, qu'elle occupe en volume quinze cents pouces cubes, et qu'elle pèse soixante li-

vres en poids. Un tel livre, avant le déluge, eût été considéré comme une lecture aisée par Hilpa et Shalum ; mais malheureusement la vie de l'homme n'est aujourd'hui que de soixante-dix ans, et nous ne pouvons nous empêcher de dire au docteur Nares que ce n'est pas bien à lui de nous demander une grande portion d'une si courte existence. »

Cette comparaison, empruntée à Swift, est une moquerie dans le goût de Swift. Les mathématiques deviennent, entre les mains des Anglais, un excellent moyen de raillerie, et l'on se rappelle comment le spirituel doyen, comparant par des chiffres la générosité romaine et la générosité anglaise, accablait Marlborough sous une addition. L'*humour* emploie contre les gens des faits positifs, des arguments de commerçant, des contrastes bizarres tirés de la vie vulgaire. Elle surprend et déroute tout d'un coup le lecteur; on tombe brusquement sur quelque détail familier et grotesque ; le choc est violent ; on éclate de rire sans beaucoup de gaieté ; la détente part si soudainement et si durement qu'elle est comme un coup d'assommoir. En voici un exemple : M. Macaulay réfute ceux qui ne veulent pas qu'on imprime les auteurs classiques indécents :

« Nous avons peine à croire, dit-il, que, dans un monde aussi plein de tentations que celui-ci, un homme, qui aurait été vertueux s'il n'avait pas lu Aristophane et Juvénal, devienne vicieux parce qu'il les a lus. Celui qui, exposé à toutes les influences d'un état de société semblable au nôtre, craint de s'exposer aux influences de quelques vers grecs et latins, agit, selon nous, comme le voleur qui demandait aux shérifs de lui faire tenir un parapluie au-dessus de la tête, depuis la porte de Newgate jusqu'à la potence, parce que la matinée était pluvieuse et qu'il craignait de prendre froid. »

L'ironie, le sarcasme, les genres de plaisanterie les plus amers sont habituels aux Anglais; ils déchirent lorsqu'ils égratignent. Si l'on veut s'en convaincre, on peut comparer la médisance française telle que Molière l'a représentée dans le *Misanthrope*, et la médisance anglaise telle que Shéridan l'a représentée en imitant Molière et le *Misanthrope*. Célimène pique, mais ne blesse pas; les amis de lady Sneerwell blessent et laissent dans toutes les réputations qu'ils touchent des marques sanglantes; la raillerie que je vais traduire est une des plus douces de M. Macaulay.

« Les ministres donnèrent, dit-il, le commandement à lord Galway, vétéran expérimenté, qui était dans la guerre ce que les docteurs de Molière étaient en médecine, qui trouvait beaucoup plus honorable d'échouer en suivant les règles que de réussir par des innovations, et qui aurait été très-honteux de lui-même s'il avait pris Montjouy par les moyens singuliers que Peterborough employa. Ce grand commandant conduisit la campagne de 1707 de la manière la plus scientifique. Il rencontra l'armée des Bourbons dans la plaine d'Almanza. Il rangea ses troupes d'après les méthodes prescrites par les meilleurs écrivains, et en peu d'heures perdit 18 000 hommes, cent vingt étendards, tout son bagage et toute son artillerie. »

Ces rudesses sont d'autant plus fortes, que le ton ordinaire est plus noble et plus sérieux.

On n'a vu jusqu'ici que le raisonneur, le savant, l'orateur et l'homme d'esprit; il y a encore dans M. Macaulay un poëte; et, quand on n'aurait pas lu ses *Chants de l'ancienne Rome*, il suffirait, pour le deviner, de lire quelques-unes de ses phrases où l'imagination, longtemps contenue par la sévérité de

la démonstration, déborde tout d'un coup par des métaphores magnifiques, et se répand en comparaisons splendides, dignes par leur ampleur d'être reçues dans une épopée.

« L'Arioste, dit-il, nous raconte l'histoire d'une fée qui, par une loi mystérieuse de sa nature, était condamnée à paraître en certaines saisons sous la forme d'un hideux et venimeux serpent. Ceux qui la maltraitaient pendant la période de son déguisement étaient à jamais exclus des bienfaits qu'elle prodiguait aux hommes. Mais pour ceux qui, en dépit de son aspect repoussant, avaient pitié d'elle et la protégeaient, elle se révélait plus tard à leurs yeux sous la belle et céleste forme qui lui était naturelle, accompagnait leurs pas, exauçait tous leurs désirs, remplissait leur maison de richesses, les rendait heureux dans l'amour et victorieux dans la guerre. Telle est cette déesse qu'on nomme la Liberté. Parfois elle prend la forme d'un odieux reptile; elle rampe, elle siffle, elle mord. Mais malheur à ceux qui, saisis de dégoût, essayeront de l'écraser! Et heureux les hommes, qui, ayant osé la recevoir sous sa forme effrayante et dégradée, seront enfin récompensés par elle au temps de sa beauté et de sa gloire! »

Ces généreuses paroles partent du cœur; la source est pleine, elle a beau couler, elle ne tarit pas; dès que l'écrivain parle de la cause qu'il aime, dès qu'il voit se lever devant lui la Liberté, l'Humanité et la Justice, la Poésie naît d'elle-même dans son âme, et vient poser sa couronne sur le front de ses nobles sœurs.

« La Réforme, dit-il ailleurs, est un événement depuis longtemps accompli; ce volcan a épuisé sa rage; les vastes ravages causés par son irruption sont oubliés. Les bornes qu'il avait emportées ont été replacées; les édifices ruinés

ont été réparés. La lave a couvert d'une croûte féconde les champs que jadis elle avait dévastés, et après avoir changé un riche et beau jardin en un désert, elle a changé de nouveau le désert en un jardin plus riche et plus beau. La seconde irruption n'est pas encore terminée. Les marques de son ravage sont toujours autour de nous; les cendres sont encore chaudes sous nos pieds. Dans quelques directions, ce déluge de feu continue encore à s'étendre. Cependant l'expérience nous autorise à croire avec certitude que cette explosion, comme celle qui l'a précédée, fertilisera le sol qu'elle a dévasté. Déjà dans les parties qui ont souffert le plus cruellement, d'opulentes cultures et de paisibles habitations commencent à s'élever au milieu de la solitude. Plus nous lirons l'histoire des âges passés, plus nous observerons les signes de notre époque, plus nous sentirons nos cœurs se remplir et se soulever d'espérance à la pensée des futures destinées du genre humain. »

Je devrais peut-être, en achevant cette analyse, indiquer quelles imperfections sont l'effet de ces grandes qualités; comment l'aisance, la grâce, la verve aimable, la variété, la simplicité, l'enjouement, manquent à cette mâle éloquence, à cette solide raison, à cette ardente dialectique; pourquoi l'art d'écrire et la pureté classique ne se rencontrent point toujours dans cet homme de parti, combattant de tribune; bref, pourquoi un Anglais n'est ni un Français ni un Athénien. J'aime mieux traduire encore un passage, dont la solennité et la magnificence donneront quelque idée des sérieux et riches ornements qu'il jette sur son récit, sorte de végétation puissante, fleurs de pourpre éclatante, pareilles à celles qui s'épanouissent à chaque page du *Paradis perdu*, et de *Childe Harold*. Warren Hasting arrivait de l'Inde et venait d'être décrété d'accusation.

« Le 13 février 1788, les séances de la cour commencèrent. On a vu des spectacles plus éblouissants pour l'œil, plus resplendissants de pierreries et de draps d'or, plus attrayants pour des hommes enfants; mais peut-être il n'y en eut jamais de mieux calculé pour frapper un esprit réfléchi et une imagination cultivée. Tous les genres divers d'intérêt qui appartiennent au passé et au présent, aux objets voisins et aux objets éloignés, étaient rassemblés dans un même lieu et dans une même heure. Tous les talents et toutes les facultés qui sont développés par la liberté et par la civilisation étaient en ce moment déployés avec tous les avantages qu'ils pouvaient emprunter à leur alliance et à leur contraste. Chaque pas du procès reportait l'esprit, soit en arrière, à travers tant de siècles troublés, jusqu'aux jours où les fondements de notre constitution furent posés; soit bien loin dans l'espace, par-dessus des mers et des déserts sans bornes, jusque parmi des nations bronzées, qui habitent sous des étoiles inconnues, qui adorent des dieux inconnus, et qui écrivent en caractères inconnus de droite à gauche. La grande cour du parlement allait siéger, selon les formes transmises depuis les jours des Plantagenets, et juger un Anglais accusé d'avoir exercé la tyrannie sur le souverain de la sainte cité de Bénarès, et sur les dames de la maison princière d'Oude.

« L'endroit était digne d'un tel jugement. C'était la grande salle de Guillaume le Roux, la salle qui avait retenti d'acclamations à l'inauguration de trente rois, la salle qui avait vu la juste condamnation de Bacon, et le juste acquittement de Somers, la salle où l'éloquence de Strafford avait pour un moment confondu et touché un parti victorieux enflammé d'un juste ressentiment, la salle où Charles avait fait face à la haute cour de justice avec ce tranquille courage qui a racheté à demi sa réputation. Ni la pompe militaire, ni la pompe civile ne manquaient à ce spectacle. Les avenues étaient bordées d'une ligne de grenadiers; des postes de cavalerie maintenaient les rues libres. Les pairs, en robe d'or et d'hermine, étaient conduits à leurs places par des hérauts sous l'ordre de Jarretière, le roi d'armes; les juges, dans leurs

vêtements d'office, étaient là pour donner leur avis sur les points de loi. Près de cent-soixante-dix lords, les trois quarts de la chambre haute, marchaient en ordre solennel de leur lieu ordinaire d'assemblée au tribunal; le plus jeune des barons conduisait le cortége, Georges Elliot, lord d'Heatfield, récemment anobli pour sa mémorable défense de Gibraltar contre les flottes et les armes de France et d'Espagne. La longue procession était fermée par le duc de Norfolk, comte maréchal du royaume, par les grands dignitaires, par les frères et fils du roi; le prince de Galles venait le dernier, remarquable par la beauté de sa personne et par sa noble attitude. Les vieux murs gris étaient tendus d'écarlate; les longues galeries étaient couvertes d'un auditoire tel qu'il s'en trouva rarement de semblable pour exciter les craintes ou l'émulation des orateurs; là étaient rassemblés, de toutes les parties d'un empire vaste, libre, éclairé et prospère, la grâce et l'amabilité féminines, l'esprit et la science, les représentants de toute science et de tout art; là étaient assis autour de la reine les jeunes princesses de la maison de Brunswick avec leurs beaux cheveux; là les ambassadeurs de grands rois et de grandes républiques contemplaient avec admiration un spectacle que nulle autre contrée ne pouvait leur présenter; là Siddons, dans toute la fleur de sa majestueuse beauté, regardait avec émotion une scène qui surpassait toutes les imitations du théâtre; là l'historien de l'empire romain pensait aux jours où Cicéron plaidait la cause de la Sicile contre Verrès, où, devant un sénat qui retenait encore quelque apparence de liberté, Tacite tonnait contre l'oppresseur de l'Afrique; là on voyait assis, l'un à côté de l'autre, le plus grand peintre et le plus grand érudit de l'époque. Ce spectacle avait fait quitter à Reynold le chevalet qui nous a conservé les fronts pensifs de tant d'écrivains et d'hommes d'État, et les doux sourires de tant de nobles dames. Il avait engagé Parr à suspendre les travaux qu'il poursuivait dans la sombre et profonde mine d'où il avait tiré un si vaste trésor d'érudition, trésor trop souvent enseveli dans la terre, trop souvent étalé avec ostentation, sans jugement et sans

goût, mais cependant précieux, massif et splendide. Là se montraient les charmes voluptueux de celle à qui l'héritier du trône avait en secret engagé sa foi; là aussi était cette beauté, mère d'une race si belle, la sainte Cécile dont les traits délicats, illuminés par l'amour et la musique, ont été dérobés par l'art à la destruction commune; là étaient les membres de cette brillante société qui citait, critiquait et échangeait des reparties sous les riches tentures en plumes de paon qui ornaient la maison de mistress Montague; là enfin ces dames dont les lèvres, plus persuasives que celles de Fox lui-même, avaient emporté l'élection de Westminster en dépit de la cour et de la trésorerie, brillaient autour de Georgiana, duchesse de Devonshire. »

Cette évocation de l'histoire, de la gloire et de la constitution nationale forme un tableau d'un genre unique. L'espèce de patriotisme et de poésie qu'elle révèle est le résumé du talent de M. Macaulay; et le talent, comme le tableau, est tout anglais.

II

History of England[1].

Ainsi préparé, il a abordé l'histoire d'Angleterre; il y a choisi l'époque qui convenait le mieux à son opinion politique, à son style, à sa passion, à sa science, au goût de sa nation, à la sympathie de l'Europe. Il a raconté l'établissement de la constitution anglaise, et concentré tout le reste de l'histoire autour de cet événement unique « le plus beau qu'il

1. *Histoire d'Angleterre.*

y ait au monde[1] », aux yeux d'un Anglais et d'un politique. Il a porté dans cette œuvre une méthode nouvelle d'une grande beauté, d'une extrême puissance : le succès a été extraordinaire. Quand parut le second volume, trente mille exemplaires étaient demandés d'avance. Essayons de décrire cette histoire, de la rattacher à cette méthode, et cette méthode à ce genre d'esprit.

Cette histoire est universelle et n'est point brisée. Elle comprend les événements de tout genre et les mène de front. Les uns ont raconté l'histoire des races, d'autres celle des classes, d'autres celle des gouvernements, d'autres celle des sentiments, des idées et des mœurs; M. Macaulay les raconte toutes : « J'accomplirais bien imparfaitement la tâche que j'ai entreprise, si je ne parlais que des batailles et des siéges, de l'élévation et de la chute des gouvernements, des intrigues du palais, des débats du parlement. Mon but et mes efforts seront de faire l'histoire de la nation aussi bien que l'histoire du gouvernement, de marquer le progrès des beaux-arts et des arts utiles, de décrire la formation des sectes religieuses et les variations du goût littéraire, de peindre les mœurs des générations successives, et de ne point négliger même les révolutions qui ont changé les habits, les ameublements, les repas et les amusements publics. Je porterai volontiers le reproche d'être descendu au-dessous de la dignité de l'histoire, si je réussis à mettre sous les yeux des Anglais du XIXe siècle un tableau vrai de la vie de leurs ancê-

1. Sic rerum facta est pulcherrima Roma.

tres. » Il a tenu parole. Il n'a rien séparé et rien omis. Chez lui, les portraits se mêlent au récit. Vous voyez ceux de Danby, de Nottingham, de Shrewsbury, de Howe, dans l'histoire d'une session, entre deux décisions du parlement. Les petites anecdotes curieuses, les détails d'intérieur, la description d'un mobilier viennent couper l'exposé d'une guerre sans le rompre. En quittant le récit des grandes affaires, on voit volontiers les goûts hollandais du roi Guillaume, le musée chinois, les grottes, les labyrinthes, les volières, les étangs, les parterres géométriques, dont il enlaidit Hampton-Court. Une dissertation politique précède ou suit la narration d'une bataille; d'autres fois, l'auteur se fait touriste ou psychologue avant de devenir politique ou tacticien. Il décrit les hautes terres d'Écosse, demi-papistes et demi-païennes, les voyants enveloppés dans une peau de bœuf, attendant le moment de l'inspiration, des hommes baptisés faisant aux démons du lieu des libations de lait ou de bière; les femmes grosses, les filles de dix-huit ans labourant un misérable champ d'avoine, pendant que leurs maris ou leurs pères, hommes athlétiques, se chauffent au soleil; les brigandages et les barbaries regardés comme de belles actions; les gens poignardés par derrière ou brûlés vifs; les mets rebutants, l'avoine de cheval et les gâteaux de sang de vache vivante offerts aux hôtes par faveur et politesse; les huttes infectes, où l'on se couchait sur la fange, et où l'on se réveillait à demi étouffé, à demi aveuglé et à demi lépreux. Un instant après, il s'arrête pour noter un changement du goût public, l'horreur qu'on éprouvait alors pour ces repaires de

brigands, pour cette contrée de rocs sauvages et de landes stériles; l'admiration qu'on ressent aujourd'hui pour cette patrie de guerriers héroïques, pour ce pays de montagnes grandioses, de cascades bouillonnantes, de défilés pittoresques. Il trouve dans le progrès du bien-être physique les causes de cette révolution morale, et juge que si nous louons les montagnes et la vie sauvage, c'est que nous sommes rassasiés de sécurité. Il est tour à tour économiste, littérateur, publiciste, artiste, historien, biographe, conteur, philosophe même; par cette diversité de rôles il égale la diversité de la vie humaine, et présente aux yeux, au cœur, à l'esprit, à toutes les facultés de l'homme, l'histoire complète de la civilisation de son pays.

D'autres, comme Hume, ont essayé ou essayent de le faire. Ils mettent ici les affaires religieuses, un peu plus loin les événements politiques, ensuite des détails littéraires, à la fin des considérations générales sur les changements de la société et du gouvernement, croyant qu'une collection d'histoires est l'histoire, et que des membres attachés bout à bout sont un corps. M. Macaulay ne l'a point cru, et a bien fait. Quoique Anglais, il a l'esprit d'ensemble. Tant d'événements amassés font chez lui non un total, mais un tout. Explications, récits, dissertations, anecdotes, peintures, rapprochements, allusions aux événements modernes, tout se tient dans son livre. C'est que tout se tient dans son esprit. Il a le plus vif sentiment des causes; et ce sont les causes qui lient les faits. Par elles les événements épars se rassemblent en un événement unique; elles les unissent parce qu'elles les

produisent, et l'historien qui les recherche toutes ne peut manquer d'apercevoir ou de sentir l'unité qui est leur effet. Lisez, par exemple, le voyage du roi Jacques en Irlande : point de peinture plus curieuse; n'est-ce pourtant qu'une peinture curieuse? Arrivé à Cork, il ne trouve point de chevaux pour le porter. Le pays est un désert. Plus d'industrie, plus de culture, plus de civilisation, depuis que les colons anglais et protestants ont été chassés, volés, tués. Il est reçu entre deux haies de brigands demi-nus, armés de couteaux et de bâtons; sous les pas de son cheval, on étend en guise de tapis des manteaux de grosse toile comme en portent les bandits et les bergers. On lui offre des guirlandes de tiges de choux en manière de couronnes de lauriers. Dans un large district, il ne se trouve en tout que deux charrettes. Le palais du lord lieutenant est si mal bâti que, la pluie noie les appartements. On part pour l'Ulster; les officiers français croient « voyager dans les solitudes de l'Arabie. » Le comte d'Avaux écrit à sa cour que, pour trouver une botte de foin, il faut courir à cinq ou six milles. A Charlemont, à grand'peine, comme marque de grande faveur, on procura un sac de gruau à l'ambassade française. Les officiers supérieurs couchent dans des tanières qu'ils auraient trouvées trop sales pour leurs chiens. Les soldats irlandais sont des maraudeurs demi-sauvages qui ne savent que crier, égorger, et se débander. Mal rassasiés de pommes de terre et de lait aigre, ils se jettent en affamés sur les grands troupeaux des protestants. Ils déchirent, à belles dents, la chair des bœufs et des moutons, et l'avalent demi-saignante et demi-pourrie. Faute de

chaudières, ils la font cuire dans la peau. Le carême survenant, ils cessent d'engloutir les viandes, et ne cessent pas de tuer les bêtes. Un paysan abat une vache pour se faire une paire de souliers. Parfois, une bande égorge d'un coup cinquante ou soixante bêtes, enlève les peaux et abandonne les corps qui empoisonnent l'air. L'ambassadeur de France estime qu'en six semaines il y eut cinquante mille bêtes à cornes abattues qui pourrirent sur le sol. On évaluait le nombre des moutons et brebis tués à trois ou quatre cent mille. — Ne voit-on pas d'avance l'issue de la révolte? Qu'attendre de ces serfs gloutons, stupides et sauvages? Que pourra-t-on tirer d'un pays dévasté, et peuplé de dévastateurs? A quelle discipline voudra-t-on soumettre ces maraudeurs et ces bouchers? Quelle résistance feront-ils à la Boyne, quand ils verront les vieux régiments de Guillaume, les furieux escadrons des réfugiés français, les protestants acharnés et insultés de Londonderry et d'Enniskillen se lancer dans la rivière et courir l'épée haute contre leurs mousquets? Ils s'enfuiront le roi en tête, et les minutieuses anecdotes, éparses dans le récit des réceptions, des voyages et des cérémonies, auront annoncé la victoire des protestants. L'histoire des mœurs se trouve ainsi rattachée à l'histoire des événements. Les uns causent les autres, et la description explique le récit.

Ce n'est pas assez de voir des causes; il faut encore en voir beaucoup. Tout événement en a une multitude. Me suffit-il, pour comprendre l'action de Marlborough ou de Jacques, de me rappeler une disposition ou qualité qui l'explique? Non, car, puis-

qu'elle a pour cause toute une situation et tout un caractère, il faut que j'aperçoive d'un seul coup et en abrégé tout le caractère et toute la situation qui l'ont produite. Le génie concentre. Il se mesure au nombre des souvenirs et des idées qu'il ramasse en un seul point. Ce que M. Macaulay en rassemble est énorme. Je ne sache point d'historien qui ait une mémoire plus sûre, mieux fournie, mieux réglée. Lorsqu'il raconte les actions d'un homme ou d'un parti, il revoit en une minute tous les événements de son histoire, et toutes les maximes de sa conduite; il a tous les détails présents; ils lui reviennent à chaque instant par multitudes. Il n'a rien oublié; il les parcourt aussi aisément, aussi complétement, aussi sûrement que le jour où il les a énumérés et écrits. Personne n'a si bien enseigné et si bien su l'histoire. Il en est aussi pénétré que ses personnages. Le whig ou le tory ardent, expérimenté, rompu aux affaires, qui se levait et agitait la chambre, n'avait pas des arguments plus nombreux, mieux rangés, plus précis. Il ne savait pas mieux le fort et le faible de sa cause; il n'était pas plus familier avec les intrigues, les rancunes, les variations des partis, les chances de la lutte, les intérêts des particuliers et du public. Les grands romanciers entrent dans l'âme de leurs personnages, prennent leurs sentiments, leurs idées, leur langage; il semble que Balzac ait été commis-voyageur, portière, courtisane, vieille fille, poëte, et qu'il ait employé sa vie à être chacun de ses personnages : son être est multiple et son nom est légion. Avec un talent différent, M. Macaulay a la même puissance : avocat incomparable, il plaide un nombre infini de causes;

et il possède chacune de ces causes aussi pleinement que son client. Il a des réponses pour toutes les objections, des éclaircissements pour toutes les obscurités, des raisons pour tous les tribunaux. Il est prêt à chaque instant, et sur toutes les parties de sa cause. Il semble qu'il ait été wigh, tory, puritain, membre du conseil privé, ambassadeur. Il n'est point poëte comme M. Michelet; il n'est point philosophe comme M. Guizot; mais il possède si bien toutes les puissances oratoires, il accumule et ordonne tant de faits, il les tient dans sa main si serrés, il les manie avec tant d'aisance et de vigueur, qu'il réussit à recomposer la trame entière et suivie de l'histoire, sans en omettre un fil et sans en séparer les fils. Le poëte ranime les êtres morts; le philosophe formule les lois créatrices; l'orateur connaît, expose, et plaide des causes. Le poëte ressuscite des âmes, le philosophe ordonne un système, l'orateur reforme des chaînes de raisons; mais tous trois vont au même but par des voies différentes, et l'orateur comme ses rivaux, et par d'autres moyens que ses rivaux, reproduit dans son œuvre l'unité et la complexité de la vie.

Un second caractère de cette histoire est la clarté. Elle est populaire; personne n'explique mieux et n'explique autant que M. Macaulay. Il semble qu'il fasse une gageure contre son lecteur et qu'il lui dise : « Soyez aussi distrait, aussi sot, aussi ignorant qu'il vous plaira. Vous aurez beau être distrait, vous m'écouterez; vous aurez beau être sot, vous comprendrez; vous aurez beau être ignorant, vous apprendrez. Je répéterai la même idée sous tant de formes, je la rendrai sensible par des exemples si familiers et si

précis, je l'annoncerai si nettement au commencement, je la résumerai si soigneusement à la fin, je marquerai si bien les divisions, je suivrai si exactement l'ordre des idées, je témoignerai un si grand désir de vous éclairer et vous convaincre, que vous ne pourrez manquer d'être éclairé et convaincu. » Certainement, il pensait ainsi, quand il préparait ce morceau sur la loi qui, pour la première fois, accorda aux dissidents l'exercice de leur culte.

« De toutes les lois qui furent jamais portées par un parlement, l'acte de tolérance est peut-être celle qui met le mieux en lumière les vices particuliers et l'excellence particulière de la législation anglaise. La science de la politique, à quelques égards, ressemble fort à la science de la mécanique. Le mathématicien peut aisément démontrer qu'une certaine force, appliquée au moyen d'un certain levier ou d'un certain système de poulies, suffira pour élever un certain poids. Mais sa démonstration part de cette supposition que la machine est telle que nulle pièce ne fléchira ou ne rompra. Si le mécanicien, qui doit soulever une grande masse de granit au moyen de poutres réelles et de cordes réelles, se fiait sans réserve à la proposition qu'il trouve dans les traités de dynamique, et ne tenait pas compte de l'imperfection de ses matériaux, tout son appareil de leviers, de roues et de cordes s'écroulerait bientôt en débris, et avec toute sa science géométrique, on le jugerait bien inférieur dans l'art de bâtir à ces barbares barbouillés d'ocre, qui, sans jamais avoir entendu parler du parallélogramme des forces, trouvèrent le moyen d'empiler les pierres de Stonehenge. Ce que le mécanicien est au mathématicien, l'homme d'État pratique l'est à l'homme d'État spéculatif. A la vérité, il est très-important que les législateurs et les administrateurs soient versés dans la philosophie du gouvernement; de même qu'il est très-important que l'architecte qui doit fixer un obélisque sur son piédestal, ou

suspendre un pont tubulaire sur un bras de mer, soit versé dans la philosophie de l'équilibre et du mouvement. Mais de même que celui qui veut bâtir effectivement doit avoir dans l'esprit beaucoup de choses qui n'ont jamais été remarquées par d'Alembert ni Euler ; celui qui peut gouverner effectivement doit être perpétuellement guidé par des considérations dont on ne trouvera point la moindre trace dans les écrits d'Adam Smith et de Jérémie Bentham. Le parfait législateur est un exact intermédiaire entre l'homme de pure théorie, qui ne voit rien que des principes généraux, et l'homme de pure pratique, qui ne voit rien que des circonstances particulières. Le monde, pendant ces quatre-vingts dernières années, a été singulièrement fécond en législateurs en qui l'élément spéculatif prédominait à l'exclusion de l'élément pratique. L'Europe et l'Amérique ont dû à leur sagesse des douzaines de constitutions avortées, constitutions qui ont vécu juste assez longtemps pour faire un tapage misérable, et ont péri dans les convulsions. Mais dans la législature anglaise, l'élément pratique a toujours prédominé, et plus d'une fois prédominé avec raison sur l'élément spéculatif. Ne point s'inquiéter de la symétrie, et s'inquiéter beaucoup de l'utilité ; n'ôter jamais une anomalie, uniquement parce qu'elle est une anomalie ; ne jamais innover, si ce n'est lorsque quelque malaise se fait sentir, et alors innover juste assez pour se débarrasser du malaise ; n'établir jamais une proposition plus large que le cas particulier auquel on remédie : telles sont les règles qui, depuis l'âge de Jean jusqu'à l'âge de Victoria, ont généralement guidé les délibérations de nos deux cent cinquante parlements. »

L'idée est-elle encore obscure, douteuse ? A-t-elle encore besoin de preuves, d'éclaircissement ? Souhaite-t-on quelque chose de plus ? Vous répondez non ; M. Macaulay répond oui. Après l'explication générale vient l'explication particulière ; après la théorie, l'application ; après la démonstration théo-

rique, la démonstration pratique. Vous vouliez vous arrêter, il poursuit :

« L'acte de tolérance approche très-près de l'idéal d'une grande loi anglaise. Pour un juriste versé dans la théorie de la législation, mais qui ne connaîtrait point à fond les dispositions des partis et des sectes entre lesquels l'Angleterre était divisée au temps de la révolution, cet acte ne serait qu'un chaos d'absurdités et de contradictions. Il ne supporte pas l'examen si on le juge d'après des principes solides. Bien plus, il ne supporte pas l'examen, si on le juge d'après un principe solide ou non. Le principe solide est évidemment que la simple erreur théologique ne doit pas être punie par le magistrat civil. Ce principe non-seulement n'est pas reconnu par l'acte de tolérance, mais encore il est rejeté positivement. Pas une seule des lois cruelles portées contre les non-conformistes par les Tudors et les Stuarts n'est rapportée. La persécution continue à être la règle générale ; la tolérance est l'exception. Ce n'est point tout. La liberté qui est donnée à la conscience est donnée de la façon la plus capricieuse. Un quaker, qui fait une déclaration de foi en termes généraux obtint le plein bénéfice de l'acte, sans signer un seul des trente-neuf articles ; un ministre indépendant qui est parfaitement disposé à faire la déclaration demandée au quaker, mais qui a des doutes sur six ou sept des articles, demeure sous le coup des lois pénales. Howe est exposé à des châtiments, s'il prêche avant d'avoir solennellement déclaré qu'il adhère à la doctrine anglicane touchant l'Eucharistie. Penn qui rejette entièrement l'Eucharistie obtient la parfaite liberté de prêcher sans faire aucune déclaration, quelle qu'elle soit, a ce sujet.

« Voilà quelques-uns des défauts qui ne peuvent manquer de frapper toute personne qui examinera l'acte de tolérance d'après ces lois de la raison qui sont les mêmes dans tous les pays et dans tous les âges. Mais ces défauts paraîtront peut-être des mérites, si nous prenons garde aux passions et aux préjugés de ceux pour qui l'acte de tolérance fut composé.

Cette loi, remplie de contradictions que peut découvrir le premier écolier venu en philosophie politique, fit ce que n'eût pu faire une loi composée par toute la science des plus grands maîtres de philosophie politique. Que les articles résumés tout à l'heure soient gênants, puérils, incompatibles entre eux, incompatibles avec la vraie théorie de la liberté religieuse, chacun doit le reconnaître. Tout ce qu'on peut dire pour leur défense est qu'ils ont ôté une grande masse de maux sans choquer une grande masse de préjugés; que, d'un seul coup et pour toujours, sans un seul vote de division dans l'une ou dans l'autre chambre, sans une seule émeute dans les rues, sans presque un seul murmure même dans les classes qui étaient le plus profondément imprégnées de bigoterie, ils ont mis fin à une persécution qui s'était déchaînée pendant quatre générations, qui avait brisé un nombre infini de cœurs, qui avait désolé un nombre infini de foyers, qui avait rempli les prisons d'hommes dont le monde n'était pas digne, qui avait chassé des milliers de ces laboureurs et de ces artisans honnêtes, actifs, religieux, qui sont la vraie force des nations, et les avait forcés à chercher un refuge au delà de l'Océan, parmi les wigwams des Indiens rouges et les repaires des panthères. Une telle défense paraîtra faible peut-être à des théoriciens étroits. Mais probablement les hommes d'État la jugeront complète. »

Pour moi, ce que je trouve complet ici, c'est l'art de développer. Ces antithèses d'idées soutenues par des antithèses de mots, ces phrases symétriques, ces expressions répétées à dessein pour attirer l'attention, cet épuisement de la preuve met sous nos yeux le talent d'avocat et d'orateur que nous rencontrions tout à l'heure dans l'art de plaider toutes les causes, de posséder un nombre infini de moyens, de les posséder tous et toujours à chaque incident du procès. Ce qui achève de manifester ce genre d'esprit,

ce sont les fautes où son talent l'entraîne. A force de développer, il allonge. Plus d'une fois ses explications sont des lieux communs. Il prouve ce que tout le monde accorde. Il éclaircit ce qui est clair. Tel passage sur la nécessité des réactions semble l'amplification d'un bon élève[1]. Tel autre, excellent et nouveau, ne peut être lu qu'une fois avec plaisir. A la seconde, il paraît trop vrai ; on a tout vu du premier coup, et l'on s'ennuie. J'ai omis un tiers du morceau sur l'acte de tolérance ; et les esprits vifs diront que j'aurais dû en omettre un autre tiers.

Le dernier trait, le plus singulier, le moins anglais de cette histoire, c'est qu'elle est intéressante. M. Macaulay a écrit, dans *la Revue d'Édimbourg*, cinq volumes d'essais ; et chacun sait que le premier mérite d'un *reviewer*, ou d'un journaliste, est de se faire lire. Un gros volume a le droit d'ennuyer ; il n'est pas gros pour rien ; sa taille réclame d'avance l'attention de celui qui l'ouvre. La solide reliure, la table symétrique, la préface, les chapitres substantiels alignés comme des soldats en bataille, tout vous ordonne de prendre un fauteuil, d'endosser une robe de chambre, de mettre vos pieds au feu, et d'étudier ; vous ne devez pas moins à l'homme grave qui se présente à vous armé de six cents pages de texte, et de trois ans de réflexions. Mais un journal qu'on parcourt dans un café, une revue qu'on feuillette dans un salon, le soir avant de se mettre à table, ont besoin d'attirer les yeux, de vaincre la distraction, de conquérir leurs lecteurs. M. Macaulay a pris ce besoin

1. T. IV, p. 5, Ed. Tauchnitz.

dans cet exercice, et il a conservé dans l'histoire les habitudes qu'il avait gagnées dans les journaux. Il emploie tous les moyens de garder l'attention, bons ou médiocres, dignes ou indignes d'un grand talent, entre autres, l'allusion aux circonstances actuelles. Vous savez ce mot d'un directeur de revue à qui Pierre Leroux proposait un article sur Dieu. « Dieu! cela n'a pas d'actualité ! » M. Macaulay en profite. S'il nomme un régiment, il indique en quelques lignes les actions d'éclat qu'il a faites depuis son institution jusqu'à nos jours : voilà les officiers de ce régiment campés en Crimée, à Malte ou à Calcutta, obligés de lire son histoire. — Il raconte la réception de Schomberg par la Chambre : qui s'intéresse à Schomberg? A l'instant il ajoute que Wellington, cent ans plus tard, fut reçu en pareilles circonstances avec un cérémonial copié du premier : quel Anglais ne s'intéresse pas à Wellington? — Il raconte le siége de Londonderry, il désigne la place que les anciens bastions occupent dans la ville actuelle, le champ qui était couvert par le camp irlandais, le puits où buvaient les assiégeants : quel habitant de Londonderry pourra s'empêcher d'acheter son livre? — Quelque ville qu'il aborde, il marque les changements qu'elle a subis, les nouvelles rues ajoutées, les bâtiments réparés ou construits, l'augmentation du commerce, l'introduction d'industries nouvelles : voilà tous les aldermen et tous les négociants obligés de souscrire à son ouvrage. — Ailleurs nous rencontrons une anecdote sur un acteur et une actrice : les superlatifs intéressent; aussi commence-t-il par dire que William Mountford était « le plus agréable comédien, »

qu'Anne Bracegirdle était « l'actrice la plus populaire » du temps. S'il introduit un homme d'État, il l'annonce toujours par quelque grand mot : c'était « le plus insinuant, » ou bien « le plus équitable, » ou bien « le plus instruit, » ou bien « le plus acharné et le plus débauché » de tous les politiques d'alors. — Mais ses grandes qualités le servent aussi bien là-dessus que ces machines littéraires un peu trop visibles, un peu trop nombreuses, un peu trop grossières. La multitude étonnante des détails, le mélange de dissertations psychologiques et morales, de descriptions, de récits, de jugements, de plaidoiries, de portraits, par-dessus tout la bonne composition et le courant continu d'éloquence occupent et retiennent l'attention jusqu'au bout. On éprouve de la peine à finir un volume de Lingard et de Robertson; on aurait de la peine à ne pas finir un volume de M. Macaulay.

Voici une narration détachée qui montre fort bien et en abrégé les moyens d'intéresser qu'emploie M. Macaulay, et le grand intérêt qu'il excite. Il s'agit du massacre de Glencoe. Il commence par décrire l'endroit en voyageur qui l'a vu, et le signale aux bandes de touristes et d'amateurs, historiens et antiquaires qui tous les ans partent de Londres.

« Mac-Ian habitait à l'entrée d'un ravin situé près du rivage méridional de Lochleven. Près de la maison étaient deux ou trois petits hameaux habités par sa tribu. La population qu'il gouvernait n'excédait pas, dit-on, deux cents âmes. Dans le voisinage de ce petit groupe de villages, il y avait quelques bois taillis et quelques pâturages; mais, en remontant un peu le défilé, on ne voyait aucun signe d'habi-

tation et de culture. En langue gaélique Glencoe signifie Vallée des Larmes; en effet, elle est le plus mélancolique et le plus désolé de tous les défilés écossais. C'est vraiment la vallée de l'Ombre de la Mort [1]. Des brouillards et des orages pèsent sur elle pendant la plus grande partie des beaux étés; et même dans les jours rares où le soleil est brillant, quand il n'y a aucun nuage dans le ciel, l'impression que laisse le paysage est triste et accablante. Le sentier longe un ruisseau qui sort du plus sombre et du plus lugubre des étangs de montagne. De grands murs de roc menacent des deux côtés. Même en juillet, on peut souvent distinguer des lignes de neige dans les fentes, près des sommets. Sur tous les versants, des amas de ruines marquent la course furieuse des torrents. Mille après mille, le voyageur cherche en vain des yeux la fumée d'une hutte, ou une forme humaine enveloppée dans un plaid; il écoute en vain pour entendre les aboiements d'un chien de berger ou le bêlement d'un agneau. Mille après mille, le seul son qui indique la vie est le cri indistinct d'un oiseau de proie, perché sur quelque créneau de roche battu par la tempête. Le progrès de la civilisation qui a changé tant de landes désertes en champs dorés de moissons, ou égayés par les fleurs des pommiers, n'a fait que rendre Glencoe plus désolée. Toute la science et toute l'industrie d'un âge pacifique ne peuvent extraire rien d'utile de cette solitude; mais dans un âge de violence et de rapine, la solitude elle-même devenait utile par l'abri qu'elle offrait au bandit et à son butin. »

La description, quoique fort belle, est écrite en style démonstratif. L'antithèse de la fin l'explique; l'auteur l'a faite pour montrer que les gens de Glencoe étaient les plus grands brigands du pays.

Le Maître de Stairs, qui représentait Guillaume en

1. Allusion à un livre populaire *The Pilgrim's progress*, par Bunyan.

Écosse, s'autorisant de ce que Mac-Ian n'avait pas prêté le serment de fidélité au jour marqué, voulut détruire le chef et son clan. Il n'était poussé ni par une haine héréditaire, ni par un intérêt privé; il était homme de goût, poli et aimable. Il fit ce crime par humanité, persuadé qu'il n'y avait pas d'autre moyen de pacifier les hautes terres. Là-dessus, M. Macaulay insère une dissertation de quatre pages, fort bien faite, pleine d'intérêt et de science, dont la diversité nous repose, qui nous fait voyager à travers toutes sortes d'exemples historiques, et toutes sortes de leçons morales.

« Nous voyons chaque jour des hommes faire pour leur parti, pour leur secte, pour leur pays, pour leurs projets favoris de réforme politique et sociale, ce qu'ils ne voudraient pas faire pour s'enrichir ou se venger eux-mêmes. Devant une tentation directement offerte à notre cupidité privée ou à notre animosité privée, ce que nous avons de vertu prend l'alarme. Mais la vertu elle-même contribue à la chute de celui qui croit pouvoir, en violant quelque règle morale importante, rendre un grand service à une Église, à un État, à l'humanité. Il fait taire les objections de sa conscience, et endurcit son cœur contre les spectacles les plus émouvants, en se répétant à lui-même que ses intentions sont pures, que son objet est noble, et qu'il fait un petit mal pour un grand bien. Par degrés, il arrive à oublier entièrement l'infamie des moyens en considérant l'excellence de la fin, et accomplit sans un seul remords de conscience des actions qui feraient horreur à un boucanier. Il n'est pas à croire que saint Dominique, pour le meilleur archevêché de la chrétienté, eût poussé des pillards féroces à voler et à massacrer une population pacifique et industrieuse, qu'Everard Digby, pour un duché, eût fait sauter une grande assemblée en l'air, ou que Robespierre eût tué, moyennant salaire, une seule des personnes dont il tua des milliers par philanthropie. »

Ne reconnaît-on pas ici l'Anglais élevé parmi les essais et les sermons psychologiques et moraux, qui involontairement, à chaque instant, en répand quelqu'un sur le papier? Ce genre est inconnu dans nos chaires et dans nos revues; c'est pourquoi il est inconnu dans nos histoires. Chez nos voisins, pour entrer dans l'histoire, il n'a qu'à descendre de la chaire et du journal.

Je ne traduis pas la suite de l'explication, les exemples de Jacques V, de Sixte-Quint et de tant d'autres, que M. Macaulay cite pour donner des précédents au maître de Stairs. Suit une discussion très-circonstanciée et très-solide prouvant que le roi Guillaume n'est pas responsable du massacre. Il est clair que l'objet de M. Macaulay, ici comme ailleurs, est moins de faire une peinture que de suggérer un jugement. Il veut que nous ayons une opinion sur la moralité de l'acte, que nous l'attribuions à ses véritables auteurs, que chacun d'eux ait exactement sa part, et point davantage. Un peu plus loin, quand il s'agira de punir le crime, et que Guillaume, ayant châtié sévèrement les exécuteurs, se contentera de révoquer le maître de Stairs, M. Macaulay compose une dissertation de plusieurs pages pour juger cette injustice et pour blâmer le roi. Il est toujours et partout orateur et moraliste; aucun moyen n'a plus de force pour intéresser un lecteur anglais. Heureusement pour nous, il redevient enfin narrateur. Les menus détails qu'il choisit alors fixent l'attention et mettent la scène sous les yeux.

« La vue des habits rouges qui approchaient inquiéta un peu la population de la vallée. John, le fils aîné du chef,

accompagné par vingt hommes de son clan, vint à la rencontre des étrangers, et leur demanda ce que signifiait cette visite. Le lieutenant Lindsay répondit que les soldats venaient en amis et ne demandaient que des logements. Ils furent accueillis amicalement et logés sous les toits de chaume de la petite communauté. Glenlyon et plusieurs de ses hommes furent reçus dans la maison d'un montagnard qui s'appelait Inverrigen, du nom du groupe de huttes sur lesquelles il avait autorité. Lindsay eut son logis plus près de la demeure du vieux chef. Auchintriater, un des principaux du clan, qui gouvernait le petit hameau d'Auchnaion, y trouva des quartiers pour une troupe d'hommes commandée par le sergent Barbour. Les provisions furent libéralement fournies. On mangea des bœufs qui, probablement, avaient été engraissés dans des pâturages éloignés; aucun payement ne fut demandé; car, en hospitalité comme en brigandage, les maraudeurs celtes étaient rivaux des Bédouins. Pendant douze jours, les soldats vécurent familièrement avec les habitants de la vallée. Le vieux Mac-Ian, qui avait été fort inquiet, ne sachant s'il était considéré comme sujet ou comme rebelle, paraît avoir vu cette visite avec plaisir. Les officiers passaient une grande partie de leur temps avec lui et avec sa famille. Les longues soirées coulaient gaiement auprès du feu de tourbe, grâce à quelques paquets de cartes, qui avaient trouvé leur chemin jusqu'à ce coin reculé du monde, et à quelques flacons d'eau-de-vie française qui, probablement, étaient l'adieu de Jacques à ses partisans des hautes terres. Glenlyon paraissait chaudement attaché à la nièce du vieux chef et à son mari Alexandre. Chaque jour il venait dans leur maison pour boire le coup du matin. Cependant il observait avec une attention scrupuleuse tous les chemins par où les Macdonalds pourraient essayer de s'enfuir quand on donnerait le signal du massacre, et il envoyait le résultat de ses observations à Hamilton....

« La nuit était rude. Très-tard dans la soirée, le vague soupçon de quelque mauvais dessein traversa l'esprit du fils aîné du chef. Les soldats étaient évidemment dans un état

d'agitation ; et quelques-uns d'entre eux prononçaient des cris singuliers. On entendit, à ce que l'on prétend, deux hommes chuchoter : « Je n'aime pas cette besogne. » Un d'entre eux murmura : « Je serais content de combattre les Macdonalds. Mais tuer des hommes dans leur lit ! — Il faut faire ce qu'on nous commande, répondit une autre voix ; s'il y a là quelque chose de mal, c'est l'affaire de nos officiers. » — John Macdonald fut si inquiet qu'un peu après minuit il alla au quartier de Glenlyon. Glenlyon et ses hommes étaient tous debout, et semblaient mettre leurs armes en état pour une action. John, très-alarmé, demanda pourquoi ces préparatifs. Glenlyon se répandit en protestations amicales. « Des gens de Glengarry maraudent dans le pays, nous nous préparons pour marcher contre eux. Vous êtes bien en sûreté. Croyez-vous que si vous couriez quelque danger, je n'aurais pas donné un avis à votre frère Sandy et à sa femme ? » Les soupçons de John se calmèrent. Il revint chez lui, et se coucha. »

Le lendemain, à cinq heures du matin, le vieux chef fut assassiné, ses hommes fusillés dans leur lit ou au coin de leur feu. Des femmes furent égorgées; un enfant de douze ans, qui demandait la vie à genoux, tué; ceux qui s'étaient enfuis demi-nus, les femmes, les enfants, périrent de froid et de faim dans la neige.

Ces détails précis, ces conversations de soldats, cette peinture des soirées passées au coin du foyer, donnent à l'histoire le mouvement et la vie du roman. Et pourtant l'historien reste orateur ; car il a choisi tous ces faits pour mettre en lumière la perfidie des assassins et l'horreur du massacre, et il s'en servira plus tard pour demander, avec toute la puissance de la passion et de la logique, la punition des criminels.

Ainsi, cette histoire dont les qualités semblent si

peu anglaises est l'œuvre d'un talent tout anglais. Universelle, suivie, elle enveloppe tous les faits dans sa vaste trame sans la diviser ni la rompre. Développée, abondante, elle éclaircit les faits obscurs, et ouvre aux plus ignorants les questions les plus compliquées. Intéressante, variée, elle attire à elle l'attention et la garde. Elle a la vie, la clarté, l'unité, qualités qui semblaient toutes françaises. Il semble que l'auteur soit un vulgarisateur comme M. Thiers, un philosophe comme M. Guizot, un artiste comme M. Thierry. La vérité est qu'il est orateur, et que possédant au plus haut degré les facultés oratoires, il paraît suppléer par elles aux facultés qu'il n'a pas. Il n'est pas philosophe : la médiocrité de ses premiers chapitres sur l'ancienne histoire d'Angleterre le prouve assez; mais sa force de raisonnement, ses habitudes de classification et d'ordre mettent l'unité dans son histoire. Il n'est pas artiste : quand il fait une peinture, il songe toujours à prouver quelque chose; il insère des dissertations aux endroits les plus touchants; il n'a ni grâce, ni légèreté, ni vivacité, ni finesse, mais une mémoire étonnante, une science énorme, une passion politique ardente, un grand talent d'avocat pour exposer et plaider toutes les causes, une connaissance précise des faits précis et petits qui attachent l'attention, font illusion, diversifient, animent et échauffent son récit. Il n'est pas vulgarisateur : il est trop ardent, trop acharné à prouver, à conquérir des croyances, à abattre ses adversaires, pour avoir le limpide talent de l'homme qui explique et qui expose, sans avoir d'autre but que d'expliquer et d'exposer, qui répand partout de

la lumière, et ne verse nulle part la chaleur; mais il est si bien fourni de détails et de raisons, si avide de convaincre, si riche en développements, qu'il ne peut manquer d'être populaire. Par cette ampleur de science, par cette puissance de raisonnement et de passion il a produit un des plus beaux livres du siècle, en manifestant le génie de sa nation. Cette solidité, cette énergie, cette profonde passion politique, ces préoccupations de morale, ces habitudes d'orateur, cette puissance limitée en philosophie, ce style un peu uniforme, sans flexibilité ni douceur, ce sérieux éternel, cette marche géométrique vers un but marqué, annoncent en lui l'esprit anglais. Mais s'il est anglais pour nous, il ne l'est pas pour sa nation. L'animation, l'intérêt, la clarté, l'unité de son récit les étonnent. Ils le trouvent brillant, rapide, hardi; c'est, disent-ils, un esprit français. Ce jugement est la plus forte marque de la différence des deux peuples. Pour aller chez ses voisins, un Français doit faire deux voyages. Quand il a franchi la première distance, qui est grande, il aborde sur M. Macaulay. Qu'il se rembarque; il faut entreprendre une seconde traversée aussi longue pour parvenir sur le vrai sol anglais.

Avril 1856.

FLÉCHIER.

MÉMOIRES SUR LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE[1].

On sait que les Grands Jours étaient des assises extraordinaires que des commissaires envoyés par le roi tenaient dans les provinces mal réglées pour y rétablir l'ordre. Fléchier, « prédicateur du roi, » solide poëte latin, agréable poëte français, homme du monde, vint en 1665 aux Grands Jours d'Auvergne avec le fils de M. de Caumartin, dont il était précepteur. Il écrivit ce récit pour les personnes de sa société, récit fort exact, très-mondain, assez fleuri, parfois un peu leste, peinture des mœurs provinciales et de la politesse parisienne, dont les contrastes véridiques et involontaires indiquent une révolution qui s'achève : une aristocratie de petits tyrans hommes d'action devient un salon de courtisans lettrés et bien mis.

I

Fléchier vit les derniers à l'épreuve, et il faut avouer qu'ils travaillaient bien. Dans ce pays de mon-

1. Édition Chéruel.

tagnes, sans routes, garantis l'hiver par les neiges, seigneurs de villages isolés, et profitant du désordre qu'avait laissé la Fronde, ils vivaient, comme au bon temps, en rois féodaux. Il y avait contre eux « douze mille plaintes, » et ils sentaient si bien leur conscience, qu'à l'arrivée des juges « ce fut une fuite presque générale de toute la noblesse du pays. »

Le comte de Montvallat, « homme fort doux, fort bon, » resta, se considérant comme innocent, tant ses peccadilles étaient petites. « S'il arrivait que quelqu'un dans ses terres fût accusé d'assassinat, il lui promettait sûreté en justice, à condition qu'il lui ferait obligation de telle somme. Si quelque autre avait entrepris sur l'honnêteté d'une de ses sujettes, il faisait brûler les informations sur une obligation qu'on lui donnait. » Il faisait valoir « son droit de noces, » et quand on voulait le racheter, « il en coûtait bien souvent la moitié de la dot de la mariée. »

D'autres, par exemple le marquis de Canillac, avaient encore plus de talent pour exploiter leur bien. « On levait dans ses terres la taille de monsieur, celle de madame et celle de tous les enfants de la maison, que ses sujets étaient obligés de payer outre celle du roi. Il imposait des sommes assez considérables sur les viandes qu'on mange ordinairement, et comme on pratiquait un peu trop l'abstinence, il tournait l'imposition sur ceux qui n'en mangeaient pas. Il faisait pour la moindre chose emprisonner et juger des misérables, et les obligeait de racheter leurs peines pour de l'argent. Il les engageait souvent à de méchantes actions pour les faire tous payer après, avec beaucoup de rigueur. Il entre-

tenait dans des tours douze scélérats qu'il appelait ses douze apôtres, et qui catéchisaient ceux qui étaient rebelles à sa loi avec l'épée ou avec le bâton. »

Ce seigneur du moins avait de l'esprit et pratiquait galamment l'art de traire les hommes. D'autres s'y prenaient plus simplement. M. le prieur de Saint-Germain, « honnête ecclésiastique, » et de qualité, ayant quelque démêlé avec une personne touchant les intérêts de ses fermes, « le fit venir à la sacristie et lui fit donner les étrivières. » C'était une façon de rendez-vous et d'arrangement à l'amiable. — Pour M. de La Mothe-Tintry, il recrutait des gens de journée avec une grâce particulière : « Il avait voulu obliger un paysan d'aller faucher son pré, et l'avait menacé, s'il refusait, de le maltraiter. » Le paysan, homme mal appris, refusa. « M. de La Mothe, l'ayant trouvé un jour endormi sous un arbre, lui tira un coup de pistolet, et, voyant qu'il ne l'avait point tué, lui donna plusieurs coups d'épée et le réduisit à l'extrémité. »

D'autres apprenaient aux indiscrets, même ecclésiastiques, à ne pas se mêler de leurs affaires de cœur. M. le marquis de Canillac fils, rencontrant un de ces importuns, « Antoine de Jusquet, prêtre revêtu de sa soutane, cria : *Tue*, *tue*, et lui lâcha un coup de pistolet dans l'épaule gauche : aussitôt le comte de Saint-Point lui tira un autre coup de mousqueton dans les reins, et dont Jusquet tomba à terre. S'étant relevé à genoux, il leur cria : « Messieurs, la vie, « ou donnez-moi du temps pour prier mon Dieu de me « pardonner avant que de m'achever. » Mais l'abbé de Saint-Point lui tira encore un coup de mousque-

ton, et ensuite lui, le comte son frère et le jeune marquis de Canillac commandèrent à leurs valets de tirer sur ce prêtre, qui ainsi mourut sur la place. »

Ces messieurs étaient expéditifs, mais un peu prompts. Le baron de Sénégas était bien plus ingénieux et inventif. Après plusieurs pilleries, usurpations et deux ou trois assassinats, ayant eu « quelque sujet de plainte contre un homme qui était son justiciable, il le fit prendre et le renferma dans une armoire fort humide, où il ne pouvait se tenir ni debout ni assis, et où il recevait un peu de nourriture pour rendre son tourment plus long; de sorte qu'ayant passé quelques mois dans un si terrible cachot et ne respirant qu'un peu d'air corrompu, il fut réduit à l'extrémité, ce qui fit qu'on le retira demi-mort et tout à fait méconnaissable. Son visage n'avait presque aucune forme et ses habits étaient couverts d'une mousse que l'humidité et la corruption du lieu avaient attachée. » Malheureusement la langue française a perdu une partie de sa richesse, et je ne puis pas raconter le traitement que M. d'Espinchal fit à son page et à sa femme. Les plus beaux usages de l'ancien temps subsistaient. Les chanoines réguliers de Saint-Augustin avaient des « sujets-esclaves » et réclamaient le croît de leurs esclaves femelles alors même que le père était homme libre. Fléchier trouvait en Auvergne un précieux et dernier abrégé du gouvernement paternel.

Ces excellents seigneurs n'étaient pas d'accord. Ils s'assassinaient entre eux, à l'occasion, comme en Italie au XVIe siècle. Les petits despotismes privés engendrent les petites guerres privées, et ces rois de

clocher se traitaient comme ils traitaient leurs paysans. Fléchier ne cite que rencontres, soldats embauchés, affaires de grandes routes et guets-apens. Le vicomte de La Mothe-Canillac ne pouvant ravoir 5000 livres qu'il avait prêtées à M. d'Orsonnette, envoya plusieurs fois « des cavaliers pour l'attendre à la sortie de sa maison et l'assassiner; » puis, ayant appris que ce débiteur récalcitrant devait passer tel jour en tel lieu, il alla l'attendre « avec quatorze ou quinze de ses gens bien montés et bien armés, » et le laissa pour mort sur la place[1].

Parfois, à la vérité, le duel réglait les injures. Mais d'ordinaire on prenait l'accommodement que voici : M. de Beaufort-Canillac, étant à une fête de village, se prit de paroles avec un gentilhomme qui regardait par la fenêtre. « Transporté de colère, il entra dans la maison, accompagné de quelques-uns de ses amis et de ses compagnons de débauche, attaqua l'autre qui se défendit fort vigoureusement et parut fort homme de cœur. Mais il fut accablé par le nombre et tué. » C'était promptitude et habitude de ne point différer dans les bonnes entreprises. A San-Francisco, le soir au café, quand on joue aux dominos, si l'on est contredit par son adversaire, on lui lâche un coup de revolver dans la tête et tout est dit. De même à Montferrand. « M. de Beauverger ayant eu dans la chaleur du vin quelque querelle avec un de ses plus intimes amis, lui tira un coup de pistolet dans le corps et le tua sur place. »

1. Plusieurs de ces citations sont tirées du journal de Dangois, greffier des Grands Jours.

Après avoir tué pour soi, on tuait pour les autres. Un meurtre était un petit service qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre à ses amis, à charge de retour. « Les messieurs Combalibœuf, deux jeunes hommes qui avaient du cœur et qui passaient pour braves dans la province, » furent employés pour cette raison à tuer un M. Dufour et son frère. « M. Dufour fut blessé à mort d'un coup de pistolet, et de peur que le coup ne fût pas mortel, il fut percé de sept ou huit coups d'épée. » On faisait une partie de meurtre comme on fait une partie de chasse, et l'on allait par compagnie attendre un homme comme on va guetter un lapin.

Certains juges essayaient de faire justice ; les seigneurs traitaient ces insolents comme ils le méritaient. Un notaire fit informer contre M. de Veyrac. « Cela parut si étrange à cet honnête homme qui n'était pas accoutumé à souffrir de ces procédures qu'il assembla quelques-uns de ses amis et quelques traîneurs d'épée des villages voisins, et alla assiéger la maison du notaire. » Le notaire se défendit si bien que, pour entrer, M. de Veyrac fut contraint « de traiter avec lui et de lui promettre la vie. » Une fois entré, « il ne se crut pas obligé de tenir la parole qu'il avait donnée, lui tira un coup de pistolet, et donna ensuite sa maison au pillage. » Quant aux huissiers, ils naissaient prédestinés aux coups de mousquet ; c'était pain bénit, quand ils ne recevaient que les étrivières. Cinq d'entre eux étaient venus donner une assignation à M. du Palais, coupable d'un meurtre. On leur fit peur, et ils se sauvèrent à grande hâte. Ils dormaient tranquillement à six lieues de là, « quand

deux troupes de gens à cheval arrivèrent du Palais, entrèrent avec violence dans l'hôtellerie, et, tirant plus de vingt coups de pistolet, en tuèrent deux et cassèrent l'épaule au troisième. » Pour les autres, « on les laissa vivre, mais on leur fit souffrir des peines extrêmes; on les mena jusqu'au Palais tout nus dans la plus grande rigueur de la saison; on leur donna mille coups de fouet durant le chemin, et on les renvoya presque aussi morts que leurs compagnons, avec défense de regarder derrière eux sous peine de vie. »

Cette spoliation et ces meurtres des faibles, ce commerce de guets-apens et d'assassinats entre les forts, cette habitude d'outrager et d'égorger la loi et la justice composent les mœurs féodales, et après avoir pesé attentivement tous les bienfaits et toutes les félicités de cet âge vanté, je trouve que j'aimerais autant vivre au fond d'un bois dans une bande de loups.

II

Nos loups féodaux s'amendent. La hache de Richelieu y a travaillé; la hache de Louis XIV achève l'œuvre. M. le président des Grands Jours rase les châteaux, envoie les maîtres en exil, en prison, aux galères, roue les roturiers complices, abolit les droits de justice, confisque les biens, tranche la tête aux seigneurs saisis, décapite les fuyards en effigie. L'ordre s'établit; le roi devient maître, et dans cette monarchie absolue les grands n'ont plus de place qu'à la cour.

Ils laissent leurs tours noircies, percées de meurtrières grillées, plantées sur la crête des basaltes, entourées de fondrières, où les torrents neigeux bouillonnent entre des rocs calcinés. Ils jettent le vieux justaucorps de buffle, moisi par la pluie, usé par la cuirasse; ils mettent à l'écurie le solide courtaut limousin, dont l'échine durcie porte le maître et son équipement à travers les ravins et sur les pentes, douze heures durant, d'un pas soutenu et lourd. Ils accourent à Paris, demandent à Colbert une pension, assistent au lever du roi, se dégourdissent aux académies, achètent des perruques, des rubans, des manchettes, font visite chez leur ancienne amie, Mme de Longueville, la belle frondeuse, puis par elle chez quelque dévote lettrée, Mme de Sablé, afin d'étudier les nouvelles façons et le bel air des choses. S'ils n'y parviennent point, leurs enfants y atteignent. A père balourd fils galant. Les yeux, fatigués par la simplicité irrégulière de la campagne, se reposent sur les jardins alignés de Le Nôtre, sur les ifs coniques, sur les ormes quadrilatéraux. Au sortir des routes fangeuses, des bois pluvieux, des tavernes villageoises, des sombres manoirs antiques, on jouit des aisés et de l'élégance récentes, des appartements chauffés et parés, des plafonds dorés et embellis de peintures, des lambris rehaussés d'arabesques, des argenteries sculptées, des glaces resplendissantes. Après les longs mois d'hiver et de solitude maussade, à peine interrompus par la chasse brutale et par la grossière bombance provinciale, ils trouvent les fêtes de l'Ile enchantée, des illuminations, des ballets, le chatoiement de la soie et des diamants, l'éta-

lage du velours et des dentelles, la magnificence mesurée du goût nouveau, la profusion choisie de l'industrie nouvelle. Ils s'asseyent et se mettent à causer.

Leur conversation se sent un peu des mœurs qu'ils viennent de quitter. La sympathie pour tout le monde, inventée par Voltaire, la sympathie pour les pauvres, inventée par Rousseau, n'y paraissent guère. Fléchier conte d'horribles histoires avec un sourire tout aimable; par exemple celle du curé de Saint-Babel qui fit tuer à coups de bâton un paysan son ennemi. Le pauvre homme, « se voyant réduit à la mort, » demanda au curé la vie ou l'absolution, sur quoi celui-ci « lui déchargea le dernier coup. Vit-on jamais une absolution plus forte que celle-là; et l'Église, qui craint le sang et la violence, a-t-elle jamais des sacrements qui fassent mourir? » Les gens du temps riaient encore assez volontiers de la pendaison, très-volontiers des coups de bâton, comme au XVIe siècle [1]. Un peu plus loin le gracieux abbé rapporte que Mme de Vieuxpont appela son mari en duel. « La belle-mère, qui ne lui cédait pas en hardiesse, pour conserver avec l'avantage de l'âge celui d'être aussi violente qu'elle, lui tira un jour un coup de pistolet dont elle la blessa, et lui fit connaître qu'il ne fallait jamais s'en prendre aux belles-mères. » Plus loin, c'est une fille incendiaire et de mauvaise vie qu'on fouette et qu'on marque. Fléchier ajoute agréablement « qu'elle fut exilée au hasard

1. Mme de Sévigné à sa fille, sur les paysans bretons. — Molière, *passim*.

de brûler encore quelque maison et d'avoir encore quelques enfants loin de son pays. » Vous voyez d'avance les tirades philosophiques, sociales et humanitaires que nous ne manquerions pas de lâcher en pareilles circonstances. Au XVIIe siècle, on compatit aux malheurs des gens de sa société; quant aux autres, Fénelon seul, je crois, y pense. La province est bien loin, et le peuple n'est pas de la même espèce que les seigneurs.

Les mêmes mœurs qui expliquent les sentiments durs, expliquent le style libre. Si Molière, ses comédies à la main, frappait aujourd'hui à la porte du Théâtre-Français, la pruderie moderne le repousserait comme grossier et scandaleux [1]; de son temps, les dames les plus délicates couraient à ses pièces. Mme de Sévigné conte à sa fille des aventures singulières, avec détails précis, qu'on se donnerait aujourd'hui entre jeunes gens, mais qu'on n'oserait plus se donner entre hommes. Le sage et modeste Fléchier, quoique futur évêque, a le ton de tout le monde. Il orne de gentillesses mythologiques des viols, des incestes, des accouchements, des infanticides, et expose avec un geste élégant et un son de voix charmant d'abominables aventures médicales et conjugales qu'on n'écouterait guère aujourd'hui que dans le greffe d'un procureur du roi ou dans le laboratoire d'un médecin. Il est très-léger en matière religieuse, plaisante fort bien les ultra-dévots, n'est respectueux ni pour les théologiens, ni pour les moines, ni pour les anges gardiens, ni pour les légendes locales. Il

1. *Amphitryon*, *le Médecin malgré lui*, etc.

développe avec une complaisance d'orateur des histoires de curé et de servantes, et, sans penser à mal, donne une main fraternelle à La Fontaine. « On accusait ce curé d'avoir instruit ses paroissiennes d'une manière toute nouvelle, de leur avoir inspiré quelque autre amour que celui de Dieu, et de leur avoir fait des exhortations particulières fort différentes des prônes qu'il leur faisait en public. » Je laisse le reste dans le livre; qui voudra, lira; je ne fais que commenter. Fléchier n'en était pas moins un prêtre fort régulier, et regardé comme tel. C'est que le clergé autorisé, vénéré, sans ennemis, sans rivaux, avait alors le droit de causer et même de rire. Aujourd'hui, il est obligé d'endosser l'air grave, la sévérité, la pureté parfaite; c'est sa cuirasse, et la faute ou le mérite en est aux balles laïques qui le contraignent de la porter.

Cette sécurité est un des traits dominants du XVIIe siècle; de là ses fêtes et sa belle humeur. Aujourd'hui la lutte est partout, et aussi le sérieux triste. Chacun a sa « position » à faire. Dans une société d'égaux il n'y a plus d'ancêtres ni de fortunes : tous ceux qui ont un nom ou de l'argent l'ont gagné; et on ne gagne rien qu'après un combat obstiné, par la contention d'esprit, par le travail incessant, par le calcul morose. La vie n'est plus une fête dont on jouit, mais un concours où l'on rivalise. Joignez à cela que nous sommes obligés de nous faire nos opinions. En religion, en philosophie, en politique, dans l'art, dans la morale, chacun de nous doit s'inventer ou se choisir un système : invention laborieuse, choix douloureux, bien différent de l'heureuse insouciance qui jadis

installait chacun dans la soumission à l'Église et dans la fidélité au roi. La vie n'est plus un salon où l'on cause, mais un laboratoire où l'on pense. Croyez-vous qu'un laboratoire ou un concours soient des endroits gais? Les traits y sont contractés, les yeux fatigués, le front soucieux, les joues pâles. Jugez par contraste de la bonne humeur et de la joie qu'on avait jadis. Le voyage de Fléchier, comme ceux de Chapelle et de La Fontaine, n'est qu'une suite des fêtes. Quand les juges sont à Clermont, c'est un gala perpétuel; on festine, on se rue en cuisine. Tel donne à dîner tous les jours. Celui-ci, sortant de la question, va faire jouer la comédie. Un autre quitte les arrêts de mort pour aller danser de tout son cœur. La journée se passe en visites, en promenades de plaisir, en conversations agréables; le soir en bals et en concerts. « M. de Novion, le président, ou pour se délasser un peu de ses grandes occupations, ou pour complaire à mesdames ses filles, desquelles il fait tantôt le père et l'amant, va lui-même aux assemblées et donne lui-même le bouquet, ainsi qu'un jeune galant. » On regarde danser la *goignade*, danse fort tortillée et fort risquée, qui probablement ferait rougir aujourd'hui les pudiques sergents de ville, mais dont Fléchier ne détourne pas les yeux, et que Mme de Sévigné « aime à la folie. » Rien de plus naturel et de plus sage. On ne pense plus à résister au roi; on n'a point à résister au peuple; on n'a point à défendre ni à combattre le clergé; on n'a point à conquérir son opinion ni son rang. Dans cette oisiveté et dans cette liberté d'esprit, que peut faire un homme riche et noble? Se divertir; il se divertit.

Le premier amusement est la galanterie. En tout temps et en tout pays, dès qu'un homme et une femme sont ensemble, il arrive de trois choses l'une : ou ils se tournent le dos, ou ils s'ennuient l'un l'autre, ou ils causent d'amour. Ici, comme on ne veut pas s'ennuyer et comme on ne peut pas se tourner le dos, on cause d'amour. D'ailleurs rien de plus convenable aux mœurs guerrières qui viennent de finir et au goût espagnol qui règne. Au XVIIe siècle il faut être un peu galant pour être tout à fait honnête homme, et l'urbanité ne va point sans l'art de dire : « des douceurs. » Notre prédicateur Fléchier eut une Iris, Mlle de La Vigne, lui écrivit beaucoup de lettres et fit pour elle beaucoup de vers. Il composa son propre portrait pour lui plaire et lui dit en style mesuré et délicat : « Ce cœur, mademoiselle, n'est pas indigne de vous.... quand on fait tant que de le toucher, il n'y en a pas de plus sensible.... La douceur, l'honnêteté, la bonne conduite sont les premiers agréments qu'il recherche; il faut pourtant que la personne soit agréable, et, bien que la raison soit maîtresse, il faut que les yeux puissent être contents.... Quand l'affaire est une fois conclue et qu'il s'est donné, c'est pour toujours et sans réserve; aussi il veut qu'on se donne de même, et croit qu'un cœur qui se partage ne vaut pas le sien tout entier. Il est capable de jalousie, et, quoi qu'il arrive, il veut être distingué et préféré.... Il est délicat et difficile sur ce qu'on se doit quand on s'aime; il veut qu'on s'entende à demi-mot, qu'on se prévienne, qu'on devine ce qui peut plaire; mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impose à lui-même. » Ce joli morceau donne une idée de la

galanterie élégante et platonique qui occupait alors les salons; et les longues amours que Fléchier raconte[1] achèvent d'en peindre la grâce un peu fade, les douceurs respectueuses et le cérémonial infini. Cette galanterie n'avait rien de l'ardeur sensuelle qu'on avait vue au XVIe siècle en France, ni de l'ardeur exaltée qu'on avait vue au XVIe siècle en Espagne. On aimait la beauté des dames à peu près comme on aime une fleur ou une parure. Fléchier évite les religieuses « voilées qui ont je ne sais quoi de triste et de contraire à son inclination; » les visages laids « lui font peur; » il a *l'Art d'aimer* sur sa table; il le prête aux provinciales, et « voudrait leur donner encore celui d'être aimables; » il prend plaisir à regarder des mains blanches, un teint uni, des yeux riants. Chacun regardait comme lui; là-dessus, une demi-émotion naissait; avec un sourire on glissait dans une oreille complaisante quelque sonnet exagéré et calme, ou la fine analyse d'un sentiment délicat; et l'on finissait par une révérence. Nul amour ne raffinait mieux la politesse et ne convenait mieux à la vie des salons[2].

Cette politesse faisait le style; le devoir, en parlant, prescrivait d'être toujours agréable et jamais rude; au lieu d'exagérer la sensation comme aujourd'hui, on l'atténuait; au lieu de poursuivre l'originalité et la force, on recherchait la douceur et la grâce; au lieu de heurter des contrastes, on notait des nuances. Fléchier cause à voix presque basse, d'un

1. Histoire de M. Fayet, 17.
2. Voir les Amoureux de Racine, notamment le farouche Hippolyte, si peu farouche.

ton toujours égal, sans gestes, le sourire aux lèvres, comme il convient lorsqu'on est sur un beau fauteuil, parmi vingt personnes choisies, sachant fort bien qu'en un tel lieu les émotions fortes donnent des ridicules, et que les éclats de voix indiquent un malotru. En raillant, il effleure; l'âpreté et la vivacité blessante seraient ici de mauvais ton; le style mesuré est de mode, pratiqué et universel au même titre que l'art de bien attacher ses canons et son rabat. Voyez ces moqueries à peine indiquées sur Mme Talon, vieille pédante qui se croit une mère de l'Église, et régente impérieusement les couvents : « Le premier abus qu'elle trouve, c'est que les ursulines se lèvent à quatre heures et demie en été et à cinq heures en hiver; elle tient que c'est trop dormir pour des religieuses; que c'est faire comme les vierges folles de l'Évangile, qui s'endormirent lorsqu'il fallait recevoir l'Époux, ou qu'il ne faut point tant de repos dans les cloîtres. Elle veut donc qu'en tout temps elles se lèvent à quatre heures, et trouble ainsi le sommeil de ces pauvres filles. Sa seconde imagination est qu'il faut qu'elles disent le grand office les fêtes, et qu'elles fassent chanter une messe haute avec diacre et sous-diacre, quelques exemptions qu'elles en aient à cause qu'elles instruisent des jeunes filles, parce que cela excite à la dévotion et donne une plus grande idée de la religion par les cérémonies extérieures; et le dernier désordre qu'elle trouve fort important et qu'elle veut réformer à tout prix que ce soit, c'est qu'elles portent une ceinture de laine au lieu qu'elles en devraient porter une en cuir selon leur statut. Voilà ce qu'elle entreprend avec beaucoup de chaleur. » Toutes

ces moqueries sont émoussées, presque caressantes. Les louanges, quoique extrêmes, sont aussi peu émues. Quand on essaye de se représenter les sentiments de cette littérature, il semble que l'on respire le faible et suave parfum d'une rose-thé flétrie et conservée depuis cent ans.

Le grand style oratoire l'évapore encore davantage; tout se délaye et s'efface dans la longue phrase périodique; le talent consiste à développer; on analyse et on explique à l'infini tout ce que l'on touche. Voiture avait besoin d'une énorme période pour lancer un mot. Fléchier a besoin d'une énorme période pour hasarder une déclaration galante : « Si je n'avais appréhendé que ma confidence fût mal reçue, il y a longtemps, madame, que vous sauriez tout le secret de mon cœur, et je ne serais plus dans l'embarras où je me trouve de vous déclarer une passion qui ne vous devrait pas être tout à fait inconnue; mais puisque vous avez la bonté et de m'ordonner que je vous en fasse confidence et de me promettre même le secret, je vous avouerai, madame, que j'aime, et que j'aime passionnément, mais avec tout le respect possible, la personne du monde la plus aimable. » Les harangueurs de Tite-Live débutaient par des phrases semblables, quand ils se drapaient dans leurs toges pour sauver l'État. Naturellement ce goût oratoire enseignait tous les effets oratoires; Fléchier use et abuse de la symétrie et de l'antithèse, et raconte ainsi le discours que les Pères de l'Oratoire firent aux magistrats : « Il fallut haranguer devant les premiers orateurs du Parlement, et prêcher la justice à ceux qui la rendent; il fallut leur prononcer les

maximes de l'Évangile avec autant de gravité qu'ils prononcent leurs arrêts; faire le juge des juges mêmes, et leur parler de la chaire avec autant d'autorité qu'ils parlent de leur tribunal. » Ces oppositions prolongées plaisaient au XVIIe siècle, comme un mot piquant au XVIIIe siècle, comme une image imprévue aujourd'hui. Par la même raison, on voulait de l'ordre en toute chose, une disposition calculée et des propositions équilibrées entre les diverses parties du discours, des exordes, des transitions, une conclusion. Fléchier compose son journal avec autant de soin qu'un sermon ou une tragédie. On avait l'amour de la règle. Ayant fait un poëme latin sur les Grands Jours, il le justifiait en ces termes: « Ce poëme a trois parties : la préparation, la narration, la conclusion. La préparation contient dix-sept vers. Voici les démarches que j'y fais : premièrement je dis que le crime règne encore au milieu de la paix; ensuite j'en cherche les causes; après je fais espérer la vengeance; enfin je l'annonce, etc. » Le plan d'un madrigal était alors aussi étudié et aussi parfait que le plan d'un rapport au Conseil d'État.

Ne voilà-t-il pas nos seigneurs féodaux bien adoucis et bien polis? Dans les hauts appartements, près du lit à baldaquin, le long d'une ruelle précieuse, ils causent. *Clélie*, de Mlle de Scudéry, est sur la table; Voiture développe une plaisanterie; M. de La Rochefoucauld compose une maxime; le chevalier de Méré établit la définition de l'honnête homme; Mme de Sablé impose aux hommes la théorie de l'adoration respectueuse et de la fidélité espagnole; Fléchier écoute, et quelquefois parle. Délivrée de soucis humanitaires,

de discussions politiques et de controverses religieuses, libre d'inquiétude, de passion et de révoltes, la conversation se déploie sur la galanterie, sur les sentiments et les amusements de société avec une aisance, un agrément, une sécurité et des ménagements inconnus et bientôt perdus. C'est dans ces salons que s'épanouit pour la première et la dernière fois la frêle fleur de la politesse ; elle commençait à se faner dès la fin du siècle ; Saint-Simon et La Bruyère trouvaient déjà les jeunes gens grossiers.

Novembre 1857.

CHARLES DICKENS

Si Dickens était mort, on pourrait faire sa biographie. Le lendemain de l'enterrement d'un homme célèbre, ses amis et ses ennemis se mettent à l'œuvre; ses camarades de collége racontent dans les journaux ses espiègleries d'enfance ; un autre se rappelle exactement et mot pour mot les conversations qu'il eut avec lui il y a vingt-cinq ans. L'homme d'affaires de la succession dresse la liste des brevets, nominations, dates et chiffres, et révèle aux lecteurs positifs l'espèce de ses placements et l'histoire de sa fortune; les arrière-neveux et les petits-cousins publient la description de ses actes de tendresse et le catalogue de ses vertus domestiques. S'il n'y a pas de génie littéraire dans la famille, on choisit un gradué d'Oxford, homme consciencieux, homme docte, qui traite le défunt comme un auteur grec, entasse une infinité de documents, les surcharge d'une infinité de commentaires, couronne le tout d'une infinité de dissertations, et vient dix ans après, un jour de Noël, avec une perruque neuve et des souliers à boucles, offrir à la famille assemblée trois in-quarto de huit cents pages, dont le style léger endormirait un Allemand de Berlin. On l'embrasse les larmes aux yeux;

on le fait asseoir; il est le plus bel ornement de la fête, et l'on envoie son œuvre à la *Revue d'Édimbourg*. Celle-ci frémit à la vue de ce présent énorme, et détache un jeune rédacteur intrépide qui compose avec la table des matières une vie telle quelle. Autre avantage des biographies posthumes : le défunt n'est plus là pour démentir le biographe ni le docteur.

Malheureusement Dickens vit encore et dément les biographies qu'on fait de lui. Ce qui est pis, c'est qu'il prétend être son propre biographe. Son traducteur lui demandait un jour quelques documents : il répondit qu'il les gardait pour lui. Sans doute *David Copperfield*, son meilleur roman, a bien l'air d'une confidence; mais à quel point cesse la confidence, et dans quelle mesure la fiction orne-t-elle la vérité? Tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on répète, c'est que Dickens est né en 1812, qu'il est fils d'un sténographe, qu'il fut d'abord sténographe lui-même, qu'il a été pauvre et malheureux dans sa jeunesse, que ses romans publiés par livraisons lui ont acquis une grande fortune et une réputation immense. Le lecteur est libre de conjecturer le reste; Dickens le lui apprendra un jour, quand il écrira ses mémoires. Jusque-là il ferme sa porte, et laisse à sa porte les gens trop curieux qui s'obstinent à y frapper. C'est son droit. On a beau être illustre, on ne devient pas pour cela la propriété du public; on n'est pas condamné aux confidences; on continue à s'appartenir; on peut réserver de soi ce qu'on juge à propos d'en réserver. Si on livre ses œuvres aux lecteurs, on ne leur livre pas sa vie. Contentons-nous de ce que

Dickens nous a donné. Quarante volumes suffisent, et au delà, pour bien connaître un homme; d'ailleurs ils montrent de lui tout ce qu'il importe d'en savoir. Ce n'est point par les accidents de sa vie qu'il appartient à l'histoire; c'est par son talent, et son talent est dans ses livres. Le génie d'un homme ressemble à une horloge : il a sa structure, et parmi toutes ses pièces un grand ressort. Démêlez ce ressort, montrez comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce jusqu'à l'aiguille où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend point de l'histoire extérieure de l'homme, et la vaut bien.

I

L'écrivain.

La première question qu'on doive faire sur un artiste est celle-ci : Comment voit-il les objets? avec quelle netteté, avec quel élan, avec quelle force? La réponse définit d'avance toute son œuvre ; car à chaque ligne il imagine ; il garde jusqu'au bout l'allure qu'il avait d'abord. La réponse définit d'avance tout son talent ; car dans un romancier l'imagination est la faculté maîtresse; l'art de composer, le bon goût, le sens du vrai en dépendent ; un degré ajouté à sa véhémence bouleverse le style qui l'exprime, change les caractères qu'elle produit, brise les plans où elle s'enferme. Considérez celle de Dickens, vous y aper-

cevrez la cause de ses défauts et de ses mérites, de sa puissance et de ses excès.

§ 1.

Il y a en lui un peintre, et un peintre anglais. Jamais esprit, je crois, ne s'est figuré avec un détail plus exact et une plus grande énergie toutes les parties et toutes les couleurs d'un tableau. Lisez cette description d'un orage ; les images semblent prises au daguerréotype, à la lumière éblouissante des éclairs : « L'œil, aussi rapide qu'eux, apercevait dans chacune de leurs flammes une multitude d'objets qu'en cinquante fois autant de temps il n'eût point vus au grand jour : des cloches dans leurs clochers, avec la corde et la roue qui les faisaient mouvoir ; des nids délabrés d'oiseaux dans les recoins et dans les corniches ; des figures pleines d'effroi sous la bâche des voitures qui passaient, emportées par leur attelage effarouché, avec un fracas que couvrait le tonnerre ; des herses et des charrues abandonnées dans les champs ; des lieues et puis encore des lieues de pays coupé de haies, avec la bordure lointaine d'arbres aussi visible que l'épouvantail perché dans le champ de fèves à trois pas d'eux ; une minute de clarté limpide, ardente, tremblotante, qui montrait tout ; puis une teinte rouge dans la lumière jaune, puis du bleu, puis un éclat si intense, qu'on ne voyait plus que de la lumière ; puis la plus épaisse et la plus profonde obscurité. »

Une imagination aussi lucide et aussi énergique doit animer sans effort les objets inanimés. Elle sou-

lève dans l'esprit où elle s'exerce des émotions extraordinaires, et l'auteur verse sur les objets qu'il se figure quelque chose de la passion surabondante dont il est comblé. Les pierres pour lui prennent une voix, les murs blancs s'allongent comme de grands fantômes, les puits noirs bâillent hideusement et mystérieusement dans les ténèbres; des légions d'êtres étranges tourbillonnent en frissonnant dans la campagne fantastique. La nature vide se peuple, la matière inerte s'agite; mais les images restent nettes; dans cette folie, il n'y a ni vague ni désordre; les objets imaginaires sont dessinés avec des contours aussi précis et des détails aussi nombreux que les objets réels, et le rêve vaut la vérité.

Il y a, entre autres, une description du vent de la nuit bizarre et puissante, qui rappelle certaines pages de *Notre-Dame de Paris.* La source de cette description, comme de toutes celles de Dickens, est l'imagination pure. Il ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point, comme lord Byron, par amour de la magnifique nature, et pour étaler une suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir l'exactitude, ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte, et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, qui s'enfuient et se culbutent, frissonnantes, effarées, d'une course éperdue, se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se perchant sur les arbres. Ici c'est le vent de la nuit qui tourne autour

d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, enfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour en sortir. « Quand il a rôdé dans les ailes, lorsqu'il s'est glissé autour des piliers, et qu'il a essayé le grand orgue sonore, il s'envole, va choquer le plafond et tente d'arracher les poutres, puis il s'abat désespéré sur le parvis et s'engouffre en murmurant sous les voûtes. Parfois il revient furtivement et se traîne en rampant le long des murs. Il semble lire en chuchotant les épitaphes des morts. Sur quelques-unes, il passe avec un bruit strident comme un éclat de rire; sur d'autres, il crie et gémit comme s'il pleurait. » — Jusqu'ici vous ne reconnaissiez que l'imagination sombre d'un homme du nord. Un peu plus loin, vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle des sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accents sauvages avec lesquels il semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore. Mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent siffle et gambade dans les arcades, dans les dentelures, dans les clochetons grimaçants de la tour; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant; il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer

rongées par la rouille, les feuilles de plomb ridées et recroquevillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, les nids d'oiseaux délabrés et empilés dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, engraissées par une longue sécurité, qui, pendues par un fil, se balancent paresseusement aux vibrations des cloches, et qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que des matelots après leurs cordages, ou se laissent glisser à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver une vie. Cette peinture fait illusion. Suspendu à cette hauteur, entre les nuages volants qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, on éprouve une sorte de vertige, et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une pensée et une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Il fait un roman sur elles. Ce n'est pas le premier Dickens est un poëte; il se trouve aussi bien dans le monde imaginaire que dans le réel. Ici ce sont les cloches qui causent avec le pauvre vieux commissionnaire du coin et le consolent. Ailleurs c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confiants, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine

des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets, chez Dickens, prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive, qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle se choisit. Si le personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions; il s'emporte jusqu'aux plus étranges bizarreries. Voici une jeune fille, jolie et honnête, qui traverse la cour des Fontaines et le quartier des légistes pour aller retrouver son frère. Quoi de plus simple? quoi de plus vulgaire même? Dickens s'exalte là-dessus. Pour lui faire fête, il convoque les oiseaux, les arbres, les maisons, la fontaine, la boîte aux lettres et bien d'autres choses encore. C'est une folie, et c'est presque un enchantement :

« Y avait-il assez de vie dans la triste végétation de la cour des Fontaines pour que les rameaux enfumés eussent senti venir la plus pure et la plus aimable petite femme du monde? C'est une question pour les jardiniers et pour les savants qui connaissent les amours des plantes. Mais c'était une bonne chose pour cette cour pavée d'encadrer une si délicate petite figure; elle passait comme un sourire le long des vieilles maisons noires et des dalles usées, les laissant plus sombres, plus tristes, plus grimaçantes que jamais; cela ne fait pas de doute! La fontaine du Temple aurait bien pu sauter de vingt pieds pour saluer cette source d'espérance et de jeunesse qui glissait rayonnante dans les secs et poudreux canaux de la loi; les moineaux bavards, nourris dans les crevasses et dans les trous du Temple, auraient pu se taire pour écouter des alouettes imaginaires au moment où passait cette fraîche pe-

tite créature; les branches sombres, qui ne se courbaient jamais que dans leur chétive croissance, auraient pu s'incliner vers elle avec amour, comme vers une sœur, et verser leur bénédiction sur sa gracieuse tête; les vieilles lettres d'amour enfermées dans les bureaux voisins, au fond d'une boîte de fer, et oubliées parmi les monceaux de papiers de famille où elles s'étaient égarées, auraient pu trembler et s'agiter au souvenir fugitif de leurs anciennes tendresses, quand de son pas léger elle s'approchait d'elles. Mainte chose qui n'arriva point, qui n'arrivera jamais, aurait pu arriver pour l'amour de Ruth. »

Ceci est tourmenté, n'est-il pas vrai? Votre goût français, toujours mesuré, se révolte contre ces crises d'affectation, contre ces mièvreries maladives. Et pourtant cette affectation est naturelle; Dickens ne cherche pas les bizarreries, il les rencontre. Cette imagination excessive est comme une corde trop tendue : elle produit d'elle-même, et sans choc violent, des sons qu'on n'entend point ailleurs.

On va voir comment elle se monte. Prenez une boutique, n'importe laquelle, la plus rébarbative; celle d'un marchand d'instruments de marine. Dickens voit les baromètres, les chronomètres, les compas, les télescopes, les boussoles, les lunettes, les mappemondes, les porte-voix, et le reste. Il en voit tant, il les voit si nettement, ils se pressent et se serrent, et se recouvrent si fort les uns les autres dans son cerveau qu'ils remplissent et qu'ils obstruent, il y a tant d'idées géographiques et nautiques étalées sous les vitrines, pendues au plafond, attachées au mur, elles débordent sur lui par tant de côtés et en telle abondance, qu'il en perd le jugement.

La boutique se transfigure. « Dans la contagion générale, il semble qu'elle se change en je ne sais quelle machine maritime, confortable, faite en manière de vaisseau, n'ayant plus besoin que d'une bonne mer pour être lancée et se mettre tranquillement en chemin pour n'importe quelle île déserte[1]. »

La différence entre un fou et un homme de génie n'est pas fort grande. Napoléon, qui s'y connaissait, le disait à Esquirol. La même faculté nous porte à la gloire ou nous jette dans un cabanon. C'est l'imagination visionnaire qui forge les fantômes du fou et qui crée les personnages de l'artiste, et les classifications qui servent à l'un peuvent servir à l'autre. L'imagination de Dickens ressemble à celle des monomanes. S'enfoncer dans une idée, s'y absorber, ne plus voir qu'elle, la répéter sous cent formes, la grossir, la porter, ainsi agrandie, jusque dans l'œil du spectateur, l'en éblouir, l'en accabler, l'imprimer en lui si tenace et si pénétrante, qu'il ne puisse plus l'arracher de son souvenir, ce sont là les grands traits de cette imagination et de ce style. En cela, *David Copperfield* est un chef-d'œuvre. Jamais objets ne sont restés plus visibles et plus présents dans la mémoire du lecteur que ceux qu'il décrit. La vieille maison, le parloir, la cuisine, le bateau de Peggotty, et surtout la cour de l'école, sont des tableaux d'intérieur dont rien n'égale le relief, l'énergie et la précision. Dickens a la passion et la patience des peintres de sa nation : il compte un à un les détails, il

1. *Dombey and son*, t. Ier, p. 41.

note les couleurs différentes des vieux troncs d'arbres; il voit le tonneau fendu, les dalles verdies et cassées, les crevasses des murs humides; il distingue les singulières odeurs qui en sortent; il marque la grosseur des taches de mousse, il lit les noms d'écoliers inscrits sur la porte et s'appesantit sur la forme des lettres. Et cette minutieuse description n'a rien de froid; si elle est si détaillée, c'est que la contemplation était intense; elle prouve sa passion par son exactitude. On sentait cette passion sans s'en rendre compte; on la distingue tout d'un coup au bout de la page; les témérités du style la rendent visible, et la violence de la phrase atteste la violence de l'impression. Des métaphores excessives font passer devant l'esprit des rêves grotesques. On se sent assiégé de visions extravagantes. M. Mell prend sa flûte, et y souffle, dit Copperfield, « au point que je finissais par penser qu'il ferait entrer tout son être dans le grand trou d'en haut pour le faire sortir par les clefs d'en bas. » Tom Pinch, désabusé, découvre que son maître Pecksniff est un coquin hypocrite. « Il avait été si longtemps accoutumé à tremper dans son thé le Pecksniff de son imagination, à l'étendre sur son pain, à le savourer avec sa bière, qu'il fit un assez pauvre déjeuner le lendemain de son expulsion. » On pense aux fantaisies d'Hoffmann; on est pris d'une idée fixe et l'on a mal à la tête. Ces excentricités sont le style de la maladie plutôt que de la santé.

Aussi Dickens est-il admirable dans la peinture des hallucinations. On voit qu'il éprouve celles de ses personnages, qu'il est obsédé de leurs idées, qu'il

entre dans leur folie. En sa qualité d'Anglais et de moraliste, il a décrit nombre de fois le remords. Peut-être dira-t-on qu'il en fait un épouvantail, et qu'un artiste a tort de se transformer en auxiliaire du gendarme et du prédicateur. Il n'importe; le portrait de Jonas Chuzzlewit est si terrible, qu'on peut lui pardonner d'être utile. Jonas, sorti en cachette de sa chambre, a tué en trahison son ennemi, et croit dorénavant respirer en paix; mais le souvenir du meurtre, comme un poison, désorganise insensiblement son esprit. Il n'est plus maître de ses idées; elles l'emportent avec la fougue d'un cheval effaré. Il pense incessamment et en frissonnant à la chambre où on le croit endormi. Il voit cette chambre, il en compte les carreaux, il imagine les longs plis des rideaux sombres, les creux du lit qu'il a défait, la porte à laquelle on peut frapper. A mesure qu'il veut se détacher de cette vision, il s'y enfonce; c'est un gouffre ardent où il roule en se débattant avec des cris et des sueurs d'angoisse. Il se suppose couché dans ce lit, comme il devrait y être, et au bout d'un instant il s'y voit. Il a peur de cet autre lui-même. Le rêve est si fort, qu'il n'est pas bien sûr de n'être pas là-bas à Londres. « Il devient ainsi son propre spectre et son propre fantôme. » Et cet être imaginaire, comme un miroir, ne fait que redoubler devant sa conscience l'image de l'assassinat et du châtiment. Il revient, et se glisse en pâlissant jusqu'à la porte de la chambre. Lui, homme d'affaires, calculateur, machine brutale des raisonnements positifs, le voilà devenu aussi chimérique qu'une femme nerveuse. Il avance sur la pointe du pied, comme s'il

avait peur de réveiller l'homme imaginaire qu'il se figure couché dans le lit. Au moment où il tourne la clef dans la serrure, une terreur monstrueuse le saisit : si l'homme assassiné allait se lever là, devant lui ! Il entre enfin, et s'enfonce dans son lit, brûlé par la fièvre. Il relève les draps sur ses yeux, pour essayer de ne plus voir la chambre maudite; il la voit mieux encore. Le froissement des couvertures, le bruissement d'un insecte, les battements de son cœur, tout lui crie : Assassin ! L'esprit fixé avec une frénésie d'attention sur la porte, il finit par croire qu'on l'ouvre, il l'entend grincer. Ses sensations sont perverties; il n'ose s'en défier, il n'ose plus y croire, et dans ce cauchemar, où la raison engloutie ne laisse surnager qu'un chaos de formes hideuses, il ne trouve plus rien de réel que l'oppression incessante de son désespoir convulsif. Dorénavant toutes ses pensées, tous ses dangers, le monde entier disparaît pour lui dans une seule question : quand trouveront-ils le cadavre dans le bois ? — Il s'efforce d'en arracher sa pensée; elle y reste imprimée et collée; elle l'y attache comme par une chaîne de fer. Il se figure toujours qu'il va dans le bois, qu'il s'y glisse sans bruit, à pas furtifs, en écartant les branches, qu'il approche, puis approche encore, et qu'il chasse « les mouches répandues sur la chair par files épaisses, comme des monceaux de groseilles séchées. » Et toujours il aboutit à l'idée de la découverte; il en attend la nouvelle, écoutant passionnément les cris et les rumeurs de la rue, écoutant lorsqu'on sort ou lorsqu'on entre, écoutant ceux qui descendent et ceux qui montent. En même temps, il a toujours sous les yeux ce

cadavre abandonné dans le bois ; il le montre mentalement à tous ceux qu'il aperçoit, comme pour leur dire : Regardez ! connaissez-vous cela? Me soupçonnez-vous ? Le supplice de prendre le corps dans ses bras, et de le poser, pour le faire reconnaître, aux pieds de tous les passants, ne serait point plus lugubre que l'idée fixe à laquelle sa conscience l'a condamné.

Jonas est sur le bord de la folie. D'autres y sont tout à fait. Dickens a fait trois ou quatre portraits de fous, très-plaisants au premier coup d'œil, mais si vrais, qu'au fond ils sont horribles. Il fallait une imagination comme la sienne, déréglée, excessive, capable d'idées fixes, pour mettre en scène les maladies de la raison. Il y en a deux surtout qui font rire et qui font frémir : Augustus, le maniaque triste, qui est sur le point d'épouser miss Pecksniff, et le pauvre M. Dick, demi-idiot, demi-monomane, qui vit avec miss Trotwood. Comprendre ces exaltations soudaines, ces tristesses imprévues, ces incroyables soubresauts de la sensibilité pervertie, reproduire ces arrêts de pensée, ces interruptions de raisonnement, cette intervention d'un mot toujours le même qui brise la phrase commencée et renverse la raison renaissante; voir le sourire stupide, le regard vide, la physionomie niaise et inquiète de ces vieux enfants hagards qui tâtonnent douloureusement d'idées en idées, et se heurtent à chaque pas au seuil de la vérité qu'ils ne peuvent franchir, c'est là une faculté qu'Hoffmann seul eut au même degré que Dickens. Le jeu de ces raisons délabrées ressemble au grincement d'une porte disloquée : il fait mal à entendre.

On y trouve, si l'on veut, un éclat de rire discordant; mais on y découvre mieux encore un gémissement et une plainte, et l'on s'effraye en mesurant la lucidité, l'étrangeté, l'exaltation, la violence de l'imagination qui a enfanté de telles créatures, qui les a portées et soutenues jusqu'au bout sans fléchir, et qui s'est trouvée dans son vrai monde en imitant et en produisant leur déraison.

A quoi peut s'appliquer cette force ? Les imaginations diffèrent, non-seulement par leur nature, mais encore par leur objet; après avoir mesuré leur énergie, il faut circonscrire leur domaine ; dans le large monde, l'artiste se fait un monde ; involontairement il choisit une classe d'objets qu'il préfère; les autres le laissent froid, et il ne les aperçoit pas. Dickens n'aperçoit pas les choses grandes : ceci est le second trait de son imagination. L'enthousiasme le prend à propos de tout, paticulièrement à propos des objets vulgaires, d'une boutique de bric-à-brac, d'une enseigne, d'un crieur public. Il a la vigueur, il n'atteint pas à la beauté. Son instrument rend des sons vibrants, il n'a point de sons harmonieux. S'il décrit une maison, il la dessinera avec une netteté de géomètre, il en mettra toutes les couleurs en relief, il découvrira une physionomie et une pensée dans les contrevents et dans les gouttières, il fera de la maison une sorte d'être humain, grimaçant et énergique, qui saisira le regard et qu'on n'oubliera plus; mais il ne verra pas la noblesse des longues lignes monumentales, la calme majesté des grandes ombres largement découpées par les crépis blancs, la joie de la lumière qui les couvre, et devient palpable

dans les noirs enfoncements où elle plonge, comme pour se reposer et s'endormir. S'il peint un paysage, il apercevra les cénelles qui parsèment de leurs grains rouges les haies dépouillées, la petite vapeur qui s'exhale d'un ruisseau lointain, les mouvements d'un insecte dans l'herbe; mais la grande poésie qu'eût saisie l'auteur de *Valentine* et d'*André* lui échappera. Il se perdra, comme les peintres de son pays, dans l'observation minutieuse et passionnée des petites choses; il n'aura point l'amour des belles formes et des belles couleurs. Il ne sentira pas que le bleu et le rouge, la ligne droite et la ligne courbe, suffisent pour composer des concerts immenses qui, parmi tant d'expressions diverses, gardent une sérénité grandiose, et ouvrent au plus profond de l'âme une source de santé et de bonheur. C'est le bonheur qui lui manque; son inspiration est une verve fiévreuse qui ne choisit pas ses objets, qui ranime au hasard les laideurs, les vulgarités, les sottises, et qui, en communiquant à ses créations je ne sais quelle vie saccadée et violente, leur ôte le bien-être et l'harmonie qu'en d'autres mains elles auraient pu garder. Miss Ruth est une fort gentille ménagère; elle met son tablier : quel trésor que ce tablier! Dickens le tourne et le retourne, comme un commis de nouveautés qui voudrait le vendre. Elle le tient dans sa main, puis elle l'attache autour de sa taille, elle lie les cordons, elle l'étale, elle le froisse pour qu'il tombe bien. Que ne fait-elle pas de son tablier! Et quel est l'enchantement de Dickens pendant ces opérations innocentes! Il pousse de petits cris d'espièglerie joyeuse : « Oh! bon Dieu, quel méchant petit cor-

sage ! » Il apostrophe la bague, il gambade autour de Ruth, il frappe dans ses mains de plaisir. C'est bien pis lorsqu'elle fabrique le pudding; il y a là une scène entière, dramatique et lyrique, avec exclamations, protase, péripéties, aussi complète qu'une tragédie grecque. Ces gentillesses de cuisine et ces mièvreries d'imagination font penser (par contraste) aux tableaux d'intérieur de George Sand. Vous rappelez-vous la chambre de la fleuriste Geneviève ? Elle fabrique, comme Ruth, un objet utile, très-utile, puisqu'elle le vendra dix sous le jour d'après; mais cet objet est une rose épanouie, dont les frêles pétales s'enroulent sous ses doigts comme sous les doigts d'une fée, dont la fraîche corolle s'empourpre d'un vermillon aussi tendre que celui de ses joues, frêle chef-d'œuvre éclos un soir d'émotion poétique, pendant que de sa fenêtre elle contemple au ciel les yeux perçants et divins des étoiles, et qu'au fond de son cœur vierge murmure le premier souffle de l'amour. Pour s'exalter, Dickens n'a pas besoin d'un pareil spectacle : une diligence le jette dans le dithyrambe; les roues, les éclaboussures, les sifflements du fouet, le tintamarre des chevaux, des harnais et de la machine, en voilà assez pour le mettre hors de lui. Il ressent par sympathie le mouvement de la voiture; elle l'emporte avec elle; il entend le galop des chevaux dans sa cervelle, et part en lançant cette ode, qui semble sortir de la trompette du conducteur.

« En avant sous les arbres qui se resserrent ! Nous ne pensons pas à la noire obscurité de leurs ombres; nous franchissons du même galop clartés, ténèbres, comme si la lu-

mière de Londres à cinquante milles d'ici suffisait, et au delà, pour illuminer la route! En avant par delà la prairie du village, où s'attardent les joueurs de paume, où chaque petite marque laissée sur le frais gazon par les raquettes, les balles ou les pieds des joueurs, répand son parfum dans la nuit! En avant, avec quatre chevaux frais, par delà l'auberge du *Cerf-sans-Cornes*, où les buveurs s'assemblent à la porte avec admiration, pendant que l'attelage quitté, les traits pendants, s'en va à l'aventure du côté de la mare, poursuivi par la clameur d'une douzaine de gosiers et par les petits enfants qui courent en volontaires pour le ramener sur la route! A présent, c'est le vieux pont de pierre qui résonne sous le sabot des chevaux, parmi les étincelles qui jaillissent. Puis nous voilà encore sur la route ombragée, puis sous la porte ouverte, plus loin, bien loin au delà, dans la campagne. Hurrah !

« Holà ho! là-bas, derrière, arrête cette trompette un instant; viens ici, conducteur, accroche-toi à la bâche, grimpe sur la banquette. On a besoin de toi pour tâter ce panier. Nous ne ralentirons point pour cela le pas de nos bêtes ; n'ayez crainte. Nous leur mettrons plutot le feu au ventre pour la plus grande gloire du festin. Ah! il y a longtemps que cette bouteille de vieux vin n'a senti le contact du souffle tiède de la nuit, comptez-y. Et la liqueur est merveilleusement bonne pour humecter le gosier d'un donneur de cor. Essaye-la, n'aie pas peur, Bill, de lever le coude. Maintenant reprends haleine et essaye mon cor, Bill. Voilà de la musique ! voilà un air! « Là-bas, là-bas, bien loin derrière les collines. » Ma foi, oui! hurrah! la jument ombrageuse est toute gaie cette nuit. Hurrah ! hurrah !

« Voyez là-haut, la lune! Toute haute d'abord, avant que nous l'ayons aperçue. Sous sa lumière, la terre réfléchit les objets comme l'eau. Les haies, les arbres, les toits bas des chaumières, les clochers d'églises, les troncs mutilés, les jeunes pousses florissantes, sont devenus vaniteux tout d'un coup et ont envie de contempler leurs belles images jusqu'au matin. Là-bas, les peupliers bruissent, pour que les feuilles

tremblottantes puissent se voir sur le sol ; le chêne, point ; Il ne lui convient pas de trembler. Campé dans sa vieille solidité massive, il veille sur lui-même, sans remuer un rameau. La porte moussue, mal assise sur ses gonds grincants, boiteuse et décrépite, se balance devant son mirage, comme une douairière fantastique, pendant que notre propre fantôme voyage avec nous. Hurrah ! hurrah ! à travers fossés et broussailles, sur la terre unie et sur le champ labouré, sur le flanc roide de la colline, sur le flanc plus roide encore de la muraille, comme si c'était un spectre chasseur !

« Des nuages aussi ! Et sur la vallée un brouillard ! non pas un lourd brouillard qui la cache, mais une vapeur légère. aérienne, pareille à un voile de gaze, qui, pour nos yeux d'admirateurs modestes, ajoute un charme aux beautés devant lesquelles il est étendu, ainsi qu'ont toujours fait les voiles de vraie gaze, ainsi qu'ils feront toujours, oui, ne vous déplaise, quand nous serions le pape en personne. Hurrah ! Eh bien ! voilà que nous voyageons comme la lune elle-même. Cachés dans un bouquet d'arbres, la minute d'après dans une tache de vapeur, puis reparaissant en pleine lumière, parfois effacés, mais avançant toujours, notre course répète la sienne. Hurrah ! Une joute contre la lune ! Holà ho ! hurrah !

« La beauté de la nuit ne se sent plus qu'à peine, quand le jour arrive bondissant. Hurrah ! Deux relais, et les routes de la campagne se changent presque en une rue continue. Hurrah ! par-là des jardins de maraîchers, des files de maisons, des villas, des terrasses, des places, des équipages, des chariots, des charrettes, des ouvriers matineux, des vagabonds attardés, des ivrognes, des porteurs à jeun ; par delà toutes les formes de la brique et du mortier, puis sur le pavé bruyant, qui force les gens juchés sur la banquette à se bien tenir. Hurrah ! à travers des tours et détours sans fin, dans le labyrinthe des rues sans nombre, jusqu'à ce qu'on atteigne une vieille cour d'hôtellerie, et que Tom Pinch descendu, tout assourdi et tout étourdi, se trouve à Londres ! »

Tout cela pour dire que Tom Pinch arrive à Lon-

dres ! Cet accès de lyrisme où les folies les plus poétiques naissent des banalités les plus vulgaires, semblables à des fleurs maladives qui pousseraient dans un vieux pot cassé, expose dans ses contrastes naturels et bizarres toutes les parties de l'imagination de Dickens. On aura son portrait en se figurant un homme qui, une casserole dans une main et un fouet de postillon dans l'autre, se mettrait à prophétiser.

§ 2.

Le lecteur prévoit déjà quelles violentes émotions ce genre d'imagination va produire. La manière de concevoir règle en l'homme la manière de sentir. Quand l'esprit, à peine attentif, suit les contours indistincts d'une image ébauchée, la joie et la douleur l'effleurent d'un attouchement insensible. Quand l'esprit, avec une attention profonde, pénètre les détails minutieux d'une image précise, la joie et la douleur le secouent tout entier. Dickens a cette attention et voit ces détails; c'est pourquoi il rencontre partout des sujets d'exaltation. Il ne quitte point le ton passionné ; il ne se repose jamais dans le style naturel et dans le récit simple ; il ne fait que railler ou pleurer ; il n'écrit que des satires ou des élégies. Il a la sensibilité fiévreuse d'une femme qui part d'un éclat de rire ou qui fond en larmes au choc imprévu du plus léger événement. Ce style passionné est d'une puissance extrême, et on peut lui attribuer la moitié de la gloire de Dickens. Le commun des hommes n'a que des émotions faibles. Nous travaillons machina-

lement et nous bâillons beaucoup ; les trois quarts des objets nous laissent froids ; nous nous endormons dans l'habitude, et nous finissons par ne plus remarquer les scènes de ménage, les minces détails, les aventures plates qui sont le fond de notre vie. Un homme vient qui tout d'un coup les rend intéressantes ; bien plus, il en fait des drames ; il les change en objets d'admiration, de tendresse et d'épouvante. Sans sortir du coin du feu ou de l'omnibus, nous voilà tremblants, les yeux pleins de larmes ou secoués par les accès d'un rire inextinguible. Nous nous trouvons transformés, notre vie est doublée ; notre âme végétait ; elle sent, elle souffre, elle aime. Le contraste, la succession rapide, le nombre des sensations ajoute encore à son trouble ; nous roulons pendant deux cents pages dans un torrent d'émotions nouvelles, contraires et croissantes, qui communique à l'esprit sa violence, qui l'entraîne dans des écarts et des chutes, et ne le rejette sur la rive qu'enchanté et épuisé. C'est une ivresse, et sur une âme délicate l'effet serait trop fort ; mais il convient au public, et le public l'a justifié.

Cette sensibilité ne peut guère avoir que deux issues, le rire et les larmes. Il y en a d'autres ; mais on n'y arrive que par la haute éloquence ; elles sont le chemin du sublime, et l'on a vu que pour Dickens il est fermé. Cependant il n'y a pas d'écrivain qui sache mieux toucher et attendrir ; il fait pleurer, cela est à la lettre ; avant de l'avoir lu, on ne se savait pas tant de pitié dans le cœur. Le chagrin d'une enfant qui voudrait être aimée de son père et que son père n'aime point, l'amour désespéré et la mort lente d'un

pauvre jeune homme à demi imbécile, toutes ces peintures de douleurs secrètes laissent une impression ineffaçable. Les larmes qu'il verse sont vraies, et la compassion est leur source unique. Balzac, George Sand, Stendalh ont aussi raconté les misères humaines; est-il possible d'écrire sans les raconter? Mais ils ne les cherchent pas, ils les rencontrent; ils ne songent point à nous les étaler; ils allaient ailleurs, ils les ont trouvées sur leur route. Ils aiment l'art plutôt que les hommes. Ils ne se plaisent qu'à voir jouer les ressorts des passions, à combiner de grands systèmes d'événements, à construire de puissants caractères; ils n'écrivent point par sympathie pour les misérables, mais par amour du beau. Quand vous finissez *Valentine*, votre émotion n'est pas la pitié pure; vous ressentez encore une admiration profonde pour la grandeur et la générosité de l'amour. Quand vous achevez *le Père Goriot*, vous avez le cœur brisé par les tortures de cette agonie ; mais l'étonnante invention, l'accumulation des faits, l'abondance des idées générales, la force de l'analyse, vous transportent dans le monde de la science, et votre sympathie douloureuse se calme au spectacle de cette physiologie du cœur. Dickens ne calme jamais la nôtre ; il choisit les sujets où elle se déploie seule et plus qu'ailleurs, la longue oppression des enfants tyrannisés et affamés par leur maître d'école, la vie de l'ouvrier Stéphen, volé et déshonoré par sa femme, chassé par ses camarades, accusé de vol, languissant six jours au fond d'un puits où il est tombé, blessé, dévoré par la fièvre, et mourant quand enfin on arrive à lui. Rachel, sa seule amie, est

là, et son égarement, ses cris, le tourbillon de désespoir dans lequel Dickens enveloppe ses personnages ont préparé la douloureuse peinture de cette mort résignée. Le seau remonte un corps qui n'a presque plus de forme, et l'on voit la figure pâle épuisée, patiente, tournée vers le ciel, tandis que la main droite, brisée et pendante, semble demander qu'une autre main vienne la soutenir. Il sourit pourtant et dit faiblement : « Rachel ! » Elle vient et se penche jusqu'à ce que ses yeux soient entre ceux du blessé et le ciel, car il n'a pas la force de tourner les siens pour la regarder. Alors, en paroles brisées, il lui raconte sa longue agonie. Depuis qu'il est né, il n'a éprouvé que misère et injustice : c'est la règle ; les faibles souffrent et sont faits pour souffrir. Ce puits où il est tombé a tué des centaines d'hommes, des pères, des maris, des fils qui faisaient vivre des centaines de familles. Les mineurs ont prié et supplié les hommes du parlement, par l'amour du Christ, de ne point permettre que leur travail fût leur mort, et de les épargner à cause de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils aiment autant que les *gentlemen* aiment les leurs : tout cela pour rien. Quand le puits travaillait, il tuait sans besoin; abandonné, il tue encore. Stephen dit cela sans colère, doucement, simplement, comme la vérité. Il a devant lui son calomniateur; il ne s'indigne pas, il n'accuse personne ; il charge seulement le père de démentir la calomnie tout à l'heure, quand il sera mort. Son cœur est là-haut, dans le ciel où il a vu briller une étoile. Dans son tourment, sur son lit de pierre, il l'a contemplée, et le tendre et touchant regard de la divine étoile a

calmé, par sa sérénité mystique, l'angoisse de son esprit et de son corps. « J'ai vu plus clair, dit-il, et ma prière de mourant a été que les hommes puissent seulement se rapprocher un peu plus les uns des autres, que lorsque moi, pauvre homme, j'étais avec eux.—Ils le soulevèrent, et il fut ravi de voir qu'ils allaient l'emporter du côté où l'étoile semblait les conduire. Ils le portèrent très-doucement, à travers les champs et le long des sentiers, dans la large campagne, Rachel tenant toujours sa main dans les siennes. Ce fut bientôt une procession funéraire. L'étoile lui avait montré le chemin qui mène au Dieu des pauvres, et son humilité, ses misères, son oubli des injures, l'avaient conduit au repos de son rédempteur. »

Ce même écrivain est le plus railleur, le plus comique et le plus bouffon de tous les écrivains anglais. Singulière gaieté du reste ! C'est la seule qui puisse s'accorder avec cette sensibilité passionnée. Il y a un rire qui est voisin des larmes. La satire est sœur de l'élégie : si l'une plaide pour les opprimés, l'autre combat contre les oppresseurs. Blessé par les travers et par les vices, Dickens se venge par le ridicule. Il ne les peint pas, il les punit. Rien de plus accablant que ces longs chapitres d'ironie soutenue où le sarcasme s'enfonce à chaque ligne plus sanglant et plus perçant dans l'adversaire qu'il s'est choisi. Il y en a cinq ou six contre les Américains, contre leurs journaux vendus, contre leurs journalistes ivrognes, contre leurs spéculateurs charlatans, contre leurs femmes auteurs, contre leur grossièreté, leur familiarité, leur insolence, leur brutalité, capable de ravir un

absolutiste, et de justifier ce libéral qui, revenant de New-York, embrassa les larmes aux yeux le premier gendarme qu'il aperçut sur le port du Havre. Fondations de sociétés industrielles, entretiens d'un député avec ses commettants, instructions d'un député à son secrétaire, parade des grandes maisons de banque, inauguration d'un édifice, toutes les cérémonies et tous les mensonges de la société anglaise sont gravés avec la verve et l'amertume de Hogarth. Il y a des morceaux où le comique est si violent, qu'il a l'air d'une vengeance, par exemple le récit de Jonas Chuzzlewit. Le premier mot qu'épela cet excellent jeune homme fut « gain. » Le second (quand il arriva aux dissyllabes) fut « argent. » Cette belle éducation avait produit par hasard deux inconvénients ; l'un, c'est qu'habitué par son père à tromper les autres, il avait pris insensiblement le goût d'attraper son père ; l'autre, c'est qu'instruit à considérer tout comme une une question d'argent, il avait fini par regarder son père comme une sorte de propriété, qui serait très-bien placée dans le coffre-fort appelé bière. « Voilà mon père qui ronfle, dit M. Jonas. Pecksniff, ayez donc la bonté de marcher sur son pied. C'est celui qui est contre vous qui a la goutte. » Il entre en scène par cette attention : vous jugez du reste. Dickens est triste au fond comme Hogarth ; mais, comme Hogarth, il fait rire aux éclats par la bouffonnerie de ses inventions et par la violence de ses caricatures. Il pousse ses personnages dans l'absurde avec une intrépidité rare. Son Pecksniff invente des phrases morales et des actions sentimentales si grotesques qu'il en est extravagant. Jamais on n'a entendu de

telles monstruosités oratoires. Sheridan a déjà peint un hypocrite anglais, Joseph Surface; mais celui-là diffère autant de Pecksniff qu'un portrait d'après nature diffère d'une vignette du *Punch*. Dickens fait l'hypocrisie si difforme et si énorme, que son hypocrite cesse de ressembler à un homme; on dirait une de ces figures fantastiques dont le nez est plus gros que le corps. Ce comique outré vient de l'imagination excessive. Dickens emploie partout le même ressort. Pour mieux faire voir l'objet qu'il montre, il en crève les yeux du lecteur; mais le lecteur s'amuse de cette verve déréglée; la fougue de l'exécution lui fait oublier que la scène est improbable, et il rit de grand cœur en entendant l'entrepreneur des pompes funèbres, M Mould, énumérer les consolations que la piété filiale, bien munie d'argent, peut trouver dans son magasin. Quelle douleur n'adouciraient pas les voitures à quatre chevaux, les tentures de velours, les cochers en manteaux de drap et en bottes à revers, les plumes d'autruche teintes en noir, les acolytes à pied habillés dans le grand style, portant des bâtons garnis de bronze? Oh! ne disons pas que l'or est une boue, puisqu'il peut acheter des choses comme celles-là! « Que de bénédictions, s'écrie M. Mould, que de bénédictions j'ai versées sur l'humanité au moyen de mes quatre grands chevaux caparaçonnés, que je ne caparaçonne jamais à moins de 10 liv. 10 shillings la course! »

Ordinairement Dickens reste grave en traçant ses caricatures. L'esprit anglais consiste à dire en style solennel des plaisanteries folles. Le ton et les idées font alors contraste; tout contraste donne des im-

pressions fortes. Dickens aime à les produire, et son public à les éprouver.

Si parfois il oublie de donner les verges au prochain, s'il essaye de s'amuser, s'il se joue, il n'en est pas plus heureux. Le fond du caractère anglais, c'est le manque de bonheur. L'ardente et tenace imagination de Dickens se prend trop fortement aux choses pour glisser légèrement et gaiement sur leur surface. Il appuie, il pénètre, il enfonce, il creuse; toutes ces actions violentes sont des efforts, et tous les efforts sont des souffrances. Pour être heureux, il faut être léger comme un Français du XVIIIe siècle, ou sensuel comme un Italien du XVIe; il faut ne point s'inquiéter des choses ou en jouir. Dickens s'en inquiète et n'en jouit pas. Prenez un petit accident comique, comme on en rencontre dans la rue, un coup de vent qui retrousse les habits d'un commissionnaire. Scaramouche fera une grimace de bonne humeur; Lesage aura le sourire d'un homme amusé; tous deux passeront et n'y songeront plus. Dickens y songe pendant une demi-page. Il voit si bien tous les effets du vent, il se met si complétement à sa place, il lui suppose une volonté si passionnée et si précise, il tourne et retourne si fort et si longtemps les habits du pauvre homme, il change le coup de vent en une tempête et en une persécution si grandes, qu'on est pris de vertige, et que tout en riant on se trouve en soi-même trop de trouble et trop de compassion pour rire de bon cœur.

« C'était un endroit aéré, qui bleuissait le nez, qui rougissait les yeux, qui faisait venir la chair de poule, qui gelait les doigts du pied, qui faisait claquer les dents, que l'endroit

où Toby Veck attendait en hiver, et Toby Veck le savait bien. Le vent arrivait en se démenant autour du coin, — principalement le vent d'est, — comme s'il était parti des confins de la terre pour tomber sur Toby. Et souvent on aurait dit qu'il arrivait sur lui plus tôt qu'il n'avait pensé, car, tournant d'un bond autour du coin et dépassant Toby, il revenait soudain sur lui-même en tourbillonnant, comme s'il criait : Ah! le voilà! A l'instant, son tablier blanc était retroussé contre sa tête, comme la blouse d'un enfant méchant, et l'on voyait sa faible petite canne lutter et s'agiter inutilement dans sa main; ses jambes subissaient une agitation terrible, et Toby lui-même tout courbé, faisant face tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, était si bien souffleté et battu, et rossé, et houspillé, et tiraillé, et bousculé, et soulevé de terre, que c'était presque positivement un miracle s'il n'était pas enlevé en chair et en os en haut de l'air, comme l'est parfois une colonie de grenouilles, ou d'escargots, ou d'autres créatures portatives, pour tomber en pluie, au grand étonnement des indigènes, dans quelque coin reculé du monde où l'espèce des commissionnaires est inconnue. »

Si l'on veut maintenant se figurer d'un regard cette imagination si lucide, si violente, si passionnément fixée sur l'objet qu'elle se choisit, si profondément touchée par les petites choses, si uniquement attachée aux détails et aux sentiments de la vie vulgaire, si féconde en émotions incessantes, si puissante pour éveiller la pitié douloureuse, la raillerie sarcastique et la gaieté nerveuse, on se représentera une rue de Londres par un soir pluvieux d'hiver. La lumière flamboyante du gaz brûle les yeux, ruisselle à travers les vitres des boutiques, rejaillit sur les figures qui passent, et sa clarté crue, s'enfonçant dans leurs traits contractés, met en relief, avec un détail infini et une énergie blessante, leurs rides, leurs diffor-

mités, leur expression tourmentée. Si dans cette foule pressée et salie vous découvrez un frais visage de jeune fille, cette lumière artificielle le charge de tons excessifs et faux; elle le détache sur l'ombre pluvieuse et froide avec une auréole étrange. L'esprit est frappé d'étonnement; mais on porte la main à ses yeux pour les couvrir, et en admirant la force de cette lumière on pense involontairement au vrai soleil de la campagne et à la tranquille beauté du jour.

II

Le public.

Plantez ce talent dans une terre anglaise; l'opinion littéraire du pays dirigera sa croissance et expliquera ses fruits. Car cette opinion publique est son opinion privée; il ne la subit pas comme une contrainte extérieure, il la sent en lui comme une persuasion intime; elle ne le gêne pas, elle le développe, et ne fait que lui répéter tout haut ce qu'il se dit tout bas.

Voici les conseils de ce goût public, d'autant plus puissants qu'ils s'accordaient avec son inclination naturelle, et le poussaient dans son propre sens :

« Soyez moral. Il faut que tous vos romans puissent être lus par les jeunes filles. Nous sommes des esprits pratiques, et nous ne voulons pas que la littérature corrompe la vie pratique. Nous avons la religion de la famille, et nous ne voulons pas que la littéra-

ture peigne les passions qui attaquent la vie de famille. Nous sommes protestants, et nous avons gardé quelque chose de la sévérité de nos pères contre la joie et les passions. Entre celles-ci, l'amour est la plus mauvaise. Gardez-vous à cet endroit de ressembler à la plus illustre de nos voisines. L'amour est le héros de tous les romans de George Sand. Marié ou non marié, peu importe; elle le trouve beau, saint, sublime par lui-même, et elle le dit. Ne le croyez pas, et si vous le croyez, ne le dites point. Cela est d'un mauvais exemple. L'amour ainsi présenté se subordonne le mariage. Il y aboutit, il le brise, il se passe de lui, selon les circonstances; mais, quoi qu'il fasse, il le traite en inférieur; il ne lui reconnaît de sainteté que celle qu'il lui donne, et le juge impie s'il s'en trouve exclu. Le roman ainsi conçu est une plaidoirie en faveur du cœur, de l'imagination, de l'enthousiasme et de la nature; mais il est souvent une plaidoirie contre la société et contre la loi; nous ne souffrons pas qu'on touche de près ou de loin à la société ni à la loi. Présenter un sentiment comme divin, incliner devant lui toutes les institutions, le promener à travers une suite d'actions généreuses, chanter avec une sorte d'inspiration héroïque les combats qu'il livre et les assauts qu'il soutient, l'enrichir de toutes les forces de l'éloquence, le couronner de toutes les fleurs de la poésie, c'est peindre la vie qu'il enfante comme plus belle et plus haute que les autres, c'est l'asseoir bien au-dessus de toutes les passions et de tous les devoirs, dans une région sublime, sur un trône, d'où il brille comme une lumière, comme une consolation, comme une

espérance, et attire à lui tous les cœurs. Peut-être ce monde est-il celui des artistes; il n'est point celui des hommes ordinaires. Peut-être est-il conforme à la nature ; nous faisons fléchir la nature devant l'intérêt de la société. George Sand peint des femmes passionnées; peignez-nous d'honnêtes femmes. George Sand donne envie d'être amoureux; donnez-nous envie de nous marier.

« Cela a des inconvénients, il est vrai ; l'art en souffre, si le public y gagne. Si vos personnages sont de meilleur exemple, vos ouvrages sont de moindre prix. Il n'importe. Vous vous résignerez en songeant que vous êtes moral. Vos amoureux seront fades, car le seul intérêt qu'offre leur âge, c'est la violence de la passion, et vous ne pouvez peindre la passion. Dans *Nicolas Nickleby*, vous montrerez deux honnêtes jeunes gens, semblables à tous les jeunes gens, épousant deux honnêtes jeunes filles, semblables à toutes les jeunes filles; dans *Martin Chuzzlewit*, vous montrerez encore deux honnêtes jeunes gens, parfaitement semblables aux deux premiers, épousant aussi deux honnêtes jeunes filles, parfaitement semblables aux deux premières; dans *Dombey and son*, il n'y aura qu'un honnête jeune homme et une honnête jeune fille. Du reste, nulle différence. Et ainsi de suite. Le nombre de vos mariages est étonnant, et vous en faites assez pour peupler l'Angleterre. Ce qui est plus curieux encore, c'est qu'ils sont tous désintéressés, et que le jeune homme et la jeune fille font fi de l'argent avec la même sincérité qu'à l'Opéra-Comique. Vous insisterez infiniment sur le joli embarras des fiancées, sur les larmes des mères,

sur les larmes de toute l'assistance, sur les scènes réjouissantes et touchantes du dîner; vous ferez une foule de tableaux de famille, tous attendrissants, et presque aussi agréables que des peintures de paravents. Le lecteur sera ému; il pensera voir les amours innocents et les gentillesses vertueuses d'un petit garçon et d'une petite fille de dix ans. Il aura envie de leur dire : Bons petits amis, continuez à être bien sages. Mais le principal intérêt sera pour les jeunes filles, qui apprendront de quelle manière empressée, et pourtant convenable, un prétendu doit faire sa cour. Si vous hasardez une séduction, comme dans *Copperfield*, vous ne raconterez pas le progrès, l'ardeur, les enivrements de l'amour; vous n'en peindrez que les misères, le désespoir et les remords. Si dans *Copperfield* et dans *le Grillon du Foyer* vous montrez un mariage troublé et une femme soupçonnée, vous vous hâterez de rendre la paix au mariage et l'innocence à la femme, et vous ferez par sa bouche un éloge du mariage si magnifique, qu'il pourrait servir de modèle à M. Émile Augier. Si dans *Hard Times* l'épouse va jusqu'au bord de la faute, elle s'arrêtera sur le bord de la faute. Si dans *Dombey and son* elle fuit la maison conjugale, elle restera pure, elle ne commettra que l'apparence de la faute, et elle traitera son amant de telle sorte qu'on souhaitera d'être le mari. Si enfin dans *Copperfield* vous racontez les troubles et les folies de l'amour, vous raillerez ce pauvre amour, vous peindrez ses petitesses, vous semblerez demander excuse au lecteur. Jamais vous n'oserez faire entendre le souffle ardent, généreux, indiscipliné, de la passion toute-

puissante. Vous ferez d'elle un jouet d'enfants honnêtes ou un joli bijou de mariage ; mais le mariage vous donnera des compensations. Votre génie d'observateur et votre goût pour les détails s'exerceront sur les scènes de la vie domestique : vous excellerez à peindre un coin du feu, une causerie de famille, des enfants sur les genoux de leur mère, un mari qui le soir veille à la lampe près de sa femme endormie, le cœur rempli de joie et de courage, parce qu'il sent qu'il travaille pour les siens. Vous trouverez de charmants ou sérieux portraits de femmes : celui de Dora, qui reste petite fille dans le mariage, dont les mutineries, les gentillesses, les enfantillages, les rires, égayent le ménage comme un gazouillement d'oiseau ; celui d'Agnès, si calme, si patiente, si sensée, si pure, si digne de respect, véritable modèle de l'épouse, capable à elle seule de mériter au mariage le respect que nous demandons pour lui. Et lorsqu'enfin il faudra montrer la beauté de ces devoirs, la grandeur de cette amitié conjugale, la profondeur du sentiment qu'ont creusé dix années de confiance, de soins et de dévouements réciproques, vous trouverez dans votre sensibilité, si longtemps contenue, des discours aussi pathétiques que les plus fortes paroles de l'amour[1].

« Les pires romans ne sont pas ceux qui le glorifient. Il faut habiter l'autre côté du détroit pour oser ce que nos voisins ont osé. Chez nous, quelques-uns admirent Balzac, mais personne ne voudrait le tolérer. Quelques-uns prétendront qu'il n'est pas immoral ;

1. *David Copperfield*, scène du docteur et de sa femme.

mais tout le monde reconnaîtra qu'il fait toujours et partout abstraction de la morale. George Sand n'a célébré qu'une passion; Balzac les a célébrées toutes. Il les a considérées comme des forces, et, jugeant que la force est belle, il les a soutenues de leurs causes, entourées de leurs circonstances, développées dans leurs effets, poussées à l'extrême, et agrandies jusqu'à en faire des monstres sublimes, plus systématiques et plus vrais que la vérité. Nous n'admettons pas qu'un homme se réduise à n'être qu'un artiste. Nous ne voulons pas qu'il se sépare de sa conscience et perde de vue la pratique. Nous ne consentirons jamais à voir que tel est le trait dominant de notre Shakspeare: nous ne reconnaîtrons pas que, comme Balzac, il mène ses héros au crime et à la monomanie, et que, comme lui, il habite le pays de la pure logique et de la pure imagination. Nous sommes bien changés depuis le XVIe siècle, et nous condamnons ce que nous approuvions autrefois. Nous ne voulons pas que le lecteur s'intéresse à un avare, à un ambitieux, à un débauché. Et il s'intéresse à lui lorsque l'écrivain, sans louer ni blâmer, s'attache à expliquer le tempérament, l'éducation, la forme du crâne et les habitudes d'esprit qui ont creusé en lui cette inclination primitive, à faire toucher la nécessité de ses effets, à la conduire à travers toutes ses périodes, à montrer la puissance plus grande que l'âge et le contentement lui communiquent, à exposer la chute irrésistible qui la précipite dans la folie ou dans la mort. Le lecteur, saisi par cette logique, admire l'œuvre qu'elle a faite, et oublie de s'indigner contre le personnage qu'elle a créé ; il

dit : le bel avare ! et il ne songe plus aux maux que l'avarice produit. Il devient philosophe et artiste, et ne se souvient plus qu'il est honnête homme. Souvenez-vous toujours que vous l'êtes, et renoncez aux beautés qui peuvent fleurir sur ce sol corrompu.

« Entre celles-ci, la première est la grandeur. Il faut s'intéresser aux passions pour comprendre toute leur étendue, pour compter tous leurs ressorts, pour décrire tout leur cours. Ce sont des maladies; si on se contente de les maudire, on ne les connaîtra pas ; si l'on n'est physiologiste, si l'on ne se prend pas d'amour pour elles, si on ne fait pas d'elles ses héros, si on ne tressaille pas de plaisir à la vue d'un beau trait d'avarice comme à la vue d'un symptôme précieux, on ne peut dérouler leur vaste système et étaler leur fatale grandeur. Vous n'aurez point ce mérite immoral; d'ailleurs il ne convient point à votre genre d'esprit. Votre extrême sensibilité et votre ironie toujours prête ont besoin de s'exercer; vous n'avez pas assez de calme pour pénétrer jusqu'au fond d'un caractère; vous aimez mieux vous attendrir sur lui ou le railler; vous le prenez à partie, vous vous faites son adversaire ou son ami, vous le rendez odieux ou touchant; vous ne le peignez pas; vous êtes trop passionné et vous n'êtes pas assez curieux. D'autre part, la ténacité de votre imagination, la violence et la fixité avec laquelle vous enfoncez votre pensée dans le détail que vous voulez saisir, limitent votre connaissance, vous arrêtent sur un trait unique, vous empêchent de visiter toutes les parties d'une âme et d'en sonder la profondeur. Vous avez l'imagination trop vive, et vous ne l'avez pas assez vaste. Voici donc

les caractères que vous allez tracer. Vous saisirez un personnage dans une attitude, vous ne verrez de lui que celle-là, et vous la lui imposerez depuis le commencement jusqu'au bout. Son visage aura toujours la même expression, et cette expression sera presque toujours une grimace. Ils auront une sorte de tic qui ne les quittera plus. Miss Mercy rira à chaque parole; Marc Tapley prononcera à chaque scène son mot : *gaillardement;* mistress Gamp parlera incessamment de Mme Harris; le docteur Chillip ne fera pas une seule action qui ne soit timide; M. Micawber prononcera pendant trois volumes le même genre de phrases emphatiques, et passera cinq ou six cents fois avec une brusquerie comique de la joie à la douleur. Chacun de vos personnages sera un vice, une vertu, un ridicule incarné, et la passion que vous lui prêterez sera si fréquente, si invariable, si absorbante, qu'il ne ressemblera plus à un homme vivant, mais à une abstraction habillée en homme. Les Français ont un Tartufe comme votre M. Pecksniff; mais l'hypocrisie qu'il affiche n'a pas détruit le reste de son être; s'il prête à la comédie par son vice, il appartient à l'humanité par sa nature. Il a, outre sa grimace, un caractère et un tempérament; il est gros, fort, rouge, brutal, sensuel; la vigueur de son sang le rend audacieux; son audace le rend calme; son audace, son calme, sa promptitude de décision, son mépris des hommes font de lui un grand politique. Quand il a occupé le public pendant cinq actes, il offre encore au psychologue et au médecin plus d'une chose à étudier. Votre Pecksniff n'offrira rien ni au médecin ni au psychologue. Il ne servira qu'à instruire et à

amuser le public. Il sera une satire vivante de l'hypocrisie, et rien de plus. Si vous lui donnez le goût de l'eau-de-vie, ce sera gratuitement; dans le tempérament que vous lui prêtez, rien ne l'exige; il est si enfoncé dans la tartuferie, dans la douceur, dans le beau style, dans les phrases littéraires, dans la moralité tendre, que le reste de sa nature a disparu : c'est un masque et ce n'est plus un homme. Mais ce masque est si grotesque et si énergique, qu'il sera utile au public, et diminuera le nombre des hypocrites. C'est notre but et c'est le vôtre, et le recueil de vos caractères aura plutôt les effets d'un livre de satires que ceux d'une galerie de portraits.

« Par la même raison, ces satires, quoique réunies, resteront effectivement détachées, et ne formeront point de véritable ensemble. Vous avez commencé par des essais, et vos grands romans ne sont que des essais cousus les uns au bout des autres. Le seul moyen de composer un tout naturel et solide, c'est de faire l'histoire d'une passion ou d'un caractère, de les prendre à leur naissance, de les voir grandir, s'altérer et se détruire, de comprendre la nécessité intérieure de leur développement. Vous ne suivez pas ce développement; vous maintenez toujours votre personnage dans la même attitude; il est avare ou hypocrite, ou bon jusqu'au bout, et toujours de la même façon; il n'a donc pas d'histoire. Vous ne pouvez que changer les circonstances où il se trouve; vous ne le changez pas lui-même; il reste immobile, et à tous les chocs qui le frappent, il rend le même son. La diversité des événements que vous inventez n'est donc qu'une fantasmagorie amusante; ils n'ont

pas de lien, ils ne forment pas un système, ils ne sont qu'un monceau. Vous n'écrivez que des vies, des aventures, des mémoires, des esquisses, des collections de scènes, et vous ne saurez pas composer une action. — Mais si le goût littéraire de votre nation, joint à la direction naturelle de votre génie, vous impose des intentions morales, vous interdit la grande peinture des caractères, vous défend la composition des ensembles, il offre à votre observation, à votre sensibilité et à votre satire une suite de figures originales qui n'appartiennent qu'à l'Angleterre, qui, dessinées par votre main, formeront une galerie unique, et qui, avec l'image de votre génie, offriront celle de votre pays et de votre temps. »

III

Les personnages.

Otez les personnages grotesques qui ne sont là que pour occuper de la place et pour faire rire, vous trouverez que tous les caractères de Dickens sont compris dans deux classes : les êtres sensibles et les êtres qui ne le sont pas. Il oppose les âmes que forme la nature aux âmes que déforme la société. Son dernier roman, *Hard Times*, est un résumé de tous les autres. Il y préfère l'instinct au raisonnement, l'intuition du cœur à la science positive; il attaque l'éducation fondée sur la statistique, sur les chiffres et sur les faits; il comble de malheurs et de

ridicules l'esprit positif et mercantile; il combat l'orgueil, la dureté, l'égoïsme du négociant et du noble; il maudit les villes de manufactures, de fumée et de boue qui emprisonnent le corps dans une atmosphère artificielle et l'esprit dans une vie factice. Il va chercher de pauvres ouvriers, des bateleurs, un enfant trouvé, et accable sous leur bon sens, sous leur générosité, sous leur délicatesse, sous leur courage et sous leur douceur, la fausse science, le faux bonheur et la fausse vertu des riches et des puissants qui les méprisent. Il fait des satires contre la société oppressive; il fait des élégies sur la nature opprimée; et son génie élégiaque, comme son génie satirique, rencontre à propos dans le monde anglais qui l'entoure la carrière dont il a besoin pour se déployer.

§ 1.

Le premier fruit de la société anglaise est l'hypocrisie. Il y mûrit au double souffle de la religion et de la morale. On sait quels sont leur popularité et leur empire au delà du détroit. Dans un pays où il est scandaleux de rire le dimanche, où le triste puritanisme a gardé quelque chose de son ancienne animosité contre le bonheur, où les critiques qui étudient l'histoire ancienne insèrent des dissertations sur le degré de vertu de Nabuchodonosor, il est naturel que l'apparence de la moralité soit utile. C'est une monnaie qu'il faut avoir; ceux qui n'ont pas la bonne en fabriquent de la fausse, et plus l'opinion publique la déclare précieuse, plus on la contrefait. Aussi ce vice est-il anglais. M. Pecksniff ne

peut pas se rencontrer en France. Ses phrases nous dégoûteraient. S'il y a chez nous une affectation, ce n'est pas celle de vertu, c'est celle de vice. Pour réussir, on aurait tort d'y parler de ses principes. On aime mieux confesser ses faibles, et s'il y a des charlatans, ce sont les fanfarons d'immoralité. Nous avons eu jadis nos hypocrites; mais c'est lorsque la religion était populaire. Depuis Voltaire, Tartufe est impossible. On n'essaye plus d'affecter une piété qui ne trompe personne et qui ne mène à rien. L'hypocrisie vient, s'en va et varie selon l'état des mœurs, de la religion et des esprits; aussi voyez comme l'hypocrisie de Pecksniff est conforme aux dispositions de son pays! La religion anglaise est peu dogmatique et toute morale. Pecksniff ne lâche pas comme Tartufe des phrases de théologie; il s'épanche tout entier en tirades de philanthropie. Il a marché avec le siècle. Il est devenu philosophe humanitaire. Il a donné à ses filles les noms de *Mercy* (compassion) et *Charity*. Il est tendre, il est bon, il s'abandonne aux effusions de famille. Il offre innocemment en spectacle, lorsqu'on vient le voir, de charmantes scènes d'intérieur; il étale le cœur d'un père, les sentiments d'un époux, la bienveillance d'un bon maître. Les vertus de famille sont en honneur aujourd'hui; il faut s'en affubler. Jadis Orgon disait, instruit par Tartufe :

> Et je verrais périr parents, enfants et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

La vertu moderne et la piété anglaise pensent autrement; il ne faut pas mépriser ce monde en vue de

l'autre; il faut l'améliorer en vue de l'autre. Tartufe parlera de sa haire et de sa discipline; Pecksniff, de son confortable petit parloir, du charme de l'intimité, des beautés de la nature. Il essayera de mettre la concorde entre les hommes. Il aura l'air d'un membre de la *Société de la paix*. Il développera les considérations les plus touchantes sur les bienfaits et sur les beautés de l'harmonie. Il sera impossible de l'écouter sans avoir le cœur attendri. Les hommes sont raffinés aujourd'hui, ils ont lu beaucoup de poésies élégiaques; leur sensibilité est plus vive; on ne peut plus les tromper avec la grossière impudence de Tartufe. C'est pourquoi M. Pecksniff aura des gestes de longanimité sublime, des sourires de compassion ineffable, des élans, des mouvements d'abandon, des grâces, des tendresses qui séduiront les plus difficiles et charmeront les plus délicats. Les Anglais, dans leurs parlements, dans leurs *meetings*, dans leurs associations et dans leurs cérémonies publiques, ont appris la phrase oratoire, les termes abstraits, le style de l'économie politique, du journalisme et du prospectus. M. Pecksniff parlera comme un prospectus. Il en aura l'obscurité, le galimatias et l'emphase. Il semblera planer au-dessus du monde, dans la région des idées pures, au sein de la vérité. Il aura l'air d'un apôtre élevé dans les bureaux du *Times*. Il débitera des idées générales à propos de tout. Il trouvera une leçon de morale dans les beefsteaks qu'il vient d'avaler. Ce beefsteak a passé, le monde passera aussi; souvenons-nous de notre fragilité et du compte qu'un jour nous aurons à rendre. En pliant sa serviette, il s'élèvera à des contemplations gran-

dioses : « L'économie de la digestion, dira-t-il, à ce que m'ont appris certains anatomistes de mes amis, est un des plus merveilleux ouvrages de la nature. Je ne sais pas ce qu'éprouvent les autres, mais c'est une grande satisfaction pour moi de penser, quand je jouis de mon humble dîner, que je mets en mouvement la plus belle machine dont nous ayons connaissance. Il me semble véritablement en de tels instants que j'accomplis une fonction publique. — Quand j'ai remonté cette montre intérieure, si je puis employer une telle expression, dit M. Pecksniff avec une sensibilité exquise, et quand je sais qu'elle va, je sens que la leçon offerte par elle aux hommes fait de moi un des bienfaiteurs de mon espèce. » Vous reconnaissez un nouveau genre d'hypocrisie. Les vices changent à chaque siècle en même temps que les vertus.

L'esprit pratique, comme l'esprit moral, est anglais. A force de commercer, de travailler et de se gouverner, ce peuple a pris le goût et le talent des affaires; c'est pourquoi ils nous regardent comme des enfants et des fous. L'excès de cette disposition est la destruction de l'imagination et de la sensibilité. On devient une machine à spéculation en qui s'alignent des chiffres et des faits ; on nie la vie de l'esprit et les joies du cœur ; on ne voit plus dans le monde que des pertes et des bénéfices ; on devient dur, âpre, avide et avare; on traite les hommes en rouages ; un jour on se trouve tout entier négociant, banquier, statisticien; on a cessé d'être homme. Dickens a multiplié les portraits de l'homme positif : Ralph Nickleby, Scroogs, Antony Chuzzlewit, Jonas, l'al-

derman Cute, M. Murdstone et sa sœur, Bounderby, Tom Gradgrind ; il y en a dans tous ses romans. Les uns le sont par éducation, les autres le sont par nature ; mais ils sont tous odieux, car ils prennent tous à tâche de railler et de détruire la bonté, la sympathie, la compassion, les affections désintéressées, les émotions religieuses, l'enthousiasme de l'imagination, tout ce qu'il y a de beau dans l'homme. Ils oppriment des enfants, ils frappent des femmes, ils affament des pauvres, ils insultent des malheureux. Les meilleurs sont des automates de fer poli qui exécutent méthodiquement leurs devoirs légaux et ne savent pas qu'ils font souffrir les autres. Ces sortes de gens ne se trouvent pas dans notre pays. Leur rigidité n'est point dans notre caractère. Ils sont produits en Angleterre par une école qui a sa philosophie, ses grands hommes, sa gloire, et qui ne s'est jamais établie chez nous. Plus d'une fois, il est vrai, nos écrivains ont peint des avares, des gens d'affaires et des boutiquiers ; Balzac en est rempli. Mais il les explique par leur imbécillité, ou il en fait des monstres curieux comme Grandet et Gobseck. Ceux de Dickens forment une classe réelle et représentent un vice national. Lisez ce passage de *Hard Times*, et voyez si, corps et âme, M. Gradgrind n'est pas tout anglais.

« A présent, ce qu'il me faut, ce sont des faits. N'enseignez à ces filles et à ces garçons que des faits ; on n'a besoin que de faits dans la vie. Ne plantez rien autre chose en eux ; déracinez en eux toute autre chose. Vous ne pouvez former l'esprit d'un animal raisonnable qu'avec des faits. Aucune autre chose ne pourra leur être utile. C'est là le principe

d'après lequel j'élève mes propres enfants, et c'est là le principe d'après lequel je veux que les enfants soient élevés. Attachez-vous aux faits, monsieur! »

Le scène était la voûte nue, unie, monotone d'une école, et le doigt carré de l'orateur donnait de l'autorité à ses observations, en soulignant chaque sentence par un trait sur la manche du maître d'école. Cette autorité était accrue par le front de l'orateur, sorte de mur carré, ayant les sourcils pour base pendant que ses yeux trouvaient une cage commode dans deux caves noires qu'ombrageait le mur. Cette autorité était accrue par la bouche de l'orateur, qui était grande, mince et dure. Cette autorité était accrue par la voix de l'orateur, qui était inflexible, sèche et commandante. Cette autorité était accrue par les cheveux de l'orateur, qui se dressaient sur les côtés de sa tête chauve, sorte de plantation de pins ayant pour but de protéger contre le vent la surface luisante, toute couverte de protubérances, ainsi qu'une croûte de pâté aux prunes, comme si la tête eût été un magasin insuffisant pour la dure masse de faits accumulés dans son intérieur. L'attitude obstinée de l'orateur, son habit carré, ses jambes carrées, ses épaules carrées, jusqu'à sa cravate, qui le prenait à la gorge de son nœud roide, comme un fait entêté qu'elle était, tout ajoutait à cette autorité.

« Dans cette vie, nous n'avons besoin de rien, excepté des faits, monsieur; de rien, excepté des faits! »

L'orateur et le maître d'école et la troisième grande personne présente reculèrent tous un peu et parcoururent des yeux le plan incliné des petits vases qui étaient là rangés en ordre pour recevoir les grandes potées de faits qu'on allait verser en eux, afin de les remplir jusqu'au bord.

« — Thomas Gradgrind, monsieur! Homme de réalités, homme de faits et de calculs, homme qui part de ce principe que deux et deux font quatre, et non d'un autre, et qui sous aucun prétexte et pour aucune raison n'accordera rien de plus! Thomas Gradgrind, monsieur! Thomas lui-même, Thomas Gradgrind avec une règle et une paire de balances, et la table de multiplication toujours dans sa poche, mon-

sieur, prêt à peser et à mesurer n'importe quel fragment de la nature humaine, et à vous dire exactement ce qu'on peut en tirer. C'est une pure question de chiffres, un simple cas d'arithmétique. Vous pourriez espérer de faire entrer quelque autre croyance dans la tête de Georges Gradgrind, ou d'Auguste Gradgring, ou de John Gradgrind, ou de Joseph Gradgrind (toutes personnes fictives, non existantes), mais dans la tête de Thomas Gradgring, — non, monsieur ! »

C'est dans ces termes que M. Gradgrind se présentait toujours lui-même mentalement, soit au cercle de ses relations particulières, soit au public en général. C'est dans ces termes évidemment, en substituant le mot « jeunes élèves » au mot « monsieur, » que Thomas Gradgrind présentait en ce moment Thomas Gradgrind aux petits vases rangés devant lui, lesquels devaient être si fort remplis de faits.

Un autre défaut que donne l'habitude de commander et de lutter est l'orgueil. Il abonde dans un pays d'aristocratie, et personne n'a raillé plus durement une aristocratie que Dickens ; tous ses portraits sont des sarcasmes : c'est celui de James Harthouse, dandy dégoûté de tout, principalement de lui-même, et ayant parfaitement raison; c'est celui de sir Frédérick, pauvre sot dupé, abruti par le vin, dont l'esprit consiste à regarder fixement les gens en mangeant le bout de sa canne ; c'est celui de lord Feenix, sorte de mécanique à phrases parlementaires, détraquée, et à peine capable d'achever les périodes ridicules où il a soin de toujours tomber ; c'est celui de mistress Skewton, hideuse vieille ruinée, coquette jusqu'à la mort, demandant pour son lit d'agonie des rideaux roses, et promenant sa fille dans tous les salons de l'Angleterre, pour la vendre à quelque mari vaniteux ; c'est celui de sir John Chester, scélérat de

bonne compagnie, qui, de peur de se compromettre, refuse de sauver son fils naturel et refuse avec toutes sortes de grâces en achevant de manger son chocolat. Mais la peinture la plus complète et la plus anglaise de l'esprit aristocratique est le portrait d'un négociant de Londres, M. Dombey.

Ce n'est pas là qu'en France nous irions chercher nos types; c'est là qu'on les trouve en Angleterre, aussi énergiques que dans les plus orgueilleux châteaux. M. Dombey, comme un noble, aime sa maison autant que lui-même. S'il dédaigne sa fille et s'il souhaite un fils, c'est pour perpétuer l'ancien nom de sa banque. Il a ses ancêtres en commerce, il veut avoir ses descendants. Ce sont des traditions qu'il soutient, et c'est une puissance qu'il continue. A cette hauteur d'opulence et avec cette étendue d'action, c'est un prince, et, comme il a la situation d'un prince, il en a les sentiments. Vous voyez là un caractère qui ne pouvait se produire que dans un pays dont le commerce embrasse le monde, où les négociants sont des potentats, où une compagnie de marchands a exploité des continents, soutenu des guerres, défait des royaumes, et fondé un empire de cent millions d'hommes. L'orgueil d'un tel homme n'est pas petit, il est terrible; il est si tranquille et si haut, que, pour en trouver un semblable, il faudrait relire les *Mémoires* de Saint-Simon. M. Dombey a toujours commandé, et il n'entre pas dans sa pensée qu'il puisse céder à quelqu'un ou à quelque chose. Il reçoit la flatterie comme un tribut auquel il a droit, et aperçoit au-dessous de lui, à une distance immense, les hommes comme des êtres faits pour

l'implorer et lui obéir. Sa seconde femme, la fière Édith Skewton, lui résiste et le méprise; l'orgueil du négociant se heurte contre l'orgueil de la fille noble; et les éclats contenus de cette inimitié croissante révèlent une intensité de passion que des âmes ainsi nées et ainsi nourries pouvaient seules contenir. Édith, pour se venger, s'enfuit le jour anniversaire de son mariage, et se donne les apparences de l'adultère. C'est alors que l'inflexible orgueil se dresse dans toute sa roideur. Il a chassé sa fille, qu'il croit complice de sa femme; il défend qu'on s'occupe de l'une ni de l'autre; il impose silence à sa sœur et à ses amis; il reçoit ses hôtes du même ton et avec la même froideur. Désespéré dans le cœur, dévoré par l'insulte, par la conscience de sa défaite, par l'idée de la risée publique, il reste aussi ferme, aussi hautain, aussi calme qu'il fut jamais. Il pousse plus audacieusement ses affaires et se ruine; il va se tuer. Jusqu'ici tout était bien : la colonne de bronze était restée entière et invaincue; mais les exigences de la morale publique pervertissent l'idée du livre. Sa fille arrive juste à point. Elle le supplie; il s'attendrit; elle l'emmène; il devient le meilleur des pères, et gâte un beau roman.

§ 2.

Retournons la liste : par opposition à ces caractères factices et mauvais que produisent les institutions nationales, vous trouvez des êtres bons tels que les fait la nature, et au premier rang les enfants.

Nous n'en avons point dans notre littérature. Le

petit Joas de Racine n'a pu naître que dans une pièce composée pour Saint-Cyr; encore le pauvre enfant parle-t-il en fils de prince, avec des phrases nobles et apprises, comme s'il récitait son catéchisme. Aujourd'hui, on ne voit chez nous de ces portraits que dans les livres d'étrennes, lesquels sont écrits pour offrir des modèles aux enfants sages. Dickens a peint les siens avec une complaisance particulière; il n'a point songé à édifier le public, et il l'a charmé. Tous les siens ont une sensibilité extrême; ils aiment beaucoup et ils ont besoin d'être aimés. Il faut, pour comprendre cette complaisance du peintre et ce choix de caractères, songer à leur type physique. Ils ont une carnation si fraîche, un teint si délicat, une chair si transparente et des yeux bleus si purs, qu'ils ressemblent à de belles fleurs. Rien d'étonnant si un romancier les aime, s'il prête à leur âme la sensibilité et l'innocence qui reluisent dans leurs regards, s'il juge que ces frêles et charmantes roses doivent se briser sous les mains grossières qui tenteront de les assouplir. Il faut encore songer aux intérieurs où ils croissent. Lorsqu'à cinq heures le négociant et l'employé quittent leur bureau et leurs affaires, ils retournent au plus vite dans le joli cottage où toute la journée leurs enfants ont joué sur la pelouse. Ce coin du feu où ils vont passer la soirée est un sanctuaire, et les tendresses de famille sont la seule poésie dont ils aient besoin. Un enfant privé de ces affections et de ce bien-être semblera privé de l'air qu'on respire, et le romancier n'aura pas trop d'un volume pour expliquer son malheur. Dickens l'a raconté en dix volumes, et il a fini par écrire l'histoire

de David Copperfield. David est aimé par sa mère et par une brave servante, Peggotty; il joue avec elle dans le jardin; il la regarde coudre, il lui lit l'histoire naturelle des crocodiles; il a peur des poules et des oies qui se promènent dans la cour d'un air formidable : il est parfaitement heureux. Sa mère se remarie, et tout change. Le beau-père, M. Murdstone, et sa sœur Jeanne sont des êtres âpres, méthodiques et glacés. Le pauvre petit David est à chaque moment blessé par des paroles dures. Il n'ose parler ni remuer; il a peur d'embrasser sa mère; il sent peser sur lui, comme un manteau de plomb, le regard froid des deux nouveaux hôtes. Il se replie sur lui-même, étudie en machine les leçons qu'on lui impose; il ne peut les apprendre, tant il a crainte de ne pas les savoir. Il est fouetté, enfermé au pain et à l'eau dans une chambre écartée. Il s'effraye de la nuit, il a peur de lui-même. Il se demande si en effet il n'est pas mauvais ou méchant, et il pleure. Cette terreur incessante, sans espoir et sans issue, le spectacle de cette sensibilité qu'on froisse et de cette intelligence qu'on abrutit, les longues anxiétés, les veilles, la solitude du pauvre enfant emprisonné, son désir passionné d'embrasser sa mère ou de pleurer sur le cœur de sa bonne, tout cela fait mal à voir. Ces douleurs enfantines sont aussi profondes que des chagrins d'homme. C'est l'histoire d'une plante fragile qui fleurissait dans un air chaud, sous un doux soleil, et qui tout d'un coup, transportée dans la neige, laisse tomber ses feuilles et se flétrit.

Les gens du peuple sont comme les enfants, dépendants, peu cultivés, voisins de la nature et sujets

à l'oppression. C'est dire que Dickens les relève. Cela n'est point nouveau en France : les romans de M. Eugène Sue nous en ont donné plus d'un exemple, et cette thèse remonte à Rousseau; mais entre les mains de l'écrivain anglais elle a pris une force singulière. Ses héros ont des délicatesses et des dévouements admirables. Ils n'ont de populaire que leur prononciation; le reste en eux n'est que noblesse et générosité. Vous voyez un bateleur abandonner sa fille, son unique joie, de peur de lui nuire en quelque chose. Une jeune femme se dévoue pour sauver la femme indigne de l'homme qui l'aime et qu'elle aime; cet homme meurt, elle continue, par pure abnégation, à soigner la créature dégradée. Un pauvre charretier qui croit sa femme infidèle la déclare tout haut innocente, et pour toute vengeance ne songe qu'à la combler de tendresses et de bontés. Personne, selon Dickens, ne sent aussi vivement qu'eux le bonheur d'aimer et d'être aimé, les joies pures de la vie de famille. Personne n'a autant de compassion pour ces pauvres êtres déformés et infirmes qu'ils mettent si souvent au monde, et qui ne semblent naître que pour mourir. Personne n'a un sens moral plus droit et plus inflexible. J'avoue même que les héros de Dickens ont le malheur de ressembler aux pères indignés de nos mélodrames. Lorsque le vieux Peggotty apprend que sa nièce est séduite, il se met en route, un bâton à la main, et parcourt la France, l'Allemagne et l'Italie pour la retrouver et la ramener à son devoir. Mais par-dessus tout ils ont un sentiment anglais et qui nous manque : ils sont chrétiens. Ce ne sont pas seulement les femmes qui,

comme chez nous, se réfugient dans l'idée d'un autre monde; les hommes y pensent. Dans ce pays où il y a tant de sectes et où tout le monde choisit la sienne, chacun croit à la religion qu'il s'est faite, et ce sentiment si noble élève encore le trône où la droiture de leur volonté et la délicatesse de leur cœur les ont portés.

Au fond, les romans de Dickens se réduisent tous à une phrase, et la voici : Soyez bons et aimez; il n'y a de vraie joie que dans les émotions du cœur; la sensibilité est tout l'homme. Laissez aux savants la science, l'orgueil aux nobles, le luxe aux riches; ayez compassion des humbles misères; l'être le plus petit et le plus méprisé peut valoir seul autant que des milliers d'êtres puissants et superbes. Prenez garde de froisser les âmes délicates qui fleurissent dans toutes les conditions, sous tous les habits, à tous les âges. Croyez que l'humanité, la pitié, le pardon, sont ce qu'il y a de plus beau dans l'homme; croyez que l'intimité, les épanchements, la tendresse, les larmes, sont ce qu'il y a de plus doux dans le monde. Ce n'est rien que de vivre; c'est peu que d'être puissant, savant, illustre; ce n'est pas assez d'être utile. Celui-là seul a vécu et est un homme, qui a pleuré au souvenir d'un bienfait qu'il a rendu ou qu'il a reçu.

§ 3.

Nous ne pensons pas que ce contraste entre les faibles et les forts, ni que cette réclamation contre la société en faveur de la nature soient le caprice d'un

artiste ou le hasard d'un moment. Lorsqu'on remonte loin dans l'histoire du génie anglais, on trouve que son fond primitif était la sensibilité passionnée, et que son expression naturelle fut l'exaltation lyrique. L'une et l'autre furent apportées de Germanie et composent la littérature qui vécut avant la conquête. Après un intervalle, vous les retrouvez au XVIe siècle, quand eut passé la littérature française importée de Normandie; elles sont l'âme même de la nation. Mais l'éducation de cette âme fut contraire à son génie; son histoire a contredit sa nature, et son inclination primitive s'est heurtée contre tous les grands événements qu'elle a faits ou qu'elle a subis. Le hasard d'une invasion victorieuse et d'une aristocratie imposée, en fondant l'exercice de la liberté politique, a imprimé dans le caractère des habitudes de lutte et d'orgueil. Le hasard d'une position insulaire, la nécessité du commerce, la possession abondante des matériaux premiers de l'industrie ont développé les facultés pratiques et l'esprit positif. Le hasard d'une ancienne hostilité contre Rome et de ressentiments anciens contre une Église oppressive a fait naître une religion orgueilleuse et raisonneuse qui remplace la soumission par l'indépendance, la théologie poétique par la morale pratique, et la foi par la discussion. La politique, les affaires et la religion, comme trois puissantes machines, ont formé, par-dessus l'homme ancien, un homme nouveau. La dignité roide, l'empire sur soi, le besoin de commander, la dureté dans le commandement, la morale stricte sans ménagements ni pitié, le goût des chiffres et du raisonnement sec, l'aversion pour les faits

qui ne sont pas palpables et pour les idées qui ne sont pas utiles, l'ignorance du monde invisible, le mépris des faiblesses et des tendresses du cœur, telles sont les dispositions que le courant des faits et l'ascendant des institutions tendent à établir dans les âmes. Mais la poésie et la vie de famille prouvent qu'ils n'y réussissent qu'à demi. L'antique sensibilité, opprimée et pervertie, vit et s'agite encore. Le poëte subsiste sous le puritain, sous le commerçant, sous l'homme d'État. L'homme social n'a pas détruit l'homme naturel. Cette enveloppe glacée, cette morgue insociable, cette attitude rigide, couvrent souvent un être bon et tendre. C'est le masque anglais d'une tête allemande, et lorsqu'un écrivain de talent, qui est souvent un écrivain de génie, vient toucher la sensibilité froissée ou ensevelie sous l'éducation et sous les institutions nationales, il remue l'homme dans son fond le plus intime, et devient le maître de tous les cœurs.

Mars 1856.

Digitized by Google

M. GUIZOT.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.

Il y a deux avis sur le talent de M. Guizot; voici le premier; nous sommes du second.

I

M. Guizot, disent les adversaires, n'est pas curieux. Il n'a pas de goût pour le détail, pour les événements crus et petits. Il néglige les circonstances distinctives et piquantes qui donnent au récit le relief et la couleur. Il n'est point biographe, chroniqueur, peintre de mœurs, amateur d'anecdotes. S'il connaît le parlement, le champ de bataille, la place publique, il ne connaît point la cuisine, l'alcôve, la salle à manger, le boudoir. Si parfois il approche du fait précis, il n'y entre pas. Voici l'arrivée de Charles II; comparez son récit aux documents : « Au moment où le roi mit pied à terre, Monk s'empressa vers lui avec tant d'humilité qu'il avait l'air, dit l'un de ses panégyristes, de demander pardon plutôt que de re-

cevoir des remercîments. Charles l'embrassa avec une déférence filiale, et se répandit, de façon à être bien entendu des assistants, en témoignages de la plus affectueuse reconnaissance. » — « Le roi, dit M. de Bordeaux, débarqua le 4 de ce mois à Douvres. Le général le reçut sur la côte, à *genoux* et avec toute l'armée. Le roi lui *fit toutes les caresses* qui se peuvent imaginer, l'appela *son père*, et après qu'il eut reçu le salut de la noblesse sous un *dais* qui lui avait été dressé, monta en carrosse, ayant à ses côtés les ducs d'York et de Glocester, qui reçurent les mêmes respects en même temps et *couverts*. » On voit la scène dans M. de Bordeaux, on ne la voit pas dans M. Guizot. C'est peu de parler de « l'humilité » de Monk; mettez-le à genoux, par terre, sur la grève, sous les yeux de ses soldats. C'est peu de parler de la « déférence filiale » du roi. Qu'il dise le mot vrai et bas; qu'il appelle *mon père* l'ami intime du meurtrier de son père. Cette jolie expression du temps, *les caresses du roi*, ce dais, machine monarchique où le prince s'étale comme dans une châsse, ces ducs qui restent couverts, tous ces traits du cérémonial nous transportent au XVIIe siècle; M. Guizot ne nous y transporte pas. — Un peu plus loin, il ajoute : « Les deux orateurs, le comte de Manchester et sir Harbottle Grimstone, adressèrent au roi des discours à la fois pompeux et sincères, où respiraient également, à travers une éloquence un peu lourde, l'enthousiasme monarchique et l'attachement à la religion et aux libertés du pays. » Donnez-nous quelques lambeaux de leurs phrases. Nous rirons et nous ferons attention en apprenant qu'il fut appelé « grand roi, souverain

redouté, fils des sages, » les orateurs prophétisant « qu'il serait l'exemple de tous les rois par sa piété, sa justice, sa prudence, sa puissance, le plus grand des rois qui eussent jamais porté le nom de Charles, qu'il était à juste titre le roi des cœurs, qu'il recevrait de son peuple une couronne de cœurs, qu'il ne pouvait manquer d'être le plus heureux et le plus glorieux des rois du plus heureux des peuples. » Cette platitude, héritage de plusieurs siècles monarchiques, se sent des mœurs monarchiques et rappelle la littérature contemporaine, fille emphatique et dégénérée du dernier siècle. M. Guizot, évitant de marquer cette platitude, évite de marquer la vérité.

C'est pourquoi ses puritains manquent de vie. Nulle part il ne nous fait voir ces troupeaux de fanatiques, Bedlams déchaînés qui firent la faiblesse, le ridicule et la force de la révolution. Comparons un de ses récits phrase à phrase avec le journal de sir Thomas Burton : « Un sectaire, dit M. Guizot, James Nayler, d'abord soldat, puis quaker, et insensé parmi des insensés, prétendait que le Christ, descendu de nouveau sur la terre, s'était incarné en lui, et, à ce titre, il se livrait à toutes sortes de manifestations et d'actes extravagants ou licencieux ; des femmes, des vagabonds fanatiques le suivaient partout, chantant ses louanges et presque l'adorant. Il fut arrêté à Bristol et conduit à Londres, où la chambre, au lieu de le renvoyer devant ses juges ordinaires, se fit faire sur ce qui le concernait un long rapport, le manda à sa barre et décida qu'elle le jugerait. » — Voyez quels précieux détails il supprime ; c'est négliger de gaieté de cœur la pathologie de la révolution : « James

Nayler, disent les rapporteurs, se tient ordinairement assis sur une chaise, et sa compagnie, hommes et femmes, se mettent de temps en temps à genoux. Et quand ils sont fatigués d'être à genoux, ils s'asseyent par terre devant lui, chantant ces paroles et diverses autres du même sens : Saint! saint! au Tout-Puissant! au grand Dieu! au vrai Dieu! et gloire au Tout-Puissant! Voilà ce qu'ils font habituellement tout le long du jour; mais le témoin n'a jamais entendu Nayler chanter comme ci-dessus. Il dit aussi qu'il y a un grand concours de gens auprès de Nayler, lesquels pour la plupart, s'agenouillent devant lui en la manière susdite. Et Martha Simons, dans la posture susdite, chanta : Voilà le jour heureux! regardez, le roi de justice est venu!... Et un membre de la chambre étant dernièrement dans l'endroit où maintenant Nayler est prisonnier, informe la commision qu'il vit Nayler et sa compagnie dans la posture susdite, et entendit John Stranger et une des femmes chanter : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu! Et : Saint, saint, à toi, toi, toi, Seigneur Dieu! Et pendant que John Stranger chantait ces paroles, il regardait parfois en haut, parfois James Nayler. Et au dernier interrogatoire de Nayler, une Sarah Blackbury vint à lui et le prit par la main et lui dit : Lève-toi, mon amour, ma colombe, ma beauté, et viens-t'en. Pourquoi restes-tu assis de cette façon entre les pots? — Et au même moment, elle posa sa bouche sur sa main et se prosterna par terre devant lui.» Une de ses fidèles, Dorcas Erbury, qui jetait ses habits devant lui lorsqu'il traversa le Somersetshire, affirma qu'elle était restée morte deux jours dans les prisons d'Exeter, et que

Nayler, en lui imposant les mains, l'avait ressuscitée. Nayler fut fouetté, mis au pilori, marqué au front. Il souffrit en martyr, tendit la langue de lui-même quand le bourreau prit son fer rouge pour la percer. Ses disciples étaient autour de lui, pleurant, chantant, frappant leur visage, baisant ses pieds, léchant ses plaies. Ces fous n'étaient pas les seuls. Les hommes de la cinquième monarchie croyaient que le Christ allait descendre en personne sur la terre, pour y régner mille ans avec les saints comme ministres. Les Muggletoniens professaient que les « deux derniers prophètes et messagers de Dieu étaient John Reeve et Ludovic Muggleton. » Fox courait avec ses culottes de cuir, et prêchait à Cromwell la lumière intérieure. Une femme entra dans la chapelle de White-Hall complétement nue, le lord protecteur présent. Un autre vint à la porte du parlement avec une épée tirée et blessa plusieurs des assistants, disant que le Saint-Esprit lui avait inspiré de tuer tous ceux qui siégeaient dans la chambre. Faut-il parler des soldats chanteurs de psaumes, docteurs improvisés qui chassaient le prédicateur de sa chaire, et, l'épée au côté, dissertaient sur la justification en poussant des éjaculations « savoureuses. » Ces accès sont les symptômes extrêmes de la grande maladie mentale qui fit et perdit la révolution d'Angleterre. M. Guizot évite ces menus détails de vérité scandaleuse. Ce sont eux pourtant qui distinguent une époque des autres, qui marquent l'espèce et le degré des passions dominantes, qui par leur familiarité produisent l'illusion, qui par leur force excitent l'intérêt. La sottise, le fanatisme, la violence, toutes les qualités morales sont des *gran-*

deurs. Nul jugement, nulle louange, nul blâme, nulle phrase générale ne les mesure. Les faits circonstanciés et nus expriment seuls la quantité; si on les omet, on ne présente que des approximations vagues. Mais dans la nature, les grandeurs sont déterminées, et les œuvres d'art ne peuvent nous toucher qu'en ressemblant à la nature. M. Guizot s'ôte ainsi la puissance avec l'exactitude; ses récits ne sont pas assez précis ni assez frappants; son histoire n'est ni assez historique ni assez populaire. Chez lui on ne se croit pas en Angleterre; une fois dans son Angleterre, l'on ne se trouve pas forcé d'y rester.

Avec la curiosité, il a supprimé en lui la passion. Il n'a qu'un ton et qu'un style. Toujours froid et grave, il semble s'être retiré au-dessus de l'histoire, et regarder les événements sans les ressentir. Point de mots vifs, de réquisitoires violents, d'éloges empressés, de railleries perçantes. Il ne descend pas dans les âmes, il ne participe pas aux joies, aux douleurs, aux haines acharnées, aux dévouements enthousiastes, aux mouvements du cœur; il ne se livre point, il n'est point artiste; quand Cromwell passe en Irlande, il marque le nombre et la qualité des gens massacrés, et puis c'est tout. Et cependant quels beaux massacres! Quelle occasion pour pénétrer le lecteur de la froide fureur qui poussait les épées des fanatiques! Deux mille hommes égorgés en une nuit à Drogheda, tous les prêtres passés par les armes, les femmes et les enfants tués avec le reste, les officiers partout fusillés de sang-froid, l'évêque de Ross pendu en habits pontificaux : le sang monte aux yeux quand on lit ces meurtres; on respire l'odeur et l'enivrement de

la boucherie; on entend la sourde acclamation qui, au moment de l'assaut, sortait des poitrines puritaines; on revoit les sombres piquiers de Cromwell, préparés la veille par le jeûne, par les psaumes, par la lecture meurtrière de l'Ancien Testament. A peine leurs officiers pouvaient-ils les retenir, quand en Angleterre ils apercevaient un reste de catholicisme, un surplis, une image de la Vierge. Ici, en pays catholique, contre les papistes idolâtres, adorateurs de la grande bête, ennemis du Seigneur, ils lâchaient leurs mains et triomphaient dans le sang, à l'exemple de Josué et de Moïse qui avaient exterminé les peuples de la Palestine, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux bêtes; à l'exemple d'Ahod qui avait fendu les entrailles du roi moabite; à l'exemple de Samuel qui avait coupé Agag en morceaux; à l'exemple de David qui avait brûlé ses ennemis dans des fours à briques et déchiré ses vaincus sous des rateaux de fer. A travers trente siècles, le même livre armait le même fanatisme du même couteau. M. Guizot néglige ce superbe spectacle; il n'ose ressentir ces passions sauvages; il analyse pour le politique la lettre de Cromwell, et refuse au peintre et au psychologue le tableau qu'ils demandaient. — Consent-il du moins à ressentir les émotions pacifiques et humaines? Me fera-t-il éprouver l'ardent désir et la joie folle avec laquelle le peuple anglais rappela et reçut les Stuarts? Je transcris son morceau le plus animé, et je n'y trouve que les détails extérieurs d'une cérémonie. « Sa route, de Saint-George's-Fields à White-Hall, fut une ovation continue. Il marchait, précédé et suivi par de nombreux escadrons de cavalerie municipale et volontaire ma-

gnifiquement harnachés. Les milices de la Cité et de Westminster, et les diverses corporations avec leurs bannières, formaient partout une haie sur son passage. Les shériffs, les aldermen, et tous les officiers municipaux de la Cité, avec une multitude de serviteurs en grande livrée, se pressaient autour de lui. Le lord-maire, ayant à ses côtés Monk et le duc de Buckingham, portait devant lui l'épée. Cinq régiments de cavalerie de l'armée formaient le cortége. Les rues étaient jonchées de verdure, les maisons pavoisées de drapeaux, les fenêtres, les balcons et les toits garnis d'innombrables spectateurs, hommes et femmes, nobles et bourgeois, dans leurs plus belles parures; les canons de la Tour, les cloches des églises, la musique des régiments, les acclamations de la foule, remplissaient l'air d'un bruit immense et joyeux. J'étais dans le Strand, dit un témoin oculaire, et je contemplais ce spectacle, et j'en bénissais Dieu. Tout cela s'était fait sans une goutte de sang versée, et par cette même armée naguère révoltée contre le roi. C'était bien l'œuvre du Seigneur, car depuis le retour des Juifs de la captivité de Babylone, aucune histoire ancienne ou moderne n'avait eu à raconter une restauration semblable, et jamais cette nation n'avait vu briller un jour d'un si grand bonheur, d'un bonheur qu'aucune politique humaine ne pouvait accomplir ni espérer. » Où sont les sentiments de cette foule? Qui me montrera les causes de leur joie? Je veux voir la passion qui a amené ces évènements, qui a renversé dix gouvernements, qui a vaincu les vainqueurs, qui est allée chercher un fugitif, un mendiant, un proscrit, le fils d'un décapité, pour l'asseoir au-

dessus de toutes les têtes, et pour lui livrer les libertés publiques, parmi les respects enthousiastes de trois nations. Qu'on me montre les souvenirs qui agitaient les cœurs : vingt ans de guerres civiles, la loi détruite par ses restaurateurs, le parlement mutilé, chassé, rétabli, disloqué, puis rétabli encore; l'ancienne constitution inutilement brisée et inutilement remplacée par des tyrannies passagères; le despotisme au centre, la révolte aux extrémités, la justice violentée, la force souveraine; la propriété, la liberté, la vie des citoyens soumises aux caprices privés et publics d'une armée fanatique; la perspective de révolutions incessantes, nul espoir dans la résistance, nulle sûreté dans l'obéissance : le peuple qui accourait sur les routes, qui couvrait les rues, qui pavoisait les maisons, qui buvait autour des feux de joie, voyait rentrer l'ordre, la loi, la sécurité et la paix; et les cavaliers, ruinés par les confiscations, emprisonnés par les majors généraux, taxés au dixième de leur revenu, soumis à l'arbitraire des fils de leurs fermiers, se pressaient en triomphe autour de leur jeune roi, fils du roi martyr, sous qui ils avaient combattu, avec qui ils avaient souffert, pour qui depuis douze ans ils priaient tous les soirs, qui leur rapportait leurs honneurs, par qui ils remontaient au pouvoir, par les mains duquel ils allaient trouver leur vengeance. Mettez ces faits aux mains d'un orateur, de M. Macaulay par exemple; qu'il plaide l'enthousiasme public. Au bout d'une page, vous participerez à l'ivresse nationale, et vous comprendrez la révolution, parce que vous l'aurez sentie. M. Guizot oublie que le talent le plus efficace est la

sympathie, que les grands événements ne sont pas les actions extérieures de l'homme, mais les mouvements intérieurs de l'âme, que la lucidité en psychologie c'est l'émotion, que le lecteur n'aperçoit les secousses morales qu'en les éprouvant lui-même, que l'historien doit se faire tour à tour puritain et royaliste pour peindre les puritains et les royalistes, que le cœur aussi bien que l'intelligence est un ouvrier de l'histoire, et que pour représenter la vie humaine, si variée et si complexe, il faut imposer à son talent toutes les allures et tous les tons. Ce n'est pas assez d'être grave et solide. Les trois quarts des faits échappent à cette façon de raconter. Il y a dans l'histoire des aventures bouffonnes, des événements de cuisine, des scènes d'abattoir et de cabanon, des comédies, des farces, des odes, des drames, des tragédies. Il faut donc que l'historien soit tour à tour plaisant, sublime, trivial, terrible. Il doit renfermer en lui cinq ou six poëtes. Il n'y a qu'un seul écrivain dans M. Guizot. Tout à l'heure nous lui reprochions d'omettre les mœurs et la diversité des faits caractéristiques; maintenant nous lui reprochons de supprimer la passion et la diversité des émotions intéressantes. Nous trouvions qu'il manquait de curiosité; nous trouvons qu'il manque de sympathie. Nous concluons que par le retranchement des mœurs et par le manque de curiosité, il amoindrit l'histoire; que par le retranchement des passions et par le manque de sympathie, il amoindrit son talent.

II

La réponse est aisée et la voici :

Quel est l'objet du livre? La révolution d'Angleterre, c'est-à-dire la chute de cinq ou six gouvernements successifs et l'établissement définitif de la liberté politique. C'est donc une histoire politique, et, pour la bien faire, il ne faut faire que celle-là. Un esprit exact ne mêle point les genres. Quand il se propose un but, il y va droit, sans s'arrêter, ni se détourner en chemin; s'il explique la succession des gouvernements, il ne songe point à expliquer autre chose. Pourquoi Charles Ier a-t-il été détrôné? Comment Cromwell est-il devenu maître? Pourquoi le protectorat n'a-t-il pu se changer en royauté? Pourquoi la république n'a-t-elle pu subsister? C'est à ces questions qu'il s'attache et non à d'autres. S'il touche aux autres, c'est pour résoudre celle-là. S'il cite des traits de mœurs, ce sont des traits de mœurs politiques. S'il expose la naissance et les dogmes des sectes, c'est parce que de religieuses elles sont devenues politiques. Il ne prend dans chaque matière que ce qui se rapporte à son sujet. Il ne prend dans chaque histoire que ce qui fait partie de son histoire. Tout à l'heure vous lui reprochiez de n'être pas curieux; c'est qu'il est conséquent. Vous le blâmiez d'éviter les anecdotes frappantes; c'est qu'il aime l'unité rigoureuse. Vous l'accusiez d'avoir supprimé, dans le procès de James Nayler les détails scandaleux et lumineux qui peignent les fanatiques; c'est qu'il ne fait point l'histoire des fanatiques. S'il conte

cette aventure, c'est pour montrer une faute du Parlement, qui se rend odieux en usurpant le pouvoir judiciaire, et une ruse de Cromwell, qui rend cette usurpation visible pour discréditer le Parlement. Comprenez que le premier plaisir et le premier soin d'un grand logicien est de se proposer un but unique, de l'avoir présent à chaque page et à chaque ligne, de s'y porter de tout son effort et par chaque effort. Vous venez vous jeter à sa traverse ; vous voulez l'entraîner dans l'histoire amusante, dans le roman vrai, dans l'imitation de Walter Scott; vous lui demandez de vous peindre un camp puritain, une assemblée de quakers, une taverne de cavaliers. Il repousse de la main les importuns et les inconsidérés qui veulent le guider sans connaître la route, et qui le font sortir de sa voie sous prétexte de l'y faire entrer.

Considérons-le donc dans sa voie, c'est-à-dire dans l'histoire politique. Il y a mis précisément ce que vous demandez, les circonstances frappantes, les paroles crues, les mots authentiques. Il n'est point resté comme Hume et Robertson dans les explications générales et dans la narration indirecte. Il a fait des scènes de roman, austères si l'on veut, mais aussi intéressantes qu'une séance du Parlement ou du Conseil. Rien de plus curieux dans le genre grave que la comédie sérieuse par laquelle Cromwell demande et refuse la couronne. Jour par jour on écoute les discours des personnages. Les lettres de Thurloe donnent le soir les impressions du matin. Henri Cromwell répond ; on assiste aux conjectures, aux doutes, aux conversations du public. Les officiers viennent pétitionner contre le rétablissement de la royauté. Crom-

well s'étonne de les voir « rechigner » et déclare avec la sincérité d'un grand politique, qu'il se soucie peu du titre. « C'est une plume à un chapeau. » Un peu après, survient l'orateur du Parlement avec la pétition attendue, semblable, dit-il lui-même, « à un jardinier qui cueille des fleurs dans le jardin de son maître, et en compose un bouquet, offrant à Son Altesse ce qu'il a cueilli dans le jardin du Parlement. » Cromwell, en recevant ce bouquet parlementaire, leur fait la harangue la plus obscure, la plus embarrassée, la plus inintelligible, la plus habile qui fût jamais, tellement que personne n'y put trouver le moindre indice de sa décision future. Le Parlement revient à la charge, lui envoie et lui renvoie son bouquet; Cromwell ne cesse pas d'avoir des scrupules. On institue des conférences. Les commissaires du Parlement se relayent pour le convaincre. Le grand homme d'État épanche son cœur en récits, en confidences, en allusions, coupant brusquement ses idées, les reliant, découvrant et cachant tour à tour ce qu'il ne pense pas et ce qu'il pense, véritable Tibère, plus hypocrite et plus trivial que l'autre, mais si clairvoyant et si maître de lui-même qu'au moment de monter sur le trône, il s'arrête, et se rassied sur sa chaise de Protecteur. Ces allées, ces venues, cette main si avidement tendue vers le sceptre, et tant de fois retirée, ces débats du Parlement excités ou apaisés en cachette, ces manœuvres infatigables, et pardessus tout les enroulements de ces dialogues entortillés à dessein, composent un petit drame qui paraît froid au lecteur ordinaire et qui semble vivant au lecteur attentif: c'est la diplomatie en action. — Avec

l'art, M. Guizot y porte la science. A l'intérêt il ajoute la vérité. Là-dessus il est spécial, et on s'en aperçoit. Pour faire l'histoire de la chimie, il faut avoir manié les substances chimiques. Pour écrire l'histoire de la politique, il faut avoir manié les affaires d'État. Ce sont matières distinctes qui exigent une pratique distincte. Un littérateur, un psychologue, un artiste se trouve hors de chez lui quand il juge un traité, une ambassade, une manœuvre parlementaire, l'opportunité d'une convocation, les effets d'une loi. Il ne peut décider qu'à tâtons, par improvisation téméraire, ou sur l'avis des autres; si son jugement est original, il ne peut être accrédité; s'il est accrédité, il ne peut être original. Ici nous avons confiance, et nous sentons vite que nous devons avoir confiance. Rien de mieux exposé et de mieux jugé par exemple que les relations de Mazarin et de Cromwell. M. Guizot a pris plaisir à recueillir tous les détails de cette correspondance. En grand joueur d'échecs, il explique et admire la partie de deux fameux joueurs d'échecs. Les voilà qui s'observent, qui s'épient, qui s'inquiètent, qui rusent l'un contre l'autre, et qui, à force d'estime l'un pour l'autre, finissent par agir à découvert. « C'est l'art suprême des grands politiques de traiter les affaires simplement et avec franchise, quand ils se savent en présence de rivaux qui ne se laisseront ni intimider ni tromper. Mazarin en était capable et Cromwell le réduisait presque toujours à cette nécessité. C'était, entre ces deux hommes, un échange continuel de concessions et de résistances, de services et de refus, dans lequel ils risquaient peu de se brouiller; car ils se comprenaient mutuelle-

ment, et n'exigeaient pas l'un de l'autre ce qu'ils n'auraient pu s'accorder sans se nuire plus que leur accord ne leur aurait servi. » — Par-dessus ces exposés d'affaires, il y a l'exposé des causes. Par-dessus les négociations de cabinets, il y a les révolutions morales. Par-dessus les fautes ou l'habileté des chefs, il y a les inclinations et les volontés des nations. M. Guizot, à chaque grande affaire, tourne ses regards vers le public, et, les documents à la main, montre les vicissitudes de l'opinion. C'est la même solidité et la même expérience, et, au bout de son livre, il n'est personne qui ne trouve nécessaires la Révolution et la Restauration.

Ce goût et ce talent pour l'histoire politique lui imposent un ton dominant et un style unique. Car remarquez qu'on ne se donne pas son style; on le reçoit des faits avec qui l'on est en commerce. Il est grave, s'ils sont graves. On subit leur contre-coup et on répète leur accent. Vous voici peintre de mœurs; vous vous intéressez aux variations des sentiments; vous courez les auberges, les corps de garde, et les églises; vous étudiez et vous mesurez les passions de l'an 1648. Involontairement vous perdez la gravité, et vous éprouvez l'émotion. Devenu curieux et psychologue, vous notez avec moquerie ou avec colère les bizarreries, la folie, l'énergie des sentiments. Vous vous livrez à la verve. Vous pouvez rire de Cromwell, ou trembler avec Bunyan. Nul souci pressant ne ride votre front et ne charge votre cervelle. Vous êtes au théâtre. Cromwell est pour vous un acteur, chargé par le hasard ou la nature de mettre sous vos yeux le jeu de la machine humaine. Vous

sympathisez avec lui ou vous le sifflez, peu importe; la mort vient, qui le tire par les pieds hors de la scène, faisant la place nette pour d'autres tragédies et d'autres comédiens. Devenez historien politique; à l'instant tout est changé. Vous voilà politique et sérieux. Vous ne regardez dans les événements que les suites générales, contre-coups énormes qui ébranlent ou affermissent la prospérité et la liberté de toute une nation. Vous êtes avec Cromwell à la tête des affaires, et en ce poste, on n'a point la permission de s'émouvoir, ni l'occasion de rire. Vous êtes obligé sans cesse de juger les événements, de peser les hommes; et vous avez besoin, pour une telle œuvre, de tout votre sang-froid et de toute votre attention. Vous sentez, à chaque instant, que l'Angleterre vous revient ou vous échappe, et vous n'êtes point disposé à écrire un drame, ni une comédie, ni un roman. Que James Nayler se dise le Christ ou que le chapelain de Cromwell fasse la cour à la fille de Cromwell; ces accidents bouffons de la vie privée et du fanatisme national n'altéreront pas la contention soutenue de l'esprit calculateur qui en ce moment examine les chances de la Révolution qui s'arrête et de la Restauration qui arrive. Ainsi fait M. Guizot. Toujours maître de lui-même, il avance d'un pas égal, mesuré et ferme, appropriant son style à son sujet, politique dans la construction des phrases comme dans le choix des événements, et partout austère. M. Macaulay écrit les affaires en orateur, comme on les plaide. M. Guizot écrit les affaires en homme d'État, comme on les fait.

Cromwell aussi était homme d'État. A son style

pourtant, je doute qu'il eût su écrire l'histoire. Si M. Guizot l'a fait, c'est qu'il possède un autre talent. Il est philosophe. La philosophie de l'histoire a été son premier goût et son premier emploi. Il porte aujourd'hui dans l'histoire narrative le talent qu'il avait porté dans l'histoire spéculative. Ce talent ne consistait pas, à l'allemande, dans l'improvisation risquée de théories sublimes, mais dans la collection lente et complète de détails innombrables, dans la classification prudente et perpétuelle, dans le dégagement méthodique de hautes idées prouvées, dans la vérification assidue de toutes les vues d'ensemble; cet art de grouper les faits et d'en tirer les idées générales a construit l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*. Il a donné au style une vigueur étonnante, et quand l'occasion s'en est présentée, dans le récit du despotisme de Charles Ier, dans le procès de Strafford, du roi, de lord Hamilton, de lord Cappel, il a produit des morceaux d'une éloquence admirable, d'autant plus entraînante qu'elle est contenue, et que l'historien s'efface pour laisser parler les événements. Car c'est l'ordre qui donne la force. Lorsque des faits tous semblables viennent, sans interruption et d'un mouvement croissant, frapper tous au même endroit de notre âme, nous fléchissons sous leur continuité et sous leur véhémence, et nous sommes emportés dans le courant qu'ils ont formé. Un ordre inviolable soutient toutes les parties de cette histoire. Chaque page aboutit à son idée générale; chaque chapitre ou demi-chapitre réunit ses pages en une conclusion unique; chaque volume laisse son impression distincte, et l'on a le plaisir très-noble et

très-pur de sentir les faits épars se changer, sans contrainte et par le seul effet de leurs affinités mutuelles, en un tissu continu de solides raisonnements.

L'esprit philosophique qui apprend à grouper les idées apprend à les manier. Le philosophe est chez lui dans les idées générales. Il les assemble et les oppose à l'instant et sans peine. Il n'est point comme le vulgaire qui ne les soulève que pour plier sous leur poids. Il a la force, et il en use. Je connais peu de phrases aussi fortes que ce passage sur l'état du parti presbytérien (1643); et il y a beaucoup de phrases semblables : « Le moment approchait où les vices intérieurs du parti jusque-là dominant, l'incohérence de sa composition, de ses principes, de ses desseins, devaient infailliblement éclater. Chaque jour il était forcé de marcher dans des voies opposées, de tenter des efforts contraires. Ce qu'il sollicitait dans l'Église, il le repoussait dans l'État; il fallait que, changeant sans cesse de position et de langage, il invoquât tour à tour les principes et les passions démocratiques contre les évêques, les maximes et les influences monarchiques ou aristocratiques contre les républicains naissants. C'était un spectacle étrange de voir les mêmes hommes démolir d'une main et construire de l'autre, tantôt prêcher les innovations, tantôt maudire les novateurs; alternativement téméraires et timides, rebelles et despotes à la fois; persécutant les épiscopaux au nom des droits de la liberté, les indépendants au nom des droits du pouvoir; s'arrogeant enfin le privilége de l'insurrection et de la tyrannie en déclamant chaque jour contre la tyrannie et l'insurrection. » Il y a dans

cette vigueur une sorte de luxe ; c'est une force qui triomphe de se déployer. A mesure qu'il avance, M. Guizot se contient davantage. Dans les derniers volumes, écrits trente ans après les autres, il a diminué la couleur pour préciser le dessin. Il a condensé ses idées générales en résumés brefs, dont chaque mot est tout un chapitre. Lisez dix fois cette phrase, vous la trouverez chaque fois plus belle, et à la dixième vous n'aurez pas épuisé ce qu'elle contient : « Loin de la cour, dans les villes, au sein d'une bourgeoisie laborieuse, dans les campagnes, chez des familles de propriétaires, de fermiers, de laboureurs, se réfugièrent le protestantisme ardent et rigide, les mœurs sévères et ce rude esprit de liberté qui ne s'inquiète ni des obstacles ni des conséquences, endurcit les hommes pour eux-mêmes comme envers leurs ennemis, et leur fait dédaigner les maux qu'ils subissent ou qu'ils infligent, pourvu qu'ils accomplissent leur devoir, et satisfassent leur passion en maintenant leur droit. La Restauration laissait à peine entrevoir ses tendances, et déjà les puritains se roidissaient contre elle, méprisés en attendant qu'ils fussent proscrits, mais passionnément dévoués, n'importe à quels risques et avec quelle issue, au service de leur foi et de leur cause ; sectaires farouches et souvent factieux, mais défenseurs et martyrs indomptables de la religion protestante, de l'austérité morale et des libertés de leur pays. » Il n'y a plus aujourd'hui de style ni d'esprit de cette trempe. Pour lui trouver des pareils, il faudrait remonter jusqu'à Thucydide ou Machiavel.

Le dernier effet de l'esprit philosophique est la

grandeur. Les idées générales sont comme un trône où, d'un œil tranquille, le philosophe, assis au-dessus des autres hommes, regarde défiler le cortége des événements. Il leur impose des lois; il semble leur maître. Il fait plus. Sortant de l'histoire particulière qu'il raconte, il embrasse l'histoire universelle qu'il ne raconte pas. Il trouve des leçons pour tous les hommes, et devient moraliste entre deux événements. « Quand les révolutions penchent vers leur déclin, c'est un triste mais grand enseignement que le spectacle des mécomptes et des angoisses de leurs chefs longtemps puissants et triomphants, mais enfin arrivés au jour où, par un juste retour de leurs fautes, leur empire s'évanouit, sans que leur obstination soit éclairée ou vaincue : divisés entre eux comme des complices devenus des rivaux, détestés comme des oppresseurs, décriés comme des rêveurs, frappés à la fois d'impuissance et d'une amère surprise, s'indignant contre leur pays qu'ils accusent de lâcheté et d'ingratitude, et se débattant sous la main de Dieu sans comprendre ses coups. » Ce ton est celui d'un Bossuet protestant. M. Guizot y revient naturellement et sans effort. Quelques-uns s'en choqueront peut-être, trouvant que les axiomes tranchants ne sont vrais qu'en mathématiques, et qu'à moins d'être prophète on ne doit pas faire intervenir Dieu dans les affaires humaines. D'autres phrases sont si grandes, qu'elles suppriment les objections et ravissent du premier coup; la critique n'a pas le temps de naître. Si, après le premier enthousiasme, elle essaye de s'y attaquer, elle se brise contre leur solidité majestueuse. Ce sont des statues de dieux taillées dans le

pur granit. En voici une qui me semble sublime, par la puissance de la structure et par la hauteur de la vérité. Il s'agit du moment où naît la secte raisonneuse des indépendants, et où la nation semble glisser sur une pente inclinée, comme un navire qu'on lance et qui va s'engloutir dans la mer ou la traverser. « L'Angleterre était dans une de ces crises glorieuses et redoutables où l'homme, oubliant sa faiblesse pour ne se souvenir que de sa dignité, a cette sublime ambition de n'obéir qu'à la vérité pure, et le fol orgueil d'attribuer à son opinion tous les droits de la vérité. » Il y a ici comme un chant tendu et passionné. C'est de la poésie philosophique, il est vrai, et protestante; n'importe : l'émotion n'en est que plus belle, quand elle a traversé, comme ici, la double cuirasse de la logique et de la foi.

Ni curieux, ni artiste, disait-on? Peut-être. Mais il est politique et philosophe, et, dans une histoire politique et philosophique, il n'y a rien au delà.

Juin 1856.

WILLIAM THACKERAY.

Le roman de mœurs pullule en Angleterre, et il y a de cela plusieurs causes : d'abord il y est né, et toute plante pousse bien dans sa patrie. En second lieu, c'est un débouché : on n'y a pas la musique comme en Allemagne et la conversation comme en France; et les gens qui ont besoin de penser et de sentir y trouvent un moyen de sentir et de penser. D'autre part, les femmes s'en mêlent fort; dans la nullité de galanterie et dans la froideur de la religion, il ouvre une carrière à l'imagination et aux rêves. Enfin, par ses détails minutieux et ses conseils pratiques, il offre une matière à l'esprit précis et moraliste. Aussi le critique se trouve comme noyé dans cette abondance; il doit choisir pour saisir l'ensemble, et se réduire à quelques-uns pour les embrasser tous.

Dans cette foule, deux hommes ont paru, d'un talent supérieur, original et contraire, populaires au même titre, serviteurs de la même cause, moralistes dans la comédie et dans le drame, défenseurs des sentiments naturels contre les institutions sociales, et qui, par la précision de leurs peintures, par la

profondeur de leurs observations, par la suite et l'âpreté de leurs attaques, ont ranimé, avec d'autres vues et un autre style, l'ancien esprit militant de Swift et de Fielding.

L'un, plus ardent, plus expansif, tout livré à la verve, peintre passionné de tableaux crus et éblouissants, prosateur lyrique, tout-puissant sur le rire et sur les larmes, a été lancé dans l'invention fantasque, dans la sensibilité douloureuse, dans la bouffonnerie violente, et, par les témérités de son style, par l'excès de ses émotions, par la familiarité grotesque de ses caricatures, il a donné en spectacle toutes les forces et toutes les faiblesses d'un artiste, toutes les audaces, tous les succès et toutes les bizarreries de l'imagination.

L'autre, plus contenu, plus instruit et plus fort, amateur de dissertations morales, conseiller du public, sorte de prédicateur laïque, moins occupé à défendre les pauvres, plus occupé à censurer l'homme, a mis au service de la satire un bon sens soutenu, une grande connaissance du cœur, une habileté consommée, un raisonnement puissant, un trésor de haine méditée, et il a persécuté le vice avec toutes les armes de la réflexion. Par ce contraste, l'un complète l'autre, et l'on se fait une idée exacte du goût anglais en ajoutant le portrait de William Thackeray au portrait de Charles Dickens.

§ 1.

Le satirique.

I

Rien d'étonnant si en Angleterre un romancier fait des satires. Un homme triste et réfléchi y est poussé par son naturel; il y est encore poussé par les mœurs environnantes. On ne lui permet pas de contempler les passions comme des puissances poétiques; on lui ordonne de les apprécier comme des qualités morales. Ses peintures deviennent des sentences; il est conseiller plutôt qu'observateur, et justicier plutôt qu'artiste. Vous voyez par quel mécanisme Thackeray a changé en satire le roman.

J'ouvre au hasard ses trois grands ouvrages : *Pendennis*, *la Foire aux vanités*, *les Newcomes*. Chaque scène met en relief une vérité morale; l'auteur veut qu'à chaque page nous portions un jugement sur le vice et sur la vertu ; d'avance il a blâmé ou approuvé, et les dialogues, ou les portraits, ne sont pour lui que des moyens par lesquels il ajoute notre approbation à son approbation, notre blâme à son blâme. Ce sont des leçons qu'il nous donne, et, sous les sentiments qu'il décrit, comme sous les événements qu'il raconte, nous démêlons toujours des préceptes de conduite et des intentions de réformateur.

A la première page de *Pendennis*, vous lisez le

portrait d'un vieux major, homme du monde, égoïste et vaniteux, confortablement assis à son club, auprès du feu et de la fenêtre, envié par le chirurgien Glowry que personne n'invite, cherchant dans les comptes rendus des fêtes aristocratiques son nom glorieusement placé entre ceux d'illustres convives. Une lettre de famille arrive. Naturellement il l'écarte, et la lit avec négligence après toutes les autres. Il pousse un cri d'horreur : son neveu veut épouser une actrice. Il fait arrêter des places à la diligence, aux frais de la famille, et court sauver le petit sot. S'il y avait une mésalliance, que deviendraient ses invitations ? Conclusion évidente : ne soyons ni égoïstes, ni vaniteux, ni gourmands comme le major.

Chapitre deux : Pendennis, père du jeune homme, était de son temps apothicaire, mais d'une bonne famille, et désolé d'être descendu jusqu'à ce métier. L'argent lui vient ; il se donne pour médecin, épouse la parente d'un noble, essaye de s'insinuer dans les grandes familles. Il se vante toute sa vie d'avoir été une fois invité par lord Ribstone. Il achète un domaine, tâche d'enterrer l'apothicaire, et s'étale dans sa gloire nouvelle de propriétaire terrien. Chacun de ces détails est un sarcasme dissimulé ou visible qui dit au lecteur : « Mon bon ami, restez Gros-Jean comme vous l'êtes, et, pour l'amour de votre fils et de vous-même, gardez-vous de trancher du grand seigneur ! »

Le vieux Pendennis meurt. Son fils, noble héritier du domaine, « grand-duc de Pendennis, sultan de Fairoaks, » commence à régner sur sa mère, sur sa cousine et sur les domestiques. Il envoie des poésies

lamentables aux journaux du comté, commence un poëme épique, une tragédie où meurent seize personnes, une histoire foudroyante des jésuites, et défend en loyal tory l'Église et le roi. Il soupire après l'idéal, appelle une inconnue, et tombe amoureux de l'actrice en question, femme de trente-deux ans, perroquet de théâtre, ignorante et bête à plaisir. Jeunes gens, mes chers amis, vous êtes tous affectés, prétentieux, dupes de vous-mêmes et des autres. Attendez pour juger le monde que vous ayez vu le monde, et ne vous croyez pas maîtres quand vous êtes écoliers.

L'instruction continue et dure autant que la vie d'Arthur. Comme Lesage dans *Gil-Blas*, comme Balzac dans *le Père Goriot*, l'auteur de *Pendennis* peint un jeune homme ayant quelque talent, doué de sentiments bons, même généreux, qui veut parvenir et qui s'accommode aux maximes du monde; mais Lesage n'a voulu que nous divertir et Balzac n'a voulu que nous passionner : Thackeray, d'un bout à l'autre, travaille à nous corriger.

Cette intention devient plus visible encore, si l'on examine en détail l'un de ses dialogues et l'une de ses peintures. Vous n'y apercevez point la verve indifférente attachée à copier la nature, mais la réflexion attentive occupée à transformer en satire les objets, les paroles et les événements. Tous les mots du personnage sont choisis et pesés pour être odieux ou ridicules. Il s'accuse lui-même, il prend soin d'étaler son vice, et sous sa voix on entend la voix de l'écrivain qui le juge, qui le démasque et qui le punit. Miss Crawley, vieille femme riche, tombe

malade[1]. Mistress Bute, sa parente, accourt pour la sauver et sauver l'héritage. Il s'agit de faire exclure du testament un neveu, le capitaine Rawdon, ancien favori, légataire présumé de la vieille fille. Ce Rawdon est un troupier stupide, pilier d'estaminet, joueur trop adroit, duelliste et coureur de filles. Jugez de la belle occasion pour mistress Bute, respectable mère de famille, digne épouse d'un ecclésiastique, habituée à composer les sermons de son mari! Par pure vertu, elle hait le capitaine Rawdon, et ne souffrira pas qu'un si bon argent tombe en de si mauvaises mains. D'ailleurs, ne sommes-nous pas les répondants de nos familles? et n'est-ce pas à nous de publier les fautes de nos parents? C'est notre devoir strict, et mistress Bute s'acquitte du sien en conscience. Elle fait provision d'histoires édifiantes sur le neveu, et elle en édifie la tante. Il a ruiné celui-ci, il a mis à mal celle-là. Il a dupé ce marchand, il a tué ce mari. Et, par-dessus tout, l'indigne, il s'est moqué de sa tante! Cette généreuse tante continuera-t-elle à réchauffer une pareille vipère? souffrira-t-elle que ses innombrables sacrifices soient payés par cette ingratitude et ces dérisions? Vous imaginez d'ici l'éloquence ecclésiastique de mistress Bute. Assise au pied du lit, elle garde à vue la malade, la comble de potions, la réjouit de sermons terribles, et monte la garde à la porte contre l'invasion de l'héritier probable. Le siége était bien fait, l'héritage attaqué si obstinément devait se rendre; les dix doigts vertueux de la matrone entraient d'avance

1. Voyez *Vanity Fair*.

et en espérance dans la substantielle masse d'écus qu'elle voyait luire. Et cependant un spectateur difficile eût pu trouver quelques défauts dans sa manœuvre. Elle gouvernait trop. Elle oubliait qu'une femme persécutée de sermons, manœuvrée comme un ballot, réglée comme une horloge, pouvait prendre en aversion une autorité si harassante. Ce qui est pis, elle oubliait qu'une vieille femme peureuse, confinée chez elle, accablée de prédications, empoisonnée de pilules, pouvait mourir avant d'avoir changé son testament, et tout laisser, hélas! à son bandit de neveu. Exemple instructif et redoutable! Mistress Bute, l'honneur de son sexe, la consolatrice des malades, le conseil de sa famille, ayant ruiné sa santé pour soigner sa belle-sœur bien-aimée et préserver le précieux héritage, était justement sur le point, grâce à son dévouement exemplaire, de mettre sa belle-sœur dans la bière et l'héritage entre les mains de son neveu.

L'apothicaire Clump arrive; il tremble pour sa chère cliente; elle lui vaut deux cents guinées par an; il est bien décidé à sauver, contre mistress Bute, cette vie précieuse. Mistress Bute lui coupe la parole : « Je me suis sacrifiée, mon cher monsieur. Son neveu l'a tuée, et je viens la sauver. C'est lui qui l'a jetée sur ce lit de douleur, et c'est moi qui l'y veille. Je ne suis point égoïste, moi; je ne refuse jamais de m'immoler pour les autres, moi; je donnerais ma vie pour mon devoir, je la donnerais pour sauver une parente de mon mari. » L'apothicaire désintéressé revient héroïquement à la charge. Sur-le-champ elle repart de plus belle; l'éloquence coule

de ses lèvres comme d'une cruche trop pleine. Mistress Bute crie du haut de sa tête : « Jamais, tant que la nature me soutiendra, je ne déserterai la place où mon devoir m'enchaîne. Mère de famille, femme d'un ecclésiastique anglais, j'ose affirmer que mes principes sont purs, et jusqu'au dernier soupir j'y serai fidèle. Quand mon petit James avait la petite vérole, ai-je permis à une mercenaire de le soigner ? Non. » Le patient Clump se répand en compliments doucereux, et, poussant sa pointe à travers les interruptions, les protestations, les offres de sacrifices, les déclamations contre le neveu, finit par toucher terre. Il insinue délicatement qu'il faudrait mener la malade au grand air. « La vue de son horrible neveu rencontré dans le parc où l'on dit que le misérable se promène avec la complice endurcie de ses crimes, dit alors mistress Bute (laissant échapper le chat de l'égoïsme hors du sac de la dissimulation), lui causerait une telle secousse que nous aurions à la rapporter dans son lit. Elle ne doit pas sortir, monsieur Clump; elle ne sortira pas, aussi longtemps que je serai là pour veiller sur elle. Et quant à *ma* santé, qu'importe? je la sacrifie de bon cœur, monsieur ; je l'immole sur l'autel de mon devoir. » Il est clair que l'auteur en veut à mistress Bute et aux captateurs d'héritages. Il lui prête des gestes ridicules, des phrases pompeuses, une hypocrisie transparente, grossière et bruyante. Le lecteur éprouve de la haine et du dégoût pour elle à mesure qu'elle parle. Il voudrait la démasquer; il est content de la voir pressée, acculée, prise par les manœuvres polies de son adversaire, et se réjouit avec l'auteur, qui lui arrache

et lui souligne la confession honteuse de sa grimace et de son avidité.

Arrivée à cet endroit, la réflexion satirique quitte la forme littéraire. Pour mieux se déployer, elle s'étale seule. Thackeray vient en son propre nom attaquer le vice. Nul auteur n'est plus fécond en dissertations; il entre à chaque instant dans son récit pour nous tancer ou nous instruire; il ajoute la morale de théorie à la morale en action. On pourrait extraire de ses romans un ou deux volumes d'essais à la façon de La Bruyère ou d'Addison. Il y en a sur l'amour, sur la vanité, sur l'hypocrisie, sur la bassesse, sur toutes les vertus, sur tous les vices, et, en tournant quelques pages, on en trouvera un sur les comédies d'héritages et sur les parents trop empressés.

Quelle dignité donne à une vieille dame un compte ouvert chez son banquier! Avec quelle tendresse nous regardons ses imperfections si elle est notre parente! et puisse chaque lecteur avoir une vingtaine de telles parentes! Qui de nous ne la juge une bonne et excellente vieille? Comme le nouvel associé de Hobs et Dobs sourit en la reconduisant à sa voiture blasonnée, garnie du gros cocher asthmatique! Comme nous savons, lorsqu'elle vient nous rendre visite, découvrir l'occasion d'apprendre à nos amis sa position dans le monde! Nous leur disons (et avec une parfaite sincérité) : « Je voudrais avoir la signature de miss Mac-Whirter pour un bon de cinq mille guinées. — Elle ne serait pas à court, dit votre femme. — Elle est ma tante, » dites-vous d'un air aisé, insouciant, quand votre ami vous demande si par hasard elle ne serait pas votre parente. Votre femme lui envoie à chaque instant de petits témoignages d'affection; vos petites filles font pour elle un nombre infini de paniers en tapisserie, de coussins, de tabourets. Quel bon feu dans sa chambre lors-

qu'elle vient vous rendre visite! Votre femme s'en passe quand elle lace son corset. La maison, pendant tout le temps de cette visite, prend un air propre, agréable, confortable, joyeux, un air de fête qu'elle n'a point en d'autres saisons. Vous-même, mon cher monsieur, vous oubliez d'aller dormir après dîner, et vous vous trouvez tout d'un coup (quoique vous perdiez invariablement) très-amoureux du whist. Quels bons dîners vous offrez! Du gibier tous les jours, du madère-malvoisie, et régulièrement du poisson de Londres. Les gens de cuisine eux-mêmes prennent part à la prospérité générale. Je ne sais pas comment la chose arrive; mais pendant le séjour du gros cocher de miss Mac-Whirter, la bière est devenue beaucoup plus forte, et dans la chambre des enfants (où sa bonne prend ses repas) la consommation du thé et du sucre n'est plus surveillée du tout. Cela est-il vrai ou non? J'en appelle aux classes moyennes. Ah! pouvoirs célestes! que ne m'envoyez-vous une vieille tante, — une tante fille, — une tante avec une voiture blasonnée et un chapeau couleur café clair! Comme mes enfants broderaient pour elle des sacs à ouvrage! comme ma Julia et moi nous serions aux petits soins pour elle! Douce, douce vision! O vain, trop vain rêve!

Il n'y a pas à se méprendre. Le lecteur le plus décidé à ne pas être averti est averti. Quand nous aurons une tante à grosse succession, nous estimerons à leur juste valeur nos attentions et notre tendresse. L'auteur a pris la place de notre conscience, et le roman, transformé par la réflexion, devient une école de mœurs.

II

On fouette très-fort dans cette école; c'est le goût anglais. Des goûts et des verges, il ne faut pas dis-

puter ; mais sans disputer on peut comprendre, et le plus sûr moyen de comprendre le goût anglais est de l'opposer au goût français.

Je vois chez nous, dans un salon de gens d'esprit ou dans un atelier d'artistes, vingt personnes vives : elles ont besoin de s'amuser, c'est là leur fond. Vous pouvez leur parler de la scélératesse humaine, mais c'est à la condition de les divertir. Si vous vous mettez en colère, elles seront choquées ; si vous faites la leçon, elles bâilleront. Riez, c'est ici la règle, non pas cruellement et par inimitié visible, mais par belle humeur et par agilité d'esprit. Cet esprit si lesté veut agir ; pour lui, la découverte d'une bonne sottise est la rencontre d'une bonne fortune. Comme une flamme légère, il glisse et gambade par subites échappées sur la surface effleurée des objets. Contentez-le en l'imitant, et, pour plaire à des gens gais, soyez gai. — Soyez poli, c'est le second commandement, tout semblable à l'autre. Vous parlez à des gens sociables, délicats, vaniteux, qu'il faut ménager et flatter. Vous les blesseriez en essayant d'emporter leur conviction de force, à coups pressés d'arguments solides, par un étalage d'éloquence et d'indignation. Faites-leur assez d'honneur pour supposer qu'ils vous entendent à demi-mot, qu'un sourire indiqué vaut pour eux un syllogisme établi, qu'une fine allusion entrevue au vol les touche mieux que la lourde invasion d'une grosse satire géométrique. — Songez enfin (ceci entre nous) qu'en politique comme en religion, depuis mille ans, ils sont très-gouvernés, trop gouvernés ; que, lorsqu'on est gêné, on a envie de ne plus l'être, qu'un habit trop étroit craque aux

coudes et ailleurs. Volontiers ils sont frondeurs; volontiers ils entendent insinuer les choses défendues, et souvent par abus de logique, par entraînement, par vivacité, par mauvaise humeur, ils frappent la société à travers le gouvernement, à travers la religion, la morale. Ce sont des écoliers tenus trop longtemps sous la férule; ils cassent les vitres en ouvrant les portes. Je n'ose pas vous exhorter à leur plaire; je remarque seulement que pour leur plaire un grain d'humeur séditieuse ne nuit pas.

Je franchis sept lieues de mer, et me voici dans une grande salle sévère, garnie de bancs multipliés, ornée de becs de gaz, balayée, régulière, club de controverses ou temple de sermons. Il y a là cinq cents longues figures, tristes, roides[1], et au premier coup d'œil il est clair qu'elles n'y sont point pour s'amuser. Dans ce pays, un tempérament plus grossier, surchargé d'une nourriture plus lourde et plus forte, a ôté aux impressions leur mobilité rapide, et la pensée, moins facile et moins prompte, a perdu avec sa vivacité sa gaieté. Si vous raillez devant eux, songez que vous parlez à des hommes attentifs, concentrés, capables de sensations durables et profondes, incapables d'émotions changeantes et soudaines. Ces visages immobiles et contractés veulent garder la même attitude : ils répugnent aux sourires fugitifs et demi-formés; ils ne savent se détendre, et leur rire est une convulsion aussi roide que leur gravité. N'effleurez pas, appuyez; ne glissez pas, enfoncez; ne

1. « Their usual english expression of intense gloom, and subdued agony. » (Thackeray, *the Book of Snobs.*)

jouez pas, frappez; comptez que vous devez remuer violemment des passions violentes, et qu'il faut des secousses pour mettre ces nerfs en action.—Comptez encore que vos gens sont des esprits pratiques, amateurs de l'utile, qu'ils viennent ici pour être instruits, que vous leur devez des vérités solides, que leur bon sens un peu étroit ne s'accommode point d'improvisations aventureuses ni d'indications hasardées, qu'ils exigent des réfutations développées et des explications complètes, et qu'ils n'ont payé leur billet d'entrée que pour écouter des conseils applicables et de la satire prouvée. Leur tempérament vous demande des émotions fortes; leur esprit vous demande des démonstrations précises. Pour plaire à leur tempérament, il ne faut point égratigner, mais supplicier le vice; pour plaire à leur esprit, il ne faut point railler par des saillies, mais par des raisonnements. — Encore un mot: là-bas, au milieu de l'assemblée, regardez ce livre doré, magnifique, royalement posé sur un coussin de velours. C'est la Bible; il y a autour d'elle cinquante moralistes qui dernièrement se sont donné rendez-vous au théâtre, et ont chassé à coups de pommes un acteur coupable d'avoir pour maîtresse la femme d'un bourgeois. Si du bout du doigt, avec toutes les salutations et tous les déguisements du monde, vous touchez un seul des feuillets sacrés ou la plus petite des convenances morales, à l'instant cinquante mains accrochées au collet de votre habit vous mettront à la porte. Devant des Anglais, il faut être Anglais; avec leur passion et leur bon sens, prenez leurs lisières. Ainsi enfermée dans les vérités reconnues, votre satire deviendra plus

âpre, et ajoutera le poids de la croyance publique à la pression de la logique et à la force du ressentiment.

III

Nul écrivain ne fut mieux doué que Thackeray pour ce genre de satire; c'est que nulle faculté n'est plus propre à ce genre de satire que la réflexion. La réflexion est l'attention concentrée, et l'attention concentrée centuple la force et la durée des émotions. Celui qui s'est enfoncé dans la contemplation du vice ressent de la haine pour le vice, et l'intensité de sa haine a pour mesure l'intensité de sa contemplation. Au premier instant, la colère est un vin généreux qui enivre et qui exalte; conservée et enfermée, elle devient une liqueur qui brûle tout ce qu'elle touche, et corrode jusqu'au vase qui la contient. De tous les satiriques, Thackeray, après Swift, est le plus triste. Ses compatriotes eux-mêmes[1] lui ont reproché de peindre le monde plus laid qu'il n'est. L'indignation, la douleur, le mépris, le dégoût, sont ses sentiments ordinaires. Lorsqu'il s'en écarte et imagine des âmes tendres, il exagère leur sensibilité pour rendre leur oppression plus odieuse; l'égoïsme qui les brise paraît horrible, et leur douceur résignée est une mortelle injure contre leurs tyrans : c'est la même haine qui a calculé la bonté des victimes et la dureté des persécuteurs[2].

1. Dans la *Revue d'Édimbourg*.
2. Rôle d'Amélia dans *Vanity Fair*. — Rôle du colonel Newcome, dans *Newcomes*.

Cette colère exaspérée par la réflexion est encore armée par la réflexion. On voit qu'il n'est pas emporté par une indignation ou par une pitié passagère. Il s'est maîtrisé avant de parler. Il a pesé plusieurs fois la coquinerie qu'il va décrire. Il en possède les motifs, l'espèce, les suites, comme un naturaliste ses classifications. Il est sûr de son jugement, et l'a mûri. Il punit en homme convaincu, qui tient sur sa table une liasse de preuves, qui n'avance rien sans un document ou un raisonnement, qui a prévu toutes les objections et réfuté toutes les excuses, qui ne pardonnera jamais, qui a raison d'être inflexible, qui a conscience de sa justice, et qui appuie sa sentence et sa vengeance de toutes les forces de la méditation et de l'équité. L'effet de cette haine justifiée et contenue est accablant. Lorsqu'on achève de lire les romans de Balzac, on éprouve le plaisir d'un naturaliste promené dans un hôpital à travers une belle collection de maladies. Lorsqu'on achève de lire Thackeray, on éprouve le saisissement d'un étranger amené devant le matelas de l'amphithéâtre le jour où l'on pose les moxas et où l'on fait les amputations.

En pareil cas, l'arme la plus naturelle est l'ironie sérieuse, car elle témoigne d'une haine réfléchie : celui qui l'emploie supprime son premier mouvement; il feint de parler contre lui-même, et se maîtrise jusqu'à prendre le parti de son adversaire. D'autre part, cette attitude pénible et voulue est le signe d'un mépris excessif; la protection apparente qu'on prête à son ennemi est la pire des insultes. Il semble qu'on lui dise : « J'ai honte de vous attaquer;

vous êtes si faible, que même avec un appui vous tombez; vos raisons sont votre opprobre, et vos excuses sont votre condamnation. » Aussi plus l'ironie est grave, plus elle est forte; plus on met de soin à défendre son ennemi, plus on l'avilit; plus on paraît l'aider, plus on l'écrase. C'est pourquoi le sarcasme sérieux de Swift est terrible; on croit qu'il salue, et il tue; son approbation est une flagellation. Entre ses élèves, Thackeray est le premier. Plusieurs chapitres dans *le Livre des Snobs*[1], par exemple celui des *snobs* littéraires, sont dignes de *Gulliver*. L'auteur vient de passer en revue tous les *snobs* d'Angleterre : que va-t-il dire de ses frères, les *snobs* littéraires ? Osera-t-il en parler ? Certainement. Mon cher et excellent lecteur, ne savez-vous pas que Brutus fit couper la tête à ses propres fils? En vérité, vous auriez bien mauvaise opinion de la littérature moderne et des modernes littérateurs, si vous doutiez qu'un seul d'entre nous hésitât à enfoncer un couteau dans le corps de son confrère en cas de besoin public.

Mais le fait est que dans la profession de littérateur il n'y a point de *snobs*. Regardez de tous côtés dans toute l'assemblée des écrivains anglais, et je vous défie d'y montrer un seul exemple de vulgarité, ou d'envie, ou de présomption. — Hommes et femmes, tous, autant que j'en connais, sont modestes dans leur maintien, élégants dans leurs manières, irréprochables dans leur vie, et honorables dans leur conduite soit entre eux, soit à l'égard du monde. — Il n'est pas impossible peut-être que (par hasard) vous entendiez un littérateur dire du mal de son frère; mais pourquoi? Par malice? Point du tout. Par envie? En aucune façon. Simplement par amour

1. *Snob*, mot d'argot intraduisible, désignant un homme « qui admire bassement des choses basses. »

de la vérité et par devoir public. Supposez par exemple que, tout bonnement, j'indique un défaut dans la personne de mon ami M. Punch, et que je dise que M. Punch est bossu, que son nez et son menton sont plus crochus que le nez et le menton de l'Apollon et de l'Antinoüs; ceci prouve-t-il que je veuille du mal à M. Punch? Pas le moins du monde. C'est le devoir du critique de montrer les défauts aussi bien que les mérites, et invariablement il accomplit son devoir avec la plus entière sincérité et la plus parfaite douceur. — Le sentiment de l'égalité et de la fraternité entre les auteurs m'a toujours frappé comme une des plus aimables qualités distinctives de cette classe. C'est parce que nous nous apprécions et nous nous respectons les uns les autres que le monde nous respecte si fort, que nous tenons un si bon rang dans la société et que nous nous y comportons d'une manière si irréprochable. La littérature est si fort en honneur en Angleterre, qu'il y a une somme d'environ douze cents guinées par an mise de côté pour pensionner les personnes de cette profession. C'est un grand honneur pour eux, et aussi une preuve que leur condition est généralement prospère et florissante. Ils sont ordinairement si riches et si économes, qu'il n'y a presque point besoin d'argent pour les aider.

On est tenté de se méprendre, et pour entendre ce passage on a besoin de se rappeler que, dans une société aristocratique et marchande, sous le culte de l'argent et l'adoration du rang, le talent pauvre et roturier est traité comme le méritent sa roture et sa pauvreté[1]. Ce qui rend ces ironies encore plus fortes, c'est leur durée; il y en a qui se prolongent pendant un roman entier, par exemple celui des *Bottes fatales*. Un Français ne pourrait continuer aussi longtemps le sarcasme. Il s'échapperait à droite ou à gauche par

1. « L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en abordant en Angleterre. » (Stendhal.)

des émotions différentes, il changerait de visage et ne soutiendrait pas une attitude si fixe, indice d'une animosité si décidée, si calculée et si amère. Il y a des caractères que Thackeray développe pendant trois volumes, Blanche Amory, Rebecca Sharp, et dont il ne parle jamais sans insulte ; toutes deux sont des coquines, et jamais il ne les introduit sans les combler de tendresses : la chère Rebecca! la tendre Blanche ! La tendre Blanche est une jeune fille sentimentale et littéraire, obligée de vivre avec des parents qui ne la comprennent pas. Elle souffre tant, qu'elle les ridiculise tout haut devant tout le monde ; elle est si opprimée par la sottise de sa mère et de son beau-père, qu'elle ne perd pas une occasion de leur faire sentir leur stupidité. En bonne conscience, peut-elle faire autrement ? Ne serait-ce point de sa part un manque de sincérité que d'affecter une gaieté qu'elle n'a pas, ou un respect qu'elle ne peut ressentir ? On comprend que la pauvre enfant ait besoin de sympathie; en quittant les poupées, ce cœur aimant s'est épris d'abord de Trenmor, de Sténio, du prince Djalma et autres héros des romanciers français. Hélas ! le monde imaginaire ne suffit pas aux âmes blessées, et le désir de l'idéal, pour s'assouvir, se rabaisse enfin jusqu'aux êtres de la terre. A onze ans, Mlle Blanche eut une inclination pour un petit Savoyard, joueur d'orgue à Paris, qu'elle crut un jeune prince enlevé ; à douze ans, un vieux et hideux maître de dessin agita son cœur vierge ; à l'institution de Mme de Caramel, elle eut une correspondance avec deux jeunes écoliers du collége Charlemagne. Chère âme délaissée, ses pieds délicats se

sont déjà froissés aux sentiers de la vie ; chaque jour ses illusions s'effeuillent, et c'est en vain qu'elle les consigne en vers, dans un petit livre relié de velours bleu avec un fermoir d'or, intitulé : *Mes Larmes*. Dans cet isolement, que faire ? Elle s'enthousiasme pour les jeunes filles qu'elle rencontre, elle ressent à leur vue une attraction magnétique, elle devient leur sœur, sauf à les mettre de côté demain, comme une vieille robe : nous ne commandons pas à nos sentiments, et rien n'est plus beau que le naturel. Du reste, comme l'aimable miss a beaucoup de goût, l'imagination vive, une inclination poétique pour le changement, elle tient sa femme de chambre Pincott à l'ouvrage nuit et jour. En personne délicate, vraie *dilettante* et amateur du beau, elle la gronde pour ses yeux battus et son visage pâle. Là-dessus, pour l'encourager, elle lui dit avec ses ménagements et sa franchise ordinaires : « Pincott, je vous renverrai, car vous êtes beaucoup trop faible, et vos yeux vous manquent, et vous êtes toujours à gémir, à pleurnicher, à demander le médecin ; mais je sais que vos parents ont besoin de vos gages, et je vous garde pour l'amour d'eux ! — Pincott, votre air misérable et vos façons serviles me donnent vraiment la migraine. Je crois que je vous ferai mettre du rouge. — Pincott, vos parents meurent de faim ; mais si vous me tiraillez ainsi les cheveux, je vous prierai de leur écrire et de leur dire que je n'ai plus besoin de vos services. » Cette pécore de Pincott n'apprécie pas son bonheur. Peut-on être triste quand on sert un être aussi supérieur que miss Blanche ? Quelle joie de lui fournir des sujets de style ! car, il faut bien

l'avouer, miss Blanche n'a pas dédaigné d'écrire une charmante pièce de vers sur la petite servante arrachée au foyer paternel, « triste exilée sur la terre étrangère. » Hélas! le plus petit événement suffit pour blesser ce cœur trop sensible. A la moindre émotion, ses larmes coulent, ses sentiments frémissent, comme un papillon délicat qu'on écrase dès qu'on le touche. La voilà qui passe, aérienne, les yeux au ciel, un faible sourire arrêté sur ses lèvres roses, touchante sylphide, si consolante pour tous ceux qui l'entourent que chacun la souhaite au fond d'un puits.

Un degré ajouté à l'ironie sérieuse produit la caricature sérieuse. Ici comme tout à l'heure, l'auteur plaide les raisons du prochain; la seule différence est qu'il les plaide avec trop de chaleur : c'est une insulte sur une insulte. A ce titre, elle abonde dans Thackeray. Quelques-uns de ses grotesques sont énormes, par exemple M. Alcide de Mirobolan, cuisinier français, artiste en sauces, qui déclare sa flamme à miss Blanche au moyen de tartes symboliques, et se croit un *gentleman*; Mme la majoresse O'Dowd, sorte de grenadier en bonnet, la plus pompeuse et la plus bavarde des Irlandaises, occupée à régenter le régiment et à marier bon gré mal gré les célibataires; miss Briggs, vieille dame de compagnie, née pour recevoir des affronts, faire des phrases et verser des larmes ; le Docteur, qui prouve à ses élèves mauvais latinistes que l'habitude des barbarismes conduit à l'échafaud. Ces difformités calculées n'excitent qu'un rire triste. On aperçoit toujours derrière la grimace du personnage l'air sardonique du peintre, et l'on conclut

à la bassesse et à la stupidité du genre humain. D'autres figures, moins grossies, ne sont point cependant plus naturelles. On voit que l'auteur les jette exprès dans des sottises palpables et dans des contradictions marquées. Telle est miss Crawley, vieille fille immorale et libre penseuse, qui loue les mariages disproportionnés et tombe en convulsions quand à la page suivante son neveu en fait un; qui appelle Rebecca Sharp son égale, et au même instant lui dit d'apporter les pincettes; qui, apprenant le départ de sa favorite, s'écrie avec désespoir : « Bonté du ciel! qui est-ce qui maintenant va me faire mon chocolat? » Ce sont là des scènes de comédie, et non des peintures de mœurs. Il y en a vingt pareilles. Vous voyez une excellente tante, mistress Hoggarty, du château de Hoggarty, s'imposer dans la maison de son neveu Titmarsh, le jeter dans de grosses dépenses, persécuter sa femme, chasser ses amis, désoler son mariage. Le pauvre diable ruiné est mis en prison. Elle le dénonce aux créanciers avec une indignation vraie et le foudroie de la meilleure foi du monde. Le misérable a été le bourreau de sa tante. Elle a été attirée par lui hors de chez elle, tyrannisée par lui, volée par lui, outragée par sa femme. Elle a vu le beurre prodigué comme l'eau, le charbon dilapidé, les chandelles brûlées par les deux bouts. « Et maintenant vous avez l'audace, emprisonné comme vous l'êtes et justement pour vos crimes, de me prier de payer vos dettes! Non, monsieur, c'est assez que votre mère tombe à la charge de sa paroisse, et que votre femme aille balayer les rues. Pour moi, je suis à l'abri de vos perfidies. Le mobilier de la maison est à moi, et,

puisqu'il entre dans vos intentions que madame votre femme couche sur le pavé, je vous préviens que je le ferai enlever demain. M. Smithers vous dira que j'étais décidée à vous laisser toute ma fortune. Ce matin en sa présence j'ai solennellement déchiré mon testament, et, par cette lettre, je renonce à toute relation avec vous et avec votre famille de mendiants. J'ai recueilli une vipère dans mon sein, elle m'a piquée.» — Cette femme juste et compatissante rencontre son égal, un homme pieux, John Brough, esquire, membre du parlement, directeur de la compagnie indépendante d'assurances contre l'incendie et sur la vie du Diddlesex oriental. Ce chrétien vertueux a humé de loin la réjouissante odeur de ses terres, maisons, capitaux et autres valeurs mobilières et immobilières. Il court sus à la belle fortune de mistress Hoggarthy, affligé de voir qu'elle rapporte à peine quatre pour cent à mistress Hoggarty, décidé à doubler le revenu de mistress Hoggarty. Il la rencontre à l'hôtel le visage enflé. (Toute la nuit, elle avait été mangée aux puces.) « Bonté du ciel, s'écrie John Brough esquire, une dame de votre rang souffrir une pareille chose! L'excellente parente de mon cher ami Titmarsh! Jamais on ne dira que mistress Hoggarty, du château de Hoggarty, pourra être soumise à une si horrible humiliation, tant que John Brough aura une maison à lui offrir, une maison humble, heureuse, chrétienne, madame, quoique peut-être inférieure à la splendeur de celles auxquelles vous avez été accoutumée dans votre illustre carrière! Isabelle, mon amour! Belinda! Parlez à mistress Hoggarty. Dites-lui que la maison de John Brough est à elle depuis la mansarde

jusqu'à la cave. Je le répète, madame, depuis la cave jusqu'à la mansarde : je désire, je supplie, j'ordonne que les malles de mistress Hoggarty, du château de Hoggarty, soient en ce moment même portées dans ma voiture. » Ce style fait rire, si l'on veut, mais d'un rire triste. On vient d'apprendre que l'homme est hypocrite, injuste, tyrannique, aveugle. Affligé, on se retourne vers l'auteur, et l'on ne voit sur ses lèvres que des sarcasmes, sur son front que du chagrin.

IV

Cherchons bien ; peut-être en des sujets moins graves trouverons-nous quelque occasion de franc rire. Considérons, non plus une coquinerie, mais une mésaventure : une coquinerie révolte, une mésaventure peut amuser. Il n'en est rien ; jusque dans un amusement, la satire ici conserve sa force, parce que la réflexion conserve ici son intensité. Il y a dans la drôlerie anglaise un sérieux, un effort, une application étonnante, et leurs folies comiques sont composées avec autant de science que leurs sermons. La puissante attention décompose son objet en toutes ses parties, et le reproduit avec une minutie, un relief qui font illusion. Swift décrit la contrée des chevaux parlants, la politique de Lilliput, les inventeurs de l'Ile-Volante, avec des détails aussi précis et aussi concordants qu'un voyageur expérimenté, explorateur exact des mœurs et du pays. Ainsi soutenus, le monstre impossible et le grotesque littéraire entrent dans la vie réelle, et le fantôme de l'imagination

prend la consistance des objets que nous touchons. Thackeray porte dans la farce cette gravité imperturbable, cette solidité de conception et ce talent d'illusion. Regardez une de ses thèses morales : il veut prouver que dans le monde il faut se conformer aux usages reçus, et transforme ce lieu commun en une anecdote orientale. Comptez les détails de mœurs, de géographie, de chronologie, de cuisine, la désignation mathématique de chaque objet, de chaque personne et de chaque geste, la lucidité d'imagination, la profusion de vérités locales; vous comprendrez pourquoi sa moquerie vous frappe d'une impression si originale et si poignante, et vous y retrouverez le même degré d'étude et la même énergie d'attention que dans les ironies et dans les exagérations précédentes; son enjouement est aussi réfléchi et aussi fort que sa haine; il a changé d'attitude, il n'a point changé de faculté.

J'ai une aversion naturelle pour l'*égotisme*, et je déteste infiniment l'habitude de se louer soi-même; mais je ne puis m'empêcher de raconter ici une anecdote qui éclaire le point en question, et où j'ai agi, je crois, avec une remarquable présence d'esprit.

Étant à Cónstantinople il y a quelques années pour une mission délicate (les Russes jouaient un double jeu, et de notre côté il devint nécessaire d'envoyer un négociateur supplémentaire), Leckerbiff, pacha de Roumélie, alors premier *galéongi* de la Porte, donna un banquet diplomatique dans son palais d'été à Bukjédéré. J'étais à la gauche du galéongi, et l'agent russe, le comte de Diddlof, était à sa droite. Diddlof est un dandy qui mourrait de respirer une rose malade. Il avait essayé trois fois de me faire assassiner dans le cours

de la négociation; mais naturellement nous étions amis en public, et nous échangions des saluts de la façon la plus cordiale et la plus charmante.

La galéongi est, ou plutôt était (car hélas! un lacet lui a serré le cou) un fidèle sectateur du parti turc. Nous dînâmes avec nos doigts, et nous eûmes des quartiers de pain pour vaisselle. La seule innovation qu'il admit était l'usage des liqueurs européennes, et il s'y livrait avec un grand goût. Il mangeait énormément. Parmi les plats il y en eut un très-vaste qu'on plaça devant lui, un agneau apprêté dans sa laine, bourré d'ail, d'assa-fœtida, de piments et autres assaisonnements, le plus abominable mélange que jamais mortel ait flairé ou goûté. Le galéongi en mangea énormément; suivant la coutume orientale, il insistait pour servir ses amis à droite et à gauche, et, quand il arrivait à un morceau particulièrement épicé, il l'enfonçait de ses propres mains jusque dans le gosier de ses convives.

Je n'oublierai jamais le regard du pauvre Diddlof, quand Son Excellence, ayant roulé en boule un gros paquet de cette mixture, et s'écriant *tuk*, *tuk* (c'est très-bon), administra l'horrible pilule à Diddlof. Les yeux du Russe roulèrent effroyablement au moment où il la reçut. Il l'avala avec une grimace qui annonçait une convulsion imminente, et saisissant à côté de lui une bouteille qu'il croyait du sauterne, mais qui se trouva être de l'eau-de-vie française, il en but près d'une pinte avant de reconnaître son erreur. Ce coup l'acheva. Il fut emporté presque mort de la salle à manger, et déposé au frais dans une maison d'été sur le Bosphore.

Quand mon tour vint, j'avalai le condiment avec un sourire, je dis *Bismillah*, et je léchai mes lèvres avec un air de contentement aimable; puis, quand on servit le plat voisin, j'en fis moi-même une boule avec tant de dextérité et je la fourrai dans le gosier du vieux galéongi avec tant de grâce, que son cœur fut gagné. La Russie fut mise d'emblée hors de cause, et le *traité de Kabobanople fut signé*. Quant à Diddlof, tout était fini pour lui; il fut rappelé à Saint-Pétersbourg, et sir

Roderick Murchison le vit, sous le n° 3967, travaillant aux mines de l'Oural.

L'anecdote évidemment est authentique, et, quand De Foë racontait l'apparition de mistress Veal, il n'imitait pas mieux le style d'un procès-verbal.

Cette réflexion si attentive est une source de tristesse. Pour se divertir des passions humaines, il faut les considérer en curieux, comme des marionnettes changeantes, ou en savant, comme des rouages réglés, ou en artiste, comme des ressorts puissants. Si vous ne les observez que comme vertueuses ou vicieuses, vos illusions perdues vous enchaîneront dans des pensées noires, et vous ne trouverez en l'homme que faiblesse et que laideur. C'est pourquoi Thackeray déprécie notre nature tout entière. Il fait dans le roman ce que Hobbes fit en philosophie. Presque toujours, lorsqu'il décrit de beaux sentiments, il les dérive d'une vilaine source. La tendresse, la bonté, l'amour sont dans ses personnages un effet des nerfs, de l'instinct, ou d'une maladie morale. Amélia Sedley, sa favorite et l'un de ses chefs-d'œuvre, est une pauvre petite femme, pleurnicheuse, incapable de réflexion et de décision, aveugle, adoratrice exaltée d'un mari égoïste et grossier, toujours sacrifiée par sa volonté et par sa faute, dont l'amour se compose de sottise et de faiblesse, souvent injuste, habituée à voir faux, et plus digne de compassion que de respect. Lady Castlewood, si bonne et si tendre, se trouve éprise, comme Amélia, d'un rustre buveur et imbécile, et sa jalousie sauvage, exercée contre sa fille, implacable contre

son mari, épanchée violemment en paroles cruelles, montre que son amour vient, non de la vertu, mais du tempérament. Hélène Pendennis, le modèle des mères, est une prude provinciale un peu niaise, d'éducation étroite, jalouse aussi et portant dans sa jalousie toute la dureté du puritanisme et de la passion. Elle s'évanouit en apprenant que son fils a une maîtresse : c'est une action « odieuse, abominable, horrible ; » elle voudrait que « son enfant fût mort avant d'avoir commis ce crime. » Toutes les fois qu'on lui parle de la petite Fanny, « son visage prend une expression cruelle et inexorable. » Rencontrant Fanny au chevet du jeune homme malade, elle la chasse comme une prostituée et comme une servante. L'amour maternel, chez elle comme chez toutes les autres, est un aveuglement incurable ; son fils est son dieu ; à force d'adoration, elle trouve le moyen de le rendre insupportable et malheureux. Quant à l'amour des hommes pour les femmes, si on le juge d'après les peintures de l'auteur, on ne peut éprouver pour lui que de la compassion, et voir en lui que du ridicule. A un certain âge[1], selon Thackeray, la nature parle ; quelqu'un se rencontre ; sot ou non, bon ou mauvais, on l'adore : c'est une fièvre. A six mois, les chiens ont leur maladie ; l'homme a la sienne à vingt ans. Si l'on aime, ce n'est point que la personne soit aimable, c'est qu'on a besoin d'aimer. « Croyez-vous que vous boiriez si vous n'aviez pas soif, ou que vous mangeriez si vous n'aviez pas faim? » Il raconte l'histoire de cette faim et de cette soif avec une

1. *Pendennis*, t. III, p. 111.

verve amère. Il a l'air d'un homme dégrisé qui se moquerait de l'ivresse. Il explique tout au long, d'un ton demi-sarcastique, les sottises du major Dobbin pour Amélia, comment le major achète les mauvais vins du père d'Amélia, comment il presse les postillons, réveille les valets, persécute ses amis pour revoir Amélia plus vite, comment, après dix ans de sacrifices, de tendresse et de services, il se voit préférer le vieux portrait d'un mari infidèle, grossier, égoïste et défunt. Le plus triste de ces récits est celui du premier amour de Pendennis : miss Fotheringay, l'actrice qu'il aime, personne positive, bonne ménagère, a l'esprit et l'instruction d'une servante de cuisine. Elle parle au jeune homme du beau temps qu'il fait et du pouding qu'elle vient de préparer : Pendennis découvre dans ces deux phrases une profondeur d'intelligence étonnante et une majesté d'abnégation surhumaine. Il demande à miss Fotheringay, qui vient de jouer Ophélie, si Ophélie est amoureuse d'Hamlet. « Moi, amoureuse de ce petit cabotin rabougri, Bingley ! » Pen explique qu'il s'agit de l'Ophélie de Shakspeare. « Bien, il n'y a pas d'offense; mais pour Bingley, je n'en donnerais pas ce verre de punch. » Et elle avale le verre plein. Pen la questionne sur Kotzebue : « Kotzebue ! qui est-ce? — L'auteur de la pièce où vous avez joué si admirablement. — Je ne savais pas; le nom de l'homme au commencement du volume est Thompson. » Pen est ravi de cette simplicité adorable : « Pendennis, Pendennis! comme elle a dit ce nom!... Émilie, Émilie! qu'elle est bonne, qu'elle est noble, qu'elle est belle, qu'elle est parfaite ! » Le premier volume roule tout

entier sur ce contraste; il semble que Thackeray dise à ses lecteurs : « Mes chers confrères en humanité, nous sommes des coquins quarante-neuf jours sur cinquante; le cinquantième, si nous échappons à l'orgueil, à la vanité, à la méchanceté, à l'égoïsme, c'est que nous tombons en fièvre chaude; notre folie fait notre dévouement. »

V

Pourtant, à moins d'être Swift, il faut bien aimer quelque chose; on ne peut pas toujours blesser et détruire, et le cœur, lassé de mépris et de haine, a besoin de se reposer dans l'éloge et l'attendrissement. D'un autre côté, blâmer un défaut, c'est louer la qualité contraire, et l'on ne peut immoler une victime sans bâtir un autel; ce sont les circonstances qui désignent l'une, ce sont les circonstances qui élèvent l'autre, et le moraliste qui combat le vice dominant de son pays et de son siècle prêche la vertu contraire au vice de son siècle et de son pays. Dans une société aristocratique et marchande, ce vice est l'égoïsme et l'orgueil; Thackeray exaltera donc la douceur et la tendresse. Que l'amour et la bonté soient aveugles, instinctifs, déraisonnables, ridicules, peu lui importe; tels qu'ils sont, il les adore, et il n'y a pas de plus singulier contraste que celui de ses héros et de son admiration. Il fait des sottes et s'agenouille devant elles; l'artiste en lui contredit le commentateur; le premier est ironique, le second est louangeur; le premier met en scène les niaiseries de l'amour, le second en fait le panégyrique; le haut de

la page est une satire en action, le bas de la page est un dithyrambe en tirades. Les compliments qu'il prodigue à Amélia Sedley, à Hélène Pendennis, à Laura, sont infinis; jamais auteur n'a fait plus visiblement et plus obstinément la cour à ses femmes : il leur immole les hommes, non pas une fois, mais cent. « Très-vraisemblablement les pélicans aiment à saigner sous le bec égoïste de leurs petits. Il est certain que c'est le goût des femmes. Il doit y avoir dans la douleur du sacrifice une sorte de plaisir que les hommes ne comprennent pas.... Ne méprisons pas ces instincts parce que nous ne pouvons les sentir. Les femmes ont été faites pour notre bien-être et notre agrément, messieurs, comme toute la troupe des animaux inférieurs. Que ce soit un mari fainéant, un fils dissipateur, un bien-aimé garnement de frère, comme leurs cœurs sont prêts à répandre sur lui leurs trésors de tendresse! Et comme nous sommes prêts, de notre part, à leur fournir abondamment cette sorte de jouissance! A peine y a-t-il un de mes lecteurs qui n'ait administré du plaisir sous cette forme à ses femmes, et ne les ait régalées du contentement de lui pardonner! » Lorsqu'il entre dans la chambre d'une bonne mère ou d'une jeune fille honnête, il baisse les yeux comme à la porte d'un sanctuaire. En présence de Laura résignée, pieuse, il s'arrête. « Comme elle faisait son devoir en silence, et que, pour obtenir la force de l'accomplir, elle priait toujours seule et loin de tous les regards, nous aussi nous devons nous taire sur des vertus qui s'offensent du grand jour, pareilles à des roses qui ne sauraient fleurir dans une salle de bal. » Comme

Dickens, il a le culte de la famille, des sentiments tendres et simples, des contentements tranquilles et purs qu'on goûte au coin du foyer domestique, entre un enfant et une femme. Lorsque ce misanthrope si réfléchi et si âpre rencontre un épanchement filial ou une douleur maternelle, il est blessé à l'endroit sensible, et, comme Dickens, il fait pleurer [1].

On a des ennemis parce qu'on a des amis, et des aversions parce qu'on a des préférences. Si l'on préfère la bonté dévouée et les affections tendres, on prend en aversion l'arrogance et la dureté; la cause de l'amour est aussi la cause de la haine, et le sarcasme, comme la sympathie, est la critique d'une forme sociale et d'un vice public. C'est pourquoi les romans de Thackeray sont une guerre contre l'aristocratie. Comme Rousseau, il a loué les mœurs simples et affectueuses; comme Rousseau, il hait la distinction des rangs.

Il a écrit là-dessus un livre entier, sorte de pamphlet moral et demi-politique, *le Livre des Snobs*. Nous n'avons pas le mot, parce que nous n'avons pas la chose. Le *snob* est un enfant des sociétés aristocratiques; perché sur son barreau dans la grande échelle, il respecte l'homme du barreau supérieur et méprise l'homme du barreau inférieur, sans s'informer de ce qu'ils valent, uniquement en raison de leur place; du fond du cœur, il trouve naturel de baiser les bottes du premier et de donner des coups de pied au second.

1. Voyez, par exemple, dans *The Great Hoggarty Diamond*, 121, la mort du petit enfant. — Dans *le Livre des Snobs*, voyez la dernière ligne : *Fun is good, truth is still better, and love best of all.*

Thackeray énumère tout au long les suites de cette habitude. Écoutez la conclusion :

Je ne puis supporter cela plus longtemps. — Cette diabolique invention des mœurs nobiliaires, qui tue la bonté naturelle et l'amitié honnête! Juste fierté, n'est-ce pas? rang et préséance? Bon Dieu! — La table des rangs et des distinctions est un mensonge, et devrait être jetée au feu. Organiser les rangs et les préséances! cela était bon pour les maîtres de cérémonies des anciens âges. Vienne maintenant quelque grand maréchal pour organiser l'*égalité!*

Puis il ajoute avec un bon sens, une âpreté et une familiarité tout anglaises :

Si jamais nos cousins les Smigmags m'invitaient en même temps que lord Longues-Oreilles, je saisirais une occasion après dîner, et je lui dirais avec la plus grande bonhomie du monde : « Monsieur, la fortune vous a fait cadeau de plusieurs milliers de guinées de revenu. L'ineffable sagesse de nos ancêtres vous a placé au-dessus de moi comme chef et législateur héréditaire. Notre admirable constitution (l'orgueil des Anglais et l'envie des nations voisines) m'oblige à vous recevoir comme mon sénateur, mon supérieur et mon tuteur. Votre fils aîné, Fitz-Hi-Han, est sûr d'un siége au parlement. Vos plus jeunes fils, les de Bray, daigneront consentir à être capitaines-gouverneurs et lieutenants-colonels, à nous représenter dans les cours étrangères, à accepter de bons bénéfices, quand il s'en présentera de convenables. Ces avantages, notre admirable constitution (l'orgueil des Anglais et l'envie, etc.) déclare qu'ils vous sont dus, sans tenir compte de votre imbécillité, de vos vices, de votre égoïsme, ou de votre incapacité et de votre parfaite extravagance. Si imbécile que vous soyez (et nous avons le droit de supposer que milord est un âne aussi justement que de prendre pour accordé qu'il est un patriote éclairé), si imbécile que vous soyez (je me répète), personne ne vous accusera d'une folie assez monstrueuse

pour croire que vous soyez indifférent à votre bonne fortune, ou que vous ayez la moindre envie de la partager. Non, et tout patriotes que nous sommes, Smith et moi, si nous étions ducs, je ne doute pas que nous ne soyons les partisans de notre caste; mais Smith et moi nous ne sommes pas encore comtes. Nous ne croyons pas utile à l'armée de Smith que le jeune de Bray soit colonel à vingt-cinq ans, — aux relations diplomatiques de Smith que lord Longues-Oreilles soit ambassadeur à Constantinople, — à notre politique, que Longues-Oreilles y fourre son pied héréditaire. — Nous ne pouvons nous empêcher de voir, Longues-Oreilles, que nous valons autant que vous. Nous épelons même mieux que vous; nous sommes capables de raisonner aussi juste; nous ne voulons point vous avoir pour maître, ni cirer plus longtemps vos souliers.

Cette opinion du politique ne fait que résumer les remarques du moraliste. S'il hait l'aristocratie, c'est moins parce qu'elle opprime l'homme que parce qu'elle corrompt l'homme; en déformant la vie sociale, elle déforme la vie privée; en instituant des injustices, elle institue des vices; après avoir accaparé l'État, elle empoisonne l'âme, et Thackeray retrouve sa trace dans la perversité et dans la sottise de toutes les classes et de tous les sentiments.

Le roi ouvre cette galerie de portraits vengeurs. C'est Georges IV, « le premier gentilhomme du monde. » Ce grand monarque, si justement regretté, sut tailler des patrons d'habits, mener une voiture aussi bien qu'un cocher de Brighton et jouer du violon. Dans la vigueur de la jeunesse et dans le premier feu de l'invention, il inventa le punch au marasquin, une boucle de soulier et un pavillon chinois, le plus hideux bâtiment du monde. « Nous l'avons

vu au théâtre de Drury-Lane, nous l'avons vu, l'unique! *le roi!* oui, le roi. Il y était. Les mangeurs de bœuf se tenaient devant la loge auguste. Le marquis de Steyne (lord du cabinet à poudre) et plusieurs autres grands officiers de l'État étaient debout derrière le fauteuil où il était assis.... où il était assis, sa face rouge toute fleurie, sa riche chevelure frisée, son noble ventre tendu en avant. Comme on criait! comme on applaudissait! comme on agitait les mouchoirs! Les dames pleuraient, les mères embrassaient leurs enfants. Quelques-unes s'évanouirent. Oui, nous l'avons vu. La fortune ne peut plus maintenant nous priver de cette joie. D'autres ont vu Napoléon. Que ce soit notre juste orgueil devant notre postérité d'avoir contemplé Georges le Bon, Georges le Magnifique, Georges le Grand. »

Cher prince! la vertu émanée de son trône héroïque se répandait dans le cœur de tous ses courtisans. Qui jamais offrit un plus bel exemple que le marquis de Steyne? Ce seigneur, roi chez lui, a voulu prouver qu'il l'était. Il force sa femme à s'asseoir à table à côté de filles perdues, ses maîtresses. En vrai prince, il a pour ennemi principal son fils aîné, héritier présomptif du marquisat, qu'il laisse jeûner et qu'il engage à faire des dettes. En ce moment, il courtise une charmante personne, mistress Rebecca Crawley, qu'il aime pour son hypocrisie, son sang-froid et son insensibilité sans égale. Le marquis, à force d'avilir et de tyranniser ceux qui l'entourent, a fini par haïr et mépriser l'homme; il n'a plus de goût que pour les scélérats parfaits. Celle-ci le réveille; un jour même elle le transporte d'enthousiasme. Elle jouait

Clytemnestre dans une charade, et son mari, Agamemnon; elle court au lit les yeux enflammés, l'épée prête, d'un tel air que chacun frémit. « *Brava! brava!* crie le vieux Steyne d'une voix stridente. Par Dieu, elle le ferait! » On voit qu'il a le sentiment du devoir conjugal. Sa conversation est d'une franchise touchante. « Je ne peux pas renvoyer ma pauvre chère Briggs, lui dit Rebecca. — Vous lui devez ses gages? — Bien plus; je l'ai ruinée. — Ruinée? Alors pourquoi ne la chassez-vous pas? » Du reste, *gentleman* accompli et d'une douceur engageante; il traite ses femmes en pacha, et ses paroles valent des coups de verge. Je recommande au lecteur la scène domestique où il donne l'ordre d'inviter mistress Rebecca Crawley. Lady Gaunt, sa belle-fille, dit qu'elle n'assistera pas au dîner, et restera chez elle. « Très-bien! vous y trouverez les recors; cela me dispensera de prêter à vos parents et de voir vos airs tragiques. Qui êtes-vous pour donner des ordres ici? Vous n'avez pas d'argent; vous n'avez pas de cervelle. Vous étiez ici pour avoir des enfants, et vous n'en avez pas. Gaunt est las de vous. Votre belle-sœur est la seule de la famille qui ne vous souhaite point morte, parce que Gaunt se remarierait si vous l'étiez. Vous, prude! De grâce, madame, vous raconterai-je quelques petites anecdotes sur milady Bareacres, votre maman? » Le reste est du même style. Ses belles-filles, poussées à bout, disent qu'elles voudraient être mortes. Cette déclaration le met en joie, et il conclut par ce principe : « Ce temple de la vertu m'appartient, et, si j'y invite tout Newgate ou tout Bedlam, par Dieu! ils y seront bien reçus. » L'habitude du des-

potisme fait les despotes, et le meilleur moyen de mettre des tyrans dans les familles, c'est de garder des nobles dans l'État.

Reposons-nous à contempler le gentilhomme de campagne. L'innocence des champs, les respects héréditaires, les traditions de famille, la pratique de l'agriculture, l'exercice des magistratures locales, ont dû produire là des hommes probes, sensés, pleins de bonté et d'honnêteté, protecteurs de leur comté et serviteurs de leur pays. Sir Pitt Crawley leur offre un modèle ; il a 100 000 francs de rente, deux siéges au parlement. Il est vrai que les deux siéges lui sont donnés par des bourgs pourris, et qu'il vend le second moyennant 1500 louis par an. Il est excellent économe, et tond de si près ses fermiers, qu'il ne trouve pour locataires que des faillis. Entrepreneur de diligences, fournisseur du gouvernement, concessionnaire de mines, il paye si mal ses agents et épargne si fort sur la dépense, que ses mines s'inondent, ses chevaux crèvent, ses fournitures lui sont renvoyées. Homme populaire, il préfère toujours la société d'un maquignon à la compagnie d'un *gentleman*. Il jure, boit, plaisante avec les filles d'auberge, vide un verre de vin à la table d'un fermier qu'il exproprie le lendemain, rit avec un braconnier qu'il envoie deux jours après *convict* en Australie. Il a l'accent d'un provincial, l'esprit d'un laquais, les façons d'un rustre. A table, servi par trois laquais et par un sommelier dans de l'argent massif, il demande compte des plats et des bêtes qui les ont fournis. « Qui était ce mouton, Horrock, et quand l'avez-vous tué ? — Un des écossais à tête noire, sir

Pitt. Nous l'avons tué jeudi. — Qui en a pris? — Steel de Mudbury a pris le dos et les deux cuisses, sir Pitt; mais il dit que le dernier était trop jeune et diablement laineux, sir Pitt. — Et les épaules? » Le dialogue continue sur le même ton : après le mouton d'Écosse, le cochon noir de Kent; ces bêtes semblent la famille de sir Pitt, tant il s'y intéresse. Pour ses filles, il les laisse vagabonder dans la loge du jardinier, où elles prendront l'éducation qui se trouvera. Pour sa femme, il la bat de temps à autre. Pour ses gens, il leur redemande les liards de sa monnaie. « Un liard par jour fait sept schellings par an; sept schellings par an sont l'intérêt de sept guinées. Ayez soin de vos liards, vieille Tinker, et les guinées vous viendront d'elles-mêmes. — Il n'a jamais donné un liard dans sa vie, dit la vieille en grommelant. — Jamais, et je n'en donnerai jamais un; c'est contre mon principe. » Il est impudent, brutal, grossier, ladre, retors, extravagant. Du reste, courtisé par les ministres, grand shérif, honoré, puissant, il roule en carrosse doré et se trouve un des piliers de l'État.

Ceux-là sont riches; probablement l'argent les a corrompus. Cherchons un noble pauvre, exempt de tentations; sa grande âme, livrée à elle-même, laissera voir toute sa beauté native : sir Francis Clavering est dans ce cas. Il a joué, bu et soupé jusqu'à se mettre sur la paille. Il a escroqué de l'argent dans son régiment, « montré sa plume blanche[1], » et, après avoir couru tous les billards de l'Europe, s'est vu déposer en prison par des créanciers discourtois.

1. Refusé un duel.

Pour en sortir, il a épousé une bonne veuve créole qui traite outrageusement l'orthographe, et dont l'argent n'est pas net. Il la ruine, se met à genoux devant elle pour obtenir des écus et son pardon, jure sur la Bible de ne plus faire de dettes, et court en sortant chez l'usurier. De tous les coquins que les romanciers ont mis en scène, il est le plus ignoble. Il n'a plus ni volonté ni bon sens : c'est un homme dissous. Il avale les affronts comme l'eau, pleure, demande pardon et recommence. Il s'humilie, se prosterne, et un instant après jure et tempête, pour retomber dans l'abattement de la plus extrême lâcheté. Il implore, menace, et dans le même quart d'heure prend l'homme menacé pour confident intime et ami de cœur. « N'est-ce pas dur, Altamont, que milady ne veuille plus me confier une seule cuiller? Cela n'est pas d'une lady, Altamont. Il est bien cruel à elle de ne pas me montrer plus de confiance ! Et les domestiques qui commencent à rire, les infâmes gredins ! Ils ne répondent plus à ma sonnette. Et mon valet qui était au Vauxhall la nuit dernière avec une de mes chemises de toilette et mon gilet de velours ! Je l'ai bien reconnu, mon gilet. Ce maudit chien d'insolent ! Et il est venu danser devant mon nez, le diable l'emporte. Tous ces infernaux gredins de valets ! » Sa conversation est un composé de jurons, de lamentations et de radotages ; ce n'est plus un homme, mais les débris d'un homme : il ne subsiste en lui que des restes discordants de passions viles, pareilles aux tronçons d'un serpent écrasé, et qui, faute de pouvoir mordre, se froissent et se tordent dans la bave et dans la boue. L'aspect d'un

billet de banque le fait courir les yeux fermés à travers un monceau de supplications et de mensonges. Pour lui l'avenir a disparu; il ne voit que le présent. Il signera une lettre de change de vingt louis à trois mois pour avoir vingt francs tout de suite. Son abrutissement est devenu de l'imbécillité; ses yeux sont bouchés; il ne voit pas que ses protestations excitent la défiance, que ses mensonges excitent le dégoût, qu'à force de bassesse il perd le fruit de ses bassesses, tellement qu'en le voyant entrer on éprouve la violente envie de prendre au cou le noble baronnet, membre du parlement, auguste habitant d'un manoir historique, pour le jeter, comme un panier d'ordures, du haut en bas de l'escalier.

Il faut s'arrêter; un volume n'épuiserait pas la liste des perfections que Thackeray découvre dans l'aristocratie anglaise. C'est le marquis de Farintosh, vingt-cinquième du nom, illustre imbécile, bien portant et content de soi, que toutes les femmes lorgnent et que tous les hommes saluent; c'est lady Kew, vieille femme du monde, tyrannique et corrompue, qui fait la guerre à sa fille et la chasse aux mariages; c'est sir Barnes Newcome, un des êtres les plus poltrons, les plus méchants, les plus menteurs, les mieux bafoués et les plus battus qui aient souri dans un salon et harangué dans un parlement. Je n'en vois qu'un seul estimable, personnage effacé, lord Kew, qui, après beaucoup de sottises et de débauches, est touché par sa vieille mère puritaine et se repent. Mais ces portraits sont doux auprès des dissertations; le commentateur est plus amer encore que l'artiste; il blesse mieux en parlant qu'en faisant parler. Il faut

lire ses poignantes diatribes contre les mariages de convenance et le sacrifice des filles, contre l'inégalité des héritages et l'envie des cadets, contre l'éducation des nobles et leurs traditions d'insolence, contre l'achat des grades à l'armée, contre l'isolement des classes, contre tous les attentats à la nature et à la famille inventés par la société et par la loi. Par derrière cette philosophie s'étend une seconde galerie de portraits aussi insultants que les premiers : car l'inégalité, ayant corrompu les grands qu'elle exalte, corrompt les petits qu'elle ravale, et le spectacle de l'envie ou de la bassesse dans les petits est aussi laid que le spectacle de l'insolence ou du despotisme dans les grands. Selon Thackeray, la société anglaise est un composé de flatteries et d'intrigues, chacun s'efforçant de se guinder d'un échelon et de repousser ceux qui montent. Être reçu à la cour, voir son nom dans les journaux sur une liste d'illustres convives, offrir chez soi une tasse de thé à quelque illustre pair hébété et bouffi, telle est la borne suprême de l'ambition et de la félicité humaine. Pour un maître, il y a toujours cent valets. Le major Pendennis, homme résolu, de sang-froid et habile, a contracté cette lèpre. Son bonheur aujourd'hui est de saluer un lord. Il ne se trouve bien que dans un salon ou dans un parc d'aristocratie. Il a besoin d'être traité avec cette bienveillance humiliante dont les grands assomment leurs inférieurs. Il embourse très-bien les manques d'égards, et dîne gracieusement à une table illustre où on l'invite en trois ans deux fois pour boucher un trou. Il quitte un homme de génie ou une femme d'esprit pour causer avec une pécore titrée ou un

lord ivrogne. Il aime mieux être toléré chez un marquis que respecté chez un bourgeois. Ayant érigé ces belles inclinations en principes, il les inculque à son neveu qu'il aime, et, pour le pousser dans le monde, lui offre en mariage une fortune escroquée et la fille d'un *convict*. — D'autres se glissent dans les salons augustes, non plus par mœurs de parasites, mais à beaux deniers comptants. Autrefois en France les seigneurs, avec des écus bourgeois, fumaient leurs terres ; aujourd'hui en Angleterre les bourgeois, avec un mariage noble, anoblissent leur argent. Moyennant cent mille guinées données au père, Pump le marchand épouse lady Blanche Cou-Roide, laquelle reste lady, quoique sa femme. Naturellement il est méprisé par elle, comme bourgeois, et de plus détesté, comme l'ayant faite à demi bourgeoise. Il n'ose voir ses amis chez lui, ce sont gens trop bas pour sa femme. Il n'ose visiter les amis de sa femme chez eux, ce sont gens trop hauts pour lui. Il est le sommelier de sa femme, la risée de son beau-père, le domestique de son fils, et se console en espérant que ses petits-fils, devenus barons Pump, rougiront de lui et ne voudront jamais prononcer son nom. — Une troisième façon d'entrer dans la noblesse est de se ruiner et de ne voir personne. Ce moyen ingénieux est employé à la campagne par Mme la majoresse Punto. Elle a pour ses filles une gouvernante incomparable, qui croit que Dante s'appelait Alighieri parce qu'il était d'Alger, mais qui a fait l'éducation de deux marquis et d'une comtesse. « Cette solitude est triste, lui dit quelqu'un, vous pourriez recevoir l'homme de loi. — Une famille comme la nôtre, cher

monsieur, est-ce possible? — Le docteur ? — Lui peut-être; mais sa femme et ses enfants, fi donc ! — Les gens de cette grande maison là-bas? — Là-bas ? Le château calicot? un drapier retiré ! Des gens comme nous sont obligés de se respecter eux-mêmes. — Le ministre ? — Horreur! Il prêche en surplis, mon cher monsieur, c'est un puséiste. » Cette famille sensée bâille toute seule six mois durant, et le reste de l'année jouit de la gloutonnerie des hobereaux qu'elle régale et des rebuffades des grands lords qu'elle visite. Le fils, officier de hussards, a besoin de luxe pour vivre de pair avec les seigneurs ses camarades, et son tailleur prend au père trois cents guinées par an sur neuf cents qui font tout le revenu de toute la famille. Je ne finirais pas si je comptais toutes les vilenies et toutes les misères que Thackeray attribue à l'esprit aristocratique : la division des familles, la hauteur de la sœur anoblie, la jalousie de la sœur roturière, l'abaissement des caractères dressés dès l'école à vénérer les petits lords, la dégradation des filles qui veulent accrocher des maris nobles, la rage des vanités refoulées, la lâcheté des complaisances offertes, le triomphe de la sottise, le mépris du talent, l'injustice consacrée, le cœur dénaturé, les mœurs perverties. Devant ce tableau frappant de vérité et de génie, on a besoin de se rappeler que cette inégalité blessante est la cause d'une liberté salutaire, que l'iniquité sociale produit la prospérité politique, qu'une classe de grands héréditaires est une classe d'hommes d'État héréditaires, qu'en un siècle et demi l'Angleterre a eu cent cinquante ans de bon gouvernement, qu'en un siècle et demi la France a eu cent

vingt ans de mauvais gouvernement, que tout se paye et qu'on peut payer cher des chefs capables, une politique suivie, des élections libres, et la surveillance du gouvernement par la nation. On a besoin aussi de se rappeler que ce talent, fondé sur la réflexion intense et concentré dans les préoccupations morales, a dû transformer la peinture des mœurs en satire systématique et militante, exaspérer la satire jusqu'à l'animosité calculée et implacable, noircir la nature humaine, et s'acharner, avec une haine choisie, redoublée et naturelle, contre le vice principal de son pays et de son temps.

§ 2.

L'artiste.

I

En littérature comme en politique, on ne peut tout avoir. Les talents comme les bonheurs s'excluent. Quelque constitution qu'il choisisse, un peuple est toujours à demi malheureux; quelque génie qu'il ait, un écrivain est toujours à demi impuissant. Nous ne pouvons garder à la fois qu'une attitude. Transformer le roman, c'est le déformer : celui qui donne au roman la satire pour objet cesse de lui donner l'art pour règle, et toutes les forces du satirique sont des faiblesses du romancier.

Qu'est-ce qu'un romancier? A mon avis, c'est un

psychologue, et ce n'est rien d'autre, ni de plus. Il aime à se représenter des sentiments, à sentir leurs attaches, leurs précédents, leurs suites, et il se donne ce plaisir. A ses yeux, ce sont des forces ayant des directions et des grandeurs différentes. De leur justice ou de leur injustice, il s'inquiète peu. Il les assemble en caractères, conçoit la qualité dominante, aperçoit les traces qu'elle laisse sur les autres, note les influences contraires ou concordantes du tempérament, de l'éducation, du métier, et travaille à manifester le monde invisible des inclinations et des dispositions intérieures par le monde visible des paroles et des actions extérieures. A cela se réduit son œuvre. Quels que soient ces penchants, peu lui importe. Un vrai peintre regarde avec plaisir un bras bien attaché et des muscles vigoureux, quand même ils seraient employés à assommer un homme. Un vrai romancier jouit par contemplation de la grandeur d'un sentiment nuisible ou du mécanisme ordonné d'un caractère pernicieux. Pour talent il a la sympathie, car elle est la seule faculté qui copie exactement la nature; occupé à ressentir les émotions de ses personnages, il ne songe qu'à en marquer la vigueur, l'espèce et les contre-coups. Il nous les représente telles qu'elles sont, tout entières, sans les blâmer, sans les punir, sans les mutiler; il les transporte en nous intactes et seules, et nous laisse le droit d'en juger comme il nous convient. Tout son effort est de les rendre visibles, de dégager les types obscurcis et altérés par les accidents et les imperfections de la vie réelle, de mettre en relief les larges passions humaines, d'être ébranlé par la grandeur

des êtres qu'il ranime, de nous soulever hors de nous-mêmes par la force de ses créations. Nous reconnaissons l'art dans cette puissance créatrice, indifférente et universelle comme la nature, plus libre et plus puissante que la nature, reprenant l'œuvre ébauchée ou défigurée de sa rivale pour corriger ses fautes et effectuer ses conceptions.

Tout est changé par l'arrivée de la satire, et d'abord le rôle de l'auteur. Quand dans le roman pur il parle en son nom propre, c'est pour faire comprendre un sentiment ou marquer la cause d'une faculté; dans le roman satirique, c'est pour nous donner un conseil moral. On a vu combien de leçons Thackeray nous fait subir. Qu'elles soient bonnes, personne n'en dispute : à tout le moins elles prennent la place des explications utiles. Le tiers du volume, employé en avertissements, est perdu pour l'art. Sommés de réfléchir sur nos fautes, nous connaissons moins bien le personnage. L'auteur laisse de parti pris cent nuances fines qu'il aurait pu découvrir et nous montrer. Le personnage, moins complet, est moins vivant; l'intérêt, moins concentré, est moins vif. Détournés de lui, au lieu d'être ramenés sur lui, nos yeux s'égarent et l'oublient; au lieu d'être absorbés, nous sommes distraits. Bien plus et bien pis, nous finissons par éprouver un peu d'ennui. Nous jugeons ces sermons vrais, mais rebattus. Il nous semble entendre des instructions de collége ou des manuels de séminaire. On trouve des choses pareilles dans les livres dorés, à couvertures historiées, qu'on donne pour étrennes aux enfants. Êtes-vous bien réjoui d'apprendre que les mariages de convenance

ont leurs inconvénients, qu'en l'absence de son ami on dit volontiers du mal de son ami, qu'un fils par ses désordres afflige souvent sa mère, que l'égoïsme est un vilain défaut? Tout cela est vrai; mais tout cela est trop vrai. Nous venons écouter un homme pour entendre de lui des choses nouvelles. Ces vieilles moralités, quoique utiles et bien dites, sentent le pédant payé, si commun en Angleterre, l'ecclésiastique en cravate blanche planté comme un piquet au centre de sa table, et débitant pour trois cents louis d'admonestations quotidiennes aux jeunes *gentlemen* que les parents ont mis en serre chaude dans sa maison.

Cette présence assidue d'une intention morale nuit au roman comme au romancier. Il faut bien l'avouer : tel volume de Thackeray a le cruel malheur de répéter les romans de miss Egdeworth ou les contes du chanoine Schmidt. Le voici qui nous montre Pendennis orgueilleux, dépensier, écervelé, paresseux, refusé aux examens avec honte, pendant que ses camarades, moins spirituels, mais studieux, sont reçus avec honneur. Cette opposition édifiante nous laisse froids; nous n'avons pas envie de retourner à l'école; nous fermons le livre, et nous le conseillons comme pilule à notre petit cousin. D'autres puérilités moins choquantes finissent par lasser autant. On n'aime pas le contraste prolongé du bon colonel Newcome et de ses mauvais parents. Ce colonel donne de l'argent et des gâteaux à tous les enfants, de l'argent et des cachemires à toutes les cousines, de l'argent et de bonnes paroles à tous les domestiques, et ces gens ne lui répondent que par de la froideur et des grossièretés. Il est clair dès la

première page que l'auteur veut nous persuader d'être affables, et nous regimbons contre cette invitation trop claire; nous n'aimons pas à être tancés dans un roman; nous sommes de mauvaise humeur contre cette invasion de pédagogie. Nous voulions aller au théâtre; nous avons été trompés par l'affiche, et nous grondons tout bas d'être au sermon.

Consolons-nous : les personnages souffrent autant que nous-mêmes; l'auteur les gâte en nous prêchant; ils sont sacrifiés, comme nous, à la satire. Ce ne sont point des êtres qu'il anime, ce sont des marionnettes qu'il fait jouer [1]. Il ne combine leurs actions que pour leur donner du ridicule, de l'odieux ou des désappointements. Au bout de quelques scènes, on connaît ce ressort, et dorénavant on prévoit sans cesse et sans erreur qu'il va partir. Cette prévision ôte au personnage une partie de sa vérité, et au lecteur une partie de son illusion. Les sottises parfaites, les mésaventures complètes, les méchancetés achevées, sont choses rares. Les événements et les sentiments de la vie réelle ne s'arrangent pas de manière à former des contrastes si calculés et des combinaisons si habiles. La nature n'invente point ces jeux de scène; l'on s'aperçoit vite qu'on est devant une rampe, en face d'acteurs fardés, dont les paroles sont écrites et dont les gestes sont notés.

Pour se représenter exactement cette altération de la vérité et de l'art, il faut comparer pied à pied deux caractères. Il y a un personnage que l'on reconnaît unanimement comme le chef-d'œuvre de Thackeray,

1. Ce sont ses propres paroles. (Préface de *Vanity Fair*.)

Rebecca Sharp, intrigante et courtisane, mais femme supérieure et de bonnes façons. Comparons-le à un personnage semblable de Balzac dans *les Parents pauvres*, Valérie Marneffe. La différence des deux œuvres marquera la différence des deux littératures. Autant les Anglais l'emportent comme moralistes et satiriques, autant les Français l'emportent comme artistes et romanciers.

Balzac aime sa Valérie; c'est pourquoi il l'explique et la grandit. Il ne travaille pas à la rendre odieuse, mais intelligible. Il lui donne une éducation de courtisane, un mari « dépravé comme un bagne, » l'habitude du luxe, l'insouciance, la prodigalité, des nerfs de femme, des dégoûts de jolie femme, une verve d'artiste. Ainsi née et élevée, sa corruption est naturelle. Elle a besoin d'élégance comme on a besoin d'air. Elle en prend n'importe où, sans remords, comme on boit de l'eau au premier fleuve. Elle n'est pas pire que son métier; elle en a toutes les excuses innées, acquises, de tempérament, de tradition, de circonstance, de nécessité; elle en a toutes les forces, l'abandon, la grâce, la gaieté folle, les alternatives de trivialité et d'élégance, l'audace improvisée, les inventions comiques, la magnificence et le succès. Elle est parfaite en son genre, pareille à un cheval dangereux et superbe qu'on admire en le redoutant. Balzac se plaît à la peindre sans autre but que de la peindre. Il l'habille, il lui pose des mouches, il déploie ses robes, il frémit devant ses mouvements de danseuse. Il détaille ses gestes avec autant de plaisir et de vérité que s'il eût été femme de chambre. Sa curiosité d'artiste trouve un aliment dans les

moindres traits de caractère et de mœurs. Au bout d'une scène violente, il s'arrête sur un moment vide, et la montre, paresseuse, étendue sur des divans, comme une chatte qui bâille et se détire au soleil. En physiologiste, il sait que les nerfs de la bête de proie s'amollissent et qu'elle ne cesse de bondir que pour dormir. Mais quels bonds! Elle éblouit, elle fascine, elle tient tête coup sur coup à trois accusations prouvées; elle réfute l'évidence ; tour à tour elle s'humilie, elle se glorifie, elle raille, elle adore, elle démontre, changeant vingt fois de ton, d'idées, d'expédients, dans le même quart d'heure. Un vieux boutiquier, cuirassé contre les émotions par le métier et par l'avarice, tressaille sous sa parole : « Elle me met les pieds sur le cœur, elle m'écrase, elle m'abasourdit; ah! quelle femme ! quand elle me regarde froidement, elle me remue autant qu'une colique.... *Comme elle descendait l'escalier en l'éclairant de ses regards !* » Partout la fougue, la force, l'atrocité, couvrent la laideur et la corruption. Attaquée dans sa fortune par une femme honnête, elle improvise une comédie incomparable, jouée avec l'éloquence et l'exaltation d'un grand poëte, et rompue tout d'un coup par l'éclat de rire et la trivialité crue d'une actrice fille de portier. Le style et les actions s'élèvent jusqu'à la grandeur de l'épopée. « Au mot Hulot et deux cent mille francs, Valérie eut un regard qui passa comme la lueur du canon dans sa fumée entre ses deux longues paupières. » Un peu plus loin, surprise en flagrant délit par un de ses amants, Brésilien et capable de la tuer, elle fléchit un instant ; redressée dans la même seconde, ses larmes sèchent. « Elle vint à lui et le regarda si fièrement

que ses yeux étincelèrent comme des armes. » Le danger la relève et l'inspire, et ses nerfs tendus envoient à flots le génie et le courage dans son cerveau. Pour achever de peindre cette nature impétueuse, supérieure et mobile, Balzac au dernier instant la fait repentante. Pour mesurer sa fortune à son vice, il la conduit triomphante à travers la ruine, la mort ou le désespoir de vingt personnes, et la brise au moment suprême d'une chute aussi horrible que son succès.

Devant cette passion et cette logique, qu'est-ce que Rebecca Sharp? Une intrigante raisonnable, d'un tempérament froid, pleine de bon sens, ancienne sous-maîtresse, ayant des habitudes de parcimonie, véritable homme d'affaires, toujours décente, toujours active, dénuée du caractère féminin, de la mollesse voluptueuse et de l'entrain diabolique qui peuvent donner de l'éclat à son caractère et de la grâce à son métier. Ce n'est pas une courtisane, c'est un avocat en jupon et sans cœur. Rien de plus propre à inspirer l'aversion. L'auteur ne manque pas une occasion de lui témoigner la sienne; pendant trois volumes, il la poursuit de sarcasmes et de mésaventures; il ne lui prête que des paroles fausses, des actions perfides, des sentiments révoltants. Dès son entrée en scène, à dix-sept ans, accueillie avec la bonté la plus rare par une honnête famille, elle ment depuis le matin jusqu'au soir, et, par des provocations grossières, essaye d'y pêcher un mari. Pour mieux l'accabler, Thackeray fait ressortir lui-même toutes ces bassesses, tous ces mensonges et toutes ces indécences. Rebecca a serré tendrement la main du gros Joseph. « C'était

une avance, et, à ce titre, quelques dames d'une éducation et d'un ton parfait condamneront l'action comme immodeste; mais vous voyez, notre pauvre chère Rebecca était obligée de faire tout par elle-même. Quand une personne est trop pauvre pour avoir une servante, si élégante qu'elle soit, elle est bien forcée de balayer sa propre chambre. Si une chère jeune fille n'a pas de chère maman pour arranger l'affaire avec les jeunes gens, il faut bien qu'elle l'arrange elle-même. » — Gouvernante chez sir Pitt, elle gagne l'amitié de ses élèves en lisant avec elles Crébillon jeune et Voltaire. « La femme du recteur, écrit-elle, m'a fait une vingtaine de compliments sur les progrès de mes élèves, pensant sans doute toucher mon cœur ; pauvre et simple campagnarde ! comme si je me souciais pour un fêtu de mes élèves ! » Cette phrase est une imprudence peu naturelle dans une personne si réfléchie, et que l'auteur ajoute au rôle pour rendre le rôle odieux. Un peu plus loin, Rebecca est grossièrement flatteuse et vile avec la vieille miss Crawley, et ses tirades pompeuses, visiblement fausses, au lieu d'exciter l'admiration, soulèvent le dégoût. Elle est égoïste et menteuse avec son mari, et, le sachant sur le champ de bataille, ne s'occupe qu'à se faire une petite bourse. Thackeray insiste à dessein sur le constrate : le lourd officier a compté en partant tous ses effets, calculant la somme qu'ils pourront produire à sa femme ; il endosse pour être tué économiquement son habit le plus vieux et le plus râpé. « Il y eut sur ses lèvres quelque chose de pareil à une prière pour celle qu'il quittait. Il la souleva de terre, la garda une minute serrée contre son cœur qui battait fort. Son visage était

pourpre et ses yeux mouillés, quand il la déposa à terre. Pour Rebecca, comme nous l'avons dit, elle avait pris la sage résolution de ne point céder à une sentimentalité inutile. « Je suis affreuse à voir, » dit-elle en s'examinant dans la glace. « Quelle figure vous donne cette toilette rose! » « Là-dessus elle se débarrassa de sa toilette rose, posa son bouquet de bal dans un verre d'eau, se mit au lit et dormit très-confortablement. » Par ces exemples, jugez du reste; Thackeray n'est occupé qu'à dégrader Rebecca Sharp. Il la convainc de dureté envers son fils, de vol contre ses fournisseurs, d'imposture contre tout le monde. Pour l'achever, il fait d'elle une dupe; quoi qu'elle fasse, elle n'arrive à rien. Compromise par les avances qu'elle a prodiguées à l'imbécile Joseph, elle attend de minute en minute une demande en mariage. Une lettre arrive, portant que Joseph est parti pour l'Écosse, et qu'il offre ses compliments à miss Rebecca. — Trois mois plus tard, elle a épousé secrètement le capitaine Rawdon, lourdaud pauvre. Sir Pitt, père de Rawdon, se jette à ses pieds, muni de cent mille livres de rentes, et s'offre pour mari. Consternée, elle pleure de désespoir. « Mariée, mariée, mariée déjà! » c'est là son cri, et il y a de quoi percer les âmes sensibles. — Plus tard elle essaye de gagner sa belle-sœur en se donnant pour bonne mère. « Pourquoi m'embrassez-vous ici, maman? lui dit son fils; vous ne m'embrassez jamais à la maison. » Là-dessus, discrédit complet; cette fois encore elle est perdue. — Lord Steyne, son amant, la présente dans le monde, la comble de bijoux, de banknotes, et fait nommer son mari gouverneur de quelque île orien-

tale. Le mari rentre maladroitement, soufflette lord Steyne, restitue les diamans et la chasse. — Vagabonde sur le continent, elle essaye cinq ou six fois de devenir riche et de paraître honnête. Toujours, au moment de parvenir, le hasard la rejette à terre. Thackeray se joue d'elle, comme un enfant d'un hanneton, la laissant grimper péniblement au haut de l'échelle pour la tirer par le pied et la faire honteusement choir. Il finit par la traîner dans les tavernes et dans les coulisses, et de loin la montre du doigt, joueuse, ivrogne, sans plus vouloir la toucher. A la dernière page, il l'installe bourgeoisement dans une médiocre fortune escroquée par des manœuvres obscures, et la laisse, décriée, inutilement hypocrite, reléguée dans le demi-monde. Sous cette pluie d'ironies et de mécomptes, l'héroine s'est rapetissée, l'illusion s'est affaiblie, l'intérêt a diminué, l'art s'est amoindri, la poésie a disparu, et le personnage, plus utile, est devenu moins vrai et moins beau.

II

Supposez qu'un heureux hasard écarte ces causes de faiblesse et ouvre ces sources de talent. Entre tous ces romans altérés paraîtra un roman véritable, élevé, touchant, simple, original, l'histoire de Henry Esmond. Thackeray n'en a pas fait de moins populaire ni de plus beau.

Ce livre comprend les mémoires fictifs du colonel Esmond, contemporain de la reine Anne, qui, après une vie agitée en Europe, se retira avec sa femme en Virginie, et y fut planteur. Esmond parle, et l'obli-

gation d'approprier le ton au personnage supprime le style satirique, l'ironie répétée, le sarcasme sanglant, les scènes apprêtées pour railler la sottise, les événements combinés pour écraser le vice. Dès lors on rentre dans le monde réel, on se laisse aller à l'illusion, on jouit d'un spectacle varié, aisément déroulé, sans prétention morale. Vous n'êtes plus persécuté de conseils personnels; vous restez à votre place, tranquille, en sûreté, sans que le doigt d'un acteur, levé vers votre figure, vous avertisse, au moment intéressant, que la pièce se joue à votre intention et pour opérer votre salut. En même temps, et sans y penser, vous vous trouvez à votre aise. Au sortir de la satire acharnée, la pure narration vous charme; vous vous reposez de haïr. Vous êtes comme un chirurgien d'armée qui, après une journée de combats et d'opérations, s'assiérait sur un tertre et contemplerait le mouvement du camp, le défilé des équipages et les horizons lointains adoucis par les teintes brunes du soir.

D'autre part, les longues réflexions, qui semblaient banales et déplacées sous la plume de l'écrivain, deviennent naturelles et attachantes dans la bouche du personnage. Esmond est un vieillard qui écrit pour ses enfants et leur commente son expérience. Il a le droit de juger la vie; ses maximes appartiennent à son âge; devenues des traits de mœurs, elles perdent leur air doctoral; on les écoute avec complaisance, et l'on aperçoit, en tournant la page, le sourire calme et triste qui les a dictées.

Avec les réflexions, on souffre les détails. Ailleurs les minutieuses descriptions paraissaient souvent pué-

riles ; nous blâmions l'auteur de s'arrêter, avec un scrupule de peintre anglais, sur des aventures d'école, des scènes de diligence, des accidents d'auberge ; nous jugions que cette attention intense, faute de pouvoir se prendre aux grands sujets de l'art, se rabaissait enchaînée à des observations de microscope et à des détails de photographie. Ici tout change. Un auteur de mémoires a le droit de raconter ses impressions d'enfance. Ses souvenirs lointains, débris mutilés d'une vie oubliée, ont un charme extrême ; on redevient enfant avec lui. Une leçon de latin, un passage de soldats, un voyage en croupe, deviennent des événements importants que la distance embellit ; on jouit de son plaisir si paisible et si intime, et l'on éprouve une douceur très-grande à voir renaître avec tant d'aisance, et dans une lumière si pleine, les fantômes familiers du passé. Le détail minutieux ajoute à l'intérêt en ajoutant au naturel. Les récits de campagnes, les jugements épars sur les livres et les événements du temps, cent petites scènes, mille petits faits visiblement inutiles, font par cela même illusion. On oublie l'auteur, on entend le vieux colonel, on se trouve transporté cent ans en arrière, et l'on a le contentement extrême et si rare de croire à ce qu'on lit.

En même temps que le sujet supprime les défauts ou les tourne en qualités, il offre aux qualités la plus belle matière. Cette puissante réflexion a décomposé et reproduit les mœurs du temps avec une fidélité étonnante. Thackeray connaît Swift, Steele, Addison, Saint-John, Marlborough, aussi profondément que l'historien le plus attentif et le plus instruit. Il peint

leurs habits, leur ménage, leur conversation, comme Walter Scott lui-même, et, ce que Walter Scott ne sait pas faire, il imite leur style, tellement qu'on s'y trompe, et que plusieurs de leurs phrases authentiques intercalées dans son texte ne s'en distinguent pas. Cette parfaite imitation ne se borne pas à quelques scènes choisies; elle embrasse tout le volume. Le colonel Esmond écrit comme en 1700[1]. Le tour de force, j'allais dire le tour de génie, est aussi grand que l'effort et le succès de Courier retrouvant le style de l'antique Grèce. Celui d'Esmond a la mesure, la justesse, la simplicité, la solidité des classiques. Nos témérités modernes, nos images prodiguées, nos figures heurtées, notre usage de gesticuler, notre volonté de faire effet, toutes nos mauvaises habitudes littéraires ont disparu. Thackeray a dû remonter au sens primitif des mots, retrouver des tours oubliés, recomposer un état d'intelligence effacé et une espèce d'idées perdue, pour rapprocher si fort la copie de l'original. L'imagination de Dickens elle-même eût manqué cette œuvre. Il a fallu, pour la tenter et l'accomplir, toute la sagacité, tout le calme et toute la force de la science et de la méditation.

Mais le chef-d'œuvre du livre est le caractère d'Esmond. Thackeray lui a donné cette bonté tendre, presque féminine, qu'il élève partout au-dessus des autres vertus humaines, et cet empire de soi qui est l'effet de la réflexion habituelle. Ce sont là toutes

1. Cette louange est trop forte : il est impossible d'imiter exactement un style et des sentiments oubliés. Le drame ou roman historique n'est jamais qu'une demi-vérité ou une belle fausseté.

les plus belles qualités de son magasin psychologique; chacune d'elles, par son opposition, ajoute au prix de l'autre. Nous voyons un héros, mais original et nouveau, Anglais par sa volonté froide, moderne par la délicatesse et la sensibilité de son cœur.

Henry Esmond est un pauvre enfant, bâtard présumé d'un lord Castlewood et recueilli par les héritiers du nom. Dès la première scène, on est pénétré de l'émotion modérée et noble qu'on gardera jusqu'au bout du volume. Lady Castlewood, arrivant pour la première fois au château, vient à lui dans la grande bibliothèque; instruite par la femme de charge, elle rougit, s'éloigne; un instant après, touchée de remords, elle revient. « Avec un regard de compassion et de tendresse infinie, elle lui prit la main, lui posant son autre belle main sur la tête, et lui disant quelques mots si affectueux et d'une voix si douce, que l'enfant, qui jamais n'avait vu auparavant de créature si belle, sentit comme l'attouchement d'un être supérieur ou d'un ange qui le faisait fléchir jusqu'à terre, et baisa la belle main protectrice en s'agenouillant sur un genou. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, Esmond se rappellera les regards et la voix de la dame, les bagues de ses belles mains, jusqu'au parfum de sa robe, le rayonnement de ses yeux éclairés par la bonté et la surprise, un sourire épanoui sur ses lèvres, et le soleil faisant autour de ses cheveux une auréole d'or.... Il semblait, dans la pensée de l'enfant, qu'il y eût dans chaque geste et dans chaque regard de cette belle créature une douceur angélique, une lumière de bonté. Au repos, en

mouvement, elle était également gracieuse. L'accent de sa voix, si communes que fussent ses paroles, lui donnait un plaisir qui montait presque jusqu'à l'angoisse. On ne peut pas appeler amour ce qu'un enfant de douze ans, presque un domestique, ressentait pour une dame de si haut rang, sa maîtresse; c'était de l'adoration. » Ce sentiment si noble et si pur se déploie par une suite d'actions dévouées, racontées avec une simplicité extrême; dans les moindres paroles, dans un tour de phrase, dans un entretien indifférent, on aperçoit un grand cœur, passionné de gratitude, ne se lassant jamais d'inventer des bienfaits ou des services, consolateur, ami, conseiller, défenseur de l'honneur de la famille et de la fortune des enfants. Deux fois Esmond s'est interposé entre lord Castlewood et le duelliste lord Mohun; il n'a point tenu à lui que l'épée du meurtrier ne trouvât sa poitrine. Quand lord Castlewood mourant lui révèle qu'il n'est point bâtard, que le titre et la fortune lui appartiennent, il brûle sans rien dire la confession qui pourrait le tirer de la pauvreté et de l'humiliation où il a langui si longtemps. Outragé par sa maîtresse, malade d'une blessure qu'il a reçue aux côtés de son maître, accusé d'ingratitude et de lâcheté, sa justification dans sa main, il persiste à se taire. « Quand le combat fut fini dans son âme, un rayon de pure joie la remplit, et, avec des larmes de reconnaissance, il remercia Dieu du parti qu'il lui avait donné la force d'embrasser. » Plus tard, amoureux d'une autre femme, certain de ne pouvoir l'épouser si sa naissance reste tachée aux yeux du monde, acquitté envers sa bienfaitrice dont il a sauvé le fils, supplié par

elle de reprendre le nom qui lui appartient, il sourit doucement, et lui répond de sa voix grave :

« La chose a été réglée, il y a douze ans, auprès du lit de mon cher lord. Les enfants n'en doivent rien savoir. Franck et ses héritiers porteront notre nom. Il est à lui légitimement ; je n'ai pas même la preuve du mariage de mon père et de ma mère[1], quoique mon pauvre cher lord, à son lit de mort, m'ait dit que le P. Holt en avait apporté une à Castlewood. Je n'ai pas voulu la chercher quand j'étais sur le continent. Je suis allé regarder le tombeau de ma pauvre mère dans son couvent ; que lui importe maintenant ? Aucun tribunal sur ma simple parole n'ôterait à milord vicomte son titre pour me le donner. Je suis le chef de la maison, chère lady ; mais Franck reste vicomte de Castlewood, et, plutôt que de le troubler, je me ferais moine, ou je disparaîtrais en Amérique. »

Comme il parlait ainsi à sa chère maîtresse, pour laquelle il aurait consenti à donner sa vie ou à faire à tout instant tout sacrifice, la tendre créature se jeta à genoux devant lui et baisa ses deux mains dans un transport d'amour passionné et de gratitude tel que son cœur fondit et qu'il se sentit très-fier et très-reconnaissant que Dieu lui eût donné le pouvoir de montrer son amour pour elle et de le prouver par quelque petit sacrifice de sa part. Être capable de répandre des bienfaits et du bonheur sur ceux qu'on aime est la plus grande bénédiction accordée à un homme. Et quelle richesse ou quel nom, quel contentement de vanité ou d'ambition eût pu se comparer au plaisir qu'éprouvait Esmond en ce moment, de pouvoir témoigner quelque affection à ses meilleurs et à ses plus chers amis ?

« Chère sainte, dit-il, âme pure qui avez eu tant à souffrir, qui avez comblé le pauvre orphelin délaissé d'un si grand trésor de tendresse, c'est à moi de m'agenouiller, non à vous ; c'est à moi d'être reconnaissant de ce que je puis vous

1. Il l'a.

rendre heureuse. Béni soit Dieu de ce que je puis vous servir! »

Ces tendresses si nobles paraissent encore plus touchantes par le contraste des actions qui les entourent. Esmond fait la guerre, sert un parti, vit au milieu des dangers et des affaires, jugeant de haut les révolutions et la politique, homme expérimenté, instruit, lettré, prévoyant, capable de grandes entreprises, muni de prudence et de courage, poursuivi de préoccupations et de chagrins, toujours triste et toujours fort. Il finit par mener en Angleterre le prétendant, frère de la reine Anne, et le tient déguisé à Castlewood, attendant l'instant où la reine mourante et gagnée va le déclarer héritier du trône. Ce jeune prince, vrai Stuart, fait la cour à la fille de lord Castlewood, Béatrix, aimée d'Esmond, et s'échappe de nuit pour la rejoindre. Esmond, qui l'attend, voit la couronne perdue et sa maison déshonorée. Son honneur insulté et son amour outragé éclatent d'un élan superbe et terrible. Pâle, les dents serrées, le cerveau fiévreux par quatre nuits de pensées et de veilles, il garde sa raison lucide, son ton contenu, et explique au prince en style d'étiquette, avec la froideur respectueuse d'un rapporteur officiel, la sottise que le prince a faite et la lâcheté que le prince a voulu faire. Il faut lire la scène pour sentir ce que ce calme et cette amertume témoignent de supériorité et de passion.

Le prince murmura le mot de guet-apens.

« Le guet-apens, sire, n'est pas de nous. Ce n'est pas nous qui vous avons invité ici. Nous sommes venus pour venger, non pour achever le déshonneur de notre famille.

— Déshonneur! dit le prince en devenant pourpre; morbleu! il n'y a point eu de déshonneur, seulement un peu de gaieté innocente....

— Qui devait avoir une fin sérieuse.

— Je jure, milords, cria le prince impétueusement, sur l'honneur d'un gentilhomme....

— Que nous sommes arrivés à temps. Il n'y a point eu de mal encore, Franck, dit le colonel Esmond en se tournant vers le jeune Castlewood. Regardez; voici un papier où Sa Majesté a daigné commencer quelques vers en l'honneur ou au déshonneur de Béatrix. Voici *madame* et *flamme*, *cruelle* et *rebelle*, *amour* et *jour*, avec l'écriture et l'orthographe royale. Si l'auguste amant eût été heureux, il n'eût point passé son temps à soupirer.

— Monsieur, dit le prince enflammé de fureur, suis-je venu ici pour recevoir des insultes?

— Pour en faire, sauf le bon plaisir de Votre Majesté, dit le colonel en s'inclinant très-bas, et les gentilshommes de notre famille sont venus pour vous remercier.

— Malédiction! dit le jeune homme, les larmes aux yeux de rage impuissante et de mortification. Que voulez-vous de moi, messieurs?

— Si Votre Majesté veut bien entrer dans l'appartement voisin, dit Esmond du même ton grave, j'ai quelques papiers que je voudrais lui soumettre, et avec sa permission je vais l'y conduire. » Puis, prenant le flambeau, et reculant devant le prince avec grande cérémonie, M. Esmond passa dans la petite chambre du chapelain. « Franck, veuillez avancer un siége pour Sa Majesté, » dit le colonel; et, ouvrant le secret au-dessus de la cheminée, il en tira les papiers qui y étaient demeurés si longtemps.

« Plaise à Votre Majesté, dit-il, voici la patente de marquis envoyée de Saint-Germain par votre royal père au vicomte Castlewood mon père. Voici le certificat du mariage de mon père avec ma mère, de ma naissance et de mon baptême. J'ai été baptisé dans la religion dont votre père canonisé a donné pendant toute sa vie un si éclatant exemple.

Voilà mes titres, cher Franck, et voici ce que j'en fais. Au feu baptême et mariage, et le marquisat, et l'auguste seing dont votre prédécesseur a daigné honorer notre famille. » Et comme Esmond parlait, il jeta les papiers dans le brasier; puis, continuant : « Vous voudrez bien, sire, vous rappeler que notre famille s'est ruinée par sa fidélité pour la vôtre, que mon grand-père a dépensé son domaine et donné son sang et le sang de son fils pour votre service, que le grand-père de mon cher lord (car vous êtes lord maintenant, Franck, par droit et par titre aussi) est mort pour la même cause, que ma pauvre parente, la seconde femme de mon père, après avoir sacrifié son honneur à votre race perverse et parjure, a envoyé toute sa fortune au roi et obtenu en retour ce précieux titre que voilà en cendres et cet inestimable bout de ruban bleu. Je le mets à vos pieds et je marche dessus; je tire cette épée, et je la brise, et je vous renie. Et si vous aviez achevé l'outrage que vous méditiez contre nous, par le ciel, je l'aurais passée dans votre cœur, et je ne vous aurais pas plus pardonné que votre père n'a pardonné à Monmouth. »

Deux pages après, il parle ainsi de son mariage avec lady Castlewood : « Ce bonheur ne peut être écrit avec des paroles. Il est de sa nature sacré et secret. On ne peut en parler, si pleine que soit la reconnaissance, excepté à Dieu, et à un seul cœur, à la chère créature, à la plus fidèle, à la plus tendre, à la plus pure des femmes qui ait été accordée à un homme. Et quand je pense à l'immense félicité qui m'était réservée, à la profondeur et à l'intensité de cet amour qui m'a été prodigué pendant tant d'années, j'avoue que je ressens un transport d'étonnement et de gratitude pour une telle faveur. Oui, et je suis reconnaissant d'avoir reçu un cœur capable de connaître et d'apprécier la beauté et la gloire im-

mense du don que Dieu m'a fait. Sûrement l'amour *vincit omnia;* il est à cent mille lieues au-dessus de toute ambition, plus précieux que la richesse, plus noble que la gloire. Celui qui l'ignore ignore la vie; celui qui n'en a pas joui n'a pas senti la plus haute faculté de l'âme. En écrivant le nom de ma femme, j'écris l'achèvement de toute espérance et le comble de tout bonheur. Avoir possédé un tel amour est la bénédiction unique. Auprès d'elle toute joie terrestre est nulle. Penser à elle, c'est louer Dieu. »

Un caractère capable de tels contrastes est une grande œuvre ; on se souvient que Thackeray n'en a point fait d'autre; on regrette que les intentions morales aient détourné du but ces belles facultés littéraires, et l'on déplore que la satire ait enlevé à l'art un pareil talent.

III

Qui est-il, et que vaut cette littérature dont il est un des princes? Au fond, comme toute littérature, elle est une définition de l'homme, et pour la juger il faut la comparer à l'homme. Nous le pouvons en ce moment; nous venons d'étudier un esprit, Thackeray lui-même; nous connaissons ses facultés, leur liaison, leurs suites, leur degré; nous avons sous les yeux un exemplaire de la nature humaine. Nous avons le droit de juger de la copie par l'exemplaire et de contrôler la définition que ses romans rédigent par la définition que son caractère fournit.

Les deux définitions sont contraires, et son portrait

est la critique de son talent. On a vu que les mêmes facultés produisent chez lui le beau et le laid, la force et la faiblesse, le succès et la défaite; que la réflexion morale, après l'avoir muni de toutes les puissances satiriques, le rabaisse dans l'art; qu'après avoir répandu sur ses romans contemporains une teinte de vulgarité et de fausseté, elle relève son roman historique jusqu'au niveau des plus belles œuvres; que la même constitution d'esprit lui enseigne le style sarcastique et violent avec le style tempéré et simple, l'acharnement et l'âpreté de la haine avec les effusions et les délicatesses de l'amour. Le mal et le bien, le beau et le laid, le rebutant et l'agréable, ne sont donc en lui que des effets lointains, d'importance médiocre, nés par la rencontre de circonstances changeantes, qualités dérivées et fortuites, non essentielles et primitives, formes diverses que des rives diverses peignent dans le même courant. Il en est ainsi pour les autres hommes. Ni leurs vices ni leurs vertus ne sont leur nature; ce n'est point les connaître que les louer ou les blâmer; ni l'approbation ni la désapprobation ne les définissent; les noms de bon et de mauvais ne nous disent rien de ce qu'ils sont. Mettez Cartouche dans une cour italienne du xve siècle; il sera un grand homme d'État. Transportez ce noble, ladre et d'esprit étroit, dans une boutique; ce sera un marchand exemplaire. Cet homme public, d'une probité inflexible, est dans son salon un vaniteux insupportable. Ce père de famille si humain est un politique imbécile. Changez une vertu de milieu, elle devient un vice; changez un vice de milieu, il devient une vertu. Regardez la même qualité par deux en-

droits; d'un côté elle est un défaut, de l'autre elle est un mérite. L'essence de l'homme se trouve cachée bien loin au-dessous de ces étiquettes morales : elles ne désignent que l'effet utile ou nuisible de notre constitution intérieure ; elles ne révèlent pas notre constitution intérieure. Elles sont des lanternes de sûreté ou d'annonce appliquées sur notre nom pour engager le passant à s'écarter ou à s'approcher de nous; elles ne sont point la carte explicative de notre être. Notre véritable essence consiste dans les causes de nos qualités bonnes ou mauvaises, et ces causes se trouvent dans le tempérament, dans l'espèce et le degré d'imagination, dans la quantité et la vélocité de l'attention, dans la grandeur et la direction des passions primitives. Un caractère est une force comme la pesanteur ou la vapeur d'eau, capable par accident d'effets pernicieux ou profitables, mais dont la nature est indépendante de ces effets pernicieux ou profitables, et qu'on doit définir autrement que par la quantité des poids qu'il soulève ou par la valeur des dégâts qu'il cause. C'est donc méconnaître l'homme que de le réduire, comme fait Thackeray et comme fait la littérature anglaise, à un assemblage de vertus ou de vices; c'est n'apercevoir de lui que la surface extérieure et sociale; c'est négliger le fond intime et naturel. Vous trouverez le même défaut dans leur critique, toujours morale, jamais psychologique, occupée à mesurer exactement le degré d'honnêteté des hommes, ignorant le mécanisme de nos sentiments et de nos facultés; vous trouverez le même défaut dans leur religion, qui n'est qu'une émotion ou une discipline, dans leur philosophie, comblée de

sermons, vide de métaphysique, et si vous remontez à la source, selon la règle qui fait dériver les vices des vertus et les vertus des vices, vous verrez toutes ces faiblesses dériver de leur sévérité morale, de leur supériorité pratique et de leur génie social.

Janvier 1856.

LES JEUNES GENS DE PLATON.

Le laid est beau sans doute, mais le beau est plus beau. Boileau Despréaux, ce célèbre romantique, a bien osé dire :

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Aimable ? La rime ici fait dire une sottise à la raison. Il n'y a d'objets aimables que ceux qu'on peut aimer; voilà pourquoi je demande au lecteur de passer une demi-heure avec les jeunes gens de Platon. J'ai encore une autre excuse : ce monde moderne est fort triste, parce qu'il est fort civilisé. Chacun y fait effort; chacun peine et travaille de corps et d'esprit, et les œuvres d'art, qui devraient nous calmer, nous agitent, depuis que nos poëtes cherchent ce qui intéresse, non ce qui est beau, et se font artisans de passion, non de bonheur. Platon est plus heureux ; l'antiquité est la jeunesse du monde, et partant la nôtre. Reportons-nous vers ces belles années que nous n'avons pas vécues, et jouissons-en du moins par le souvenir.

Quoique philosophe, il fut poëte. Un Grec eût été bien embarrassé de ne pas l'être. Parménide, le

Spinoza du temps, écrivit son système en vers, et ces vers sont beaux. Platon mit ses syllogismes en conversations, et fit de ses théories une peinture de mœurs. Il est le seul parmi les philosophes qui ait su donner la vie à des dissertations. Les Théotime de Malebranche, les Philalèthe de Leibnitz, sont des abstractions sous des noms d'hommes. Ces fictions ôtent le naturel sans apporter l'intérêt, et les raisonnements plairaient mieux sans les raisonneurs. Le dialogue n'est là qu'un ornement d'emprunt, ajouté après coup, par un effort d'imagination, pour cacher la sécheresse du sujet et ne pas effaroucher le lecteur. Au contraire, si Platon représente des personnages, c'est qu'il les copie; s'il écrit des dialogues, c'est qu'il en écoute. Il trouve le beau en peignant le vrai, et, parce qu'il est historien, il est poëte : car la philosophie naquit en Grèce, non comme chez nous dans un cabinet et parmi des paperasses, mais en plein air, au soleil, lorsque, fatigués de la palestre et appuyés contre une colonne du gymnase, les jeunes gens conversaient avec Socrate sur le bien et sur le vrai.

On peut s'arrêter un instant devant ces contemporains de Périclès, qui, la première année de la guerre, disait sur leur tombe : « L'année a perdu son printemps. »

I

Platon a pris plaisir à figurer aux yeux les plus jeunes, ceux en qui la pensée pour la première fois s'éveille, et qui sont encore presque enfants. Son style

si aisé, si doux, presque fluide, convient pour peindre ces âmes molles et tendres, ces corps flexibles. Corrége eut le même don et le même amour. La beauté naissante est la plus belle, simple et riante comme le premier rayon du jour.

On les rencontre partout, dans les palestres, sous les portiques, dans l'agora, interrogeant Socrate et lui répondant sur tous les sujets avec une liberté entière. « On les laisse, comme de jeunes chevaux consacrés aux dieux, paître et errer au hasard, pour voir s'ils trouveront la sagesse et la vertu. » Jusqu'à ce moment, ils n'ont eu qu'une éducation de poëtes et d'athlètes. Ils ont passé la journée dans le gymnase à lutter, à sauter, à courir; ils ont répété des vers de Tyrtée et d'Homère, et chanté des hymnes. « Les enfants d'un même quartier, dit Aristophane, allaient chez le maître de cithare, marchant ensemble et en bon ordre, nus, quand même la neige serait tombée comme de la grosse farine. Là, ils apprenaient l'hymne : « Pallas terrible, qui ravages les villes, » ou : « Un cri qui perce au loin, » et tendaient leur voix avec la forte harmonie que leurs pères leur avaient transmise. Si quelqu'un faisait le bouffon, ou chantait avec des inflexions molles, on le chargeait de coups comme ennemi des Muses. — O jeune homme, dit le Juste dans sa plaidoirie contre l'Injuste, prends-moi hardiment pour ton guide, moi qui suis le meilleur conseil, et tu iras à l'Académie courir sous les oliviers sacrés, couronné de joncs aux fleurs blanches, avec un sage ami de ton âge, respirant l'odeur du smilax, du blanc peuplier, jouissant du loisir et du beau printemps, lorsque l'ormeau mur-

mure auprès du platane. » Ainsi formés, ils commencent maintenant à réfléchir, aidés de Socrate qui « accouche » leurs esprits, et leur donne le plaisir de penser.

Entrés dans le gymnase, dit-il, nous trouvâmes que les jeunes garçons avaient sacrifié, et que les cérémonies étaient déjà presque achevées. Ils jouaient aux osselets et étaient tous parés; la plupart s'amusaient au dehors, dans la cour; quelques-uns, dans un coin du vestiaire, jouaient à pair impair avec un grand nombre d'osselets qu'ils prenaient dans des corbeilles. D'autres alentour les regardaient, et parmi eux Lysis, qui se tenait debout dans un groupe de jeunes gens et d'enfants, la couronne sur la tête, d'une figure vraiment rare, et digne d'être appelé non-seulement beau, mais beau et bon. Pour nous, nous allâmes nous asseoir du côté opposé, où l'on était tranquille, et nous commençâmes à nous entretenir sur quelque sujet. Lysis se retournait souvent pour nous regarder, et on voyait bien qu'il désirait venir auprès de nous; mais il était embarrassé et n'osait approcher tout seul. En ce moment, Ménexène, qui revenait de la cour, entra tout en jouant, et, dès qu'il me vit avec Ctésippe, il vint s'asseoir auprès de moi; Lysis le suivit et s'assit à côté de lui; les autres s'approchèrent aussi. Alors je levai les yeux vers Ménexène et je lui dis : « O fils de Démophon, lequel de vous deux est le plus âgé? — Nous ne sommes pas d'accord là-dessus, répondit-il. — Et si je demandais lequel est le plus brave, vous contesteriez aussi? — Certainement. — Et lequel est le plus beau? encore de même? » Tous deux se mirent à rire. « Je ne vous demande pas lequel est le plus riche; car vous êtes amis, n'est-ce pas? — Très-grands amis, dirent-ils. — En effet, on dit que tout est commun entre amis, de sorte qu'en fait de richesse, il n'y a pas de différence entre vous, si vous êtes amis comme vous le dites. » Ils l'accordèrent.

Cela est généreux et charmant; aussi voyez de

quel ton Socrate parle de cette amitié, comme il félicite ces enfants, avec combien de grâce, de bonhomie et de tendresse :

Depuis mon enfance, je me trouve désirer un bien, comme les autres hommes qui tous en désirent un, chacun le sien. Car celui-ci désire des chevaux, celui-là des chiens, l'un des richesses, l'autre des honneurs. Pour moi, à l'égard de toutes ces choses, je suis fort tranquille; mais je souhaite très-ardemment acquérir des amis, et j'aimerais mieux avoir un bon ami que la meilleure caille et le meilleur coq de la terre, oui par Jupiter, et que le plus beau cheval et que le plus beau chien. Et par le chien! je voudrais, je crois, posséder un ami plutôt que le trésor de Darius, plutôt que Darius lui-même, tant je suis désireux d'amitié. Aussi en vous voyant, Lysis et toi, je suis tout surpris, et je vous trouve heureux de ce qu'étant si jeunes, vous avez été capables d'acquérir un tel bien si aisément et promptement.

Là-dessus Socrate engage l'entretien et fait trouver à Ménexène ce qu'est l'amitié et ce qu'elle n'est pas. Lysis est si attentif qu'il oublie qu'on ne l'interroge point, et répond tout d'un coup à la place de son compagnon. « Aussitôt il rougit, et il me parut que ce mot lui était échappé malgré lui, tant il appliquait fortement son esprit aux choses qu'on disait. En effet on voyait bien à son air qu'il écoutait de toute sa force. »

Il a autant de franchise que de pudeur. Sur les questions de Socrate, il raconte sans embarras combien de choses son père lui défend, comment il est forcé d'obéir à son gouverneur, à tous ses maîtres. « Lorsque tu reviens à la maison, auprès de ta mère, te laisse-t-elle, pour te rendre heureux, faire ce qu'il te plaît de sa laine ou de son métier, si elle travaille?

Ou bien t'empêche-t-elle de toucher à la navette et aux autres instruments du tissage? — Par Jupiter, dit-il en riant, Socrate, non-seulement elle m'en empêche, mais je serais battu si j'y touchais. » Et il avoue de bon cœur qu'il ne sait presque rien encore, qu'il a grand besoin de ses maîtres. En ce moment revient Ménexène, qui était sorti un instant; Lysis, jugeant utile ce qu'il vient d'entendre, se penche vers Socrate, et lui dit tout bas très-naïvement et très-affectueusement : « O Socrate, ce que tu viens de me dire, dis-le aussi à Ménexène. » Ce mot fait sourire, mais avec complaisance; l'enfant est si bon et si sincère, que tous les mouvements de son âme le font aimer.

Ce que j'aime ici, c'est la nature. Ces enfants s'y laissent aller; elle fait tout en eux. Que nous sommes loin d'elle! Les hommes se sont formés, je le veux, mais ils se sont déformés; vingt siècles de préceptes pèsent sur nos têtes. On trouvait Joas naturel au XVIIe siècle, et le pauvre petit, âgé de huit ans, infligeait à la reine Athalie des sentences morales :

> Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Ou des axiomes théologiques :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Écartez ces livres, fermez ce piano, ne contez à l'enfant que des contes; qu'il coure au soleil, dans le jardin, qu'il regarde les plantes, les bêtes et les beaux nuages. Ne détruisez pas sous une discipline la beauté native de son corps et de son âme. Ce sang

nouveau qui court dans ces jeunes veines et vient tendre cette peau si fraîche, cette chair rosée où semble vivre encore le lait maternel, ces grands yeux attentifs, cette pensée curieuse et mobile, ce mouvement souple et incessant, cette joie de vivre et de comprendre, cet abandon de soi-même à soi-même : voilà l'homme primitif, tout voisin de sa source, encore parent des êtres inférieurs, simple et heureux comme l'eau qui coule, et se ploie autour des roches, et bruit du plus doux murmure, et s'étale riante sous les agiles rayons du soleil. Il parut en Grèce à l'origine de la pensée et de l'histoire ; chaque fois que notre civilisation nous lasse, nous revenons à lui ; Rabelais, Rousseau y sont remontés ; mais j'apprends moins à lire *Gargantua* ou *l'Émile* qu'à regarder les jeunes gens des Dialogues ou le petit Cyrus de Xénophon.

Mais déjà les jeunes garçons se font disciples des sophistes ; ils courent vers la science qu'ils ont une fois goûtée, d'un élan impétueux et aveugle. Quand pour la première fois on désire, on désire de tout son cœur, sans seulement regarder si la chose est difficile ou impossible. On ne doute pas de soi, parce qu'on n'a pas mesuré ses forces ; il semble qu'il n'y a pas d'intervalle entre le but et le souhait, qu'il suffit d'étendre la main pour l'atteindre, qu'espérer c'est avoir. Et qu'y a-t-il de plus beau et de plus doux que ce développement audacieux des facultés et des passions, lorsqu'elles se portent vers la science ? Rappelons-nous l'âge où, pour la première fois, nous avons entrevu des vérités générales, non pas enseignées par nos maîtres ou apprises dans nos livres,

mais découvertes par nous, les filles aînées de notre esprit, les plus chères, si charmantes que nulle joie depuis n'a pu effacer ni égaler le souvenir de ce premier bonheur. C'est vers quatorze ou quinze ans qu'on les trouve. Elles sont incomplètes, fausses, qu'importe? Vingt autres les avaient rencontrées avant nous, qu'importe encore? Elles nous appartenaient bien véritablement, puisque nous les avions inventées comme eux et que nous ne nous savions pas de devanciers. L'esprit, à ce moment, part d'un essor subit; cette force imprévue dont il n'avait pas conscience, et qui depuis longtemps s'était accumulée en lui sans qu'il la sentît, se déploie, et l'emporte à travers toutes les pensées, toutes les vérités et toutes les erreurs. On touche à toutes choses en véritable enfant, témérairement, en tranchant d'un coup des difficultés que plus tard on trouvera invincibles; mais on croit les avoir vaincues, et cette joie de vaincre n'est attristée ni par la prévision d'une défaite, ni par le sentiment d'une faiblesse, ni par la satiété de la jouissance, ni par la fatigue de l'effort. C'est la force et le plaisir d'un homme qui, assis depuis sa naissance, s'élancerait pour la première fois dans une plaine ouverte, ravi de la liberté de sa course, de la variété des objets, de l'éclat de la lumière, enivré par les ondées de sang généreux qui font battre ses veines et palpiter sa poitrine. Je ferais bien mieux de me taire : Platon, qui a tout dit, a dit cela divinement. Je le traduis, et qu'on me pardonne. « Le jeune homme qui pour la première fois a goûté de cette source s'en réjouit comme s'il avait trouvé un trésor de sagesse; il se sent transporté de plaisir. Il est

charmé de remuer tous les discours, de ramasser tantôt toutes les idées et de les mêler en une seule, tantôt de les dérouler et de les diviser en parcelles, de jeter dans l'embarras d'abord et surtout lui-même, ensuite tous ceux qui l'approchent, jeunes, vieux, gens de son âge, quels qu'ils soient, sans épargner son père, ni sa mère, ni aucun de ceux qui l'écoutent; ce n'est pas assez pour lui de s'en prendre aux hommes; peu s'en faut qu'il n'attaque tous les êtres vivants. Il ne ferait pas grâce aux barbares, s'il trouvait seulement un interprète. »

Cette peinture est un mélange de raillerie et d'enthousiasme. Il admire ses jeunes gens et s'en moque. Voyez maintenant cette folie charmante mise en comédie :

Au point du jour, Hippocrate, fils d'Apollodore, frappa très-fort à la porte avec son bâton. Quelqu'un ayant ouvert, il entra aussitôt en toute hâte, et, parlant très-haut : « O Socrate, dit-il, es-tu éveillé ou dors-tu? » Je reconnus sa voix et je lui dis : « Eh bien! Hippocrate, qu'apportes-tu de nouveau? — Rien que de bon. — Fort bien; mais qu'est-ce, et pourquoi es-tu venu à cette heure? — Protagoras, dit-il, est arrivé. »

Ne dirait-on pas que le grand roi vient d'aborder au Pirée?

« Que t'importe? lui dis-je. Est-ce que Protagoras t'a fait quelque tort? » Il répond en riant : « Oui, par les dieux, Socrate, puisqu'il est sage tout seul, et ne me fait point part de sa sagesse! — Mais, par Jupiter, si tu lui donnes de l'argent et que tu le persuades, il te rendra sage, toi aussi. — Plût à Jupiter et aux dieux que la chose en fût là! Je n'épargnerais rien ni de mon bien ni de celui de mes amis. Mais c'est pour cela même que je viens te trouver à présent, afin que tu lui

parles de moi. Car, outre que je suis trop jeune, je n'ai jamais vu Protagoras, et je ne l'ai jamais entendu ; j'étais encore enfant lorsqu'il vint ici pour la première fois. Mais, Socrate, tous le louent, et disent qu'il n'y a point d'homme plus habile dans la parole. Que n'allons-nous vers lui, afin de le trouver encore au logis? Il loge, à ce qu'on m'a dit, chez Callias, fils d'Hipponicus; oui, allons. — Pas encore, mon ami, il est trop matin; mais levons-nous et allons dans la cour. Nous passerons le temps à nous promener jusqu'à ce qu'il soit jour; puis nous irons : ordinairement Protagoras reste au logis; ainsi ne crains rien, nous le trouverons selon toute apparence. »

Là-dessus, Socrate interroge Hippocrate, qui est plus ardent qu'avisé, et le met dans l'embarras ; il lui montre que l'élève d'un peintre devient peintre, et celui d'un joueur de flûte joueur de flûte, si bien que le disciple prend toujours le nom du maître qui l'instruit et de l'art qu'on lui enseigne. Puis il lui demande ce qu'il veut devenir, en prenant des leçons de Protagoras. Et lui, rougissant (car il y avait déjà un peu de jour, en sorte qu'on voyait son visage) : « Si cet art est semblable aux autres, il est évident que je veux devenir un sophiste. » Après cette petite moquerie, Socrate lui fait voir combien il est inconsidéré et précipité, et l'ayant ainsi muni de réflexions, il le conduit chez Protagoras.

Nous arrivâmes en causant dans le vestibule. Mais le portier, un eunuque, nous entendit, ce me semble; et il paraît qu'à cause de la multitude des sophistes, il est en colère contre ceux qui viennent à la maison. Quand nous eûmes frappé à la porte, il ouvrit, et nous ayant vus : « Allons, dit-il, des sophistes ! Il n'a pas le temps. » Et ce disant, des deux mains il poussa la porte de tout son cœur, aussi fort

qu'il put. Nous frappâmes de nouveau; et il nous répond la porte fermée : « Hommes, n'avez-vous point entendu qu'il n'a pas le temps? — Mais, mon ami, lui dis-je, nous ne venons pas pour Callias, et nous ne sommes pas sophistes, ne crains rien. C'est pour voir Protagoras que nous sommes venus. Annonce-nous à lui. »

Avec tout cela, l'homme eut bien de la peine à nous ouvrir la porte. Lorsque nous fûmes entrés, nous trouvâmes Protagoras qui se promenait sous l'avant-portique, et tout près de lui; d'un côté, Callias, fils d'Hipponicus, et son frère de mère Paralus, fils de Périclès, et Charmide, fils de Glaucon; de l'autre côté, Xanthippe l'autre fils de Périclès, Philippide fils de Philomèle, et Antimère, de Mende, le plus fameux des disciples de Protagoras, qui apprenait pour exercer l'art de son maître et afin d'être sophiste. Derrière eux marchait une troupe de jeunes gens qui écoutaient ce qu'on disait. La plupart paraissaient étrangers et du nombre de ceux que Protagoras emmène de toutes les villes où il passe, en les charmant de sa voix comme Orphée; et eux charmés le suivent au son de sa voix. Il y avait aussi quelques Athéniens dans ce chœur. Pour moi, voyant cette belle troupe, je fus tout réjoui, tant ils prenaient garde de ne jamais se trouver devant Protagoras de peur de le gêner. Lorsqu'il se retournait avec ceux de sa compagnie, ils s'ouvraient en bel ordre de çà et de là, puis, faisant le tour, ils se remettaient toujours par derrière de la plus belle façon du monde.

Aussi, lorsque les jeunes gens revenaient à la maison, séduits par l'exemple, ils priaient leur père de les mettre aux mains de quelque habile sophiste. Ils s'enflammaient d'eux-mêmes dans leurs entretiens, et cet amour contagieux du raisonnement alarmait les pères. Démodocus vient consulter Socrate pour son fils Théagès. « Quelques jeunes gens, dit-il, de sa tribu et de son âge, qui descendent dans la ville, lui répètent certains discours qui le troublent, et il leur

porte envie. Depuis longtemps, il me tourmente, en me disant que je dois prendre soin de lui et donner de l'argent à un des sophistes qui le rende sage. Moi, je pense que, s'il va chez eux, il ne s'exposera pas à un petit danger. Jusqu'ici, je l'ai maintenu par mes avertissements; mais je ne le peux plus maintenant. Ainsi, je pense que le meilleur est de lui céder, de peur qu'il ne fréquente quelqu'un sans moi et ne se corrompe. »

Le jeune garçon se fâche un peu contre son père qui lui résiste, et, quand Socrate lui demande dans quelle science il veut être instruit :

« Mon père le sait bien, Socrate, je le lui ai dit souvent; mais il te parle exprès ainsi, comme s'il ne savait pas ce que je désire. C'est par ce moyen et par d'autres encore, qu'il s'oppose à moi et ne veut pas me laisser aller chez un maître. »

On voit que la famille n'est pas gouvernée à Athènes comme à Rome. Elle y est fondée sur l'affection plutôt que sur l'obéissance. Le père n'y est pas un roi, mais presque un égal. Rien ne gêne ni n'arrête les mouvements de ces âmes nouvelles. La nature humaine se montre en eux tout entière, telle qu'elle est, et toute nue. Un peu plus loin, Théagès dit qu'il veut apprendre l'art du commandement pour être le chef de l'État. « Mais quoi, dit Socrate, tu veux donc être tyran? — Sans doute, je souhaiterais être le tyran de tous les hommes, ou du moins du plus grand nombre possible. Et toi aussi, je pense, et tous les autres hommes, et peut-être même devenir dieu. » Le dieu en Grèce n'est pas un être tout-puissant, mystérieux, reculé dans l'infini hors des atteintes de

l'homme : il n'est que l'homme même, plus beau, plus fort, immortel. Ceci ajoute encore un trait au caractère de ces jeunes gens. Leur âme n'a pas été accablée dès l'enfance sous la pensée d'un pouvoir unique et formidable. Ils n'ont rien vu dans le monde réel ni dans le monde imaginaire qui les opprimât de sa grandeur. Hérodote raconte que les habitants d'une ville de Sicile adorèrent un jeune homme pour sa beauté et le mirent au rang des dieux. Il n'y a point en Grèce de disproportion entre le dieu et l'homme. De là ces désirs hardis et cette fière attitude. Ils n'ont jamais appris ni à craindre ni à fléchir.

Mais l'amour de la justice, naturel à l'homme, est au fond de leur cœur, et ils y reviennent d'eux-mêmes.

« Je ne voudrais pas commander par force ni comme les tyrans, dit Théagès, mais du consentement des citoyens, comme les hommes illustres de la ville. »

Ces sentiments plaisent d'autant plus que ces enfants disent d'abord tout ce qu'ils sentent, et surtout comme ils le sentent. Une seule de leurs paroles réfute ceux qui déclarent l'homme mauvais par nature. La bonté est la première entre nos inclinations primitives. Platon peintre pense, comme Platon philosophe, que l'idée divine et immortelle, qui fait notre âme, témoigne de son origine. Il l'honore par ses personnages comme par ses théories, et prouve sa croyance par la science et par l'art.

Considérez maintenant l'esprit de ces enfants, dont vous connaissez le caractère. Platon l'a marqué d'une main délicate et légère dans le portrait de Pro-

tarque et de quelques autres. Ils inventent peu d'eux-mêmes, ils sont trop jeunes encore; parfois cependant ils rencontrent des mots heureux et tournent leurs jugements d'une façon agréable. Mais un signe particulier de pénétration et de curiosité, est qu'ils suivent sans se lasser les plus longues discussions sur les matières les plus abstraites, et se divertissent à des questions toutes viriles. Ils ne sentent pas le poids des idées; ils courent sous la lourde cuirasse de la dialectique. Quand Achille essaye les armes de Vulcain, il semble, dit Homère, qu'elles le soulèvent comme des ailes. Dès le premier jour aussi, « leurs pieds agiles les emportent » dans la science, et ils manient sans effort la vérité. Ils exhortent Socrate à continuer, ils l'empêchent de s'en aller, ils ne veulent pas qu'il retranche rien de l'entretien. Pourtant cette violence est aimable; de temps en temps, au milieu de cette attention soutenue et parmi ce grand désir de philosophie, partent des éclats de gaieté enfantine :

« Ne vois-tu pas, Socrate, notre multitude, et que nous sommes tous jeunes, et ne crains-tu pas que nous ne fondions sur toi avec Philèbe, si tu nous insultes ? » — Chez nous quand un homme en philosophant laisse échapper un sourire, on se scandalise, chacun crie haro, et répète tout bas ou tout haut : « Cet homme-là déshonore la philosophie; il est incapable de jamais bien raisonner. »

Mais, ce qui est surtout admirable, c'est que, dans ces longues séries de raisonnements enchaînés, l'auditeur ne détourne jamais le discours à droite ni à gauche et se tient toujours dans la question proposée.

Cette suite des idées nous manque. Essayez de discuter avec quelqu'un; vingt fois vous êtes obligé de le ramener au sujet. Notre esprit est trop bondissant : nous courons trop par brusques saillies; nous voyons subitement une vive lueur de vérité, et nous voilà lancés de ce côté, oubliant tout ce que nous avons fait de l'autre, rompant notre ouvrage au moment où un seul effort allait l'achever. Platon n'invente pas cette liaison qu'il donne aux idées de ses personnages; vous trouverez le même ordre et la même justesse dans Homère. L'esprit ionien est la logique vivante, et dès ses premières œuvres on devine qu'il est l'ouvrier prédestiné de la science humaine. Comparez, par exemple, les deux sources primitives de notre civilisation, Homère et la Bible. Dans l'une les pensées sont coupées, séparées les unes des autres, poussées violemment au dehors comme par les bouillonnements inégaux d'une âme qui fermente et ne sait pas se contenir. Les alliances de mots y sont étranges, les métaphores excessives; les images noient les idées. L'homme, oppressé par les sensations qui montent à son cerveau comme un vin fumeux, n'aperçoit pas la pure lumière du vrai; la chair et le sang se troublent en lui; il menace, il tressaille de joie, il souffre, il crie, il ne raisonne pas. Dans le vieux poëte grec, les héros développent de longs récits sur le champ de bataille avant de se donner des coups de lance. Ils expliquent tout, ils ne laissent rien d'obscur, ils ne touchent point une idée sans avoir traversé toutes celles qui précèdent. Jamais le lecteur n'a besoin d'effort pour entendre leurs pensées. Elles se suivent une à une, comme les flots d'un

beau fleuve limpide, et se portent d'un cours égal et continu vers un but qu'on aperçoit d'abord. Platon n'est qu'un historien exact lorsqu'il donne à ses jeunes gens l'instinct du vrai et le talent naturel de bien penser.

Protarque et la plupart d'entre eux ont deux traits qui paraissent contraires, qui pourtant s'accordent, et dénotent à la fois l'enfance et l'excellence de l'esprit.

L'un est l'aveu ingénu de leur ignorance et de leurs incertitudes : ils se défient d'eux-mêmes, ils n'osent prendre sur eux de résoudre les questions difficiles; ils se laissent guider par Socrate et le suivent docilement.

L'autre point est la liberté et l'assurance parfaite avec laquelle ils donnent leur avis, lorsqu'ils ont bien entendu ce qu'on leur demande. Ils trouvent naturel de juger par eux-mêmes et non par l'autorité d'autrui. N'est-il pas plaisant et touchant de voir un enfant de quinze ans dire de bonne foi et sans nulle prétention à Socrate : « Selon moi, Socrate, ceci est tout à fait bien dit? » C'est que tous les esprits ont les mêmes droits devant la vérité; personne n'a dans ce pays d'autre roi que soi-même : c'est la patrie de la liberté. Socrate le sait, et sa méthode consiste à instruire l'esprit, et non les oreilles de l'élève; il ne dicte rien en maître, d'une voix commandante et du haut d'une chaire; il veut que l'auditeur trouve lui-même tout ce qu'il croira; qu'interrogé, il invente ses croyances et ne récite pas celle des autres. Cette manière d'enseigner convenait au génie grec; car les Athéniens aimaient autant la liberté dans la science

que dans la politique, et voulaient gouverner leurs opinions comme leurs affaires. Aussi « leur âme vagabonde voltigeait dans les prairies des Muses, » et, cherchant le vrai sur tous les chemins, amassait pour la postérité la plus ample récolte de connaissances. Ajoutez que Socrate ne leur présentait pas la science sèche et aride. Pour attirer les esprits poétiques, il s'attardait parmi des fables et des allégories riantes, et couvrait ses idées de paroles splendides, leur disant par exemple :

« Puisque tu veux qu'il y ait trois sortes de vies, suppose, pour nous servir de plus beaux noms, que l'une soit de l'or, l'autre de l'argent, la troisième, ni l'un ni l'autre. »

Il se faisait mythologue et parlait comme Homère :

« Invoquons les dieux, Protarque, en mêlant la volupté avec la sagesse, que ce soit Bacchus ou Vulcain, ou quelque autre dieu qui préside à ce mélange. Comme certains échansons, nous avons deux fontaines : celle du plaisir, qu'on peut comparer à une fontaine de miel ; celle de la sagesse, source sobre qui ne contient pas de vin, et d'où sort une eau austère et salutaire ; il faut nous efforcer de les mêler ensemble le mieux qu'il se pourra. »

On connaît maintenant les plus jeunes enfants des Dialogues. Laissons-les « dans la poétique vallée de Platon, » se promener, jouer, causer et se rappeler les paroles d'or de Socrate. On peut, si l'on veut, aller voir l'un d'eux au Musée. C'est un jeune athlète qui tient à la main une branche de laurier, d'une figure calme, point pensive ni expressive, intelligente et belle pourtant, mais où la passion ni la réflexion

n'ont laissé leurs traces. Les bras sont encore faibles ; sans doute le prix qu'il a gagné est celui de la course. Mais rien n'est plus souple que ce corps, rien de plus aisé que les attaches des membres. Tout en lui repose, mais tout est prêt au mouvement. L'œil glisse doucement sur les lignes molles de cette chair jeune et vivante. Il est debout, immobile, ses yeux ne regardent pas. Mais qu'il dise une parole, et dans cette figure sereine vous reconnaîtrez un des compagnons de Ménexène et de Lysis.

II

Dans les jeunes gens qui deviennent hommes, le caractère se marque plus fortement, les passions sont plus vives, la volonté plus arrêtée. Nos sentiments dans l'enfance se répandent de tous côtés, incertains de la route qu'ils prendront; plus tard, accumulés et portés tous vers un même point, ils forment un courant unique, et l'homme se lance à travers la vie par un chemin qu'il sait ou qu'il ignore, mais qu'il ne quitte plus.

Ctésippe est violent et bouillant, surtout pour défendre ceux qu'il aime. Platon a fait de lui un combattant et l'a employé contre les sophistes. Deux disputeurs, Euthydème et Dionysodore, viennent d'arriver à Athènes. Ils annoncent « qu'ils enseignent la vertu. Ils prennent pour disciple quiconque leur donne de l'argent; ni l'âge, ni la lenteur d'esprit, ni les affaires, n'empêchent d'apprendre à leur école. »

Pour en donner la preuve, ils forcent les gens par des questions ambiguës à faire des réponses contradictoires. Les curieux Athéniens viennent rire et s'étonner; Ctésippe en est avec son jeune ami Clinias. Mais lorsque Euthydème, par je ne sais quel raisonnement captieux, a conclu que les amis de Clinias veulent le perdre, Ctésippe indigné se lève et s'écrie : « O étranger de Thurium, si cela n'était pas trop grossier, je dirais : Retombe sur ta tête le mensonge que tu fais sciemment contre moi et contre les autres, en nous imputant, ce qui est impie même à dire, de désirer la mort de Clinias! » Puis il les presse et les accable de paroles amères : « Tu nous injuries, Ctésippe, dit Dionysodore, tu nous injuries. — Non pas moi, par Jupiter! Dionysodore, car je t'aime, et je te conseille comme un ami, et j'essaye de te persuader de ne jamais me dire aussi grossièrement en face que je veux la mort de ceux que j'aime le plus. » Socrate, qui est fort calme et d'une malice plus cachée, arrête la dispute. Mais Ctésippe, irrité, s'acharne après les sophistes, déchire les toiles d'araignée de leurs raisonnements, les poursuit de questions ironiques. Ils se tournent en tous sens, il font cent efforts pour s'échapper. On croirait voir une chasse, tant le jeune homme y met de fougue. Les deux sophistes prétendaient tout savoir. « Au « nom de Jupiter, Dionysodore, donnez-moi une « marque qui puisse me faire reconnaître que vous « dites vrai. — Quelle marque? — Sais-tu combien « Euthydème a de dents, et sait-il combien tu en as? « Si vous dites combien, et s'il se trouve, après que « nous aurons compté, que vous saviez ce nombre,

« nous vous croirons dans tout le reste.» Eux, pensant qu'il se moquait, ne voulaient pas répondre, mais déclaraient savoir toutes choses à mesure que Ctésippe en nommait une. Et Ctésippe les interrogeait sans cesse, et sans rien épargner, sur toutes choses et sur les plus honteuses, leur demandant s'ils les savaient. Ceux-ci, le plus bravement du monde, disaient qu'ils les savaient, allant tête baissée contre la question, comme des sangliers qui se jettent sur le fer. »

Enfin il finit par deviner leur méthode, leur fait une question à double sens, et les force à se contredire en face de leurs disciples et de tous les assistants. Puis avec un grand éclat de rire : « O Euthy-« dème, ton frère a tourné le discours des deux côtés « et l'a perdu, et il est battu. » Clinias se réjouit beaucoup et se mit à rire, de sorte que Ctésippe en devint dix fois plus fort. »

Quelques-uns de ces jeunes gens ont déjà pris les leçons des sophistes, Ménon, par exemple Ils en sont très-fiers, « et se reposent tranquillement et superbement dans le luxe de leur sagesse. » Ils ne peuvent manquer de l'avoir, ils en ont quittance. Socrate les raille avec une gravité imperturbable. Il faut dire que Platon l'enthousiaste est le prince des moqueurs. Il est, comme le veut Pascal, à la fois aux deux extrêmes, et remplit tout l'entre-deux, tour à tour comique et lyrique, et en un instant passant de l'un à l'autre, aussi à son aise sur la terre que dans le ciel. Mais cette moquerie est fine, ces piqûres sont légères, et ce sourire, divin ou ironique, est toujours délicat et charmant.

« Gorgias, dit-il, vous a habitués à répondre sans crainte et magnifiquement lorsqu'on vous demande une chose, comme il convient à des gens qui savent ; lui-même il s'offre à tout le monde pour être interrogé, et ne manque jamais de réponse. Mais ici, mon cher Ménon, le contraire est arrivé. Nous avons comme une sécheresse et une stérilité de sagesse, et la sagesse court bien risque d'avoir quitté ce lieu pour aller chez vous. »

Ménon ne devine pas l'ironie, et, quand Socrate lui demande ce que c'est que la vertu, il répond avec une pleine assurance :

« Cela n'est pas difficile à dire, Socrate. D'abord, si tu veux connaître la vertu d'un homme, il est aisé de voir qu'elle consiste à administrer les affaires de sa ville, et, en les administrant, à faire du bien à ses amis, du mal à ses ennemis, et à prendre garde soi-même de ne rien souffrir de tel. »

Il continue, et répand ainsi devant Socrate « un essaim » de vertus. Il est si novice dans l'art de raisonner, qu'il comprend à peine ce qu'on lui demande. Quand enfin il s'aperçoit qu'il faut donner une définition commune à toutes les vertus, il tombe de faux pas en faux pas « dans tous les trous et dans tous les puits, » et dit, entre autres sottises, que la vertu est le talent de gouverner les hommes. Il paraît que Ménon n'avait jamais été gouverné. A son compte, un maître qui aurait de bons bras, un bon fouet, et qui en userait, serait le plus vertueux des hommes ; je ne sais si les sujets seraient de cet avis.

Le plaisant est qu'il s'étonne de voir ses définitions par terre, et ne s'accuse pas, mais Socrate :

« O Socrate, j'avais déjà entendu dire, avant de te ren-

contrer, que tu ne fais rien autre chose que douter et mettre les autres dans le doute. Voilà qu'à présent, à ce qu'il me paraît, tu me fascines et m'ensorcelles comme un véritable enchanteur, de façon que je suis rempli de doutes. Et, s'il faut un peu plaisanter, tu me sembles parfaitement semblable pour la figure et pour le reste à cette large torpille marine qui engourdit ceux qui l'approchent et la touchent. Il me semble que tu m'as fait quelque chose de pareil, car véritablement je suis tout engourdi de l'âme et de la bouche, et je ne sais que te répondre. Pourtant, plus de mille fois certes j'ai fait toutes sortes de discours sur la vertu devant toutes sortes de personnes, et fort bien, à ce qu'il me paraissait. »

Ménon s'admire de si bonne foi et si franchement qu'on ne lui en veut pas. Ce solide contentement lui donne une sérénité parfaite et une gravité de langage très-louable. Ayant disserté nombre de fois en public, il a pris le ton posé et la dignité oratoire. Sa vanité n'a rien de léger, de gai, ni d'évaporé. Il marche avec un visage sérieux, d'un pas lent, drapé noblement dans son amour-propre. Il aime les mots qui ont un air tragique, les définitions pompeuses. Il donne son opinion d'une voix imposante, en élève de Gorgias, et gouverne la discussion à son caprice, comme s'il était le maître de son interlocuteur.

Un de ces portraits est développé avec plus de soin que les autres, celui d'Alcibiade. Platon y donne un exemple du plus excellent naturel perverti par l'éducation. Que de dons de l'âme et du corps réunis en un seul homme! Quelle beauté, quelles espérances de vertu! Jamais il n'y eut sur la terre de nation pour qui la nature fût plus prodigue ni sur qui elle ait répandu tant d'heureux dons.

« Tu penses, Alcibiade, que tu n'as besoin d'aucun homme en aucune chose, et que tes avantages sont si grands, à commencer par le corps et à finir par l'âme, qu'il n'est personne dont tu ne puisses te passer. Car tu crois d'abord que tu es très-beau et très-grand (et en cela, chacun voit aisément que tu ne mens pas); ensuite, tu es de la race la plus noble dans cette ville, qui est la plus grande des villes grecques, et tu y as, par ton père, beaucoup d'amis et de parents excellents, qui, s'il le fallait, te serviraient. Ceux que tu as par ta mère ne sont ni moins bons ni moins nombreux. Mais une puissance plus grande est celle que tu as par Périclès, fils de Xanthippe, que ton père a laissé pour tuteur à ton frère et à toi, et qui peut faire ce qu'il veut, non-seulement dans cette ville, mais dans toute la Grèce et dans beaucoup de grandes nations barbares. J'ajouterai que tu es riche, quoique tu sembles te glorifier de cela moins que du reste. »

Sans doute, Alcibiade est fier de tant d'avantages; mais il n'est point insolent dans sa vanité; on sourit en l'écoutant, on ne s'irrite pas contre lui. Ses sentiments sont si naturels, et ses paroles si sincères, qu'il est toujours aimable. Écoutez le jeune homme noble qui sait la liste de ses aïeux. Quand Socrate lui rappelle que les rois de Perse et de Lacédémone sont nés de Jupiter :

« Et ma famille, Socrate, remonte à Eurysacès, et celle d'Eurysacès à Jupiter! »

Déjà il fait voir ces passions profondes, ce vaste cœur, cette audace de désirs qui, comme la flamme, montent d'abord au faîte. On reconnaît l'homme qui entraînera son pays dans la guerre de Sicile, qui embrassera de ses espérances Carthage, l'Égypte, la mer entière; que le peuple athénien, son émule et son imitateur, aimera comme une idole; le plus

brillant, le plus téméraire, le plus heureux des généraux et des orateurs, victorieux tour à tour dans les deux partis contraires, détruisant ses victoires par ses victoires, à qui il n'a manqué pour être le plus grand homme de la Grèce que d'avoir eu toujours Socrate auprès de lui.

« Si quelqu'un des dieux te disait : « O Alcibiade, lequel « aimes-tu mieux, ou bien de vivre avec les avantages que tu « as à présent, ou bien de mourir à l'instant, s'il ne t'est pas « permis d'en acquérir de plus grands? » je crois que tu aimerais mieux mourir. Dans quelle espérance vis-tu maintenant? je vais te le dire : tu penses que, dès que tu paraîtras devant le peuple athénien (et il est probable que ce sera dans peu de jours), tu leur montreras que tu es digne d'être honoré comme ni Périclès ni personne ne l'a jamais été, et qu'après cela tu deviendras tout-puissant dans la ville, et par suite dans toutes les villes grecques, et non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les barbares qui habitent notre continent. Si, à ce moment, ce même dieu te disait que tu seras le premier en Europe, mais qu'il ne te sera pas permis de passer en Asie et d'y être le maître des affaires, tu ne voudrais pas vivre à cette condition, je crois, à moins de remplir pour ainsi dire tous les hommes du bruit de ton nom et de ta puissance. Et je pense que, sauf Cyrus et Xerxès, tu ne fais cas d'aucun homme. »

Ce cœur ambitieux ne désire pas moins la vertu que l'empire. La jeunesse pleine de séve et de force aspire à tout et, dans le large champ de la beauté, veut cueillir toutes les belles choses.

« Que dis-tu du courage? A quel prix consentirais-tu à en être privé? — Je ne voudrais pas même vivre, étant lâche. »

Aussi ce naturel incline vers l'honnêteté, et s'y

attache de lui-même avec ardeur, sitôt qu'on la lui montre :

« Quand donc viendra ce temps, Socrate ? Qui m'instruira ? L'homme qui le fera, avec quelle joie je le verrai ! Qu'il dissipe mes ténèbres et tout ce qu'il voudra, puisque je suis préparé à ne rien fuir de tout ce qu'il me prescrira, quel que soit cet homme, pourvu que je devienne meilleur. »

Une marque plus sûre d'un caractère vraiment bon est qu'il avoue lui-même son ignorance et ses défauts, sans franchise calculée, sans artifice d'orgueil, comme on fait presque toujours pour tirer gloire de son aveu :

« Par les dieux, Socrate, je ne sais moi-même ce que je dis, et il me semble que, sans m'en apercevoir, j'étais depuis longtemps dans le plus honteux état. »

Il ne s'irrite pas contre celui qui l'instruit ; au contraire, il remercie Socrate de ses reproches, et pour le remercier lui met sa couronne sur la tête. Il est religieux, et, quand Socrate l'a rencontré, il allait au temple l'air recueilli, les yeux baissés vers la terre, dans l'attitude de la vénération. Cette piété de l'ancienne Grèce survivait encore dans la jeunesse ignorante et respectueuse, souvenir charmant du passé, qui n'était pour ce beau front qu'une grâce de plus.

Presque enfant, il a le goût le plus sensible et le plus délicat. En véritable Athénien, il ne peut souffrir les termes bas et vulgaires ; il veut que le discours soit riche et choisi. Il est déjà pénétrant, et, quand il tient la vérité, il la serre avec force, et ne se laisse détourner du sujet par aucun artifice. Il est divertissant de voir Protagoras qui s'agite et sue, et, avec

l'aide des autres sophistes, essaye d'éluder les questions de Socrate, mais qui sans cesse est ramené sur le terrain par Alcibiade pour y être battu et confondu.

« Si Protagoras, dit-il, avoue qu'il est plus faible que Socrate dans la discussion, cela suffira à Socrate; sinon, que Protagoras discute en interrogeant et en répondant, et qu'à chaque demande il n'étale pas une longue harangue, déjouant le discours et refusant de donner ses raisons, jusqu'à ce que la plupart des auditeurs aient oublié de quoi il est question. » Un peu plus loin, quand un autre sophiste, Hippias, veut intervenir, il l'arrête, et mène déjà toute la dispute en capitaine habile et impérieux.

Avec tous ces avantages de corps, d'esprit, de cœur, de fortune, de famille, comment est-il tombé dans les derniers des vices, tour à tour flatteur, ennemi, tyran du peuple, lui qui était né pour la philosophie, et dont Socrate fut le maître et l'ami? Tout ce mal vint de la mauvaise éducation et des mœurs d'Athènes. La cause qui ruina l'État corrompit le jeune homme. Il avait appris à lutter, à jouer de la cithare, à chanter les vers des poëtes, mais rien de plus. Son gouverneur était Zopire, vieil esclave de Périclès, le rebut de la maison. Puis, lorsqu'il entra dans les années fougueuses de la jeunesse, il tomba parmi les flatteurs et les séductions de la place publique; ainsi élevé par le peuple, « qui est le plus grand des sophistes, » il oublia la philosophie, passa la nuit en débauches et le jour en intrigues, et finit par ne plus rien désirer que la puissance et le plaisir. En décrivant cet état de l'âme, Platon s'emporte jusqu'aux métaphores les

plus poétiques et les plus audacieuses. Il parle comme Alcibiade agissait : il compare ce désir furieux du pouvoir à un grand frelon ailé, « autour de qui les passions couronnées de fleurs, parfumées d'essences, enivrées de vin et de tous les plaisirs effrénés qui marchent à leur suite, viennent bourdonner, le nourrissant, l'élevant, l'armant enfin de l'aiguillon de l'ambition. Alors ce tyran de l'âme, escorté de la démence, s'agite avec fureur; s'il trouve autour de lui des pensées ou des sentiments honnêtes qui pourraient encore rougir, il les tue et les chasse, jusqu'à ce qu'il ait purgé l'âme de toute tempérance et l'ait remplie de la fureur qu'il amène. » Après ses premiers excès, cette âme ravagée et privée de toute règle a pris ce que Platon appelle les mœurs démocratiques, et, comme un vaisseau sans lest, flotte çà et là à travers toutes les occupations et tous les désirs. « Il vit au jour le jour, contentant le désir qui se présente; tantôt il s'enivre au son des flûtes, puis il boit de l'eau et fait abstinence; tantôt il s'exerce au gymnase; quelquefois il est oisif et n'a souci de rien. D'autres fois, il est philosophe. Souvent il redevient homme d'État, et, s'élançant tout d'un coup, il va dire et faire la première chose qui s'offrira à son esprit. S'il porte envie aux hommes de guerre, il va de ce côté, aux hommes d'argent, de cet autre. Il n'y a ni ordre ni loi dans sa vie; il appelle cela une vie douce, libre, heureuse, et la mène jusqu'au bout. »

Sous toutes ces marques de folie, il y a pourtant toujours les traces de l'ancienne beauté. Il entre dans la salle du banquet, ivre, avec une joueuse de flûte, et vient inviter les convives à boire. Mais ses propos

sont de bon goût, et ses discours ont une grâce naturelle, un tour vif et fin, une aisance et une élégance enrichies de poésie et égayées d'esprit. Il parle de ses amours avec la liberté d'un jeune homme ou d'un Grec : c'est de l'impûdence ou de l'impudeur, je le veux, mais si dégagée de vanité qu'elle est presque aimable. Le cœur est demeuré généreux et juste. « On m'a décerné, dit-il, le prix du courage à Potidée; c'est Socrate qui le méritait, il m'avait sauvé. » Enfin, il avoue le plus franchement du monde sa propre folie et ses propres misères, et par quelle faiblesse il flotte sans cesse entre les deux extrêmes.

« Quand j'écoute Socrate, le cœur me bat encore plus qu'aux Corybantes. Je verse des larmes lorsqu'il parle, et je vois beaucoup d'autres en faire autant. Souvent même ce Marsyas m'a touché au point que la vie que je mène me paraissait insupportable. Et tu ne diras point, Socrate, que, ceci n'est pas vrai; car en ce moment même, je sens bien que si je voulais te prêter l'oreille, je n'y résisterais point, et je serais ému comme d'ordinaire. Il me contraint d'avouer qu'ayant besoin de beaucoup de choses, je me néglige moi-même pour m'occuper des affaires des Athéniens. Aussi je m'enfuis de force, comme d'auprès des Sirènes, me bouchant les oreilles, afin de ne pas vieillir assis à côté de lui. J'éprouve devant lui une chose dont personne ne me croirait capable, la honte. Je rougis devant lui seul : car, je le sens moi-même, je ne puis lui rien opposer, ni dire que je ne dois pas faire ce qu'il me conseille; et pourtant, quand je l'ai quitté, je succombe au désir d'être honoré par le peuple. Je l'évite donc, comme fait un esclave fugitif, et, quand je le vois, je rougis de ce que je lui ai confessé. Souvent je serais content qu'il ne fût plus parmi les hommes. Mais je sais bien que, si cela arrivait, j'en serais encore plus fâché; de sorte que je ne sais commentfaire avec cet homme. »

Cette hésitation d'un noble caractère à demi gâté exprime en abrégé les sentiments incertains d'un peuple balancé entre la sagesse nouvelle et la corruption nouvelle; car jamais mère ne se reconnut mieux dans les traits de son fils que la Grèce dans ceux d'Alcibiade.

Mais il en est d'autres que leur excellent naturel a préservés, ou que la philosophie a déjà « mordus : » Cébès, Glaucon, Adimante, Agathon, qui pourtant aime trop les beaux discours riants et fleuris, et parmi les raisonnements s'oublie à cueillir les roses poétiques. Le plus ardent de tous est Apollodore. Il pousse sa passion à l'extrême, suit en tous lieux Socrate, se nourrit de ses actions et de ses discours, et ne croit pas qu'il y ait une autre vie digne d'un homme.

« Lorsque je parle ou que j'entends parler sur la philosophie, outre le profit que j'y ai, je ressens un plaisir extraordinaire. Mais lorsque ce sont d'autres discours, surtout les vôtres, vous riches et gens d'affaires, je me mets en colère, et j'ai pitié de vous et de vos amis, qui croyez faire quelque chose de bon et ne faites rien qui vaille. Peut-être, de votre côté, me trouvez-vous malheureux, et il me semble que vous pensez vrai. Pour moi, non-seulement je pense, mais je sais certainement que vous l'êtes. — Tu es toujours le même, Apollodore; tu dis toujours du mal de toi et des autres. Il me semble vraiment qu'excepté Socrate, tu trouves tout le monde malheureux, à commencer par toi. D'où as-tu reçu ton surnom de *Furieux*, je n'en sais rien, moi. Mais dans tes discours tu es toujours le même, irrité contre toi et contre les autres, sauf Socrate. »

Cet emporté d'Apollodore continuerait sa diatribe si on ne l'arrêtait. D'autres, plus âgés, sont plus calmes; Phèdre, par exemple, qui pourtant est pas-

sionné pour les discours, et en demande à tout le monde. Socrate le raille joliment sur sa manie. Ces conversations grecques sont toutes françaises, légères, vives, piquantes, et pourtant pleines d'aménité et d'obligeance, sauf les moments où elles tournent brusquement à l'enthousiasme et au dithyrambe. C'est le vol sinueux et agile d'une abeille qu'un coup de vent emporte tout à coup dans le ciel.

« O Phèdre, si je ne connais pas Phèdre, je me suis oublié moi-même. Mais ce n'est ni l'un ni l'autre, et je sais bien que Phèdre, lorsqu'il a écouté les discours de Lysias, n'a pas écouté une fois seulement, mais l'a fait répéter plusieurs fois, et celui-ci a obéi volontiers. Tout cela n'a pas suffi à Phèdre. Il a fini par emporter le cahier afin d'y revoir ce qu'il aimait le plus. Assis depuis ce matin, il n'a pas fait autre chose; puis, fatigué, il est allé se promener. Et par le chien! il savait déjà le discours, j'imagine, à moins qu'il ne fût extrêmement long! Il est sorti des murs afin de le méditer. Puis, ayant rencontré un homme qui a la manie des discours, il s'est réjoui de le voir venir, espérant avoir un compagnon d'enthousiasme, et l'a obligé d'avancer avec lui. L'amateur de discours le priant de parler, il a fait des façons comme s'il n'en avait pas envie; tandis que, s'il n'eût pas eu d'auditeur, il l'eût, à la fin, forcé de l'être. Ainsi, Phèdre, supplie-toi toi-même de faire ce que de toute manière tu feras tout à l'heure. »

Mais Phèdre raille aussi agréablement que Socrate; et, quand il voit que son ami refuse d'improviser un discours sur l'amour, il reprend contre lui ses propres paroles :

« Ne me force pas à dire à mon tour : « O Socrate, si je ne connais pas Socrate, je me suis oublié moi-même; » et encore : « Il avait envie de parler, mais il faisait des façons. » Songe bien

que nous ne nous en irons pas d'ici avant que tu n'aies dit ce que tu as confessé avoir dans le cœur. Nous sommes seuls, dans un lieu désert; je suis le plus fort et le plus jeune. Comprends donc bien ce que je dis, et ne prends pas le parti de parler par force, quand tu peux parler de bon gré. »

On est étonné de trouver la philosophie si peu pédante et si naturelle. On ne lui a point vu ailleurs cette malice spirituelle ni ces grâces simples. On connaissait une vieille ridée, habitante des bibliothèques, les yeux attachés sur des in-folio jaunis. La voilà jeune, souriante, une couronne sur la tête, au bord de l'Ilissus. « Par Junon, dit Socrate, quel bel endroit pour se reposer! Comme ce platane est haut et touffu! et l'agnus-castus, comme il est grand et que son ombrage est beau! Il est dans sa fleur et parfume toute la place! Et sous le platane coule la plus agréable source de l'eau la plus fraîche, comme on en peut juger en y trempant les pieds. C'est un lieu consacré aux nymphes et au fleuve Achéloüs, à ce qu'il semble par les statues et les figures. Vois aussi, je te prie, comme l'air qui souffle ici est suave et tout à fait doux. Il sent l'été et retentit du bruissement des cigales. Mais ce qu'il y a de plus agréable est le gazon en pente douce, en sorte qu'étant couchés notre tête sera très-bien. Ainsi tu nous as parfaitement conduits, mon cher Phèdre. »

Phèdre n'est pas moins passionné qu'Apollodore pour la science. Il dit que ce ne serait pas la peine de vivre si l'on n'avait le plaisir des discours. Il s'élève aux pensées les plus nobles parmi les rires du Banquet, et loue l'amour, guide de la vie honnête, qui n'enseigne que le beau et le bien.

Mais le philosophe voulait peindre un esprit tout philosophique ; il a montré dans Théétète l'auditeur qu'il aurait choisi. Ce jeune homme est géomètre, et, selon la méthode de Platon, passe peu à peu de la notion des figures à la contemplation des pures idées. Déjà, de tous côtés, il cherche la science, embarrassé d'une foule de doutes qui ne retiennent point les esprits ordinaires, et particulièrement des contradictions de la nature sensible. Il a lu les livres de Protagoras, mais il n'en est point satisfait. Il sent que, sous les apparences qui sans cesse s'écoulent, est un fond stable. Derrière les phénomènes « qui roulent entre le néant et l'être, » il entrevoit les formes fixes et les lois éternelles. Enfin il suit sans se fatiguer, et avec une pénétration singulière, le philosophe éléate qui l'interroge sur les matières les plus abstraites. Du seul élan de son esprit, il est déjà monté dans la région des intelligibles. Aussi voyez quel éloge fait de lui son maître, le grave et sage Théodore :

« Ce jeune homme, Socrate, n'est pas beau, et, soit dit sans t'offenser, il te ressemble, ayant le nez relevé et les yeux à fleur de tête, mais cela un peu moins que toi. Sache que, de tous ceux que j'ai rencontrés (et j'en ai connu un très-grand nombre), je n'en ai jamais vu un seul si merveilleusement doué. Car avoir comme lui une facilité singulière pour apprendre, une douceur extrême, et avec cela un courage qui ne le cède à celui de personne, je n'ai jamais vu, je ne vois nulle part tant de qualités dans un seul caractère. Ceux qui, comme lui, sont vifs, pénétrants, et ont une bonne mémoire, sont la plupart du temps précipités dans leurs désirs, ballottés et emportés comme des navires sans lest, naturellement plutôt bouillants que courageux. Au contraire, ceux

qui ont plus de constance dans le caractère abordent lourdement les sciences et oublient vite. Pour lui, il va parmi les sciences et les recherches sans heurt, d'une course unie, rapide, aussi doucement que l'huile qui coule sans bruit, tellement que tu l'admirerais de le voir faire ainsi à son âge. »

Cet endroit est, je crois, le seul où Platon ne mette pas ensemble la beauté et la jeunesse; un artiste comme lui cherche toujours à les unir; c'est le plaisir de son imagination; elle habite d'instinct parmi ces heureuses peintures; elle s'y porte comme une plante vers la lumière, et trouve le portrait de Charmide le dernier et le plus parfait.

« Il me parut admirable pour la taille et pour la beauté. Tout le monde fut frappé et troublé lorsqu'il entra. Qu'il fît cette impression sur nous autres hommes, cela était moins étonnant; mais je remarquai que, parmi les enfants aussi, personne ne regardait autre part, pas même les plus petits, et que tous le contemplaient comme une statue. »

Voilà cette beauté des corps grecs nés d'un sang pur, fils d'une race libre et oisive, nourris dans les gymnases. Aujourd'hui on forme encore des chevaux, mais point d'hommes. Les races sont mêlées; le travail manuel les a gâtées; l'éducation du corps consiste à passer dix heures par jour, courbé sur un pupitre; il ne nous reste que celle de l'esprit. Aussi n'y a-t-il plus de sculpture, et la seule beauté est celle de la tête et de l'expression. Voyez à quoi Socrate attribue celle de Charmide :

« Il est naturel, Charmide, que tu l'emportes sur tous les autres. Car personne ici, je pense, ne pourrait montrer à

Athènes deux autres maisons dont l'alliance puisse produire quelqu'un de plus beau et de meilleur que celles dont tu es issu. En effet, votre famille paternelle, celle de Critias fils de Dropide, a été célébrée par Anacréon, Solon, et par beaucoup d'autres poëtes, comme excellente en beauté, en vertu, et dans tous les biens où l'on met le bonheur. Et de même celle de ta mère : car personne ne parut plus beau ni plus grand que ton oncle Pyrilampe, toutes les fois qu'on l'envoyait en ambassade auprès du grand roi, ou auprès de quelque autre sur le continent. Cette autre maison ne le cède en rien à la première. Étant né de tels parents, il est naturel que tu sois en tout le premier. »

Il a puisé aussi dans son noble sang les dons de l'esprit et de l'âme; ses compagnons disent qu'il est déjà philosophe et poëte; et, pour prendre le mot d'Homère et de Platon, sa mère a engendré un homme heureux : car il a l'intelligence prompte, il n'est point orgueilleux de tant de grands avantages ; sa modestie et sa beauté s'ornent l'une l'autre. Socrate lui demande s'il croit avoir déjà assez de sagesse. « Il rougit d'abord et parut encore plus beau (car cette pudeur convenait à son âge); puis il répondit d'une façon assez noble que pour le présent il ne lui était pas facile de répondre à ce qu'on lui demandait. « Car si je dis que je n'ai pas de sagesse, d'abord il « est étrange de dire de telles choses sur soi-même ; « ensuite je démentirai Critias et les autres qui, selon « lui, me trouvent sage. Si je dis que je le suis et si je « me loue moi-même, cela choquera peut-être, de « sorte que je ne sais que te répondre. » Il élude ainsi une question difficile, et dans tout le reste de l'entretien il ne demeure pas au-dessous de lui-même. Il suit fort bien une discussion subtile, et propose des

définitions assez solides. Un moment on voit sur ses lèvres un fin sourire, lorsque, par une ironie détournée et légère, il engage son cousin Critias à prendre sa place, et le livre aux réfutations de Socrate ; l'esprit est la dernière parure de sa beauté.

On a dû remarquer le calme de ces discours. Cette tranquillité n'exclut pas l'élan ni l'enthousiasme ; elle n'est que la sérénité d'un esprit qui sans effort trouve le vrai, se déploie sans précipitation et jouit de sa force. Les personnages ne s'interrompent pas les uns les autres ; les auditeurs de Socrate suivent tous les détours de la discussion sans la hâter. Ils s'attardent volontiers aux digressions qu'il y mêle ; ils sont de loisir. Lorsqu'ils parlent, ils laissent couler leurs pensées du ton le plus simple et le plus aisé, sans chercher l'esprit ou l'éloquence, suivant la pente unie où ils glissent sans se presser ni se retenir. Ils s'abandonnent à leur nature, qui est belle et qui fait tout bien.

Il me semble que les statues antiques qui nous restent sont un commentaire de ce tableau. Elles expriment, comme les dialogues, la perfection de la race, le plein développement, la jeunesse et l'heureuse sérénité des âmes. Je montrerais au musée celle de Charmide [1]. La beauté du corps est merveilleuse, svelte et fort, d'une proportion exquise. Ces sculpteurs n'eussent jamais fait l'Ève massive ni les trois Grâces charnues de Raphaël. Il est nu, debout, la tête un peu inclinée sur la poitrine, l'air sérieux

1. Collection des plâtres, derrière les statues du Parthénon, à droite, près du colosse.

et calme, immobile comme un être qui se laisse vivre; l'attitude est d'une noblesse étonnante; il semble au-dessus de toute agitation. La tête n'est pas plus expressive que le reste du corps; le spectateur n'est pas attiré, comme dans les figures modernes, par la pensée du front, par la passion du regard ou des lèvres. On contemple aussi volontiers ces pieds agiles et cette forte poitrine que ce beau visage; on est aussi heureux de sentir ce corps vivre que de voir cet esprit penser. La nature humaine ne s'est pas en lui, comme chez nous, développée toute d'un côté; elle est encore en équilibre; elle jouit de ses sensations autant que de ses sentiments, et de sa vie physique autant que de sa vie morale. Les Grecs honorent l'athlète vainqueur comme le poëte ou le philosophe, et les combats de force et d'agilité qui sont chez nous les divertissements de la populace sont chez eux une fête de la nation. Le corps nu est chaste comme tous les vrais antiques. Ce qui rend la nudité impudique, c'est l'opposition de la vie du corps et de celle de l'âme. La première étant abaissée et méprisée, on n'ose plus en montrer les actions ni les organes. On les cache; l'homme veut paraître tout esprit. Ici, il ne rougit de rien, et trouve beau tout ce qui est naturel. Enfin ces yeux sans prunelle conviennent à une tête qui n'est pas expressive. Leur sérénité divine ne descend pas jusqu'à l'action et n'a pas besoin de regard. Peu à peu, en contemplant la statue, on devine son âme. On se rappelle le sérieux profond et le regard vague des chevaux de noble race qui paissent l'herbe et s'arrêtent un instant, levant la tête vers le voyageur qui passe. Une vie sourde se déroule silen-

cieusement dans cet esprit calme ; il ne raisonne pas, il rêve ; de lentes images passent en lui, comme la suite des nuages sur le bleu lumineux du ciel. Mais qu'on considère l'ovale pur et fier de ce visage, on verra que ce jeune homme qui repose est un soldat de Périclès et un disciple de Platon.

Octobre 1855.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DU DUC DE SAINT-SIMON.

I

L'édition[1].

L'éditeur ne met point en tête de ces Mémoires : *Nouvelle édition;* c'est dire que les précédentes n'existent pas; en effet, il le pense, non sans raison. Il y a découvert beaucoup de bévues, dont plusieurs fort amusantes. « Chamillart, disaient-elles, se fit adorer de ses ennemis. » Le grand homme! Comment a-t-il pu faire? Attendez un peu; le vrai texte change un mot : « commis, » au lieu d'ennemis. Vous et moi nous serons aussi habiles que Chamillart quand nous serons ministres; il nous suffira d'un sac d'écus. — D'autres corrections nous humilient. Nous lisions avec étonnement cette phrase étonnante : « Il n'y eut personne dans le chapitre qui ne le louât extrêmement, mais sans louanges. M. de Marsan fit mieux que pas un. » Nous cherchions le secret de ce

1. Par M. Chéruel.

galimatias avec une admiration respectueuse. L'admiration était de trop; le galimatias appartenait aux éditeurs; il y a un point après *extrêmement*. « Mais sans louanges, M. de Marsan fit mieux que pas un. » La phrase redevient sensée et claire.—Les anciens éditeurs, trouvant des singularités dans Saint-Simon, lui ont prêté des bizarreries; on est libéral avec les riches : « La nouvelle comtesse de Mailly, disent-ils, avait apporté tout le gauche de sa province, et *entra* dessus toute la gloire de la toute-puissante faveur de Mme de Maintenon. » Cette métaphore inintelligible vous effarouche; ne vous effarouchez pas. Saint-Simon a mis *enta;* s'il y a là une broussaille littéraire, ce sont les éditeurs qui l'ont plantée. Ils en ont planté bien d'autres, plus embarrassantes, car elles sont historiques : des noms estropiés, des dates fausses, Villars à la place de Villeroy; le comte de Toulouse et la duchesse de Berry mariés avant leur mariage; et, ce qui est pis, des contre-sens de mœurs. En voici un singulier : « Le roi, tout *content* qu'il était toujours, riait aussi. » On s'étonnait de trouver Louis XIV bon homme, guilleret et joyeux compère, et l'on ne savait pas que le manuscrit porte *contenu* au lieu de *content*.—Le pis, c'est que le Saint-Simon prétendu complet ne l'était pas. Les éditeurs l'avaient écourté, comme autrefois les ministres; l'inadvertance littéraire lui avait nui comme la pruderie monarchique. Plusieurs passages, et des plus curieux, manquaient, entre autres les portraits de tous les grands personnages du conseil d'Espagne. Celui-ci, par exemple, était-il indigne d'être conservé? « Escalona, mais qui plus ordinairement portait le nom

de Villena, était la vertu, l'honneur, la probité, la foi, la loyauté, la valeur, la piété, l'ancienne chevalerie même, je dis celle de l'illustre Bayard, non pas celle des romans et des romanesques. Avec cela beaucoup d'esprit, de sens, de conduite, de hauteur et de sentiment, sans gloire et sans arrogance; de la politesse, mais avec beaucoup de dignité; et par mérite et sans usurpation, le dictateur perpétuel de ses amis, de sa famille, de sa parenté, de ses alliances, qui tous et toutes se ralliaient à lui. Avec cela, beaucoup de lecture, de savoir, de justesse et de discernement dans l'esprit, sans opiniâtreté, mais avec fermeté; fort désintéressé, toujours occupé, avec une belle bibliothèque, et commerce avec force savants dans tous les pays de l'Europe, attaché aux étiquettes et aux manières d'Espagne sans en être esclave; en un mot, un homme de premier mérite, et qui par là a toujours été compté, aimé, révéré beaucoup plus que par ses grands emplois, et qui a été assez heureux pour n'avoir contracté aucune tache de ses malheurs militaires en Catalogne. » Ce portrait épanouit le cœur. On s'étonne et on se réjouit qu'il y ait eu un si honnête homme dans un pays si perdu, parmi tant de coquins et d'imbéciles, aux yeux d'un juge si pénétrant, si curieux, si sévère. On loue l'édition, et l'on remarque, en relisant la première page, que l'on aurait pu sans examen la louer sur le titre : c'est M. Chéruel qui a corrigé le texte; c'est M. Sainte-Beuve qui a fait l'introduction.

II

Le siècle.

Il y a des grandeurs dans le XVIIe siècle, des établissements, des victoires, des écrivains de génie, des capitaines accomplis, un roi homme supérieur qui sut travailler, vouloir, lutter et mourir. Mais les grandeurs sont égalées par les misères; ce sont les misères que Saint-Simon révèle au public.

Avant de l'ouvrir, nous étions au parterre, à distance, placés comme il fallait pour admirer et admirer toujours. Sur le devant du théâtre, Bossuet, Boileau, Racine, tout le chœur des grands écrivains, jouaient la pièce officielle et majestueuse. L'illusion était parfaite; nous apercevions un monde sublime et pur. Dans les galeries de Versailles, près des ifs taillés, sous les charmilles géométriques, nous regardions passer le roi, serein et régulier comme le soleil son emblème. En lui, chez lui, autour de lui, tout était noble. Les choses basses et excessives avaient disparu de la vie humaine. Les passions s'étaient contenues sous la discipline du devoir. Jusque dans les moments extrêmes, la nature désespérée subissait l'empire de la raison et des convenances. Quand le roi, quand Monsieur serraient Madame mourante de si tendres et de si vains embrassements, nul cri aigu, nul sanglot rauque ne venait rompre la belle harmonie de cette douleur suprême; les yeux un peu rougis, avec des plaintes

modérées et des gestes décents, ils pleuraient, pendant que les courtisans, « autour d'eux rangés, » imitaient par leurs attitudes choisies les meilleures peintures de Lebrun. Quand on expirait, c'était sur une phrase limée, en style d'académie; si l'on était grand homme, on appelait ses proches et on leur disait :

> Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
> Venez et recevez l'âme de Mithridate.

Si l'on était coupable, on mettait la main sur ses yeux avec indignation, et l'on s'écriait :

> Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
> Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Dans les conversations, quelle dignité et quelle politesse! Il nous semblait voir les grands portraits de Versailles descendre de leurs cadres, avec l'air de génie qu'ils ont reçu du génie des peintres. Ils s'abordaient avec un demi-sourire, empressés et pourtant graves, également habiles à se respecter et à louer autrui. Ces seigneurs aux perruques majestueuses, ces princesses aux coiffures étagées, aux robes traînantes, ces magistrats, ces prélats agrandis par les magnifiques plis de leurs robes violettes, ne s'entretenaient que des plus beaux sujets qui puissent intéresser l'homme; et si parfois, des hauteurs de la religion, de la politique, de la philosophie et de la littérature, ils daignaient s'abaisser au badinage, c'était avec la condescendance et la mesure de princes nés académiciens. Nous avions honte de penser à eux;

nous nous trouvions bourgeois, grossiers, polissons, fils de M. Dimanche, de Jacques Bonhomme et de Voltaire; nous nous sentions devant eux comme des écoliers pris en faute; nous regardions avec chagrin notre triste habit noir, héritage des procureurs et des saute-ruisseaux antiques; nous jetions les yeux au bout de nos manches, avec inquiétude, craignant d'y voir des mains sales. Un duc et pair arrive, nous tire du parterre, nous mène dans les coulisses, nous montre les gens débarrassés du fard que les peintres et les poëtes ont à l'envi plaqué sur leurs joues. Eh! bon Dieu! quel spectacle! Tout est habit dans ce monde. Otez la perruque, la rhingrave, les canons, les rubans, les manchettes; reste Pierre ou Paul, le même hier qu'aujourd'hui.

Allons, s'il vous plaît, chez Pierre et chez Paul : ne craignez pas de vous compromettre. Le duc de Saint-Simon nous conduit d'abord chez M. le Prince, fils du grand Condé, en qui le grand Condé, comme dit Bossuet, « avait mis toutes ses complaisances. » Voici un intérieur de ménage : « Mme la Princesse était sa continuelle victime. Elle était également laide, vertueuse et sotte; elle était un peu bossue, et avec cela un gousset fin qui se faisait suivre à la piste, même de loin. Toutes ces choses n'empêchèrent pas M. le Prince d'en être jaloux jusqu'à la fureur et jusqu'à sa mort. La piété, l'attention infatigable de Mme la Princesse, sa douceur, sa soumission de novice, ne purent la garantir ni des injures fréquentes, ni des coups de pied et de poing, qui n'étaient pas rares. » Il avait couru après l'alliance des bâtards, et, pendant que sa fille était chez

le roi, faisait antichambre à la porte. Nous ne savions pas qu'un prince eût l'âme et les mœurs d'un laquais.

Celui-là est le seul sans doute. Courons chez les princesses. Ces charmantes fleurs de politesse et de décence nous feront oublier ce charretier en habit brodé. « Monseigneur, en entrant chez lui, trouva Mme la duchesse de Chartres et Mme la duchesse qui fumaient avec des pipes qu'elles avaient envoyé chercher au corps de garde suisse. Monseigneur, qui en vit les suites, si cette odeur gagnait, leur fit quitter cet exercice. Mais la fumée les avait trahies. » C'était une gaieté, n'est-ce pas, un enfantillage? — Non pas, c'était une habitude. Elles recommencèrent à plusieurs reprises, et le roi fut obligé de les gourmander à plusieurs reprises. Un jour, Mme la princesse de Conti, à haute voix, devant toute la cour, appela Mme de Chartres « sac à vin. » Celle-ci, faisant allusion aux basses galanteries de l'autre, riposta par « sac à guenilles. » Les effets se devinent. « Mme la duchesse de Bourgogne fit un souper à Saint-Cloud avec Mme la duchesse de Berry. Mme la duchesse de Berry et M. le duc d'Orléans, mais elle bien plus que lui, s'y enivrèrent au point que Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la duchesse d'Orléans, et tout ce qui était là ne surent que devenir. L'effet du vin, par haut et bas, fut tel qu'on en fut en peine, et ne la désenivra point, tellement qu'il fallut la ramener en cet état à Versailles. Tous les gens des équipages le virent, et ne s'en turent pas. » C'était la Régence avant la Régence. Les énormes soupers de Louis XIV et les indigestions de Monseigneur, « tout noyé dans

l'apathie et dans la graisse, » en donnaient un avant-goût.

A tout le moins, le roi se respecte; s'il avale en loup, il mange en monarque. Sa table est noble; on n'y voit point les bouffonneries d'une cour du moyen âge, ni les grossières plaisanteries d'un régal d'étudiants. Attendez; voici un de ses soupers et un de ses convives : « Mme Panache était une petite et fort vieille créature avec des lippes et des yeux éraillés à y faire mal à ceux qui la regardaient, une espèce de gueuse qui s'était introduite à la cour sur le pied d'une manière de folle, qui était tantôt au souper du roi, tantôt au dîner de Monseigneur et de Mme la Dauphine, où chacun se divertissait de la mettre en colère, et qui chantait pouille aux gens à ces dîners-là pour faire rire, mais quelquefois fort sérieusement et avec des injures qui embarrassaient et divertissaient encore plus les princes et les princesses, qui lui emplissaient ses poches de viandes et de ragoûts, dont la sauce découlait tout du long de ses jupes; les autres lui donnaient une pistole ou un écu; les autres des chiquenaudes et des croquignoles dont elle entrait en furie, parce qu'avec des yeux pleins de chassie, elle ne voyait pas au bout de son nez, ni qui l'avait frappée, et c'était le passe-temps de la cour. » Aujourd'hui l'homme qui s'amuserait d'un tel passe-temps passerait probablement pour un goujat de bas étage, et je ne raconterai pas ici ceux qu'on prit avec la princesse d'Harcourt.

On répondra que ces gens s'ennuyaient, que ces mœurs étaient une tradition, qu'un amusement est un accident, qu'au fond le cœur n'était pas vil : « Na-

non, la vieille servante de Mme de Maintenon, était une demi-fée à qui les princesses se trouvaient heureuses quand elles avaient occasion de parler et d'embrasser, toutes filles de roi qu'elles étaient, et à qui les ministres qui travaillaient chez Mme de Maintenon faisaient la révérence bien bas. » L'intendant Voysin, petit roturier, étant devenu ministre, « jusqu'à Monseigneur se piqua de dire qu'il était des amis de Mme Voysin, depuis leur connaissance en Flandre. » On verra dans Saint-Simon comment Louvois, pour se maintenir, brûla le Palatinat, comment Barbezieux, pour perdre son rival, ruina nos victoires d'Espagne. Les belles façons et le superbe cérémonial couvrent les bassesses et les trahisons; on est là comme à Versailles, contemplant des yeux la magnificence du palais, pendant que l'esprit compte tout bas les exactions, les misères et les tyrannies qui l'ont bâti. J'omets les scandales; il y a des choses qu'aujourd'hui on n'ose plus écrire, et il faut être Saint-Simon, duc et pair, historien secret, pour parler de M. de Brissac, du chevalier de Lorraine et de Mme de Valentinois. Là-dessus les Mémoires de Madame nous édifieraient encore davantage. Les mœurs nobles au XVIIe siècle, comme les mœurs chevaleresques au XIIe, ne furent guère qu'une parade. Chaque siècle joue la sienne et fabrique un beau type : celui-ci le chevalier, celui-là l'homme de cour. Il serait curieux de démêler le chevalier vrai sous le chevalier des poëmes. Il est curieux, quand on a connu l'homme de cour par les écrivains et par les peintres, de connaître par Saint-Simon le véritable homme de cour.

Rien de plus vide que cette vie. Vous devez attendre, suer et bâiller intérieurement six ou huit heures chaque jour chez le roi. Il faut qu'il connaisse de longue vue votre visage; sinon vous êtes un mécontent. Quand on demandera une grâce pour vous, il répondra : « Qui est-il? C'est un homme que je ne vois point. » Le premier favori, l'homme habile, le grand courtisan, est le duc de La Rochefoucauld; suivez son exemple. « Le lever, le coucher, les deux autres changements d'habits tous les jours, les chasses et les promenades du roi tous les jours aussi, il n'en manquait jamais, quelquefois dix ans de suite sans découcher d'où était le roi, et sur pied de demander un congé, non pas pour découcher, car en plus de quarante ans il n'a jamais couché vingt fois à Paris, mais pour aller dîner hors de la cour et ne pas être de la promenade. » Vous êtes une décoration, vous faites partie des appartements; vous êtes compté comme un des baldaquins, pilastres, consoles et sculptures que fournit Lepautre. Le roi a besoin de voir vos dentelles, vos broderies, votre chapeau, vos plumes, votre rabat, votre perruque. Vous êtes le dessus d'un fauteuil. Votre absence lui dérobe un de ses meubles. Restez donc, et faites antichambre. Après quelques années d'exercice on s'y habitue; il ne s'agit que d'être en représentation permanente. On manie son chapeau, on secoue du doigt ses dentelles, on s'appuie contre une cheminée, on regarde par la fenêtre une pièce d'eau, on calcule ses attitudes et l'on se plie en deux pour les révérences; on se montre et on regarde; on donne et on reçoit force embrassades; on débite et l'on écoute cinq ou six

cents compliments par jour. Ce sont des phrases que l'on subit et que l'on impose sans y donner attention, par usage, par cérémonie, imitées des Chinois, utiles pour tuer le temps, plus utiles pour déguiser cette chose dangereuse, la pensée. On conte des commérages; on s'attendrit sur l'anthrax du souverain. Le style est excellent, les ménagements infinis, les gestes parfaits, les habits de la bonne faiseuse; mais on n'a rien dit, et pour toute action on a fait antichambre.

Si vous êtes las, imitez M. le Prince. « Il dormait le plus souvent sur un tabouret, auprès de la porte, où je l'ai maintes fois vu ainsi attendre avec les courtisans que le roi vînt se coucher. » Bloin, le valet de chambre, ouvre les battants. Heureux le grand seigneur qui échange un mot avec Bloin! Les ducs sont trop contents quand ils peuvent dîner avec lui. Le roi entre et se déshabille. On se range en haie. Ceux qui sont par derrière se dressent sur leurs pieds pour accrocher un regard. Un prince lui offre la chemise. On regarde avec une envie douloureuse le mortel fortuné auquel il daigne confier le bougeoir. Le roi se couche, et les seigneurs s'en vont, supputant ses sourires, ses demi-saluts, ses mots, sondant les faveurs qui baissent ou qui montent, et l'abîme infini des conséquences. Iront-ils chez eux se reposer de l'étiquette? Non pas; vite en carrosse. Courons à Meudon, tâchons de gagner Dumont, un valet de pied, Francine ou tout autre. Il faut contre-peser le maréchal d'Uxelles, qui tous les jours envoie des têtes de lapin pour le chien de la maîtresse de Monseigneur. — Mais, bon Dieu! en gagnant Monseigneur, ses domestiques, sa maîtresse et le chien de sa maî-

tresse, n'aurais-je point offensé Mme de Maintenon et « son mignon, » M. du Maine, le poltron qui va se confesser pour ne point se battre en Flandre? Vite à Saint-Cyr, puis à l'hôtel du Maine. — J'y pense, le meilleur moyen de gagner les nouveaux bâtards, c'est de flatter les anciens bâtards; pour gagner le duc du Maine, saluons bien bas le duc de Vendôme. Cela est dur, l'homme est grossier. N'importe, marchons chez lui, et bon courage; mon étoile fera peut-être que je ne le trouverai ni par terre, ivre sous la table, ni trônant sur sa chaise percée. — O imprudent que je suis! voir les princes, sans avoir vu d'abord les ministres! Vite chez Barbezieux, chez Pontchartrain, chez Chamillart, chez Voysin, chez leurs parents, chez leurs amis, chez leurs domestiques. N'oublions point surtout que demain matin il faut être à la messe et vu de Mme de Maintenon, qu'à midi je dois faire ma cour à Mme la duchesse de Bourgogne, qu'il sera prudent d'aller recevoir ensuite les rebuffades allemandes de Madame et les algarades seigneuriales de M. le Prince; que je ferai sagement de louer la chimie dans l'antichambre de M. le duc d'Orléans, qu'il me faut assister au billard du roi, à sa promenade, à sa chasse, à son assemblée, que je dois être ravi en extase s'il me parle, pleurer de joie s'il me sourit, avoir le cœur brisé s'il me néglige, répandre devant lui, comme La Feuillade et d'Antin, les effusions de ma vénération et de ma tendresse, dire à Marly, comme l'abbé de Polignac, que la pluie de Marly ne mouille point! — Des intrigues et des révérences, des courses en carrosse et des stations d'antichambre, beaucoup de tracas et beaucoup de vide, l'assujettissement d'un

valet, les agitations d'un homme d'affaires, voilà la vie que la monarchie absolue impose à ses courtisans.

Il y a profit à la subir. Je copie au hasard un petit passage instructif : M. le duc d'Orléans, ayant fait Law contrôleur général, voulut consoler les gens de la cour. « Il donna 600 000 livres à La Fare, capitaine de ses gardes ; 100 000 livres à Castries, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans ; 200 000 livres au vieux prince de Courtenay, qui en avait grand besoin ; 20 000 livres de pension au prince de Talmont ; 6000 livres à la marquise de Bellefonds, qui en avait déjà une pareille, et, à force de cris de M. le prince de Conti, une de 60 000 livres au comte de La Marche son fils, à peine âgé de trois ans. Il en donna encore de petites à différentes personnes. » La belle curée ! Saint-Simon, si fier, y met la main par occasion et en retire une augmentation d'appointements de 11 000 livres. Depuis que la noblesse parade à Versailles en habits brodés, elle meurt de faim, il faut que le roi l'aide. Les seigneurs vont à lui ; il est père de son peuple ; et qu'est-ce que son peuple, sinon les gentilshommes [1] ? — Sire, écoutez mes petites affaires. J'ai des créanciers, donnez-moi des lettres d'État pour suspendre leurs poursuites. J'ai « froqué un fils, une fille, et fait prêtre malgré lui un autre fils ; » donnez une charge à mon aîné et consolez mon cadet par une abbaye. Il me faut des habits décents pour monter dans vos carrosses ; ac-

1. « Toute la France en hommes remplissait la grand'chambre. » Saint-Simon, tome I, p. 301. La France, c'est la cour.

cordez-moi 100 000 francs de retenue sur ma charge. Un homme admis à vos levers a besoin de douze domestiques; donnez-moi cette terre qu'on vient de confisquer sur un protestant; ajoutez-y ce dépôt qu'il m'avait confié en partant et que je vous révèle [1]. Mes voitures me coûtent gros; soulagez-moi en m'accordant *une affaire*. Le comte de Grammont a saisi un homme qui fuyait, condamné à une amende de 12 000 écus, et il en a tiré 50 000 livres; donnez-moi aussi un homme, un protestant, le premier venu, celui qu'il vous plaira, ou, si vous l'aimez mieux, un droit de 30 000 livres sur les halles, ou même une rente de 20 000 livres sur les carrosses publics. La source est bourgeoise, mais l'argent sent toujours bon. — Et comme un roi, en véritable père, entrait dans les affaires privées de ses sujets, on ajoutait : Sire, ma femme me trompe, mettez-la au couvent. Sire, un tel, petit compagnon, courtise ma fille, faites-le jeter à la Bastille. Sire, un tel a battu mes gens, ordonnez-lui de me faire réparation. Sire, on m'a chansonné, chassez le médisant de la cour. — Le roi, bon justicier, faisait la police, et au besoin, de lui-même, commandait aux maris d'enfermer leurs femmes [2], aux pères de « laver la tête à leurs fils. » Nous comprenons maintenant l'adoration, les tendresses, les larmes de joie, les génuflexions des courtisans auprès de leur maître. Ils saluaient le sac d'écus qui allait remplir leurs poches et le bâton qui allait rosser leurs ennemis.

1. Trait du président Harlay, t. I, p. 414.
2. Par exemple au duc de Choiseul, t. I, p. 41.

Ils saluaient quelque chose de plus. La soif qui brûlait leur cœur, la furieuse passion qui les prosternait aux genoux du maître, l'âpre aiguillon du désir invincible qui les précipitait dans les extrêmes terreurs et jusqu'au fond des plus basses complaisances, était la vanité insatiable et l'acharnement du rang. Tout était matière à distinctions, à rivalités, à insultes. De là une échelle immense, le roi au sommet, dans une gloire surhumaine, sorte de dieu foudroyant, si haut placé, et séparé du peuple par une si longue suite de si larges intervalles, qu'il n'y avait plus rien de commun entre lui et les vermisseaux prosternés dans la poussière, au-dessous des pieds de ses derniers valets. Élevés dans l'égalité, jamais nous ne comprendrons ces effrayantes distances, le tremblement de cœur, la vénération, l'humilité profonde qui saisissaient un homme devant son supérieur, la rage obstinée avec laquelle il s'accrochait à l'intrigue, à la faveur, au mensonge, à l'adulation et jusqu'à l'infamie, pour se guinder d'un degré au-dessus de son état. Saint-Simon, un si grand esprit, remplit des volumes et consuma des années pour des querelles de préséance. Le glorieux amiral de Tourville se confondait en déférences devant un jeune duc qui sortait du collége. Mme de Guise était petite-fille de France; « M. de Guise n'eut qu'un ployant devant madame sa femme. Tous les jours à dîner il lui donnait la serviette, et, quand elle était dans son fauteuil et qu'elle avait déplié sa serviette, M. de Guise debout, elle ordonnait qu'on lui apportât un couvert. Ce couvert se mettait en retour au bout de la table; puis elle disait à M. de Guise de s'y mettre, et il s'y met-

tait. » M. de Boufflers, qui à Lille avait presque sauvé la France, reçoit en récompense les grandes entrées : éperdu de reconnaissance, il tombe à genoux et embrasse les genoux du roi. Il n'y avait point d'action qui ne fût un moyen d'honneur pour les uns, de mortification pour les autres. Ma femme aura-t-elle un tabouret? Monterai-je dans les carrosses du roi? Pourrai-je entrer avec mon carrosse jusque chez le roi? Irai-je en manteau chez M. le duc? M'accordera-t-on l'insigne grâce de me conduire à Meudon? Aurai-je le bonheur suprême d'être admis aux Marly? Dans l'oraison funèbre de mon père, est-ce à moi ou au cardinal officiant que le prédicateur adressera la parole? Puis-je me dispenser d'aller à l'adoration de la croix? — C'est peu d'obtenir des distinctions pour soi; il faut en obtenir pour ses domestiques; les princesses triomphent de déclarer que leurs dames d'honneur mangeront avec le roi. C'est peu d'obtenir des distinctions pour sa prospérité; il faut en obtenir pour ses supplices : la famille du comte d'Auvergne, pendu en effigie, se désole, non de le voir exécuté, mais de le voir exécuté comme un simple gentilhomme. C'est peu d'obtenir des distinctions de gloire; il faut obtenir des distinctions de honte : les bâtards simples du roi ont la joie de draper à la mort de leur mère, au désespoir des bâtards doubles qui ne le peuvent pas. Dans quel océan de minuties, de tracasseries poussées jusqu'aux coups de poings « et de griffes, » dans quel abîme de petitesses et de ridicules, dans quelles chicanes inextricables de cérémonial et d'étiquette la noblesse était tombée, c'est ce qu'un man-

darin chinois pourrait seul comprendre. Le roi confère gravement, longuement, comme d'une affaire d'État, du rang des bâtards ; et pour établir ce rang, on invente, par le plus pénétrant effort d'un sublime génie, trois moyens sûrs : Premièrement, M. du Maine aura le bonnet qu'ont les princes du sang et que n'ont pas les pairs ; mais il prêtera le serment que font les pairs, et que ne font pas les princes du sang ; et de plus il entrera simplement comme les pairs et non comme les princes du sang, qui ont l'honneur de traverser le parquet. Secondement, on l'appellera par son nom comme les pairs pour lui demander son avis, mais avec le bonnet à la main, un peu moins baissé que pour les princes du sang, qui ne sont que regardés sans être nommés. Troisièmement, il sera reçu et conduit en carrosse par un seul huissier, à la différence des princes du sang qui le sont par deux, et des pairs qui ne le sont point du tout. Par cette invention d'huissiers et de bonnets, un rang est fondé, une puissance instituée, la succession fixée, et la monarchie sauvée.

Ces détails suffisent : de 1689, on aperçoit 1789.

III

L'homme.

Il y a deux parts en nous : l'une que nous recevons du monde, l'autre que nous apportons au monde ; l'une qui est acquise, l'autre qui est innée ; l'une qui nous vient des circonstances, l'autre qui nous vient de la nature. Toutes deux vont dans Saint-Simon au même effet, qui est de le rendre historien.

Il fut homme de cour et n'était point fait pour l'être ; son éducation y répugnait ; pour être bon valet, il était trop grand seigneur ; dès l'enfance, il avait pris chez son père les idées féodales. Ce père, homme hautain, vivait, depuis l'avénement de Louis XIV, retiré dans son gouvernement de Blaye, à la façon des anciens barons, si absolu dans son petit État que le roi lui envoyait la liste des demandeurs de places avec liberté entière d'y choisir ou de prendre en dehors, et de renvoyer ou d'avancer qui bon lui semblait. Il était roi de sa famille comme de son gouvernement, et de sa femme comme de ses domestiques. Un jour Mme de Montespan envoie à Mme de Saint-Simon un brevet de dame d'honneur ; il ouvre la lettre, écrit « qu'à son âge il n'a pas pris une femme pour la cour, mais pour lui. Ma mère y eut grand regret, mais il n'y parut jamais. » Je le crois ; on se taisait sous un pareil maître. — Il se faisait justice, impétueusement, impérieusement, lui-

même, avec l'épée, comme sous Henri IV. Un jour, ayant vu une phrase injurieuse dans les mémoires de La Rochefoucauld, « il se jeta sur une plume, et mit à la marge : *L'auteur en a menti.* » Il alla chez le libraire, et fit de même aux autres exemplaires; les MM. de La Rochefoucauld crièrent : il parla plus haut qu'eux, et ils burent l'affront. — Aussi roide envers la cour, il était resté fidèle pendant la Fronde, par orgueil, repoussant les récompenses, prédisant que, le danger passé, on lui refuserait tout, chassant les envoyés d'Espagne avec menace de les jeter dans ses fossés s'ils revenaient, dédaigneusement superbe contre le temps présent, habitant de souvenir sous Louis XIII, « le roi des nobles, » que jusqu'à la fin il appelait le roi son maître. Saint-Simon fut élevé dans ces enseignements; ses premières opinions furent contraires aux opinions utiles et courantes; le mécontentement était un de ses héritages; il sortit de chez lui frondeur.

A la cour il l'est encore : il aime le temps passé, qui paraissait gothique; il loue Louis XIII, en qui on ne voyait d'autre mérite que d'avoir mis Louis XIV au monde. Dans ce peuple d'admirateurs il est déplacé; il n'a point l'enthousiasme profond ni les genoux pliants. Mme de Maintenon le juge « glorieux. » Il ne sait pas supporter une injustice, et donne sa démission faute d'avancement. Il a le parler haut et libre; « il lui échappe d'abondance de cœur des raisonnements et des blâmes. » Très-pointilleux et récalcitrant, « c'est chose étrange, dit le roi, que M. de Saint-Simon ne songe qu'à étudier les rangs et à faire des procès à tout le monde. » Il a pris de son

père la vénération de son titre, la foi parfaite au droit divin des nobles, la persuasion enracinée que les charges et le gouvernement leur appartiennent de naissance comme au roi et sous le roi, la ferme croyance que les ducs et pairs sont médiateurs entre le prince et la nation, et par-dessus tout l'âpre volonté de se maintenir debout et entier dans « ce long règne de vile bourgeoisie. » Il hait les ministres, petites gens que le roi préfère, chez qui les seigneurs font antichambre, dont les femmes ont l'insolence de monter dans les carrosses du roi. Il médite des projets contre eux pendant tout le règne, et ce n'est pas toujours à l'insu du maître ; il veut « mettre la noblesse dans le ministère aux dépens de la plume et de la robe, pour que peu à peu cette roture perde les administrations et pour soumettre tout à la noblesse. » — Après avoir blessé le roi dans son autorité, il le blesse dans ses affections. Quand il s'agit « d'espèces, » comme les favoris et les bâtards, il est intraitable. Pour empêcher les nouveaux venus d'avoir le pas sur lui, il combat en héros, il chicane en avocat, il souffre en malade ; il éclate en expressions douloureuses comme s'il était coudoyé par des laquais. C'est « la plus grande plaie que la pairie pût recevoir, et qui en devint la lèpre et le chancre. » Lorsqu'il apprend que d'Antin veut être pair, « à cette prostitution de la dignité, » les bras lui tombent ; il s'écrie amèrement que « ce triomphe ne coûtera guère sur des victimes comme lui. » Quand il va faire visite chez le duc du Maine, bâtard parvenu, c'est parce qu'il est certain d'être perdu s'il y manque, ployé par l'exemple « des hommages

arrachés à une cour esclave, » le cœur brisé, à peine dompté et traîné par toute la volonté du roi jusqu'à « ce calice. » Le jour où le bâtard est dégradé est une « résurrection. » « Je me mourais de joie, j'en étais à craindre la défaillance. Mon cœur, dilaté à l'excès, n'avait plus d'espace pour s'étendre. Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance. J'étais tenté de ne me plus soucier de rien. » Il est clair qu'un homme aussi mal pensant ne pouvait être employé. C'était un seigneur d'avant Richelieu, né cinquante ans trop tard, sourdement révolté et disgracié de naissance. Ne pouvant agir, il écrivit; au lieu de combattre ouvertement de la main, il combattit secrètement de la plume. Il eût été mécontent et homme de ligue; il fut mécontent et médisant.

Il choquait par ses mœurs comme par ses prétentions; il y avait en lui toutes les oppositions, aristocratiques et morales : s'il était pour la noblesse comme Boulainvillier, il était, comme Fénelon, contre la tyrannie; le grand seigneur ne murmurait pas plus que l'honnête homme; avec la révolte du rang, on sentait en lui la révolte de la vertu. Dans ce voisinage de la Régence, sous l'hypocrisie régnante et le libertinage naissant, il fut pieux, même dévot, et passa pour tel : c'était encore un legs de famille. « Mme sa mère, dit *le Mercure*, l'a fait particulièrement instruire des devoirs d'un bon chrétien. » Son père, pendant plusieurs années, allait tous les jours à la Trappe. « Il m'y avait mené. Quoique enfant pour ainsi dire encore, M. de la Trappe eut pour moi des charmes qui m'attachèrent, et la sainteté du lieu m'enchanta. » Chaque année, il y fit une retraite,

parfois de plusieurs semaines; il y prit beaucoup d'inclination pour les chrétiens sévères, pour les jansénistes, pour le duc de Beauvilliers, pour ses gendres. Il y prit aussi des scrupules; lui si prompt à juger, si violent, si libre quand il faut railler « un cuistre violet, » transpercer les jésuites ou démasquer la cour de Rome, il s'arrête au seuil de l'histoire, inquiet, n'osant avancer, craignant de blesser la charité chrétienne, ayant presque envie d'imiter les deux ducs « qu'elle tient enfermés dans une bouteille, » s'autorisant du Saint-Esprit qui a daigné écrire l'histoire, à peu près comme Pascal, qui justifiait ses ironies par l'exemple de Dieu. Cette piété un peu timorée contribua à le rendre honnête homme, et l'orgueil du rang confirma sa vertu. En respectant son titre, on se respecte; les bassesses semblent une roture, et l'on se défend de la séduction des vices comme des empiétements des parvenus. Saint-Simon est un noble cœur, sincère, sans restrictions ni ménagements, implacable contre la bassesse, franc envers ses amis et ses ennemis, désespéré quand la nécessité extrême le force à quelque dissimulation ou à quelque condescendance, loyal, hardi pour le bien public, ayant toutes les délicatesses de l'honneur, véritablement épris de la vertu. Plus austère, plus fier, plus roide que ses contemporains, un peu antique comme Tacite, on apercevait en lui, avec le défenseur de l'aristocratie brisée l'interprète de la justice foulée, et, sous les ressentiments du passé, les menaces de l'avenir.

Comment un Tacite a-t-il subsisté à la cour? Vingt fois, pendant ces détails, involontairement je l'ai vu,

en chaise de poste, sur la route de Blayé, avec un ordre du roi qui le renvoie dans ses terres. Il est resté pourtant; sa femme fut dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne; il a eu maintes fois le bougeoir; le roi l'a grondé parfois, majestueusement, « d'un vrai ton de père, » mais ne l'a jamais foudroyé. Comptez d'abord son beau titre, ses grandes amitiés, ses alliances, M. de Lorges, M. de Beauvilliers, le duc d'Orléans, le duc de Bourgogne. Mais le vrai paratonnerre fut son ambition, instruite par la vue des choses. Il voulait parvenir, et savait comment on parvient. Quand il entra dans le monde, il trouva le roi demi-dieu. C'était au siége de Namur, en 1692 : quarante ans de gloire, point de revers encore; les plus grands réduits, les trois Ordres empressés sous le despotisme. Il prit d'abord des impressions de respect et d'obéissance, et pour faire sa cour accepta et tenta tout ce qu'un homme fier, mais ambitieux, peut entreprendre et subir. Les cavaliers de la maison du roi, habitués aux distinctions, refusaient de prendre des sacs de grain en croupe. « J'acceptai ces sacs, parce que je sentis que cela ferait ma cour après tout le bruit qui s'était fait. » Soldat, il voulait bien obéir en soldat; courtisan, il voulait bien parler en courtisan. Écoutez ce style : « Je dis au roi que je n'avais pas pu vivre davantage dans sa disgrâce, sans me hasarder à chercher à apprendre par où j'y étais tombé.... qu'ayant été quatre ans durant de tous les voyages de Marly, la privation m'en avait été une marque qui m'avait été très-sensible, et par la disgrâce et par la privation de ces temps longs de l'honneur de lui faire ma

cour.... que j'avais grand soin de ne parler mal de personne; que pour Sa Majesté j'aimerais mieux être mort (en le regardant avec feu entre deux yeux). Je lui parlai aussi de la longue absence que j'avais faite, de douleur de me trouver mal avec lui, d'où je pris occasion de me répandre moins en respects qu'en choses affectueuses sur mon attachement à sa personne et mon désir de lui plaire en tout, que je poussai avec une sorte de familiarité et d'épanchement.... Je le suppliai même de daigner me faire avertir s'il lui revenait quelque chose de moi qui pût lui déplaire, qu'il en saurait aussitôt la vérité, ou pour pardonner à mon ignorance, ou pour mon instruction, ou pour voir si je n'étais pas en faute. » On parlait au roi comme à un dieu, comme à un père, comme à une maîtresse; lorsqu'un homme d'esprit attrapait ce style, il était difficile de le renvoyer chez lui. Le roi sourit, salua, parut bienveillant; Saint-Simon demeura à la cour, sans charge, au bon point de vue, ayant le loisir de tout écouter et de tout écrire, un peu disgracié, point trop disgracié, juste assez pour être historien.

Il l'était autant par nature que par fortune; son tour d'esprit comme sa position le fit écrivain. Il était trop passionné pour être homme d'action. La pratique et la politique ne s'accommodent pas des élans impétueux ni des mouvements brusques; au contraire, l'art en profite. La sensibilité violente est la moitié du génie; pour arracher les hommes à leurs affaires, pour leur imposer ses douleurs et ses joies, il faut une surabondance de douleur et de joie. Le papier est muet sous l'effort d'une passion vul-

gaire; pour qu'il parle, il faut que l'artiste ait crié. Dès sa première action, Saint-Simon se montre ardent et emporté. Le voilà amoureux du duc de Beauvilliers; sur-le-champ il lui demande une de ses filles en mariage, n'importe laquelle; c'est lui qu'il épouse. Mais le duc n'ose contraindre sa fille, qui veut être religieuse. Le jeune homme pousse en avant avec la verve d'un poëte qui conçoit un roman et sur-le-champ passe la nuit à l'écrire.... Il attend le duc « d'un air allumé de crainte et d'espérance. » Son désir l'enflamme; en véritable artiste, il s'échauffe à l'œuvre. « Je ne pus me contenir de lui dire à l'oreille que je ne serais point heureux avec une autre qu'avec sa fille. » On lui oppose de nouvelles difficultés; à l'instant un poëme d'arguments, de réfutations, d'expédients, pousse et végète dans sa tête; il étourdit le duc « de la force de son raisonnement et de sa prodigieuse ardeur; » c'est à peine si enfin, vaincu par l'impossible, il se déprend de son idée fixe. Balzac courait comme lui après des romans pratiques ou non pratiques. Cette invention violente et cet acharnement de désir sont la grande marque littéraire. Ajoutez-y la drôlerie comique et l'élan de jeunesse; il y a telle phrase dans le procès des ducs qui court avec une prestesse de gamin. La mère de Saint-Simon ne voulait pas donner des lettres d'État, essentielles pour l'affaire. » Je l'interrompis et lui dis que c'était chose d'honneur, indispensable, promise, attendue sur-le-champ, et, sans attendre de réplique, pris la clef du cabinet, puis les lettres d'État, et cours encore. » Cependant le duc de Richelieu arrivait avec un lavement dans le ventre, fort pressé, comme

on peut croire, « exorcisant » Mme de Saint-Simon entre deux opérations et du plus vite qu'il put : voilà Molière et le malade imaginaire. — Ces gaietés ne sont point le ton habituel; la sensibilité exaltée n'est comique que par accès; elle tourne vite au tragique : elle est naturellement effrénée et terrible. Saint-Simon a des fureurs de haine, des ricanements de vengeance, des transports de joie, des folies d'amour, des abattements de douleur, des tressaillements d'horreur que nul, sauf Shakspeare, n'a surpassés. On le voit les yeux fixes et le corps frissonnant, lorsque, dans le suprême épuisement de la France, Desmarets établit l'impôt du dixième : « La capitation doublée et triplée à la volonté arbitraire des intendants des provinces, les marchandises et les denrées de toute espèce imposées en droit au quadruple de leur valeur, taxes d'aides et autres de toute nature et sur toutes sortes de choses : tout cela écrasait nobles et roturiers, seigneurs et gens d'Église, sans que ce qu'il en revenait au roi pût suffire, qui tirait le sang de ses sujets sans distinction, qui en exprimait jusqu'au pus. On compte pour rien la désolation de l'impôt même dans une multitude d'hommes de tous les états si prodigieuse, la combustion des familles par ces cruelles manifestations et par cette lampe portée sur leurs parties les plus honteuses. Moins d'un mois suffit à la pénétration de ces humains commissaires chargés de rendre leur compte de ce doux projet au Cyclope qui les en avait chargés. Il revit avec eux l'édit qu'ils en avaient dressé, tout hérissé de foudre contre les délinquants. Ainsi fut bâclée cette sanglante affaire, et immédiatement après signée, scel-

lée, enregistrée parmi les sanglots suffoqués. » L'homme qui écrit ainsi palpite et frémit tout entier comme un prisonnier devant des cannibales; le mot y est : « Bureau d'anthropophages. » Mais l'effet est plus sublime encore, quand le cri de la justice violentée est accru par la furieuse clameur de la souffrance personnelle. L'impression que laisse sa vengeance contre Noailles est accablante; il semble que lié et fixe, on sente crouler sur soi l'horrible poids d'une statue d'airain. Trahi, presque perdu par un mensonge, décrié auprès de toute la noblesse, il fit ferme, démentit l'homme publiquement « de la manière la plus diffamatoire et la plus démesurée, » sans relâche, en toute circonstance, pendant douze ans. « Noailles souffrit tout en coupable écrasé sous le poids de son crime. Les insultes publiques qu'il essuya de moi sans nombre ne le rebutèrent pas. Il ne se lassa jamais de s'arrêter devant moi chez le régent, en entrant et sortant du conseil de régence, avec une révérence extrêmement marquée, ni moi de passer droit sans le saluer jamais, et quelquefois de tourner la tête avec insulte. Et il est très-souvent arrivé que je lui ai fait des sorties chez M. le duc d'Orléans et au conseil de régence, dès que j'y trouvais le moindre jour, dont le ton, les termes et les manières effrayaient l'assistance, sans qu'il répondît jamais un seul mot; mais il rougissait, il pâlissait et n'osait se commettre à une nouvelle reprise. Cela en vint au point qu'un jour, au sortir d'un conseil où, après l'avoir forcé de rapporter une affaire que je savais qu'il affectionnait, et sur laquelle je l'entrepris sans mesure et le fis tondre, je lui dictais l'arrêt tout

de suite, et le lisais après qu'il l'eut écrit, en lui montrant avec hauteur et dérision ma défiance et à tout le conseil; il se leva, jeta son tabouret à dix pas, et lui qui en place n'avait osé répondre un seul mot que de l'affaire même avec l'air le plus embarrassé et le plus respectueux : « Mort.... dit-il, il n'y « a plus moyen d'y durer! » s'en alla chez lui, d'où ses plaintes me revinrent, et la fièvre lui en prit. » La douzième année, après un an de supplications, Saint-Simon, forcé par ses amis, plia, « mais comme un homme qui va au supplice, » et consentit par grâce à traiter Noailles en indifférent. Cette franchise et cette longueur de haine marquent la force du ressort. Ce ressort se débanda plus encore le jour de la dégradation des bâtards; là où l'homme d'action se contient, l'artiste s'abandonne; on voit ici l'impudeur de la passion épanchée hors de toute digue, si débordée qu'elle engloutit le reste de l'homme, et qu'on y sent l'infini comme dans une mer. « Je l'accablai à cent reprises dans la séance de mes regards assénés et forlongés avec persévérance. L'insulte, le mépris, le dédain, le triomphe, lui furent lancés de mes yeux jusqu'en ses moelles. Souvent il baissait la vue, quand il attrapait mes regards; une fois ou deux, il fixa le sien sur moi, et je me plus à l'outrager par des sourires dérobés, mais noirs, qui achevèrent de le confondre. Je me baignais dans sa rage, et je me délectais à le lui faire sentir. » Un pareil homme ne devait pas faire fortune. Pouvait-il être toujours maître de lui sous Louis XIV? Il l'a cru; il se trompait; ses regards, le pli de ses lèvres, le tremblement de ses mains, tout en lui criait tout

haut son amour ou sa haine; les yeux les moins clairvoyants le perçaient. Il s'échappait; au fort de l'action, l'ouragan intérieur l'emportait; on avait peur de lui; personne ne se souciait de manier une tempête. Il n'était chez lui et dans son domaine que le soir, les verrous tirés, seul, sous sa lampe, libre avec le papier, assez refroidi par le demi-oubli et par l'absence pour noter ses sensations.

Non-seulement il en avait de trop vives, mais encore il en avait trop. Leur nombre aussi bien que leur force lui défendaient la vie pratique et lui imposaient la vie littéraire. Tant d'idées gênent. Le politique n'en voit qu'une qui est la vraie; il a le tact juste, plutôt que l'imagination abondante; d'instinct il devine la bonne route, et la suit sans plus chercher. Saint-Simon est un poëte épique; le pour, le contre, les partis mitoyens, l'inextricable entrelacement et les prolongations infinies des conséquences, il a tout embrassé, mesuré, sondé, prévu, discuté; le plan exact du labyrinthe est tout entier dans sa tête, sans que le moindre petit sentier réel ou imaginaire ait échappé à sa vision. Ne vous souvient-il pas que Balzac avait inventé des théories chimiques, une réforme de l'administration, une doctrine philosophique, une explication de l'autre monde, trois cents manières de faire fortune, les ananas à quinze sous pièce, et la manière de gouverner l'État? Le génie de l'artiste consiste à découvrir vite, aisément et sans cesse, non ce qui est applicable, mais ce qui est vraisemblable. Ainsi fait Saint-Simon; à chaque volume il trouve le moyen de sauver l'État. Ses amis, Fénelon, le duc de Bourgogne, à huis clos, les domestiques dehors,

refaisaient comme lui le royaume. Ils fabriquaient des Salente et autres bonnes petites monarchies bien absolues, ayant pour frein l'honnêteté du roi et l'enfer au bout. C'était une école de « chimériques. » Saint-Simon fonda aussi (sur le papier) sa république; il limitait la monarchie en déclarant les engagements du roi viagers, sans force pour lier le successeur. A son avis cette déclaration réparait tout; quatre ou cinq pages de conséquences étalent à flots pressés le magnifique torrent de bénédictions et de félicités qui vont couler sur la nation; un bout de parchemin délivrait le peuple et relevait la monarchie; rien n'était oublié, sinon cet autre bout de parchemin inévitable, publié par tout roi huit jours après le premier, annulant le premier comme attentatoire aux droits de la couronne. C'est que nulle force ne se limite d'elle-même : son invincible effort est de s'accroître, non de se restreindre; limitons-la, mais par une force différente; ce qui pouvait réprimer la royauté, ce n'était pas la royauté, mais la nation. Saint-Simon ne fut qu'un homme « plein de vues, » c'est-à-dire romanesque comme Fénelon, quoique préservé des pastorales. Mais cette richesse d'invention systématique, dangereuse en politique, est utile en littérature; Saint-Simon entraîne, quoi qu'on en ait; il nous maîtrise et nous possède. Je ne connais rien de plus éloquent que les trois entretiens qu'il eut avec le duc d'Orléans pour lui faire renvoyer sa maîtresse. Nulle part on n'a vu une telle force, une telle abondance de raisons si hardies, si frappantes, si bien accompagnées de détails précis et de preuves; tous les intérêts, toutes les passions appe-

lés au secours, l'ambition, l'honneur, le respect de l'opinion publique, le soin de ses amis, l'intérêt de l'État, la crainte; toutes les objections renversées, tous les expédients trouvés, appliqués, ajustés; une inondation d'évidence et d'éloquence qui terrasse la résistance, qui noie les doutes, qui verse à flots dans le cœur la lumière et la croyance; par-dessus tout, une impétuosité généreuse, un emportement d'amitié qui fait tout « mollir et ployer sous le faix de la véhémence; » une licence d'expressions qui, en face d'un prince du sang, se déchaîne jusqu'aux insultes, « personne ne pouvant plus souffrir dans un petit-fils de France de trente-cinq ans ce que le magistrat et la police eussent châtié il y a longtemps dans tout autre; » étant certain « que le dénûment et la saleté de sa vie le feraient tomber plus bas que ces seigneurs péris sous les ruines de leur obscurité débordée; que c'était à lui, dont les deux mains touchaient à ces deux si différents états, d'en choisir un pour toute sa vie, puisque après avoir perdu tant d'années et nouvellement depuis l'affaire d'Espagne, meule nouvelle qui l'avait nouvellement suraccablé, un dernier affaissement aurait scellé la pierre du sépulcre où il se serait enterré tout vivant, duquel après nul secours humain, ni sien, ni de personne, ne le pourrait tirer. » Le duc d'Orléans fut emporté par ce torrent et céda. Nous plions comme lui; nous comprenons qu'une pareille âme avait besoin de s'épancher. Faute de place dans le monde, il en prit une dans les lettres. Comme un lustre flamboyant, chargé et encombré de lumières, mais exclu de la grande salle de spectacle, il brûla en secret dans sa

chambre, et après cent cinquante ans il éblouit encore. C'est qu'il a trouvé sa vraie place; cet esprit qui regorgeait de sensations et d'idées était né curieux, passionné pour l'histoire, affamé d'observations, « perçant de ses regards clandestins chaque physionomie, » psychologue d'instinct, « ayant si fort imprimé en lui les différentes cabales, leurs subdivisions, leurs replis, leurs divers personnages et leurs degrés, la connaissance de leurs chemins, de leurs ressorts, de leurs divers intérêts, que la méditation de plusieurs jours ne lui eût pas développé et représenté toutes ces choses plus nettement que le premier aspect de tous les visages. » « Cette promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes » prouve qu'il aima l'histoire pour l'histoire. Sa faveur et sa disgrâce, son éducation et son naturel, ses qualités et ses défauts l'y avaient porté. Ainsi naissent les grands hommes, par hasard et nécessité, comme les grands fleuves, quand les accidents du sol et sa pente réunissent en un lit tous ses ruisseaux.

IV

L'écrivain.

Au XVIIe siècle, les artistes écrivaient en hommes du monde; Saint-Simon, homme du monde, écrivit en artiste. C'est là son trait. Le public court à lui comme au plus intéressant des historiens.

Ce talent consiste d'abord dans la vue exacte et en-

tière des objets absents. Les poëtes du temps les connaissaient par une notion vague et les disaient par une phrase générale. Saint-Simon se figure le détail précis, les angles des formes, la nuance des couleurs, et il les note avec une netteté de peintre ou de géomètre; je cite tout de suite, pour être précis et l'imiter; il s'agit de La Vauguyon, demi-fou, qui un jour accula Mme Pelot contre la cheminée, lui mit la tête entre ses deux poings, et voulut la mettre en compote. « Voilà une femme bien effrayée qui, entre ses deux poings, lui faisait des révérences *perpendiculaires* et des compliments tant qu'elle pouvait, et lui toujours en furie et en menace. » Legendre n'eût pas mieux dit. Chose inouïe dans ce siècle, il imagine le physique, comme Victor Hugo; sans métaphore, ses portraits sont des portraits : « Harlay était un petit homme, vigoureux et maigre, un visage en *losange*, un nez grand et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobée, mais qui, fixés sur un client ou sur un magistrat, étaient pour le faire rentrer en terre; un habit peu ample, un rabat presque d'ecclésiastique, et des manchettes plates comme eux, une perruque fort brune et fort mêlée de blanc, touffue mais courte, avec une grande calotte par-dessus. Il se tenait et marchait un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, et rasait toujours les murailles pour se faire faire place avec plus de bruit, et n'avançait qu'à force de révérences respectueuses, et comme honteuses, à droite et à gauche, à Versailles. » Voilà une des raisons qui rendent aujourd'hui Saint-Simon si populaire; il décrit l'extérieur, comme

Walter Scott, Balzac et tous les romanciers contemporains, lesquels sont volontiers antiquaires, commissaires-priseurs et marchandes à la toilette ; son talent et notre goût se rencontrent : les révolutions de l'esprit nous ont portés jusqu'à lui.

Il voit aussi distinctement le moral que le physique, et il le peint parce qu'il le distingue. Tout le monde sait que le défaut de nos poëtes classiques est de mettre en scène non des hommes, mais des idées générales ; leurs personnages sont des passions abstraites qui marchent et dissertent. Vous diriez des vices et des vertus échappés de l'*Éthique* d'Aristote, habillés d'une robe grecque ou romaine, et occupés à s'analyser et à se réfuter. Saint-Simon connaît l'*individu;* il le marque par ses traits spéciaux, par ses particularités, par ses différences ; son personnage n'est point le jaloux ou le brutal, c'est un certain jaloux ou un certain brutal ; il y a trois ou quatre mille coquins chez lui, dont pas un ne ressemble à l'autre. Nous n'imaginons les objets que par ces précisions et ces contrastes ; il faut marquer les qualités distinctives pour rendre les gens visibles ; notre esprit est une toile unie, où les choses n'apparaissent qu'en s'appropriant une forme arrêtée et un contour personnel. Voilà pourquoi ce portrait de l'abbé Dubois est un chef-d'œuvre : « C'était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit, qui était en plein ce qu'un mauvais français appelle un *sacre*, mais qui ne se peut guère exprimer autrement. Tous les vices combattaient en lui à qui en demeurerait le maître. Ils y faisaient un bruit et un combat continuels entre eux. L'avarice, la débauche,

l'ambition, étaient ses dieux; la perfidie, la flatterie, les servages, ses moyens; l'impiété parfaite, son repos. Il excellait en basses intrigues, il en vivait, il ne pouvait s'en passer, mais toujours avec un but où toutes ses démarches tendaient, avec une patience qui n'avait de terme que le succès ou la démonstration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que, cheminant ainsi dans la profondeur et les ténèbres, il ne vît jour à mieux en ouvrant un autre boyau. Il passait ainsi sa vie dans les sapes. » Ne voyez-vous pas la bête souterraine, furet furieux, échauffé par le sang qu'il suce, sifflant et jurant au fond des terriers qu'il sonde? « La fougue lui faisait faire quelquefois le tour entier et redoublé d'une chambre, courant sur les tables et les chaises sans toucher du pied la terre. » Il vécut et mourut dans les rages et les blasphèmes, « grinçant les dents, » écumant, « les yeux hors de la tête, » avec une telle tempête et si continue d'ordures et d'injures qu'on ne comprenait pas comment des nerfs d'homme y pouvaient résister; le sang fiévreux de l'animal de proie s'allumait pour ne plus s'éteindre, et par des redoublements exaspérés s'acharnait après le butin. Il y a là une observation pour le physiologiste, il y en a une pour le peintre, pour l'homme du monde, pour le psychologue, pour l'auteur dramatique, pour le premier venu. Le génie suffit à tout et fournit à tout; la vision de l'artiste est si complète que son œuvre offre des matériaux aux gens de tout métier, de toute vie et de toute science. Ame et esprit et caractère, intérieur et dehors, gestes et vêtements, passé et présent, Saint-Simon voit tout et fait tout voir. En rassemblant toutes les littéra-

tures, vous ne trouveriez guère que trois ou quatre imaginations aussi compréhensives et aussi nettes que celle-là.

Avec la faculté de voir les objets absents, il a la verve; il ne dit rien sans passion. Balzac, aussi profond et aussi puissant visionnaire que lui, n'était qu'un écrivain lent, constructeur minutieux de bâtisses énormes, sorte d'éléphant littéraire, capable de porter des masses prodigieuses, mais d'un pas lourd. Saint-Simon a des ailes. Il écrit avec emportement, d'un élan, suivant à peine le torrent de ses idées par toute la précipitation de sa plume, si prompt à la haine, si vite enfoncé dans la joie, si subitement exalté par l'enthousiasme ou la tendresse, qu'on croit en le lisant vivre un mois en une heure. Cette impétueuse passion est la grande force des artistes; du premier coup, ils ébranlent; le cœur conquis, la raison et toutes les facultés sont esclaves. Quand un homme nous donne des sensations, nous ne le quittons plus. Quand un homme nous met le feu au cerveau, nous nous sentons presque du génie sous la contagion de sa verve; par la chaleur, notre esprit arrive à la lumière; l'émotion l'agrandit et l'instruit. Quand on a lu Saint-Simon, toute histoire paraît décolorée et froide. Il n'est pas d'affaire qu'il n'anime, ni d'objet qu'il ne rende visible. Il n'est point de personnage qu'il ne fasse vivre, ni de lecteur qu'il ne fasse penser.

Cette passion ôte au style toute pudeur. Modération, bon goût littéraire, éloquence, noblesse, tout est emporté et noyé. Il note les émotions comme elles viennent, violemment, puisqu'elles sont violentes, et

que, l'occupant tout entier, elles lui bouchent les oreilles contre les réclamations du bon style et du discours régulier. La cuisine, l'écurie, le garde-manger, la maçonnerie, la ménagerie, les mauvais lieux, il prend des expressions partout. Il est cru, trivial, et pétrit ses figures en pleine boue. Tout en restant grand seigneur, il est peuple; sa superbe unit tout. Que les bourgeois épurent leur style, prudemment, en gens soumis à l'Académie; il traîne le sien dans le ruisseau en homme qui méprise son habit et se croit au-dessus des taches. Un jour, impatienté, il dit de deux évêques « ces deux animaux mitrés. » Quand la Choin entra en faveur, « M. de Luxembourg, qui avait le nez fin, l'écuma; » et pour Clermont, son amant, « il se fit honneur de le ramasser. » Ailleurs, il « s'espace » sur Dangeau, « singe du roi, chamarré de ridicules, avec une fadeur naturelle, entée sur la bassesse du courtisan, et recrépie de l'orgueil du seigneur postiche. » Un peu plus haut, il s'agit de Monaco, « souveraineté d'une roche, de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites. » Ces familiarités annoncent l'artiste qui se moque de tout quand il faut peindre, et fait litière des bienséances sous son talent. Saint-Simon a besoin de mots vils pour avilir; il en prend. Son chien, son laquais, son soulier, sa marmite, sa garde-robe, son fumier, il fait sauter tout pêle-mêle et retire de ce bourbier l'objet qui peut figurer à nos yeux son personnage, nous le rendre aussi présent, aussi tangible, aussi maniable que notre robe de chambre et notre pelle à feu. Il y a tel passage où l'on voit un sculpteur qui tripote

dans sa glaise, les manches retroussées jusqu'au coude, pétrissant en pleine pâte, obsédé par son idée, précipitant ses mains pour la transporter dans l'argile. « Mme de Castries était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite, mais bien prise, et aurait passé par un médiocre anneau; ni derrière, ni gorge, ni menton, fort laide, l'air toujours en peine et étonné; avec cela une physionomie qui éclatait d'esprit et qui tenait encore plus parole. » Il les palpe, il les retourne, il porte les mains partout, avec irrévérence, fougueux et rude. Rien de tout cela n'étonne quand on se souvient qu'après la condamnation de Fénelon, un jour, disputant avec le duc de Chevreuse sur Fénelon et Rancé, il cria : « Au moins mon héros n'est pas un repris de justice. » M. de Chevreuse suffoquait. On lui versa des carafes d'eau sur la tête, et pendant ce temps les dames semonçaient Saint-Simon. C'est à ce prix qu'est le génie : uniquement et totalement englouti dans l'idée qui l'absorbe, il perd de vue la mesure, la décence et le respect.

Il y gagne la force; car il y prend le droit d'aller jusqu'au bout de sa sensation, d'égaler les mouvements de son style aux mouvements de son cœur, de ne ménager rien, de risquer tout. De là cette peinture de la cour après la mort de Monseigneur, tableau d'agonie physique, sorte de comédie horrible, farce funèbre, où nous contemplons en face la grimace de la Vérité et de la Mort. Les passions viles s'y étalent jusqu'à l'extrême; du premier mot on y aperçoit tout l'homme; ce n'est pas le mort que l'on pleure, c'est un pot-au-feu perdu. « Une foule d'offi-

ciers de Monseigneur se jetèrent à genoux tout du long de la cour, des deux côtés sur le passage du roi, lui criant avec des hurlements étranges d'avoir compassion d'eux qui avaient tout perdu et qui mouraient de faim. » Doré seul rendrait cette scène et ces deux files de mendiants galonnés, agenouillés avec des flambeaux, criant après leur marmite. Dans les salles trottent les valets envoyés par les gens de la cabale contraire, qui questionnent d'un œil étincelant et hument dans l'air la bonne nouvelle. « Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et avec des yeux égarés et secs louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus politiques, les yeux fichés en terre et reclus dans des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. » Le duc de Berry, qui perdait tout et d'avance se sentait plié sous son frère, s'abandonnait. « Il versait des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande; il poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit, et un bruit si fort, la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. » Un peu plus loin, la duchesse de Bourgogne profitait « de quelques larmes amenées du spectacle, entretenues avec soin, » pour rougir et

barbouiller ses yeux d'héritière. Survint l'Allemande, cérémonieuse et violente, Madame, qui outra tout et barbota à travers les bienséances, « rhabillée en grand habit, hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, et les inonda tous de ses larmes en les embrassant. » Dans les coins du tableau, on voit les dames en déshabillé de nuit, par terre, autour du canapé des princes, les unes en « tas, » d'autres approchant du lit, et trouvant le bras nu d'un bon gros Suisse qui bâille de tout son cœur et se renfonce sous les couvertures, fort tranquille, cuvant son vin, et doucement bercé par ce tintamarre de l'hypocrisie et de l'égoïsme. Voilà la mort telle qu'elle est, pleurée par l'intérêt et par le mensonge, raillée et coudoyée par des contrastes amers, entrecoupée de rires, ayant pour vraies funérailles le hoquet convulsif de quelques douleurs débordées, accusant l'homme ou de faiblesse, ou de feinte, ou d'avarice, traînée au cimetière parmi des calculs qui ne savent se cacher, ou des « mugissements » qui ne savent se contenir.

Cette crudité de style et cette violence de vérité ne sont que les effets de la passion; voici la passion pure. Prenez l'affaire la plus mince, une querelle de préséance, une picoterie, une question de pliant et de fauteuil, tout au plus digne de la comtesse d'Escarbagnas : elle s'agrandit, elle devient un monstre, elle prend tout le cœur et l'esprit ; on y voit le suprême bonheur de toute une vie, la joie délicieuse avalée à longs traits et savourée jusqu'au fond de la coupe, le superbe triomphe, digne objet des efforts les plus soutenus, les mieux combinés et les plus grands;

on pense assister à quelque victoire romaine, signalée par l'anéantissement d'un peuple entier, et il s'agit tout simplement d'une mortification infligée à un Parlement et à un président. « Le scélérat tremblait en prononçant la remontrance. Sa voix entrecoupée, la contrainte de ses yeux, le saisissement et le trouble visible de toute sa personne, démentaient le reste de venin dont il ne put refuser la libation à lui-même et à sa compagnie. Ce fut là où je savourai, avec toutes les délices qu'on ne peut exprimer, le spectacle de ces fiers légistes (qui osent nous refuser le salut) prosternés à genoux et rendant à nos pieds un hommage au trône, tandis que nous étant assis et couverts, sur les hauts siéges, aux côtés du même trône, ces situations et ces postures, si grandement disproportionnées, plaident seules avec tout le perçant de l'évidence la cause de ceux qui véritablement et d'effet sont *laterales regis* contre ce *vas electum* du tiers état. Mes yeux fichés, collés sur ces bourgeois superbes, parcouraient tout ce grand banc à genoux ou debout, et les amples replis de ces fourrures ondoyantes à chaque génuflexion longue et redoublée, qui ne finissait que par le commandement du roi par la bouche du garde des sceaux, vil petit-gris qui voudrait contrefaire l'hermine en peinture, et ces têtes découvertes et humiliées à la hauteur de nos pieds. » Qui songe à rire de ces pédanteries latines et de ces détails de costumier? L'artiste est une machine électrique chargée de foudres, qui illumine et couvre toute laideur et toute mesquinerie sous le petillement de ses éclairs; sa grandeur consiste dans la grandeur de sa charge; plus ses nerfs peuvent porter, plus il

peut faire; sa capacité de douleur et de joie mesure le degré de sa force. La misère des sciences morales est de ne pouvoir noter ce degré; la critique, pour définir Saint-Simon, n'a que des adjectifs vagues et des louanges banales ; je ne puis dire combien il sent et combien il souffre; pour toute échelle, j'ai des exemples, et j'en use. Lisez encore celui-ci; je ne sais rien d'égal. Il s'agit de la conduite du duc de Bourgogne après la mort de sa femme. Quiconque a la moindre habitude du style y sent non-seulement un cœur brisé, une âme suffoquée sous l'inondation d'un désespoir sans issue, mais le roidissement des muscles crispés et l'agonie de la machine physique qui, sans s'affaisser, meurt debout : « La douleur de sa perte pénétra jusque dans ses plus intimes moelles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts. Le sacrifice fut entier, mais il fut sanglant. Dans cette terrible affliction, rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyait un homme hors de soi, qui s'extorquait une surface unie, et qui y succombait. »

Ce genre d'esprit s'est déployé en Saint-Simon seul et sans frein; de là son style, « emporté par la matière, peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. » Il n'était point homme d'Académie, discoureur régulier, ayant son renom de docte écrivain à défendre. Il écrivait seul, en secret, avec la ferme résolution de n'être point lu tant qu'il vivrait, n'étant guidé ni par le respect de l'opinion, ni par le désir de la gloire viagère. Il n'écrivait pas sur des sujets d'imagination, lesquels dépendent du goût régnant, mais sur des choses personnelles et intimes, uniquement occupé à conserver ses souve-

nirs et à se faire plaisir. Toutes ces causes le livrèrent à lui-même. Il violenta le français à faire frémir ses contemporains, s'ils l'eussent lu ; et aujourd'hui encore il effarouche la moitié des lecteurs. Ces étrangetés et ces abandons sont naturels, presque nécessaires; seuls ils peignent l'état d'esprit qui les produit. Il n'y a que des métaphores furieuses capables d'exprimer l'excès de la tension nerveuse; il n'y a que des phrases disloquées capables d'exprimer les soubresauts de la verve inventive. Quand il peint les liaisons de Fénelon et de Mme Guyon, en disant que « leur sublime s'amalgama, » cette courte image, empruntée à la singularité et à la violence des affinités chimiques, est un éclair; quand il montre les courtisans joyeux de la mort de Monseigneur, « un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne à travers le soin de se tenir et de se composer, un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux qui les distinguait malgré qu'ils en eussent, » cette expression folle est le cri d'une sensation; s'il eût mis « un air vif, des regards étincelants, » il eût effacé toute la vérité de son image ; dans sa fougue, le personnage entier lui semble petillant, entouré par la joie d'une sorte d'auréole. Nul ne voit plus vite et plus d'objets à la fois; c'est pourquoi son style a des raccourcis passionnés, des métaphores à l'instant traversées par d'autres, des idées explicatives attachées en appendice à la phrase principale, étranglées par le peu d'espace, et emportées avec le reste comme par un tourbillon. Ici cinq ou six personnages sont tracés à la volée, chacun par un trait unique. « L'après-dînée nous nous assemblâmes; M. de Guéménée rêva à la Suisse, à son

ordinaire; M. de Lesdiguières, tout neuf encore, écoutait fort étonné; M. de Chaulnes raisonnait en ambassadeur, avec le froid et l'accablement d'un courage étouffé par la douleur de son échange, dont il ne put jamais revenir. Le duc de Béthune bavardait des misères, et le duc d'Estrées grommelait en grimaçant sans qu'il en sortît rien. » — Ailleurs, les mots entassés et l'harmonie imitative impriment dans le lecteur la sensation du personnage. « Harlay aux écoutes tremblait à chaque ordinaire de Bretagne, et respirait jusqu'au suivant. » La phrase file comme un homme qui glisse et vole effaré sur la pointe du pied. — Plus loin le style lyrique monte à ses plus hautes figures pour égaler la force des impressions. « La mesure et toute espèce de décence et de bienséance étaient chez elle dans leur centre, et la plus exquise superbe sur son trône. » Cette même phrase, qu'il a cassée à demi, montre, par ses deux commencements différents, l'ordre habituel de ses pensées. Il débute, une autre idée jaillit, les deux jets se croisent, il ne les sépare pas et les laisse couler dans le même canal. De là ces phrases décousues, ces entrelacements, ces idées fichées en travers et faisant saillie, ce style épineux tout hérissé d'additions inattendues, sorte de fourré inculte où les sèches idées abstraites et les riches métaphores florissantes s'entre-croisent, s'entassent, s'étouffent et étouffent le lecteur. Ajoutez des expressions vieillies, populaires, de circonstance ou de mode, le vocabulaire fouillé jusqu'au fond, les mots pris partout, pourvu qu'ils suffisent à l'émotion présente, et par-dessus tout une opulence d'images passionnées digne d'un poëte. Ce

style bizarre, excessif, incohérent, surchargé, est celui de la nature elle-même; nul n'est plus utile pour l'histoire de l'âme; il est la notation littérale et spontanée des sensations.

Un historien secret, un géomètre malade de corps et d'esprit, un bonhomme rêveur, traité comme tel, voilà les trois artistes du XVIIe siècle. Ils faisaient rareté et un peu scandale. La Fontaine, le plus heureux, fut le plus parfait; Pascal, chrétien et philosophe, est le plus élevé; Saint-Simon, tout livré à sa verve, est le plus puissant et le plus vrai.

Août 1856.

Digitized by Google

Mme DE LA FAYETTE.

LA PRINCESSE DE CLÈVES.

Jupiter, disent les vieux poëtes, a le tonneau des maux à sa droite et le tonneau des biens à sa gauche; mais les deux mains ne vont qu'ensemble, et quand l'une puise, l'autre puise aussi. J'ai admiré les jeunes gens de Platon; mais, pour vingt mille citoyens, il y avait à Athènes deux cent mille esclaves. L'aristocratie, sous Louis XIV, n'a pas manqué de vices; mais elle n'a manqué ni d'élégance, ni de grâces, ni même de vertus.

La princesse de Clèves, le plus beau roman du siècle, en offre aux yeux toutes les beautés; c'est une femme qui parle; il est naturel qu'elle ait bien choisi; d'ailleurs elle faisait un roman. Les mémoires de Saint-Simon sont un grand cabinet secret où gisent entassées sous une lumière vengeresse les défroques salies et menteuses dont s'affublait l'aristocratie servile. Le petit livre de Mme de La Fayette est un écrin d'or où luisent les purs diamants dont se paraît l'aristocratie polie. Après avoir ouvert le cabinet, il est à propos d'ouvrir l'écrin.

Involontairement, pour entendre ce roman, on se transporte dans quelque grand hôtel de la place Royale, celui du Carnavalet, par exemple, et l'on aperçoit dans un haut salon, entre les panneaux sculptés et ornés de peintures, la noble et aimable conteuse entourée d'une cour d'amis. Elle parle, mais en grande dame, avec le sentiment secret de sa dignité et de la dignité de ceux qui l'écoutent. Son style imite sa parole; elle présente au public les personnages de son livre, comme elle présenterait à ses amis les hôtes de son salon. Les compliments graves coulent naturellement de ses lèvres; et l'imagination se trouve portée comme dans un monde sublime au spectacle de tant de perfections et de splendeurs. « Jamais cour, dit-elle, n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement faits. Il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. Le roi de Navarre attirait le respect de tout le monde par la grandeur de son rang et par celle qui paraissait en sa personne. Le chevalier de Guise, qu'on appela depuis le grand prieur, était un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avait une âme grande et hautaine, et un esprit qui le rendait aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le duc de Nevers, dont la vie était glorieuse par la guerre et par les grands emplois qu'il avait eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisait les délices de la cour. Il avait trois fils parfaitement bien faits... » Je m'arrête ;

les louanges et les respects ne s'arrêtent point. De ces habitudes de salon naissait le style noble que nous admirons et que nous avons perdu. Quand aujourd'hui M. de Musset met en scène les grands seigneurs, il a beau être le plus délicat et le plus charmant esprit de notre siècle, il leur prête des phrases de plébéien et d'artiste malappris. Ses comtes et ses marquises eussent choqué chez Mme de La Fayette. Si une femme avait lâché ce mot : « Vous autres, hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés[1], » on l'aurait trouvée boutiquière. Si un homme eût dit à une femme, en se jetant à ses genoux : « Je vais vous faire une déclaration vieille comme les rues et bête comme une oie, » on l'eût mis à la porte en lui répondant : « Monsieur, je n'écoute pas de pareilles ordures[2]. » Son dialogue moqueur, brusque, rempli d'images osées et inventées coup sur coup, aurait effarouché les gens, comme un feu d'artifice tiré à l'improviste et à brûle-pourpoint entre les pieds dorés de leurs fauteuils. Mme de La Fayette et ses hôtes ne supposaient pas qu'il y eût au monde des confiseurs ni des oies. Des festins somptueux, des ameublements magnifiques, des palais réguliers, des princes et des princesses d'une âme grande et d'une contenance majestueuse, voilà les souvenirs où puisait leur style. En tout temps le langage copie la vie; les habitudes du monde forment les expressions des livres; comme on agit, on écrit. Rien d'étonnant si une société de grands seigneurs,

1. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*
2. Le mot est de Molière; Mme de Sévigné l'eût hasardé, Mme de La Fayette en aurait peut-être eu peur.

hommes du monde, a inventé le plus beau style qui ait paru.

Ce style est aussi mesuré que noble; au lieu d'exagérer, il atténue. Mme de La Fayette n'élève jamais la voix. Son ton uniforme et modéré n'a point d'accent passionné ni brusque. D'un bout à l'autre de son livre brille une sérénité charmante; ses personnages semblent glisser au milieu d'un air limpide et lumineux. L'amour, la jalousie atroce, les angoisses suprêmes du corps brisé par la maladie de l'âme, les cris saccadés de la passion, le bruit discordant du monde, tout s'adoucit et s'efface, et le tumulte d'en bas arrive comme une harmonie dans la région pure où nous sommes montés. C'est que l'excessif choque comme le vulgaire; une société si polie repousse les façons de parler violentes comme les façons de parler basses; on ne crie pas dans un salon. Mme de La Fayette ne s'abandonne pas comme une artiste et comme une actrice; elle se contient comme une grande dame et comme une femme du monde. D'ailleurs même à demi-mot, surtout à demi-mot, ses hôtes l'entendent. Ce sont les nerfs grossiers ou les esprits obtus qui veulent des éclats de voix; un sourire, un tremblement dans l'accent d'une parole, un mot ralenti, un regard glissé suffisent aux autres. Ceux-là devinent ce qu'on ne dit pas et entendent ce qu'on indique. Leur délicatesse et leur promptitude aperçoivent à l'instant et sans peine ce qu'on dissimule ou ce qu'on n'achève pas. Ils comprennent ou imaginent les transports et les tempêtes cachés sous les phrases régulières et calmes. Ils ne veulent pas les voir : ils les entrevoient; au même

moment, ils en détournent les yeux; ils veulent rester maîtres d'eux-mêmes. Ils se sentent en spectacle, ils redouteraient d'être troublés par des peintures trop véhémentes. Leur finesse n'en a pas besoin, leur dignité en a peur, leur bon goût s'en écarte. Lorsque Mme de Chartres mourante appelle sa fille pour lui dire adieu, elle lui parle du *déplaisir* qu'elle a de la quitter. Lorsque Mme de Clèves avoue enfin à M. de Nemours ce qu'elle sent pour lui, une demi-phrase indique à peine l'émotion si touchante et si profonde qui les remplit tous les deux. « Elle céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour M. de Nemours, et, le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charme : « Je ne vous dirai point que je n'ai pas « vu l'attachement que vous avez eu pour moi; « peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous « le dirais; je vous avoue donc, non-seulement que « je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pou- « vez souhaiter qu'il m'ait paru. » Rien de plus. Devant cette retenue et cette pudeur de style, on trouve grossier et médical *le Lis dans la vallée*, de Balzac.

Une autre grâce est la simplicité. La moitié des mots que nous employons est inconnue à Mme de La Fayette. Elle ressemble à ces anciens peintres qui faisaient toutes les nuances avec cinq ou six couleurs. Il n'y a point de lecture si facile. Un enfant entendrait du premier coup toutes ces expressions et tous ces tours. Le regard les pénètre dès l'abord jusqu'au fond, comme des eaux unies et transparentes; jamais les paroles n'ont rendu les idées plus visibles; jamais le lecteur n'a pensé avec autant d'aisance et de clarté.

Aujourd'hui tout écrivain est pédant, et tout style est obscur. Chacun a lu trois ou quatre siècles de trois ou quatre littératures. La philosophie, la science, l'art, la critique, nous ont surchargés de leurs découvertes et de leur jargon. L'esprit en s'étendant s'est encombré et s'est troublé. Nous sommes devenus économistes, mathématiciens, métaphysiciens, dilettantes, Anglais, Allemands surtout, et nous avons cessé d'être écrivains et Français. Bien plus et bien pis, par besoin de nouveauté et par raffinement d'intelligence, nous avons recherché les nuances imperceptibles, les images extraordinaires, les paradoxes de style, les accouplements d'expressions, les tours inattendus; nous avons voulu être piquants et nouveaux, nous avons écrit pour réveiller la curiosité lassée, nous avons sacrifié le naturel et la justesse pour surmonter l'inattention et l'ennui. Au temps de Mme de La Fayette, la littérature naissait, et personne ne naît dégoûté et savant. Elle disait les événements du monde en femme du monde, et n'apportait point les termes des langues spéciales dans la description des mouvements du cœur. Elle peignait les événements de la vie, sans autre envie que de les peindre, et ne songeait pas à surpasser des prédécesseurs qu'elle n'avait pas. En tout art, ceux qui viennent les premiers sont les plus heureux; ils ont plus de succès et moins de peine; ils imitent plus aisément la nature et atteignent plus sûrement la vérité. Ce premier moment est comme une aurore; celle-ci est une des plus limpides; je ne sais qu'une lumière plus belle, celle qui parut en Grèce au IVe siècle avec les *Économiques* de Xénophon et le *Phèdre* de Platon.

Les sentiments sont d'accord avec le style; presque toujours les habitudes de l'esprit annoncent les habitudes du cœur. Ici les émotions sont aussi délicates que la manière de les dire; on reconnaît le tact exquis d'une femme et d'une femme de haut rang. Le propre d'un salon aristocratique est la politesse parfaite, c'est-à-dire le soin scrupuleux d'éviter jusqu'à la plus légère apparence de ce qui pourrait choquer et déplaire; l'âme y est plus sensible; les froissements y sont des blessures; on y est plus prompt à souffrir parce qu'on y est moins habitué à souffrir. Je ne crois pas que la générosité, la pudeur ou la vertu, y soient plus abondantes et plus vivaces qu'ailleurs; mais il semble que, lorsqu'elles s'y rencontrent, elles y fleurissent avec plus d'aisance et sous un meilleur abri. La vie d'un plébéien est une guerre. Il est contraint à l'économie, à la défiance, souvent à la ruse, à la rigueur; il est rempli de pensées d'argent; il assiste chaque jour à des actions grossières; plus d'une fois il y prend part; sa femme est une bourgeoise et une ménagère, et le souci pressant et incessant de faire fortune et de vivre les empêche de s'arrêter aux nuances des sentiments. Faites-les princes dès le berceau; voyez Mme de La Fayette ou Mme de Clèves élevées parmi les respects et les magnificences. Si elles sont bonnes, elles seront généreuses; elles n'ont point gagné leur argent écu par écu, et ne savent pas la peine qu'il coûte. Si elles sont honnêtes, elles seront vertueuses; leur orgueil doublé les munira d'une force double contre les défaillances et les séductions. La délicatesse est une parure de luxe, difficile à porter, que le moindre heurt déchire, mais

qui reçoit moins d'accrocs et moins de taches dans un palais que dans un taudis.

Cette délicatesse fait ici le caractère et le charme de l'amour. Mme de Clèves aime sans le savoir ; d'elle-même et sans dessein elle se range aux opinions de M. de Nemours; sans le vouloir, elle fait ce qu'il veut; elle est comme sur une pente qui l'emporte et qu'elle ne voit pas. M. de Nemours ayant laissé deviner qu'il aimerait mieux ne pas la savoir à un bal, « elle fut bien aise de trouver une raison de sévérité pour faire une chose qui était une faveur pour M. de Nemours. » Un peu après, lorsqu'on essaye de tromper le prince, en lui assurant que cette absence était l'effet d'une maladie, « Mme de Clèves fut d'abord fâchée que M. de Nemours eût lieu de croire que c'était lui qui l'avait empêchée d'aller au bal; mais ensuite elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion. » Un autre jour, comme les dames regardaient un portrait de la reine Élisabeth, à la main de qui M. de Nemours avait aspiré, « elle le trouva plus beau qu'elle n'avait envie de le trouver, et ne put s'empêcher de dire qu'il était flatté. » Ces commencements d'émotions confuses, ces nuances de sentiments imprévus et mêlés, ces contentements subits et ces peines sourdes, sont comme les rougeurs douteuses du printemps qui couve et veut éclater. Bientôt la plus innocente des imprudences laisse percer un indice de cette passion secrète; le remords vient; mais l'amour subsiste jusque dans le remords qu'il produit. « Ce lui était une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses sentiments, et de les avoir laissés paraître au che-

valier de Guise. Elle en avait aussi beaucoup que M. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'était pas si entière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur. » A chaque instant le cœur trahit la volonté, et la passion se glisse dans les actions que la raison commande. Obligée de consulter avec M. de Nemours sur des intérêts de famille, elle est heureuse de recevoir sous ce nom ses confidences. « Sous prétexte des affaires de son oncle, elle entrait avec plaisir à garder tous les secrets que M. de Nemours lui confiait. » Désormais l'amour est si bien le maître qu'il fait tous les autres sentiments; Mme de Clèves le retrouve jusque dans ses amitiés: elle s'attache tout d'un coup à Mme de Martigues, « comme à une personne qui avait une passion aussi bien qu'elle, et qui l'avait pour l'ami intime de son amant. » Dans une âme si belle, l'amour ne peut s'exprimer par des actions violentes; pour qu'elle garde sa noblesse, il faut qu'elle garde toujours sa modération. Si elle s'abandonnait, elle s'abaisserait. Mais ces fines nuances d'émotion dévoilent toute la force du sentiment qui la possède; tant de petits effets témoignent de sa présence incessante et de sa domination souveraine; il conserve toute sa pureté sans rien perdre de sa grandeur.

Mais combien cette pureté paraît plus touchante lorsque l'on voit tous les regrets et toutes les résolutions qu'elle excite! Mme de Clèves est sans cesse en garde contre elle-même; sitôt qu'elle s'aperçoit de son amour, elle veut le vaincre; elle se reproche comme un crime les émotions les plus involontaires et les plus fugitives; il n'y a pas de probité plus haute

ni plus scrupuleuse; la Monime de Racine a moins de pudeur et de générosité. On sent une âme qui a été élevée parmi les plus nobles conseils et les plus saints exemples; qui, les yeux fixés sur la divine image de la vertu, a conçu pour elle, non-seulement de la vénération, mais de la tendresse; qui respecte l'honneur, non-seulement comme une loi inviolable, mais comme la plus chère et la plus précieuse partie de la vie humaine; qui non-seulement ne tombera jamais, mais qui n'a jamais eu l'idée de faillir. Elle a recours à son mari contre elle-même; jusque dans cette confession si hasardée, il y a une modestie exquise ; son honnêteté est si entière, qu'elle semble n'entrevoir qu'à demi, à travers un voile, et malgré elle, le sentiment ou l'action qui serait contraire à son devoir : « Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu qu'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore Mme de Chartres pour m'aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons; si j'ai des sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et d'estime pour un mari que

l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez. »

Ce style et ces sentiments sont si éloignés des nôtres, que nous avons peine à les comprendre. Ils sont comme des parfums trop fins : nous ne les sentons plus; tant de délicatesse nous semble de la froideur ou de la fadeur. La société transformée a transformé l'âme. L'homme, comme toute chose vivante, change avec l'air qui le nourrit. Il en est ainsi d'un bout à l'autre de l'histoire : chaque siècle, avec des circonstances qui lui sont propres, produit des sentiments et des beautés qui lui sont propres; et à mesure que la race humaine avance, elle laisse derrière elle des formes de société et des sortes de perfection qu'elle ne rencontre plus. Aucun âge n'a le droit d'imposer sa beauté aux âges qui précèdent; aucun âge n'a le devoir d'emprunter sa beauté aux âges qui précèdent. Il ne faut ni dénigrer ni imiter, mais inventer et comprendre. Il faut que l'histoire soit respectueuse et que l'art soit original. Il faut admirer ce que nous avons et ce qui nous manque; il faut faire autrement que nos ancêtres et louer ce que nos ancêtres ont fait. Entrez dans Notre-Dame; au bout d'une demi-heure, lorsque dans l'ombre des piliers énormes vous avez contemplé l'essor passionné des frêles colonnettes, l'enchevêtrement douloureux des figures bizarres et le rayonnement divin des rosaces épanouies, vous comprenez l'extase mystique de la foule maladive qui, agenouillée aux sons des orgues, apercevait là-bas dans une lumière d'or le sourire angélique de la Vierge et les mains étendues du Christ. Un quart d'heure plus tard, au

Musée de la Renaissance, une statue de Michel-Ange vous montrera par la fierté de sa structure héroïque, par l'élan effréné de ses bras tordus, par la montagne des muscles soulevés sur son épaule, les superbes passions, la grandeur tragique, le déchaînement des crimes et le paganisme sublime du XVIe siècle. Ouvrez maintenant un volume de Racine, ou cette *Princesse de Clèves*, et vous y verrez la noblesse, la mesure, la délicatesse charmante, la simplicité et la perfection du style qu'une littérature naissante pouvait seule avoir, et que la vie de salon, les mœurs de cour et les sentiments aristocratiques pouvaient seuls donner. Ni l'extase du moyen âge, ni le paganisme ardent du XVIe siècle, ni la délicatesse et la langue de la cour de Louis XIV ne peuvent renaître. L'esprit humain coule avec les événements comme un fleuve. De cent lieues en cent lieues le terrain change : ici des montagnes brisées, et toute la poésie de la nature sauvage; plus loin de longues colonnades d'arbres puissants qui enfoncent leur pied dans l'eau violente; là-bas de grandes plaines régulières, et de nobles horizons disposés comme pour le plaisir des yeux; ici la fourmilière bruyante des villes pressées avec la beauté du travail fructueux et des arts utiles. Le voyageur qui glisse sur cette eau changeante a tort de regretter ou de mépriser les spectacles qu'il quitte, et doit s'attendre à voir disparaître en quelques heures ceux qui passent en ce moment sous ses yeux.

Février 1857.

M. MICHELET.

I

Renaissance[1].

M. Michelet revient à sa grande œuvre, l'*Histoire de France;* il en écrit la plus grande époque, le XVIe siècle. Le moment serait opportun pour juger l'œuvre; il vaut mieux définir l'auteur.

Kant disait que nos idées viennent en partie des choses, en partie de nous-mêmes, que les objets en frappant notre esprit y trouvent une forme innée, que cette courbure originelle altère l'image reçue, et qu'ainsi notre vérité n'est pas la vérité. Il s'est trouvé que cette doctrine était une supposition en philosophie; il se trouve qu'elle est une règle en critique. Nos facultés nous mènent; nos talents nous égarent ou nous instruisent; notre structure primitive nous suggère nos erreurs et nos découvertes. Décomposer un esprit, c'est démêler en abrégé et d'avance ses découvertes et ses erreurs.

M. Michelet est poëte; à ce titre il saisit les ensembles

1. Tome VII de l'*Histoire de France.*

et les fait saisir. Cette imagination si impressionnable est touchée par les faits généraux aussi bien que par les faits particuliers, et sympathise avec la vie des siècles comme avec la vie des individus; il voit les passions d'une époque entière aussi nettement que celles d'un homme, et peint avec autant de vivacité le moyen âge ou la Renaissance que Philippe le Bel ou François Ier. Tant d'images brillantes, de mouvements passionnés, d'anecdotes piquantes, de réflexions et de récits, sont gouvernés par une pensée maîtresse, et l'ouvrage entier, comme une armée disciplinée, se porte d'un seul mouvement vers un seul but.

Ce mouvement est entraînant; en vain on voudrait résister, il faut lire jusqu'au bout. Le livre saisit l'esprit dès la première page; en dépit des répugnances, des objections, des doutes, il reste maître de l'attention et ne la lâche plus. Il est écrit avec une passion contagieuse, souvent maladive, qui fait souffrir le lecteur, et pourtant l'enchante : on est étonné de se sentir remué par des mouvements si brusques et si puissants; on voudrait revenir à la sérénité du raisonnement et de la logique, et on ne le peut pas; l'inspiration se communique à notre esprit et l'emporte; on pense à ce dialogue où Platon peint le dieu attirant à lui l'âme du poëte, et le poëte attirant à lui l'âme de ses auditeurs, comme une chaîne d'anneaux aimantés qui se communiquent l'un à l'autre la vertu magnétique, et sont enlevés bien haut dans l'air, attachés l'un à l'autre, et suspendus au premier aimant. Aucun poëte n'exerce plus que M. Michelet cette domination charmante; lorsque pour la première fois on commence à penser et qu'on le ren-

contre, on ne peut s'empêcher de l'accepter pour maître; il est fait pour séduire et gouverner les esprits qui s'ouvrent, et il l'a prouvé.

Quel est donc ce charme tout-puissant, et par quels accents parvient-il à troubler si profondément les cœurs? En lui vivent plusieurs poëtes, qui chacun aperçoivent une face différente de la vie humaine, et se réunissent en une sorte de chœur harmonieux pour la chanter tout entière et en exprimer toutes les beautés. Il a de vagues instincts panthéistes, et semble entendre en lui-même un écho des gigantesques épopées où les poëtes indiens célèbrent le rajeunissement du Dieu universel. « Par Salerne, par Montpellier, par les Arabes et les Juifs, par les Italiens leurs disciples, une glorieuse résurrection s'accomplissait du Dieu de la nature. Inhumé non pas trois jours, mais mille ou douze cents ans, il avait pourtant percé de sa tête la pierre du tombeau. Il remontait vainqueur, immense, les mains pleines de fruits et de fleurs, l'Amour consolateur du monde. Les Maures avaient découvert les puissants élixirs de vie que la terre, de son sein fécond, par l'intermédiaire des simples, envoie à l'homme son enfant, et qui sont peut-être sa vie maternelle. La tendresse de ce Dieu-mère, qu'on ne sait comment nommer, éclatait, débordait pour lui. Le voyant faible, chancelant, qui ne pouvait aller à elle, elle s'élançait, la grande mère, la compatissante nourrice, pour le soutenir dans ses bras. »

Cette intuition obscure des forces naturelles, ce trouble mystique des sens, cette résurrection involontaire des grandioses et fantastiques images du vieil

Orient, n'empêchent pas l'étonnant magicien de revoir « la noble, la sereine, l'héroïque antiquité, » et de peindre avec une admirable netteté les traits si nets de la Grèce artiste et charmante. « L'antiquité parut jeune, dit-il, et par son charme singulier, et par un accord profond avec la science naissante. Un sang plus chaud, une flamme d'amour revint dans nos vieilles veines avec le vin généreux d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle, et, non moins viril qu'enchanteur, le génie grec guidait Copernic et Colomb. » Il se fait sans effort le contemporain des civilisations et des hommes; leurs sentiments passent en lui à l'instant et d'eux-mêmes; son âme s'ébranle et vibre comme une lyre au son de toutes les passions et de toutes les douleurs; quand il parle de Virgile, sa prose prend soudainement l'harmonie des vers de Virgile, et son cœur la tristesse de Virgile; je n'oserais pas dire qu'il fait l'histoire, elle se fait en lui; les chants et les pensées des autres se reforment sur ses lèvres et dans son esprit sans qu'il les cherche; il ressemble lui-même à cet Être universel dont il parlait tout à l'heure, qui prend toutes les formes, et qui reste lui-même en devenant toutes choses, et qui, partout où il pénètre, apporte avec lui la vie et la beauté. « Saint Virgile, disait-on, priez pour moi! Moi-même j'avais ce mot au cœur bien avant de savoir qu'un autre avait parlé ainsi au XVIe siècle. Et qui plus que moi a le droit de le dire, moi élevé sur vos genoux, qui n'eus si longtemps d'autre aliment que l'antiquité adoucie par vous; moi qui vécus de votre lait avant de boire dans Homère le sang, le lait et la vie? Mes heures de mélancolie, jeune, je les

passais près de vous; vieux, quand les pensées tristes viennent, d'eux-mêmes les rhythmes aimés chantent encore à mon oreille; la voix de la douce sibylle suffit pour éloigner de moi le noir essaim des mauvais songes. »

Est-il possible, quand les faits et les hommes se retracent aussi vivement dans l'imagination enflammée, de garder le ton du récit? Non, l'auteur finit par les croire réels, il les voit vivre; il leur parle, il entend leurs réponses; le dialogue et le drame entrent de toutes parts dans l'histoire; le cadre étroit de la narration est brisé; les apostrophes, les exclamations, tous les mouvements de l'inspiration, le dithyrambe, les malédictions, les confidences personnelles, les exhortations, arrivent en foule; l'histoire devient un poëme. Consent-elle parfois à se réduire à la narration pure, son élan ne s'affaiblit pas. Les images sont si vives, les tours si rapides, le jet de l'invention si heureux et si violent, que les objets semblent renaître avec leurs couleurs, leurs mouvements et leurs formes, et passer devant nous comme une fantasmagorie de peintures lumineuses. Les plus petits faits, un détail de costumes, une anecdote d'imprimerie, s'animent, et l'on croit avoir une sorte de vision lorsqu'on entend l'historien raconter « comment, en 1500, Alde quitta le format des savants et répandit l'in-8, père des petits formats, des livres et des pamphlets rapides, légions innombrables des esprits invisibles qui filèrent dans la nuit, créant, sous les yeux mêmes des tyrans, la circulation de la liberté. »

Cette flamme de l'imagination échauffe le style et l'emporte jusqu'à une sorte de fureur. M. Michelet

écrit comme Delacroix peint et comme Doré dessine, se hasardant jusqu'aux tons les plus crus, allant chercher dans la boue les expressions passionnées, tirant de la médecine et de la langue du peuple des détails et des termes qui saisissent et qui effrayent, et couvrant tout de métaphores splendides qui jettent comme une teinte de pourpre sur toutes les souillures qu'il a dévoilées. Ce serait lui faire tort que de détacher et de mettre dans un relief choquant les traits abominables qu'il a rapportés pour peindre les mœurs et les guerres d'Italie. Le lecteur se rappelle, dans son *Histoire de la Révolution*, les massacres du Deux septembre et la Glacière d'Avignon ; jamais, je crois, l'éloquence humaine n'est montée à un tel excès de passion désespérée pour flétrir le meurtre et pour combler et accabler l'âme du lecteur d'épouvante et d'indignation. Il y a des récits semblables dans l'*Histoire de la Renaissance*, et c'est là qu'il faut les chercher. Mais ce qu'on peut citer, ce sont des portraits dans lesquels il voit, par une divination de peintre et de physiologiste, le caractère à travers le tempérament, et reconstruit le moral par le physique. C'est celui du cardinal d'Amboise : « Vous diriez la forte encolure d'un paysan normand ; sur cette large face et ces gros sourcils baissés, vous jureriez que c'est un de ces parvenus qui par une épaisse finesse, un grand travail, une conscience peu difficile, ont monté à quatre pattes. » C'est celui du rival de Savonarole : « On alla chercher dans la Pouille un de ces prédicateurs de carrefour qui ont le feu du pays dans le sang, un de ces cordeliers effrontés, éhontés, qui, dans les foires d'Italie, par la force de la poi-

trine et la vertu d'une gueule retentissante, font taire la concurrence du bateleur et de l'histrion. » La prose, ce semble, vaut ici la peinture, et il n'y a pas de tableau plus coloré que ce portrait.

Au fond, comme on le voit, cette verve enthousiaste est railleuse; M. Michelet est artiste jusque dans les plus intimes parties de son être, et quel artiste en France n'a pas d'esprit? Nous avons beau faire, nous sommes toujours parents de Voltaire et de Molière; le sarcasme nous arrive involontairement aux lèvres; le ridicule nous frappe d'abord; au milieu de tout son lyrisme et de ses effusions de cœur, M. Michelet rencontre la comédie à chaque pas. C'est le portrait du roi Louis XII, propriétaire amoureux de son héritage milanais, qui fait à genoux la guerre au pape, craintif et patient devant sa première femme, traité par l'Anglaise, sa seconde souveraine, Dieu sait comment et le diable aussi. C'est l'histoire de l'empereur Maximilien, grand chasseur « qui eut les jambes du cerf et la cervelle aussi. Chevalier (d'industrie) et à la fin condottiere dans le camp des Anglais, empereur à cent écus par jour. » Un trait encore, digne d'Aristophane; M. Michelet ressemble souvent au grand comique par l'audace originale de ses inventions, par la familiarité de ses allégories, par la légèreté et l'aisance avec laquelle il bat ses adversaires. Il s'agit des mystiques tempérés. « Les autres (les scolastiques) allaient gauchement avec des entraves aux jambes, tristes quadrupèdes qui marchaient pourtant quelque peu. Mais les mystiques raisonnables étaient des animaux ailés. Ils donnaient l'étonnant spectacle de volatiles étendant par moments de

petites ailes liées, bridées, les yeux bandés, sautant au ciel jusqu'à un pied de terre, et retombant sur le nez, prenant incessamment l'essor pour rasseoir leur vol d'oisons dans la basse-cour orthodoxe et dans le fumier natal. »

Tel est ce talent si riche et si souple, mélange d'esprit et d'enthousiasme, d'érudition et de philosophie, de grâce aimable et de violence ironique, esprit créateur s'il en fut, âme de feu, où la passion toujours ardente suscite des images toujours vivantes, qui traverse du même vol impétueux tous les contrastes, et dont les mouvements si divers et si extrêmes s'expliquent tous par la domination d'une faculté souveraine, l'inspiration.

Est-ce tout? Et n'y a-t-il rien à redire? Il y a toujours à redire. L'imagination inspirée qui a produit ici tant de beautés cause aussi les imperfections de l'ouvrage, et inquiète les lecteurs qu'elle a charmés.

Quelle impression laisse ce livre, et que se dit le lecteur en le quittant? Un seul mot, et funeste : *Je doute.* Que l'auteur soit de bonne foi et très-savant, tout le monde l'accorde. A-t-il été assez clairvoyant et prudent pour atteindre la vérité? nul ne le sait.

Un ouvrage comme l'*Histoire d'Angleterre* de M. Macaulay porte avec lui sa preuve. Je ne parle pas des citations et des renvois qui de temps en temps au bas des pages viennent justifier les faits les plus frappants et indiquer au lecteur les moyens de contrôler le texte : je veux parler de l'ordre des idées et du style; les événements groupés en classes régulières, tous ces groupes naturellement rangés autour

d'une idée dominante, chaque fait environné d'explications, soutenu par les autres, et rattaché par un lien visible et solide à l'ensemble; toutes les expressions exactes et calculées, tous les mouvements de passion justifiés par des raisonnements et des faits; jamais de déclamations, d'exagérations ni d'hypothèses; les idées générales aussi fortement établies que les faits particuliers; partout la raison, le bon sens, la critique et la logique : voilà les fondements sur lesquels se bâtit la confiance des lecteurs et l'autorité de l'historien. Lorsqu'un homme, pendant huit volumes, fait voir à chaque page et à chaque ligne, dans des questions de toute espèce, sur des milliers de faits, par une infinité de détails, qu'il est prudent, qu'il ne marche que les documents en main, qu'il les interprète bien, que jamais son jugement ne fléchit, et que jamais sa passion ne l'emporte, nous quittons toute défiance, nous acceptons toutes ses recherches, nous entrons dans sa croyance, et chacun de nous à son tour dit à la fin : « Je crois. »

Devons-nous croire M. Michelet? Pour ma part, après expérience faite, je réponds oui : car, lorsqu'on étudie les documents d'une époque qu'il a étudiée, on éprouve une sensation semblable à la sienne, et l'on trouve qu'en définitive les conclusions de son lyrisme divinatoire sont presque aussi exactes que celles de la patiente analyse et de la lente généralisation. Mais cette vérification n'a d'autorité que pour ceux qui l'ont faite, et dans les points où ils l'ont faite. Qui garantira la vérité du reste, et quelle confiance le public, qui n'a point entrepris ces recherches, prendra-t-il en des idées dont on ne lui donne

pas les preuves, et qui sont exprimées de manière à lui inspirer la défiance la plus juste et la mieux fondée? Ce ton saccadé, ces bouillonnements inégaux d'une inspiration ardente, ces cris du cœur, ce dithyrambe incessant, sont-ils capables d'établir dans notre raison une conviction solide? L'auteur parle comme un prophète, et, en fait d'histoire, on ne croit pas les prophètes. On voit que les hommes, les événements, les sentiments renaissent sous ses yeux; qu'il les décrit à mesure qu'ils passent; qu'il les a vus dans une lumière aussi vive que les faits présents et palpables : mais y a-t-il là une résurrection ou une invention? Cette méthode poétique ranime-t-elle des êtres éteints, ou forge-t-elle des êtres imaginaires? Sur quelle preuve cette divination historique et cette révélation aventureuse appuient-elles leur autorité? Que dois-je penser de la critique et du jugement de l'auteur après la phrase suivante : « Bacchus, saint Jean et la Joconde dirigent leurs regards vers vous; vous êtes fascinés et troublés, un infini agit sur vous par un étrange magnétisme. Art, nature, avenir, génie de mystère et de découverte, maître des profondeurs du monde, de l'abîme inconnu des âges, parlez, que voulez-vous de moi? Cette toile m'attire, m'appelle, m'envahit, m'absorbe; je vais à elle malgré moi, comme l'oiseau va au serpent! » Ce ton est celui de l'hallucination mentale. Croirai-je qu'un homme ainsi troublé de visions poétiques et mystiques pourra toujours tenir d'une main ferme cette balance si délicate, si facile à renverser, où la critique pèse avec précision et précaution les idées et les faits de l'histoire? Qu'on lise le morceau sur Michel-Ange,

fragment étrange, qui semble écrit par Creutzer ou Niebuhr, grandiose et fantastique, admirable dans un commentaire des peintres, mais où l'hypothèse surabonde et déborde, et que l'histoire rejette de son sein, parce qu'elle ne souffre en soi que certitude et vérité prouvée. C'est ainsi qu'elle rejette encore ces suppositions téméraires qui expliquent d'avance et d'un ton tranchant le caractère de Maximilien, de Charles-Quint et tant d'autres, en combinant les qualités des cinq ou six races qui ont fourni leurs ancêtres. Les historiens devraient apprendre des naturalistes que ces lois sur les espèces, vraies lorsqu'on considère de grandes multitudes, sont au plus haut point douteuses lorsqu'on considère des individus, et qu'on discrédite son jugement en attribuant à des croisements de famille toutes les actions et tous les sentiments de l'homme qu'elles ont produit. On entre encore en défiance lorsqu'on voit un petit fait érigé en symbole d'une civilisation, un particulier transformé en représentant d'une époque, tel personnage changé en missionnaire de la Providence ou de la nécessité, les idées s'incarnant en des personnes, les hommes perdant leur figure et leur caractère réel pour devenir des monuments de l'histoire. L'esprit du lecteur se trouble; il voit les faits se changer en idées et les idées en faits ; tout se fond et se confond à ses yeux en une poésie vague, qui berce son imagination par le chant des phrases harmonieuses, sans qu'aucune loi certaine et prouvée puisse s'affermir au milieu de tant d'hypothèses vacillantes et d'affirmations hasardées. Bien plus, le hardi moqueur donne prise parfois aux moqueries des autres;

il est téméraire, même contre le bon sens ; il oublie que certaines images sont grotesques, et on ne sait trop si on doit s'attrister ou rire lorsqu'on le voit présenter comme symbole des inventions religieuses du xve siècle l'instrument d'église nommé *serpent*. Ajoutons enfin que ce style forcé, ces alliances de mots étonnantes, cette habitude de sacrifier l'expression juste à l'expression violente, donnent l'idée d'un esprit pour qui la passion s'est tournée en maladie, et qui, après avoir faussé volontairement la langue, pourrait involontairement fausser la vérité. Dire que « l'Italie a le fédéralisme au fond des os ; » écrire que « Maximilien Sforza, rançonné, épuisé, tordu jusqu'à la dernière goutte, était fini, et ne rendait plus, » voilà des exagérations singulières, d'autant plus que ce style fiévreux est ordinaire, et que l'enivrement, le transport et l'exaltation lui sont aussi naturels qu'aux autres la santé, la mesure et le bon sens. On n'aime point non plus ces paradoxes de mots, ces pointes trop ingénieuses, dignes plutôt d'un Claudien ou d'un Ausone que d'un grand historien, qui reviennent souvent, et qui sentent le sophiste et l'écrivain de la décadence. Il y a une sorte de charlatanisme à exprimer ainsi l'idée fort simple que les juges sont déclarés responsables de leurs sentences : « La justice juste pour elle-même, se punissant si elle punit mal, s'emprisonnant si elle arrête à tort ! » Il y a quelque prétention à parler de *l'ataraxie* de Léonard de Vinci. On se souvient qu'il a montré ailleurs les hussards de Bouillé, « chauffés à blanc » par les promesses de leur général : ces artifices de style font soupçonner au lecteur que l'écri-

vain veut à toute force être admiré, qu'il est moins occupé de son sujet que de lui-même, et qu'il a cherché dans l'histoire le pathétique et l'intérêt plutôt que la vérité.

L'histoire est un art, il est vrai, mais elle est aussi une science; elle demande à l'écrivain l'inspiration, mais elle lui demande aussi la réflexion; si elle a pour ouvrière l'imagination créatrice, elle a pour instruments la critique prudente et la généralisation circonspecte; il faut que ses peintures soient aussi vivantes que celles de la poésie, mais il faut que son style soit aussi exact, ses divisions aussi marquées, ses lois aussi prouvées, ses inductions aussi précises que celles de l'histoire naturelle. M. Michelet a laissé grandir en lui l'imagination poétique. Elle a couvert ou étouffé les autres facultés qui d'abord s'étaient développées de concert avec elle. Son histoire a toutes les qualités de l'inspiration : mouvement, grâce, esprit, couleur, passion, éloquence; elle n'a point celles de la science : clarté, justesse, certitude, mesure, autorité. Elle est admirable et incomplète; elle séduit et ne convainc pas. Peut-être, dans cinquante ans, quand on voudra la définir, on dira qu'elle est l'épopée lyrique de la France.

Février 1855.

II

Réforme[1].

Il y a quatre mois, en parlant du volume précédent, on essayait ici de décrire le talent de M. Michelet; aujourd'hui l'on peut recommencer sans crainte : pour toucher le fond de cette nature si délicate et si étrange, il est bon de s'y reprendre à deux fois.

En quoi consiste cette imagination inspirée, que ses amis et ses ennemis lui reconnaissent, et qui est la source de ses qualités et de ses défauts? D'autres, par exemple Victor Hugo, voient intérieurement, avec une netteté parfaite et un relief étonnant, les couleurs et les formes, et les objets réels qui subsistent dans la nature n'ont point de traits plus marqués ni de détails plus achevés que les objets fantastiques qui traversent leur cerveau. Mais ils sont peintres plutôt que poëtes; ils comprennent mieux la figure d'un objet que sa pensée intime; ils se représentent mieux les sensations que les sentiments; ils ont l'imagination des yeux plutôt que celle du cœur. M. Michelet a l'imagination du cœur plutôt que celle des yeux; sa plus grande puissance est la faculté d'être ému; il ne regarde les formes et les couleurs que pour pénétrer l'âme et la passion qu'elles expri-

1. Tome VIII de l'*Histoire de France*.

ment : il ne décrit jamais pour décrire ; il n'imagine que pour sentir. On en verra la preuve dans ses paysages : comparez ceux de Victor Hugo [1] à cette page sur Fontainebleau, qu'avait choisi pour ses promenades François Ier malade et vieilli.

Fontainebleau est surtout un paysage d'automne, le plus original, le plus sauvage et le plus doux, le plus recueilli. Ses roches, chaudement soleillées, où s'abrite le malade, ses ombrages fantastiques, empourprés des teintes d'octobre, qui font rêver avant l'hiver, à deux pas la petite Seine entre des raisins dorés : c'est un délicieux dernier nid pour reposer et boire encore ce qui resterait de la vie, une goutte réservée de vendange.

Il y amenait ses artistes d'Italie qui, livrés à eux-mêmes, se livrèrent aux hasards de leur génie et à tous les caprices de l'art. « De là ces Mercures, ces mascarons effrayants de la *cour Ovale;* de là ces Atlas surprenants qui gardent les bains dans la *cour du Cheval-Blanc*, hommes-rochers qui, depuis trois cents ans, cherchent encore leur forme et leur âme, témoignant du moins qu'en la pierre il y a le rêve inné de l'être et la velléité de devenir. »

Cette dernière phrase n'est-elle pas frappante? Il a découvert leur vie; il souffre de leur effort. L'apparence extérieure et sensible, traversant l'imagination de l'artiste, est allée frapper jusqu'à son cœur.

1. On entendait gémir le Simoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet;
Comme une peau de tigre au couchant s'allongeait
Le Nil jaune tacheté d'îles.

Le Rosso ôta la bride à son coursier effréné. N'ayant affaire qu'à un maître qui ne voulait qu'amusement et qui disait toujours : *Osez*, il a, pour la petite galerie favorite du malade, fondu tous les arts ensemble dans la plus fantasque audace. Rien n'est plus fou, plus amusant. Triboulet, Brusquet, sans nul doute, ont donné leurs sages conseils. Le beau, le laid, le monstrueux, s'arrangent pourtant sans disparate. Vous diriez le Gargantua harmonisé dans l'Arioste. Prêtres gras, vestales équivoques, héros grotesques, enfants hardis, toutes les figures sont françaises. Pas un souvenir d'Italie. Ces filles espiègles et jolies, d'autres émues, haletantes, telle qui souffre et dont la voisine touche le sein avec une douce main de sœur, toutes ces images charmantes, ce sont nos filles de France, comme Rosso les faisait venir, poser, jouer devant lui. Rougissantes, inquiètes, rieuses de se voir au palais des rois, d'autres boudeuses et pleurantes d'être trop admirées sans doute, il a tout pris. C'est la nature, et c'est un ravissement.

Ce second tableau peint à l'âme ce que celui de Rosso peint aux yeux. Nulle épithète d'atelier; nul mot pour marquer la forme d'un contour ou la nuance d'une couleur; tous expriment des émotions, des joies, des peines, des pensées, des actions de l'être intérieur et invisible. Les sensations se sont traduites en sentiments; la peinture, en poésie; et cette traduction si exacte, si involontaire, si heureuse, indique et explique le besoin le plus intime et la faculté maîtresse de l'auteur.

Le premier effet de ce genre d'imagination est l'éloquence. M. Michelet est si vivement ému qu'il ne peut manquer d'émouvoir les autres. Les événements qu'il raconte l'atteignent au vif; il combat avec ses personnages; bien plus, il combat avec les idées

philosophiques qu'il aime, et qu'il voit entrer dans le monde pour le gouverner. Ce volume, par exemple, est un long plaidoyer en faveur de l'esprit moderne qui s'efforce de naître, et qui amène avec lui l'art, la science, la liberté et l'humanité. Les ennemis qu'il rencontre sont pour l'auteur des ennemis personnels. Chaque blessure qu'ils font à son idole, il la ressent et il la venge. Railleries amères, insultes outrageantes, mépris brûlant, haine et colère, toutes les passions violentes s'accumulent en lui, débordent, et vont rouler sur eux pour les accabler. En même temps, les transports d'amour, les exclamations de joie, les élans de tendresse, les cris d'admiration, naissent d'eux-mêmes au passage de la divinité qu'il défend et qu'il adore. Cette histoire est une ode; elle est composée, comme une ode, d'apostrophes, de figures téméraires, de phrases brisées, de métaphores éblouissantes; on entend partout le chant lyrique. Il sent plus que les autres hommes, et je ne sais si le fanatisme de Genève montait plus haut que l'exaltation de ce morceau.

Contre l'immense et ténébreux filet où l'Europe tombait par l'abandon de la France, il ne fallait pas moins que ce séminaire héroïque. A tout peuple en péril, Sparte, pour armée, envoyait un Spartiate. Il en fut ainsi de Genève. A l'Angleterre, elle donna Pierre Martyr, Knox à l'Écosse, Marnix aux Pays-Bas : trois hommes et trois révolutions.

Et maintenant commence le combat! Que, par en bas, Loyola creuse les souterrains! Que, par en haut, l'or espagnol, l'épée des Guises, éblouissent ou corrompent! Dans cet étroit enclos, sombre jardin de Dieu, fleurissent, pour le salut des libertés de l'âme, ces sanglantes roses sous la main de Calvin. S'il faut quelque part en Europe du sang et des supplices, un

homme pour brûler ou rouer, cet homme est à Genève, prêt et dispos, qui part en remerciant Dieu et lui chantant ses psaumes.

Cette sensibilité de l'imagination donne l'instinct historique, je veux dire l'art de démêler, à travers une foule de faits et de causes, la cause et le fait importants. Elle supplée à l'analyse rigoureuse, et, par une autre voie, atteint le même but. Chaque manuscrit que l'auteur déchiffre, chaque gravure qu'il feuillette, laisse en lui, entre mille impressions, une impression dominante. Au bout de quelques mois cette émotion, sans cesse accrue, devient une passion, et il se trouve naturellement que c'est celle du siècle. En se faisant contemporain des générations éteintes, il a pris involontairement leur manière de sentir; par sa capacité d'être ému, il a recueilli les sentiments qui semblaient détruits pour toujours et ensevelis dans la poussière des vieux livres. La faculté de souffrir et de jouir ainsi au contact du passé, est pour l'esprit ce que l'enduit chimique délicat est pour la plaque brillante où on l'étale. L'une garde les empreintes morales, l'autre garde les empreintes physiques; et le même mécanisme fait l'art du photographe et le talent de l'historien.

Prenons pour exemple la prédication de Luther. A ne considérer en lui que sa doctrine, et par la méthode ordinaire, on le regardera comme un ennemi de la liberté et un destructeur de l'homme. Il exagère le dogme de la corruption originelle; il écrit le traité *du serf arbitre;* il exalte la grâce plus que les plus âpres jansénistes; il outre les doctrines outrées de

saint Augustin et de saint Paul. Mais prenez l'autre méthode : entendez comme M. Michelet la rude voix, les effusions passionnées, la trivialité puissante et généreuse du tribun populaire; vous verrez le funeste système se changer en une prédication bienfaisante, la théorie du despotisme produire la pratique de l'indépendance, et le mysticisme spéculatif engendrer la vertu active. Ce vaillant Allemand, sensuel, brutal, distributeur d'injures, que la chair tourmente, dont le sang s'agite et fermente comme le vin, musicien, chanteur, poëte, bon père de famille, ne peut pas établir une doctrine d'ascètes. C'est aux logiciens français, aux magistrats, aux lettrés, aux savants de Port-Royal, de reconstruire dans un coin la méthode de mortifications et de direction spirituelle, et de faire revoir au monde « la face pâle du crucifié. »

Tant vaut l'homme, tant vaut la doctrine. Proclamée de cette voix pure et forte, candide, héroïque, elle fut le pain des forts, un cordial avant la bataille; elle fit à l'homme la belle illusion de sentir, au lieu de son cœur, battre en son sein le cœur d'un Dieu.

Malentendu sublime! Quand de sa voix tonnante à faire crouler des trônes, Luther criait : *L'homme n'est rien*, le peuple entendait : *L'homme est tout.*

Traduisons clairement sa prédication. Replaçons-la au vrai jour populaire : « Bonnes gens, on vous vend la dispense des œuvres. Remettez l'argent dans vos poches, Dieu vous sauve gratis. Des œuvres, la seule nécessaire est de croire en lui, de l'aimer. »

Chose curieuse! Le pape recommandait les œuvres, et tout s'est réduit aux œuvres de la caisse. Luther dispense des œuvres, et elles recommencent, les vraies œuvres morales, celles de piété et de vertu. Il disait : « Aime et crois. » Qui aime n'a pas besoin qu'on lui impose et prescrive des œuvres

agréables à l'objet aimé. Il les fera bien de lui-même, et il les ferait malgré vous.

Prenons pour second exemple une découverte de M. Michelet, très-nouvelle et très-curieuse. On a lu dans Robertson les dernières années de François Ier. Pourquoi le roi change-t-il de politique? Pourquoi se livre-t-il à son rival? D'où vient cette négligence croissante, cette impuissance, ce discrédit? Les solides raisonnements de l'ecclésiastique anglais n'expliquaient pas grand'chose; il fallait, pour comprendre cette décadence, l'habitude de se mettre à la place des personnages, et de retrouver leurs sentiments en les éprouvant. Sortons du conseil où Robertson écoute les délibérations des politiques; entrons dans la chambre à coucher du roi, que soigne Gunther, à qui Barberousse envoie des pilules mercurielles. Déjà, en 1535, il parle difficilement; il a perdu la luette par la maladie; souffrant et morose, il va chercher un peu de gaieté sous le soleil de Fontainebleau. Réduit à ne plus jouir que par les yeux, il lit Rabelais ou regarde les bacchanales et le carnaval que Rosso peint sur ses murailles. En 1538, un abcès affreux le mène à deux doigts de la mort; on le guérit à peine, par des remèdes aussi terribles que le mal. Il reste bouffi, la machine bouleversée, l'âme à demi éteinte. Désormais, il laisse régner Montmorency, puis les cardinaux; il n'a plus que des réveils, et sans cesse il s'affaisse et retombe.

Telles sont les phases bizarres du gouvernement personnel. Le règne de Louis XIV se partage en deux parts : *Avant la fistule, après la fistule.* Avant, Colbert et les conquêtes; après, Mme Scarron et les défaites, la proscription

de 500 000 Français. François Ier varie de même : *Avant l'abcès, après l'abcès.* Avant, l'alliance des Turcs, etc. Après, l'élévation des Guises et le massacre des Vaudois, par lequel finira son règne. »

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Saisi de dégoût à la vue des derniers portraits du prince, l'historien a compris deux phrases d'Hubert et de Brantôme. Il a vu le triste « galant » flétri, gâté, balbutiant des phrases embrouillées, signant sans lire l'ordre de détruire les Vaudois, pendant que Diane de Poitiers et le dauphin jouent au roi de son vivant. Cette alcôve où travaillent les médecins, où intriguent les maîtresses, lui a donné la nausée; sa sensation lui a servi de critique, et l'a bien servi.

Cette faculté de pénétrer dans l'âme des personnages fait de l'auteur un psychologue. Noter au passage les sentiments les plus délicats, les plus singuliers, les plus obscurs, suivre les détours de leur ligne capricieuse et brisée, sans fatigue, sans efforts, sans erreur, se plier de soi-même aux ondulations incessantes de la passion changeante et sinueuse, ainsi qu'une feuille légère qui coule et tourne avec les remous incertains de l'eau qui la mène, on a déjà vu par l'*Histoire de la direction au* XVIIe *siècle* combien ce genre d'imagination est en lui naturel et puissant. On le reconnaît ici dans le récit de la passion que la pauvre Marguerite eut pour François Ier son frère. Petite-fille du poëte Charles d'Orléans, poëte elle-même, savante, d'une curiosité infinie, et d'une finesse charmante, un peu mystique, délicate, nerveuse, maladive, elle aima le roi, uniquement, toute

sa vie, comme un frère, comme un fils, comme un dieu. « Ce qui étonne et ce qui confond en elle, c'est l'invariable permanence d'un sentiment toujours le même, qui n'a ni phases ni crises de diminution ou d'aggravation, ni haut ni bas; jamais l'arc ne fut si constamment tendu. » La vive et ardente imagination s'était prise, et ce fut pour toujours. Elle fut sacrifiée, selon la règle ordinaire; elle souffrit sans cesse, c'est le lot de ceux qui aiment beaucoup. On l'eût deviné d'avance en voyant le contraste de cette frêle, mignonne et pensive créature, et du vigoureux gaillard, chasseur, homme d'armes, trois fois égoïste à titre d'enfant gâté, de fat sensuel et de roi. Il est brusque, inégal avec elle; de temps en temps reviennent des accès de tendresse, par exemple lorsqu'il est malheureux; puis il la néglige ou la rudoie, ne sentant pas que, pour une âme si tendre, tous les coups sont des blessures. Un jour par caprice, le cœur abaissé par les jouissances vulgaires, « il conçut l'idée indigne de voir jusqu'où irait sa puissance sur une personne si dévouée. » Elle parvint à s'enfuir, brisée, « pis que morte; » et, craignant encore d'avoir blessé cet être tyrannique et brutal, elle lui écrivit une lettre humble, gémissante, pour le supplier d'être généreux, de lui faire grâce, de n'exiger d'elle que ce qu'il a déjà, l'entière, l'absolue, l'éternelle possession de son cœur. Le roi, impatienté, et pour complaire à sa maîtresse, finit par marier celle qui l'avait sauvé dans sa prison de Madrid, au jeune d'Albret, roi sans royaume. « Elle épousait l'exil, la pauvreté, la ruine; elle en pleura, comme elle le dit, à creuser le caillou. » A la vérité, en manière de reconnaissance, on lui avait

fait une pension. Vous aviez déjà vu ces fines et touchantes analyses, et vous retrouvez dans l'historien de Marguerite l'historien de Mme de Chantal.

Mais la sensibilité d'imagination est un instrument aussi dangereux qu'utile. Elle guide et elle égare. Elle assemble en amas les découvertes et les erreurs. Aucune sorte de talent ne pénètre le lecteur d'impressions plus vives et plus contraires. On admire l'auteur et on se révolte contre lui à la même page. On jette le livre de dépit, et on le reprend avec enthousiasme. Il étonne en toutes choses, dans le mal comme dans le bien. Il ressemble à ces aveugles d'Écosse dont la vue merveilleuse perçait les murs, franchissait l'espace, atteignait les secrets par une révélation prophétique, et qui trébuchaient contre la première pierre du chemin.

Comprend-on qu'en expliquant la religion des Vaudois, il parle ainsi des Alpes : « Leurs glaciers bienfaisants dans leur austérité terrible, qui donnent à l'Europe les eaux et la fécondité, lui versent en même temps la lumière, la force morale? » Quoi! s'il y a des hommes courageux et sensés en Allemagne, en Angleterre, en France, c'est l'aspect des glaciers qui les a produits?

Comprend-on qu'en comptant les effets de l'avénement de Charles-Quint et de la réunion de tant d'États, il dise de l'Espagne : « L'Espagne, comme un taureau blessé qui se percerait de ses cornes, est furieuse, contre qui? contre soi. Volée par les Flamands, elle va se voler elle-même. Indigente par eux, elle se fait mendiante en détruisant les Maures. » Concevez-vous qu'un taureau se perce de ses cornes?

et croyez-vous que l'Espagne ait chassé les Maures par *fureur contre soi ?*

Comprend-on que l'historien du peuple, l'apôtre de la puissance des masses, le lucide révélateur des grandes causes, déclare que, si l'électeur eût livré Luther, l'avenir du monde était changé? « La Réforme, étouffée encore une fois, eût laissé le vieux système pourrir sa pourriture paisiblement. Point de protestants, dès lors, ni de jésuites. Point de jansénistes, point de Bossuet, point de Voltaire; autre était la scène du monde. » Saviez-vous que les causes du protestantisme en France furent les dévastations de Charles-Quint? « Ces terribles calamités, l'abaissement et le mépris de soi où la France tomba, la jetèrent violemment dans ce mystique désespoir et dans l'appel à Dieu qu'on appelle Réformation. »

Le mécanisme de ces étranges affirmations est visible. Une idée entre à l'improviste dans cette âme si sensible, la trouble et la transporte comme par une vision. Sur un autre homme, elle n'agirait pas; il resterait tranquille dans son fauteuil, manierait l'hypothèse, et finirait par la rejeter, la trouvant trop fragile. Sur celui-ci, elle agit aussi fortement qu'une vérité évidente; l'émotion la transforme en conviction; il sent si violemment qu'il ne peut s'empêcher de croire; les causes de doute sont effacées; il n'aperçoit plus que son rêve : le voilà pour lui prouvé. Il affirme la chose comme si elle était réelle et présente; pour lui, en effet, elle est réelle et présente; et il ne la verrait pas mieux, si elle était en ce moment devant ses yeux.

L'émotion trop vive l'empêche de douter quand il

compose. L'émotion trop vive l'empêche d'être clair quand il écrit. Car supposez un homme qui sente trop : pourra-t-il s'astreindre à suivre en logicien et en narrateur le fil des événements, à les exposer eux-mêmes, tels qu'ils se sont passés, à réfléchir le passé comme fait une glace pure, à n'y rien ajouter de son émotion personnelle, à faire abstraction de soi-même, à ne pas paraître dans son récit? Au contraire, il rompra à chaque instant la narration, il sautera d'un siècle à l'autre et d'un pays à l'autre, pour noter les rapprochements subits où s'aventure son imagination effrénée; il expliquera un portrait de Marguerite par un portrait de Fénelon; il mêlera une discussion de textes au récit d'une bataille; il appellera Anquetil Duperron et Eugène Burnouf au secours de Reuchlin et de Pic de La Mirandole; il parcourra par des voyages subits et surprenants tout le royaume de la fantaisie et toutes les régions du réel; il forcera le lecteur dérouté, qui à grand'peine se traîne à terre, sur la grande route frayée et au pas de promenade, à s'envoler avec lui dans les domaines de l'air, franchissant d'un coup d'aile montagnes et précipices, étourdi, ébloui de la violence de son élan et des caprices de son guide, incapable de reconnaître son chemin, ne distinguant rien que l'essor furieux de sa course involontaire, et le souffle de feu du génie ailé qui l'emporte avec lui. Avec la suite naturelle des faits disparaîtra leur couleur naturelle. Ils se transforment en exclamations, en cris d'allégresse, en invectives sanglantes. Je disais tout à l'heure qu'ils formaient une ode : une ode est-elle facile à comprendre? Prenez du sable, des minéraux, du fer, des

roches, tels que vous les trouvez dans la nature, et comme vous les présentent les montagnes et les vallées; jetez-les dans une fournaise ardente : ils s'embrasent, ils petillent, ils se fondent ; les flammes serpentent et tourbillonnent, sifflent et grondent sous la vaste lueur qui rougit l'antre mugissant. C'est un chaos étrange et terrible, où toutes les natures s'altèrent, où toutes les formes se confondent, où rien ne subsiste de ce que vous aviez vu dans la campagne, où l'œil du chimiste peut seul reconnaître sous leur figure nouvelle les pierres et les métaux calcinés, transformés ou tordus. Telle est l'image de cette histoire; on a besoin de se la traduire. Pour la comprendre, il faut dépouiller les faits de leur apparence oratoire, déchirer la parure étincelante d'allégories et de métaphores qui couvre et cache les idées générales, et changer la fantasmagorie d'images en récits simples et en raisonnements nus.

Je copie le commencement du chapitre IV, et je demande au lecteur s'il est aisé de l'entendre au premier coup. Il s'agit de la vente des indulgences et de l'élection de Charles-Quint.

Si Plutus est aveugle, comme on a dit, il dut le regretter. Le temps dont nous contons l'histoire eût pu satisfaire ses regards. L'heureuse extension des activités en tous sens semblait n'avoir eu lieu que pour propager son empire. Pour lui, la terre avait été doublée. Pour lui, par lui, les trois grandes choses modernes apparaissent, bureaucratie, diplomatie et banque; l'usurier, le commis, l'espion.

Soyons francs, soyons justes. Et que les anciens dieux descendent de l'autel. Assez de vains mystères. Plus modestes et plus vrais les dieux grecs dans Aristophane. D'eux-mêmes, ils introduisent leur successeur, le bon Plutus. Ils

avouent franchement que sans lui ils mourraient de faim. Mercure quitte son métier de dieu qui ne va plus; pour Olympe, il prend la cuisine, lave les tripes, et dit en sage : « Où l'on est bien, c'est la patrie. »

Cela est franc et net. Mais combien est détestable l'hypocrisie moderne! cet effort d'accorder l'ancien et le nouveau, de coudre et saveter la rapacité financière de férocité fanatique!

Pour s'expliquer ce passage, il faut d'abord connaître, et très-bien, Aristophane. Or, combien de gens ont étudié Aristophane?

Il faut de plus être depuis longtemps en commerce avec les idées, pour deviner que cette allégorie et ces allusions mythologiques signifient simplement qu'au XVIe siècle le besoin et la puissance de l'or sont plus grands qu'autrefois.

Il faut en outre savoir l'histoire ancienne et moderne pour comprendre d'abord cette indication lyrique du fanatisme et de l'avidité des Espagnols, de l'avidité et de la tolérance des peuples anciens.

Il faut enfin avoir l'habitude du style pour n'être point effarouché par la violence et l'étrangeté de cette expression : *saveter de férocité fanatique la rapacité financière*. Et, surtout, il faut avoir l'esprit naturellement très-calme : car quiconque se laisserait saisir par l'enthousiasme et la verve amère du morceau serait troublé jusqu'au fond de l'âme, et les idées seraient en lui noyées sous les émotions.

Or, le volume entier, et tous les volumes de l'*Histoire de France*, sont de ce style. M. Michelet sans doute n'écrit pas pour quelques lettrés, amateurs d'analyse. Il veut persuader le public; bien plus, le

peuple. Il considère l'histoire comme une école populaire de patriotisme et de morale. Est-il probable qu'avec cette manière d'écrire il se fasse entendre de l'ouvrier qui sort de sa fabrique, ou qui pour se reposer ouvre un livre sur son établi?

Encore un mot sur le style. Il est composé d'exagérations. La sensibilité chez l'auteur est devenue maladive. Les chocs que nous sentons à peine le font crier. Plusieurs diront même qu'il crie de parti pris et par habitude. Cette fièvre de l'âme déborde en expressions convulsives. Il outre l'excès de la passion. Il n'écrit que par petites phrases saccadées, qui ressemblent à des accès de douleur. J'en prends au hasard, elles sont par milliers. « C'est en 1517 qu'éclate la dispute de Las Casas et de Sépulvéda, le jour horrible qui révèle la fosse où, pour l'amour de l'or, on a jeté deux mondes, le noir par-dessus l'Indien. » Un peu plus loin, après l'élection de Charles-Quint : « On avait fait un monstre : l'Espagne et l'Allemagne collées l'une sur l'autre et, face contre face, Torquemada contre Luther. » Ces phrases ne sont que violentes. Mais une fois que le violent devient le beau, il n'y a plus de limites, et l'on finit par tomber dans la rhétorique, et même dans le ridicule. Est-ce M. Michelet qui, après avoir exposé la détestable grossièreté de François Ier, et la fuite de Marguerite, écrit en manière de résumé, cette phrase vague qui n'est qu'une phrase : « La terre avait vaincu le ciel et l'avait abaissé jusqu'à soi? » — « Faute d'idée, dit Béranger, il allait faire une ode. » Très-certainement c'est dans une ode de cette espèce que trébuche l'auteur en racontant la mort de Zwingle : « Son ami

Myconius, pour sauver son cœur des outrages, le jeta au courant du Rhin. *Le fleuve des anciens héros en reste plus héroïque.* » — Enfin n'est-il pas curieux de voir un historien, à bout d'expressions, chercher des métaphores dans les découvertes de la physique moderne, et dire, en style de précieuses, que Guichardin écrivit l'arrivée de Bourbon et de ses mercenaires *d'une encre froide à geler du mercure?* Il n'y a que lui pour assembler de tels contrastes, et pour amener devant l'imagination, la main dans la main, le marquis de Mascarille et M. Gay-Lussac.

Pouvait-il éviter ces taches? Non; par malheur, son talent tient à ses défauts. Il est comme un peintre qui puiserait sur sa palette l'écarlate éclatante et au même endroit la maudite huile qui viendrait brouiller et salir sa toile. Notre esprit est une machine construite aussi mathématiquement qu'une montre. Si tel ressort l'emporte, il accélère ou fausse le mouvement des autres, et l'impression qu'il leur communique échappe au gouvernement de notre volonté, parce qu'elle est notre volonté même. L'impulsion donnée nous emporte; nous allons irrésistiblement dans la voie tracée; et l'automate spirituel qui fait notre être ne s'arrête plus que pour se briser. Le moteur tout-puissant chez M. Michelet est cette sensibilité exaltée qu'on a nommée l'imagination du cœur. Elle lui donne l'éloquence, l'instinct de la vérité historique, le sens psychologique, la faculté de faire revivre les âmes: Elle lui impose avec une nécessité égale l'obligation de prendre des hypothèses douteuses pour des vérités certaines, de transformer les faits en exclamations, les idées générales en al-

légories, d'obscurcir son style, d'exagérer et de fausser ses expressions. Elle lui met devant les yeux, comme modèle et comme souveraine, une beauté idéale, souffrante, passionnée, tendre, au sourire terrible ou gracieux, parfois divin, mais maladive et boiteuse. Heureux pourtant ceux qui en ont une, qui peuvent y croire, et qui n'ont point perdu leur foi première en étudiant le mécanisme de l'admiration!

Juillet 1855.

III

L'Oiseau.

Prenez ce livre un jour de beau soleil, et allez, à dix heures du matin, au Jardin des Plantes. Personne encore; les bêtes sont seules; on est en bonne compagnie. Entre les lamas et les ours est un petit étang limpide. Deux filets d'eau, qui courent entre les racines d'acacias, s'y dégorgent en soulevant de longues ondulations brillantes. Des canards lustrés, de forme bizarre, aux plumes splendides, y barbotent et travaillent de leurs pattes et de leurs ailes. La grue de Numidie, délicate et frêle, s'avance comme une demoiselle timide, et considère avec inquiétude ces turbulents ébats. Le héron étique pique de son bec pointu les vers qui se tortillent dans la vase, puis, debout sur une patte, regarde d'un air résigné devant lui, sans savoir quoi. Des flottes d'oies asiatiques abordent gravement sur la plage. Les mouettes rieuses vont sautant, voletant, bavardes, infatigables, plongeant furieusement, éclaboussant toute la mare; elles se culbutent, elles caquettent, elles se battent dans l'eau et sur le sable, jusqu'entre les pieds des bœufs noirs leurs bons amis, jusque sur les branches des jeunes saules penchés qui commencent à s'habiller d'une verdure cotonneuse. Au plus haut des arbres, les moineaux chantent; du fond du jardin arrive une sourde rumeur : cris de gypaètes, gloussements de

poules, piaulements de faisans, de râles, d'alouettes, ramages d'oiseaux chanteurs, concert lointain de toute la création ailée amenée des extrémités du monde, volatiles huppés, aigrettés, palmés, aquatiques, aériens, terrestres, croasseurs, musiciens, dont l'âme tressaille à l'aspect de la lumière agile, des belles eaux frissonnantes, des jeunes pousses qui s'ouvrent, de la séve qui fait éclater les boutons rouges, de la vie printanière qui fleurit la terre et qui entre avec l'air suave jusqu'au plus profond de leur cœur. Au bout d'une heure, allez-vous-en. Voici venir ce désagréable bipède, l'homme, les goutteux et les marmots, les soldats et les servantes. Une fois dans votre chambre, si vous ouvrez ce livre, vous croirez être encore devant l'étang, en compagnie du héron, du rossignol et du cygne. Il faut une volière et un muséum.

Comment M. Michelet est-il devenu naturaliste? Par hasard, par bonté et par compagnie. Malade, occupé d'une personne malade, il a regardé la campagne avec elle. Un rossignol, un rouge-gorge dans sa chambre, des poules dans sa cour, des corbeaux, des hirondelles sur son toit, ont tourné ses yeux vers les oiseaux. Involontairement il les a aimés, et le voilà qui plaide leur cause. « Que faut-il pour les protéger? révéler l'oiseau comme âme, montrer qu'il est une personne. *L'oiseau* donc, *un seul oiseau*, c'est tout le livre, mais à travers les variétés de sa destinée, se faisant, s'accommodant aux mille conditions de la terre, aux mille vocations de la vie ailée.... Tel il nous apparut dans son idée chaleureuse, celle de la primitive alliance que Dieu a faite entre les êtres,

du pacte d'amour qu'a mis la mère universelle entre ses enfants. »

M. Michelet reste donc ici dans son œuvre. Ce volume de psychologie poétique ne fait point disparate avec les autres; il les complète. L'historien que vous connaissez paraît à travers le naturaliste que vous découvrez. Le livre de *l'Oiseau* n'est qu'un chapitre ajouté au livre du *Peuple*. L'auteur ne sort pas de sa carrière; il élargit sa carrière. Il avait plaidé pour les petits, pour les simples, pour les enfants, pour le peuple. Il plaide pour les bêtes et pour les oiseaux.

Nulle philosophie n'est plus conforme à son génie. Ce génie est l'inspiration passionnée, la sensibilité extrême et poétique, la faculté de découvrir les émotions en les éprouvant, de connaître les êtres en se transformant en eux. Pour lui la science et l'histoire ne sont pas des œuvres de l'analyse, mais des œuvres de l'instinct. Au lieu de constater les faits un à un, avec circonspection, de raisonner pas à pas, de prouver chaque proposition, d'établir des classifications régulières, de dégager lentement des lois générales, de les noter par des formules sèches, de les vérifier vingt fois avec les doutes d'un sceptique, de corriger minutieusement chaque expression pour atteindre à l'exactitude parfaite, il entre violemment dans l'histoire avec des cris de colère ou d'enthousiasme, devinant un caractère d'après un mot, jugeant un homme sur un portrait, ami ardent ou ennemi acharné de ses personnages, prenant pour guides ses sympathies et ses colères, ayant pour critique le délire de l'ode, et courant à travers l'émotion à la vérité. Les autres écartent la passion comme un voile;

il l'accepte comme une lumière. Les autres rejettent l'instinct comme une faiblesse ; il le recueille comme une force. Les autres évitent le dithyrambe comme un trompeur; il se livre à lui comme à un révélateur.

De là sa philosophie et la philosophie de ce livre. Chacun de nous fait la sienne à son image. Chacun prescrit à la science les habitudes de sa pensée. Chacun offre à l'univers l'idéal qu'il se propose à lui-même. Chacun impose à la nature les besoins qu'il porte en soi. M. Michelet a l'instinct pour méthode : c'est pourquoi il glorifie l'instinct, hier dans le peuple, aujourd'hui dans les bêtes. Il rabaisse le raisonnement et l'analyse; il relève la croyance spontanée et la divination irréfléchie. Hier, il préférait le bon sens du paysan aux théories du lettré, et demandait au peuple la vérité sur la révolution française. Aujourd'hui, il s'indigne contre ceux qui traitent l'instinct de force aveugle, qui ne voient pas « combien cette raison commencée diffère peu en nature de la haute raison humaine ; » qui ne démêlent point dans l'oiseau le génie du constructeur, de l'artiste, du musicien, la faculté d'enseigner et d'apprendre, le profond amour, le dévouement, le courage, les plus beaux sentiments et les plus belles forces de notre âme, une âme enfin parente de la nôtre. M. Michelet a la sympathie pour talent; c'est pourquoi il glorifie la sympathie, hier, celle des hommes entre eux, aujourd'hui, celle des hommes et des bêtes. Il déteste l'orgueil, la dureté, la vie solitaire. Il exalte la bonté, la fraternité, la vie sociale. Hier, il appelait la patrie « une grande amitié, » enseignant pour devoir à

l'homme le dévouement et la tendresse, appelant les classes opposées à la concorde, donnant pour devise à la révolution future, non la liberté orgueilleuse, non l'égalité niveleuse, mais la fraternité généreuse. Aujourd'hui, il essaye d'établir la paix entre les oiseaux et l'homme, montrant que plusieurs sont nos serviteurs, que presque tous sont nos alliés et nos amis; que ces jeunes âmes, à peine ébauchées, enfantines, doivent être traitées en sœurs par la nôtre, et que le destin de l'homme, barbare et brutal encore, est de rallier tous les vivants en une grande république au souffle de l'universel amour.

Cette philosophie donne-t-elle la vérité? A tout le moins elle donne le talent. Si elle n'est pas conforme à la science, elle est conforme à la poésie. Si elle ne fait pas des savants, elle fait des artistes. Quel don que de retrouver tous les sentiments, d'entrer dans l'âme de tous les êtres, de reproduire dans l'étroite enceinte de soi-même toutes les formes de la vie et la variété infinie de l'univers! Ce don paraît grand déjà, lorsqu'il s'applique à réformer les pensées et les passions des hommes, choses communes, vulgaires, que nous apercevons en nous-mêmes, et qui n'ont point pour nous l'attrait de la nouveauté. Combien plus grand lorsqu'il s'emploie à faire comprendre l'âme des êtres muets, séparés de nous par l'abîme des espèces, à révéler la vie mystérieuse des animaux, des forêts et des flots!

D'abord les oiseaux-poissons, pingouins, manchots, immobiles en longues rangées sur les îles de glace, parmi les cristaux aigus des terres australes. « A leur

tenue verticale, à leur robe blanche et noire, on croirait voir des bandes nombreuses d'enfants en tabliers blancs. Ces fils aînés de la nature, confidents des vieux âges de transformation, parurent aux premiers qui les virent d'étranges hiéroglyphes. De leur œil doux, mais terne et pâle comme la face de l'Océan, ils semblaient regarder l'homme, ce dernier né de la planète, du fond de leur antiquité. » Chez d'autres, l'aile peu à peu se dégage, s'agrandit, devient aérienne; l'oiseau ne nage plus, il vole; et vous voyez les goëlands criards qui planent imperturbablement au-dessus des vagues de la Biscaye, pendant que la houle marine, accumulée depuis l'Amérique, escalade en grondant les escarpements de la côte. « Jour ou nuit, midi ou nord, mer ou plage, proie morte ou vivante, tout leur est un. Usant de tout, chez eux partout, ils promènent vaguement des flots au ciel leur blanche voile. Le vent nouveau qui tourne et change, c'est toujours le bon vent qui va où ils voulaient aller. » Leur œil clair et froid a la couleur de la mer du Nord, grise, indifférente. « Que dis-je? Cette mer est plus émue. Le vieux père Océan, sournois, colère, souvent, sous sa face pâle, semble rouler bien des pensées. Ses fils, les goëlands, semblent moins animaux que lui. »

Bien plus haut, « le premier de la race ailée, l'audacieux navigateur qui ne ploie jamais la voile, le prince de la tempête, contempteur de tous les dangers, » l'aigle de mer balance son petit corps sur ses immenses ailes, et, de l'Europe à l'Amérique, rame avec la vitesse de l'orage, d'un vol si égal qu'il semble

endormi. Bien certainement M. Michelet s'est cru oiseau plus d'une fois en écrivant ces pages. Il a souhaité cette récompense au naturaliste Wilson. Une fois, écoutant la chanson d'une fauvette : « Moi-même, dit-il, ailé en ce moment, je l'accompagnai dans son rêve. » Il a causé avec les bêtes comme les anciens brames; un jour, voyant le héron mélancolique qui, perché sur une patte, contemplait dans l'eau terne sa maigre image, il se hasarda à interroger ce rêveur :

Je lui dis de loin ces paroles que sa très-fine ouïe perçut exactement : « Ami pêcheur, voudrais-tu bien me dire (sans délaisser ta station) pourquoi, toujours si triste, tu sembles plus triste aujourd'hui? As-tu manqué ta proie? Le poisson trop subtil a-t-il trompé tes yeux? La grenouille moqueuse te défie-t-elle au fond de l'onde?

— Non, poissons ni grenouilles n'ont pas ri du héron.... Mais le héron lui-même rit de lui, se méprise quand il entre en pensée de ce que fut sa noble race, et de l'oiseau des anciens jours....

« La terre fut notre empire, le royaume des oiseaux aquatiques dans l'âge intermédiaire où, jeune, elle émergeait des eaux. Temps de combat, de lutte, mais d'abondante subsistance. Pas un héron qui ne gagnât sa vie. Besoin n'était d'attendre ni de poursuivre : la proie poursuivait le chasseur; elle sifflait, coassait de tous côtés. Des millions d'êtres de nature indécise, oiseaux-crapauds, poissons ailés, infestaient les limites mal tracées des deux éléments. Qu'auriez-vous fait, vous autres, faibles et derniers nés du monde? L'oiseau vous prépara la terre. Des combats gigantesques eurent lieu contre les monstres énormes, fils du limon; le fils de l'air, l'oiseau, prit taille de géant. Si vos histoires ingrates n'ont pas trace de tout cela, la grande histoire de Dieu le raconte au fond de la terre où elle a déposé les vaincus, les vain-

queurs, les monstres exterminés par nous et celui qui les détruisit.

« Vos fictions mensongères nous bercent d'un Hercule humain. Que lui eût servi sa massue contre le plésiosaure? Qui eût attendu face à face cet horrible léviathan? Il y fallait le vol, l'aile forte, intrépide, qui du plus haut lançait, relevait, relançait l'Hercule-oiseau, l'épiornis, un aigle de vingt pieds de haut et de cinquante pieds d'envergure, implacable chasseur qui, maître de trois éléments, dans l'air, dans l'eau, dans la vase profonde, suivait le dragon sans repos. »

Consumé dans cette lutte gigantesque, il s'est amoindri quand s'est amoindri l'élément humide. Les oiseaux de la vase, aux longues échasses, insensiblement ont disparu. Leurs frères, les pélicans, les cygnes, deviennent rares. « On chercherait en vain ces blanches flottes qui couvraient de leurs voiles les eaux du Mincio, les marais de Mantoue, qui pleuraient Phaéthon à l'ombre de ses sœurs, ou, dans leur vol sublime, poursuivant les étoiles d'un chant harmonieux, leur portaient le nom de Varus. »

C'est la tendresse du poëte qui ranime ses créatures. Celui-ci les aime tant qu'il les aime trop. Le rossignol est Dieu dans ce livre, et M. Michelet est son prophète. Il a eu des visions en l'écoutant, tout comme Mahomet. Il écrit à propos de lui des dialogues comme ceux du Coran. Il l'aperçoit qui passe, timide, muet, dans son habit obscur, sous les feuillages rougissants de l'automne. Pourquoi pars-tu? Que ne restes-tu en Provence, dans les gorges où le tiède soleil d'hiver luit aussi doucement qu'au plus beau printemps?

« Non, il me faut partir. D'autres peuvent rester : ils n'ont

que faire de l'Orient. Moi, mon berceau m'appelle; il faut que je revoie ce ciel éblouissant, ces ruines lumineuses et parées où mes aïeux chantèrent; il faut que je me pose sur mon premier amour, sur la rose d'Asie, que je me baigne de soleil.... Là est le mystère de ma vie; là, la flamme féconde où renaîtra mon chant; ma voix, ma muse est la lumière. »

Il part, et le voilà devant la grande porte de l'Italie, devant les Alpes froides et blanches, peuplées de tous les brigands de l'air, qui l'attendent.

Il s'arrête à l'entrée, sur une maison amie que je sais bien, ou au bois sacré des Charmettes, délibère et se dit : « Si je passe de jour, ils sont tous là : ils savent la saison; l'aigle fond sur moi, je suis mort. Si je passe la nuit, le grand-duc, le hibou, l'armée des horribles fantômes aux yeux grandis dans les ténèbres, me prend, me porte à ses petits.... Las! que ferai-je?... J'essayerai d'éviter et la nuit et le jour. Aux sombres heures du matin, quand l'eau froide détrempe et morfond sur son aire la grosse bête féroce qui ne sait pas bâtir un nid, je passe inaperçu.... Et quand il me verrait, j'aurais passé avant qu'il pût mettre en mouvement le pesant appareil de ses ailes mouillées. »

Bien calculé. Pourtant vingt accidents surviennent. Parti en pleine nuit, il peut, dans cette longue Savoie, rencontrer de front le vent d'est qui s'engouffre et qui le retarde, qui brise son effort et ses ailes.... Dieu! il est déjà jour.... Ces mornes géants, en octobre, déjà vêtus de blancs manteaux, laissent voir sur leur neige immense un point noir qui vole à tire-d'ailes. Qu'elles sont déjà lugubres, ces montagnes, et de mauvais augure, sous ce grand linceul à longs plis!... Tout immobiles que sont leurs pics, ils créent sous eux et autour d'eux une agitation éternelle, des courants violents, contradictoires, qui se battent entre eux, si furieux parfois, qu'il faut attendre. « Que je passe plus bas, les torrents qui hurlent dans l'ombre avec un fracas de noyades, ont des trombes

qui m'entraîneront. Et si je monte aux hautes et froides régions qui s'illuminent, je me livre moi-même; le givre saisira, ralentira mes ailes. »

N'y a-t-il point là tout un drame? Qui ne serait touché des anxiétés du pauvre petit voyageur, perdu dans les tempêtes de neige? Qui ne voit, sous cette main magique, l'automne des montagnes, les noires profondeurs des gorges où rampent des nuages, les crêtes arides qui s'éclairent à l'aurore d'un triste sourire glacé? Le drame finit par une ode, qui est l'hymne du rossignol. Ce qu'il chante, c'est son amour, sa douleur, ses joies, ses espérances infinies. Buffon avait noté, avec une prodigalité de mots nobles, les roulades, les coups de voix, les trilles, les arpéges de son ramage, bon observateur, analyste attentif, définissant toutes les opérations de ce gosier, n'apercevant que la partie extérieure de l'hymne. Ce que M. Michelet en aperçoit, c'est la source intérieure, c'est la passion musicale, c'est l'âme créatrice. « Le rossignol voit les bois, l'objet aimé qui les transfigure; il voit sa vivacité tendre, et mille grâces de la vie ailée, que la nôtre ne peut rendre. Il lui parle, elle lui répond; il se charge de deux rôles, à la grande voix mâle et sonore, réplique par de doux petits cris. Quoi encore? Je ne fais nul doute que déjà ne lui apparaisse le ravissement de sa vie, la tendre intimité du nid, la pauvre petite maison qui aurait été son ciel.... Rapprochez-vous, c'est un amant; mais éloignez-vous, c'est un dieu. La mélodie, ici vibrante et d'un brûlant appel aux sens, là-bas grandit et s'amplifie par les effets de la brise; c'est un chant religieux qui emplit toute la forêt. De près, il s'agissait du nid, de

l'amante, du fils qui doit naître; mais de loin, autre est cette amante, autre est le fils : c'est la Nature, mère et fille, amante éternelle qui se chante et se célèbre; c'est l'infini de l'amour qui aime en tous et chante en tous; ce sont les attendrissements, les cantiques, les remercîments qui s'échangent de la terre au ciel. » Voilà le panthéisme profond, passionné, mystique, où aboutit ce talent, où s'achève cette philosophie. L'artiste aperçoit en toutes choses l'Amour et la Vie. Au plus bas degré de l'être, les substances inertes se fondent les unes dans les autres par les violentes affinités chimiques, aspirant, avec une soif ardente, celles qui doivent transformer et compléter leur être ; et le monde, qui semble immobile, est le mariage incessant, mystérieux, invisible, des corps qui s'unissent, précipités les uns vers les autres par un aveugle désir. La sourde volonté qui attache au sol la pierre pesante, et retient autour du soleil le cortége des planètes, développée dans la plante par des besoins plus compliqués et par une œuvre plus savante, y végète encore engagée dans la matière, et ne se déploie que par la structure qu'elle compose et qu'elle soutient. Dégagée dans l'animal, elle habite en lui sous forme d'instinct et de rêve. Elle se change en idée dans l'homme, et le poëte, apercevant par elle l'universelle parenté des choses, reconnaît l'âme infinie, la créatrice immortelle, la grande mère incessamment occupée à amener des vivants sous la clarté du jour. Au fond des bois, pendant les jours d'été, lorsque les exhalations odorantes montent dans l'air, quand le long murmure des feuilles, des oiseaux, des insectes, vient emplir l'oreille, lorsque

l'air épais enivre comme le vin, et qu'un nuage de lumière enveloppe le dos des collines, on est tenté comme lui de confondre les choses en un seul être, et l'on comprend comment un artiste, entrevoyant la face de l'éternelle déesse, a dit qu'elle s'appelle l'Amour.

Laissez-le s'abandonner à sa sensibilité exaltée, à sa sympathie passionnée, à son émotion nerveuse : avec les animaux il ressuscitera les êtres inanimés. Avec la pensée des oiseaux, il nous montrera la pensée des arbres et des pierres. Quels paysages! et que le cœur est meilleur peintre que les yeux! En vain votre esprit serait un miroir où vous apercevriez la forme exacte de chaque contour et la nuance précise de chaque couleur. En vain vous me nommerez le vert et le bleu, la ligne brisée et la ligne sinueuse. Ce que vous me ferez voir est peu de chose. Il faut que vous découvriez le sentiment sous la forme qui l'exprime, et le seul moyen de susciter en moi des images est de soulever en moi des émotions. Si l'on voit les paysages de M. Michelet, c'est qu'on les sent, et qu'il les sent. Il les sentait lorsqu'il a décrit sa colline nantaise étendue entre les eaux grises de la Vendée et les eaux jaunes de la Bretagne, antique jardin abandonné, plein de grandes charmilles et de cerisiers rouges, où les pluies sans écoulement nourrissent une verdure exubérante, encombrée de plantes domestiques et sauvages, fouillis de hautes herbes, luxe de végétation négligée, « efflorescence molle et débordante, sous un ciel humide, tiède et doux. » Il les sentait, quand il peignait ces marais d'Amérique, larges bras de mer abandonnés dans la

retraite des eaux, où le peuple des cèdres enfonce ses pieds dans la vase qui fermente, et sous ses flèches entre-croisées étend un crépuscule sinistre. Mais la vraie patrie de cette imagination ardente est le pays du soleil, la région brûlée du globe, la dévorante nature des tropiques; sa violence, sa concentration fiévreuse en imite l'énergie insensée et les furieux excès. Méry l'a peinte aussi; mais sa riche imagination et son enthousiasme n'égalent point l'ivresse maladive et nerveuse, les accès de poésie convulsive, les phrases vibrantes, les petits mots dardés en traits de feu, le petillement d'éclairs qui éclatent ici : l'artiste parle de ces insectes, acharnés chasseurs, insatiables gloutons, excités, piqués par la chaleur, par l'excitation d'un monde d'épices et de substances âcres, qui pullulent dans les forêts vierges « où tout vous parle de vie, où fermente éternellement le bouillonnant creuset de la nature. »

Ici et là, leurs vivantes ténèbres s'épaississent d'une triple voûte, et par des arbres géants, et par des enlacements de lianes, et par des herbes de trente pieds à larges et superbes feuilles. Par places, ces herbes plongent dans le vieux limon primitif, tandis qu'à cent pieds plus haut, par-dessus la grande nuit, des fleurs altières et puissantes se mirent dans le brûlant soleil.

Aux clairières, aux étroits passages où pénètrent ses rayons, c'est une scintillation, un bourdonnement éternel, des scarabées, papillons, oiseaux-mouches et colibris, pierreries animées et mobiles, qui s'agitent sans repos. La nuit, scène plus étonnante! commence l'illumination féerique des mouches luisantes, qui, par milliards de millions, font des arabesques fantasques, des fantaisies effrayantes de lumière, des grimoires de feu.

Avec toute cette splendeur, aux parties basses clapote un peuple obscur, un monde sale de caïmans, de serpents d'eau. Aux troncs des arbres énormes, les fantastiques orchidées, filles aimées de la fièvre, enfants de l'air corrompu, bizarres papillons végétaux, se suspendent et semblent voler. Dans ces meurtrières solitudes, elles se délectent et se baignent dans les miasmes putrides, boivent la mort qui fait leur vie, et traduisent, par le caprice de leurs couleurs inouïes, l'ivresse de la nature.

N'y cédez pas, défendez-vous, ne laissez point gagner au charme votre tête appesantie. Debout! debout! sous cent formes le danger vous environne. La fièvre jaune est sous ces fleurs, et le *vomito nero;* à vos pieds traînent les reptiles. Si vous cédiez à la fatigue, une armée silencieuse d'anatomistes implacables prendrait possession de vous, et d'un million de lancettes ferait de tous vos tissus une admirable dentelle, une gaze, un souffle, un néant.

Quoi! c'est vous, fleurs animées, topazes et saphirs ailés, c'est vous qui serez mon salut? Votre âpreté libératrice, acharnée à l'épuration de cette surabondante et furieuse fécondité, rend seule accessible l'entrée de la dangereuse féerie.

Ceux qu'il apostrophe ici, ce sont ses frères. Le colibri, l'oiseau-mouche, sont la vivante image de son génie. Il a leur éclat éblouissant, leur passion folle, leur vélocité, leur furie, leurs ailes. Il fait taire la critique, et il se peint lui-même dans ce portrait :

La vie, chez ces flammes ailées, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons. Leur battement d'ailes est si vif que l'œil ne le perçoit pas; l'oiseau-mouche semble immobile, tout à fait sans action. Un *hour! hour!* continuel en sort, jusqu'à ce que, tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs, et pêle-mêle les petits insectes : tout cela d'un mouvement si rapide que rien n'y ressemble; mouvement âpre, colérique,

d'une impatience extrême, parfois emporté de furie, contre qui? contre un gros oiseau qu'il poursuit et chasse à mort, contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne pas l'avoir attendu. Il s'y acharne, l'extermine, en fait voler les pétales.

Les feuilles absorbent, comme on sait, les poisons de l'air, les fleurs les résorbent. Ces oiseaux vivent des fleurs, de ces pénétrantes fleurs, de leurs sucs brûlants et âcres : en réalité, de poisons. Ces acides semblent leur donner et leur âpre cri, et l'éternelle agitation de leurs mouvements colériques. Ils contribuent peut-être bien plus directement que la lumière à les colorer de ces reflets étranges qui font penser à l'acier, à l'or, aux pierres précieuses, plus qu'à des plumes et à des fleurs.

Et nous aussi, nous dirons que ce n'est point la lumière de l'art et le sens de la beauté qui colorent ce style, mais la passion dévorante où il s'abreuve et s'exalte. Un autre y perdrait la raison; il y gagne le génie; et l'incessante tension de sa machine nerveuse, au lieu de le consumer, le nourrit.

De là ces formes de langage étranges qui semblent la violation de la syntaxe et le renversement de la grammaire. Quand il fait des fautes de langue, il les veut presque toujours avec raison. Nul n'a plus étudié la langue. On dira qu'il l'a torduc ; c'est qu'il l'a façonnée à son usage. Il parle autrement que les autres, parce qu'il pense autrement que les autres. Sa phrase se raccourcit pour égaler la concentration de sa pensée. Le verbe la quitte, disparaît. Lancée comme une révélation, elle enjambe par-dessus pour aller plus vite. Tantôt elle prend des attitudes pénibles, et se compose d'inversions; tantôt elle prend un air négligé, et se compose de répétitions. Elle

copie l'idée telle qu'elle vient, à mesure qu'elle vient, imitant le mouvement naturel de l'esprit et le progrès saccadé de l'inspiration. « Ces oiseaux, disait-il tout à l'heure, vivent des fleurs, de ces pénétrantes fleurs, de leurs sucs brûlants et âcres : en réalité, de poisons. » Trois fois le mot primitif est corrigé, développé. Mettez à la place : « Ces oiseaux vivent sur les fleurs de sucs âcres et brûlants qui sont des poisons : » vous avez écrit du premier coup l'expression définitive ; mais vous n'avez pas exprimé le tâtonnement, l'allure passionnée de l'esprit qui cherche et qui trouve. — Ailleurs, afin d'exprimer un mouvement, il est obligé d'employer une préposition pour une autre : « La longue belette s'insinue au nid sans frôler une feuille. » S'il mettait : « La longue belette s'insinue dans le nid, » la phrase n'imiterait point l'action de la bête. — Pour traduire les sentiments par les sensations, pour confirmer les impressions de l'âme par les impressions de l'oreille, il est artiste jusque dans les prépositions et les articles : nul style n'est plus imitatif. « Le chat-huant vole d'une aile silencieuse, comme étoupée de ouate. » Ces voyelles étouffées qui se heurtent font glisser la phrase aussi silencieusement que l'oiseau. — Chez lui l'ordre des mots n'est point l'ordre grammatical, mais l'ordre logique. Il note les différentes parties de sa vision à mesure qu'elles passent en lui, tour à tour, et la construction marque leur suite. Regardez plutôt cette phrase : « Mais le temps noir se dissipe, le jour reparaît, je vois un petit point bleu dans le ciel. Heureuse et sereine région qui gardait la

paix au-dessus de l'orage. Dans ce point bleu royalement un petit oiseau d'aile immense nage à dix mille pieds de haut. Goëland? Non : l'aile est noire. Aigle? Non : l'oiseau est petit. » « Heureuse » doit être le premier mot, parce que l'émotion dominante première est un élan de bonheur. Même raison pour la construction renversée de la phrase suivante. Quant à ces mots, « Aigle? Goëland? » ce sont des cris d'interrogation qu'on ne pouvait noter d'autre manière. — Ailleurs, un passage sur les hirondelles montre comment l'abréviation de la phrase et la position du mot font entrer la sensation dans l'âme et dans les yeux : « Souvent elles se précipitaient tombant presque, rasant la terre, mais si vite relevées qu'on les aurait crues lancées d'un ressort ou dardées d'un arc. » Un écrivain régulier aurait coupé la phrase après le mot « terre, » et la phrase, n'ayant plus de continuité, n'eût pas exprimé la continuité du vol. La dernière syllabe de « presque, » muette et tronquée, peint avec une force étonnante la chute arrêtée subitement; si on eût mis « par un ressort, par un arc, » on perdait tout l'élan imitatif. Par-dessus tout, sa phrase est un chant. Tout poëte est musicien. Celui-ci, ami de Virgile, l'est plus qu'un autre. Il a besoin de bercer sa pensée aux sons cadencés de la période, et la mélodie qu'il heurte ou qu'il déroule, douloureuse ou tendre, ajoute la rêverie à l'idée, et la poésie à la passion.

J'avais noté beaucoup de passages qui paraîtraient extraordinaires dans un autre, les bizarreries naïves d'un panthéiste allemand, les oiseaux comparés au

Messie, « et participant au divin privilége du Saint-Esprit, d'être présents partout; » des bénédictions données aux phoques; des mouvements d'envie à l'occasion des baleines; une multitude d'apostrophes, de cris, de transports, l'exaltation d'un fakir, l'abandon d'une femme nerveuse, l'habitude de penser tout haut et trop haut. Doit-on blâmer ces excès? Les beautés les rachètent, et sans eux elles ne seraient pas; sa passion fait son génie. D'ailleurs, cette forme d'esprit est un type; elle a droit d'exister au même titre que toute autre; ce qui serait déraison ailleurs est raison chez elle. Chaque type est bien comme il est, dans le monde pensant comme dans le monde animal. Sa perfection et sa loi est de développer son être, et, si jamais esprit fut complet dans son genre, c'est celui-ci. Personne ne reproche au héron ses longues jambes fragiles, son corps maigre, son attitude contemplative et immobile. Personne ne blâme dans la frégate les ailes immenses, les pieds raccourcis : cette maigreur est une beauté dans le héron; cette disproportion est une beauté dans la frégate. L'une et l'autre manifestent une idée de la nature, et l'œuvre du naturaliste est de les comprendre, non de les railler. Le critique est le naturaliste de l'âme. Il accepte ses formes diverses; il n'en condamne aucune, et les décrit toutes; il juge que l'imagination passionnée est une force aussi légitime et aussi belle que la faculté métaphysique ou que la puissance oratoire; au lieu de la déchirer avec mépris, il la dissèque avec précaution; il la met dans le même musée que les autres et au même rang que les autres; il se réjouit, en la voyant, de la

diversité de la nature; il ne lui demande point de se diminuer, de subir l'autorité de facultés contraires, de se faire raisonnable et circonspecte; il aime jusqu'à ses folies et ses misères. Il fait plus : à force de l'observer, il se transforme en elle; à force de s'expliquer ses démarches et de les trouver conséquentes, il répète involontairement ses démarches. Geoffroy Saint-Hilaire disait qu'en Égypte, couché sur le sable du Nil, il sentait s'éveiller en lui les instincts du crocodile. A force d'analyser l'imagination passionnée, le critique participe à ses visions, à sa passion, jusqu'à trouver sa passion et ses visions raisonnables. S'il la juge, ce n'est point pour dire qu'elle est belle ou laide, mais pour montrer qu'elle est propre ou impropre à tel emploi. Un naturaliste prononce que le héron est fait pour vivre dans les marécages, que la frégate doit planer sur les mers, et que le héron transporté dans une plaine sèche, et la frégate enfermée dans un bois, ne pourront vivre. Un critique pense que la sensibilité passionnée, appliquée comme ouvrière à la philosophie et à l'histoire, doit découvrir des vérités supérieures, commettre beaucoup d'erreurs, hasarder beaucoup d'hypothèses, prouver peu, exagérer beaucoup; mais qu'appliquée à l'art, elle formera les caractères les plus vivants, les drames les plus émouvants, le style le plus attachant, les paysages les plus visibles; que d'un souffle de feu elle animera les êtres inertes; que, promenée du pôle à l'équateur, de l'Amérique à l'Asie, elle éveillera dans notre cerveau une fantasmagorie de visions lumineuses, créatrice, impétueuse, ardente, universelle, pareille à la grande nature,

qui, dans la vie furieuse de ses tropiques, étale une image de sa violence et de son éclat. On dit qu'il y a aujourd'hui trois poëtes[1] en France : celui-ci est le quatrième, et sa prose pour l'art et le génie vaut leurs vers.

1. Alfred de Musset, Lamartine, Victor Hugo. Béranger est un grand prosateur qui a mis des rimes à sa prose.

Juillet 1856.

M. TROPLONG[1]

ET

M. DE MONTALEMBERT[2].

Je me suppose grand amateur d'aristocratie, de démocratie, ou de toute autre sorte de gouvernement. Naturellement, j'écris un livre pour défendre ce que j'aime. Comment faire un livre qui soit lu?

Si j'arrange une grosse théorie, je vais mettre le public en fuite. Qui est-ce qui voudra suivre aujourd'hui la déduction des droits du peuple ou du gouvernement paternel? Cela était bon sous Rousseau ou sous M. de Bonald; mais *le Contrat social* et *la Législation primitive* ne sont plus que des parures de bibliothèque. Ma théorie irait les rejoindre, et personne ne se soucie d'aller dormir avec les morts.

Je découvre un moyen excellent, l'emploi de l'histoire. Il faut bien que les Grecs et les Romains servent à quelque chose; ils me serviront de paravent, et ce sera bien fait. Si j'aime la souveraineté

1. *Chute de la République romaine.*
2. *De l'avenir politique de l'Angleterre.*

populaire, je prouverai que les Athéniens de Cimon furent les plus heureux des hommes. Si je goûte l'aristocratie, je montrerai que les sénateurs de Rome furent les plus grands des politiques. J'aiderai un peu à la vérité, ce qui est aisé, car un écrivain croit aisément les choses qu'il désire, et j'aurai la satisfaction de composer, comme M. Troplong et M. de Montalembert, un livre animé, adroit, utile à ma cause, agréable au public, et qui ne fera tort qu'à l'histoire.

M. Troplong et M. de Montalembert ont publié, l'un sur l'aristocratie romaine, l'autre sur l'aristocratie anglaise, deux ouvrages d'histoire qui sont deux ouvrages de politique. Si les auteurs parlent tout haut de Rome ou de l'Angleterre, c'est pour parler tout bas d'autre chose. Pour l'un la soigneuse érudition, pour l'autre la généreuse éloquence, ne sont que des armes. Tous deux ont l'air de soutenir une thèse de science; tous deux défendent des intérêts de parti. Vous les croyez à Westminster ou au Capitole; ils y sont peut-être, mais c'est pour mieux regarder ailleurs.

M. Troplong n'aime pas l'aristocratie en France; c'est pourquoi il écrit contre l'aristocratie romaine en faveur de César. Il pose en principe que le gouvernement républicain ne convient pas à un grand État. « Ce fut un tort de Brutus et de Cassius, esprits médiocres avec une âme vigoureuse, de n'avoir pas vu qu'à leur époque l'empire romain, à cause de son étendue et de ses complications, ne pouvait être gouverné par des consuls et un sénat. » M. Troplong oublie que les États-Unis, quoique fort étendus et

compliqués, sont gouvernés par un président et un sénat. Les yeux fixés ailleurs que sur les États-Unis, il dénigre les ennemis de César et porte César au ciel. Il juge que Tacite n'est pas philosophe et n'entend rien aux grands événements de l'histoire. Il trouve burlesque et digne des *Plaideurs* ce vers de Lucain sur Caton :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Il se moque « des ampoules envenimées de son éloquence sonore. » Il blâme Cicéron qui s'était éloigné de César « pour des mécontentements d'orateur. » Il dit que « les municipes et les gens de la campagne surtout ne voyaient dans Pompée qu'un furieux altéré de sang[1]. » Il montre en César le libérateur des peuples, le pacificateur du monde, le sauveur de l'empire. Il met tout l'univers de son parti, et réduit ses adversaires à une faction de nobles tyranniques. Il s'emporte contre « les instincts rétifs » de Caton, contre « son amour de l'immobilité, » contre sa mort insolente. « Ce suicide fut le désespoir orgueilleux d'un courage impuissant, qui, de défaite en défaite, se voyant chasser de tous les coins de la terre, protestait arrogamment contre l'opinion du monde et les arrêts de la Providence. » Plus loin il ajoute : « Il n'y a qu'un esprit étroit et obstiné qui, lorsqu'il a perdu l'espoir de vaincre, persiste dans la volonté de combattre. » En effet, c'étaient des esprits obstinés et étroits que Judas Machabée, Léonidas, les officiers du *Vengeur*, et

1. Le texte de Cicéron dit seulement : *Crudelem, iratum.*

tous les héros qui ont voulu mourir pour une noble idée qu'accablait la force. M. Troplong est si pressé de voir l'empire, qu'il s'indigne contre Scipion et Caton, qui résistent en Afrique après Pharsale. « Si ce parti était celui de la liberté, comme il s'en vantait, pourquoi n'avait-il avec lui ni Brutus ni Cassius, qui, au lieu de s'obstiner dans une résistance impossible, avaient recherché l'intimité et la faveur du vainqueur? » Maxime qui prouve que, lorsque certains libéraux deviennent absolutistes, les autres libéraux ne méritent plus le nom de libéraux. Mais ce n'est pas assez de se soumettre, il faut se rallier vite et de bonne grâce : « Il y avait des hommes qui marchandaient leur soumission et attendaient dans une absence affectée et dans une injurieuse abstention je ne sais quel événement d'où devait renaître la république. » En effet l'impertinence est grande de rester chez soi. Il loue le grand mouvement d'opinion qui se fit à Rome après Pharsale. « Tandis que les plus passionnés renversaient les statues de Pompée et de Sylla, les plus avisés, voyant avec effroi les préparatifs d'une guerre sanglante et inutile en Afrique, crurent que l'un des meilleurs moyens de la conjurer était de prononcer la condamnation publique du parti pompéien, et de justifier par une adhésion éclatante l'autorité de César. On le nomma consul pour cinq ans, dictateur non pour six mois, mais pour un an, et tribun en quelque sorte à vie.... Rome décréta que César *aurait droit de vie et de mort* sur les pompéiens, et qu'il pourrait faire la paix ou la guerre sans en référer au sénat ni au peuple. » L'adhésion était forte et Rome donnait beaucoup.

Vous croirez peut-être qu'en louant ainsi César, l'auteur lui permet tout; non pas : il laisse un rôle aux grands corps, par exemple au sénat, rôle singulier du reste : c'est à eux de prêter leur nom, quand le maître en a besoin. « Il fallait que le sénat, qui avait aboli la royauté, la rétablît par un décret. Son adhésion seule pouvait mettre une différence entre César et Sp. Cassius, Mélius et M. Manlius, punis de mort pour avoir aspiré à la dignité royale. Il y aurait eu crime de la part de César, si le sénat n'eût été complice. » A chacun sa part. Rien d'étrange maintenant si M. Troplong regarde l'action de Brutus comme « une lâcheté, une trahison; » César fut un prince légitime tué par des ambitieux égoïstes. Je sais que dans nos mœurs l'assassinat est une action détestable; mais c'est que l'idée de la patrie a changé. Pour juger les anciens, il faut se mettre au point de vue antique. Ce point de vue différent rendait les maximes différentes, et excusait alors ce que nous condamnons aujourd'hui. Supposez qu'un général anglais se fasse maître absolu dans l'Inde, réduise les colons anglais à l'obéissance et améliore la condition des Hindous; supposez qu'un général américain dans la Virginie fasse des Américains ses sujets et affranchisse les nègres; supposez qu'un colon de Londonderry, au XVIIIe siècle, se soit établi roi d'Irlande et ait aboli les lois odieuses qui opprimaient les Irlandais : le colon de Londonderry, le général anglais et le général américain auront fait une action fort semblable à celle de César, et leur action, pour cela, ne sera point meilleure. De Brutus ou de César, on voit

aisément qui est l'ambitieux et qui est l'égoïste. César savait qu'il volait le bien public en s'emparant de la toute-puissance; ses soldats le lui criaient derrière son char de triomphe, et la chose était si claire qu'il a pris les soins les plus minutieux pour s'excuser au commencement de ses *Commentaires*. Pour Brutus, il est à plaindre, car le meurtre d'un homme désarmé est toujours une laide affaire; mais si quelques lecteurs doutaient de la noblesse de son cœur et de la justice de sa cause, je les prierais de relire l'admirable lettre où il reproche à Cicéron de l'avoir recommandé aux bontés d'Octave[1]. Il n'y a rien dans l'antiquité de plus fier, de plus généreux, de plus digne d'un homme libre, de plus sincère, de plus désintéressé, de plus dévoué à la patrie; il n'y a rien de plus simple, de plus solide, de mieux raisonné, de plus opposé au style d'un fanatique et d'un enthousiaste. Caton et Brutus étaient peut-être le parti du passé; à tout le moins, ils étaient le parti de la vertu. M. Troplong, si grand admirateur de Cicéron, a lu cette lettre; il l'eût comprise s'il n'eût été qu'historien et non politique, si, en racontant le passé, il n'eût été préoccupé du présent, s'il n'eût voulu nous donner une leçon en jugeant Rome.

M. de Montalembert aussi nous donne une leçon, mais toute contraire. M. Troplong nous montrait une aristocratie qui tombe; il nous montre une aristocratie qui subsiste. M. Troplong représentait l'aristocratie comme injuste et tyrannique; il la re-

1. Édition Lemaire, t. III, p. 683.

présente comme juste et bienfaisante. M. Troplong célébrait l'avénement d'un gouvernement absolu, protecteur de la multitude; M. de Montalembert attaque la multitude et le gouvernement absolu. Il combat les institutions qui ruinent l'aristocratie au profit de l'égalité ou du pouvoir central. Il juge que « le morcellement des héritages et l'action dissolvante de l'égalité absolue des partages sont l'instrument le plus efficace que le despotisme ait jamais pu inventer pour broyer toutes les résistances et pulvériser toutes les forces collectives ou individuelles. » Il souhaite que l'Angleterre « refoule le flot continental de la bureaucratie, » et réprime « la tendance démocratique qui multiplie les emplois, qui fait remplir par des agents salariés, nommés et révoqués au gré du gouvernement, les fonctions naguère gratuites, inamovibles ou électives. » Il nous offre pour exemple le génie actif, libéral, indépendant, politique, du peuple anglais. « Là nul gouvernement n'a encore imaginé de se substituer à l'action collective ou individuelle des citoyens, de comprimer partout la force spontanée, la volonté responsable, de vouloir tout subordonner à son initiative, à sa correction, à son autorisation, à sa surveillance, à son intervention, à son intérêt personnel. » Il oppose aux Anglais les peuples du continent, « qui ne savent s'émanciper de la tutelle d'un maître que pour se précipiter dans une orgie anarchique. Après quoi, éperdus, étourdis, épuisés par un effort violent et court, ils deviennent la proie du premier audacieux qui leur offre le joug accoutumé, en attendant que la démagogie revienne et ne trouve en

face d'elle que des hommes déshabitués de toute action virile et libre, et endormis dans une léthargie chronique. » Pour achever d'être intelligible, il ajoute : « Éclairés par de si grands exemples, sachons accepter l'humiliation provisoire de la liberté comme un châtiment mérité de l'ingratitude, de la légèreté, de l'esprit de discorde et d'indiscipline qui ont accompagné parmi nous ses premiers bienfaits ; mais continuons à croire en elle et à conquérir par l'épreuve, pour nous ou pour notre postérité, les mérites qui nous ont manqué. »

Voilà deux méthodes semblables et deux conclusions opposées. Tous deux regardent l'histoire d'un peuple étranger pour savoir quel gouvernement est bon et durable en France : mais l'un, considérant Rome, trouve que ce gouvernement est la monarchie absolue; l'autre, considérant l'Angleterre, trouve que ce gouvernement est l'aristocratie libérale. La vérité est qu'ils n'ont cherché dans l'histoire que des arguments pour leur doctrine et des armes pour leur cause. De ce que le gouvernement absolu était nécessaire et durable à Rome, il ne suit pas qu'il soit nécessaire et durable partout. De ce que l'aristocratie libérale est utile et durable en Angleterre, il ne suit pas qu'elle soit utile et durable ailleurs. Chaque peuple a son génie distinct; c'est pourquoi chaque peuple a son histoire distincte. Les gouvernements, comme les plantes, sont indigènes. Transplantés, ils périssent ou ils languissent. La France n'est point Rome, et l'Angleterre n'est point la France. Nul ne trouvera chez nous les causes qui établirent à Rome la monarchie absolue; nul ne

découvrira chez nous les forces qui maintiennent en Angleterre l'aristocratie libérale. Ceux qui aiment mieux la politique que l'histoire effacent ou méconnaissent ces différences. Pour moi, qui aime fort peu la politique, et beaucoup l'histoire, je vais essayer de les marquer, et pour les marquer, j'ai l'esprit très-libre. Le lecteur verra si je songe au temps présent ; j'y pense autant qu'au Japon ou au Mexique. Je tâche d'exposer des faits; je ne cherche pas un masque. Je commettrai sans doute bien des fautes; à tout le moins je m'efforcerai de ne point tomber dans celle que j'ai blâmée.

I

Ce qui établit à Rome la monarchie absolue, ce fut la décadence.

La vaillante armée de petits propriétaires qui avait conquis et exercé la liberté avait péri. Elle avait péri par la conquête : la victoire avait usé les vainqueurs. Après avoir supporté seize ans l'effort d'Annibal, le soldat romain, embarqué pour la Macédoine, avait combattu le roi Philippe, après Philippe les Étoliens, après les Étoliens Antiochus, après Antiochus Persée, après Persée Corinthe, Carthage, Numance. Lorsque, après avoir suivi le char de triomphe, il s'en revenait à sa ferme du Sabinum, le consul lui mettait la main sur l'épaule : « J'ai besoin de toi ; la légion part demain pour la Cisalpine. » Là durait la guerre acharnée, meurtrière, éternelle. Les Boïens en dix ans

lassaient quinze consuls, tuaient deux préteurs et plus de légionnaires que n'en coûtèrent en cinquante ans toutes les guerres de Grèce et d'Asie. Les Liguriens luttaient quarante ans. En Espagne, c'était pis. Il fallait conquérir château par château la péninsule entière. Caton en prit quatre cents. Les légionnaires périssaient dans les défilés des *sierras*, égorgés dans les embuscades. Il fallait couper les mains aux captifs, dévaster méthodiquement les cultures. La victoire gagnée, les otages livrés, le pays soumis, le légionnaire se consumait en travaux gigantesques, routes à bâtir, canaux à creuser, ponts à jeter, arsenaux à construire. Devenu colon, il restait soldat sédentaire, sentinelle perdue sur une frontière, parmi des barbares désespérés, sans cesse en alarmes, souvent massacré avec toute sa famille, pendant qu'il usait ses dernières forces à labourer le champ que son consul avait brûlé. Le quart des hommes valides était dans les camps. De dix-sept ans à quarante-cinq, on ne pouvait refuser son nom à l'enrôlement. De la Grèce à l'Asie, de la Macédoine à la Gaule, de l'Afrique à l'Espagne, les citoyens romains laissaient leurs os sur tous les rivages. Dès l'an 180, les levées se faisaient avec peine. Le censeur Métellus effrayé voulut forcer tous les célibataires au mariage. « Rome, dit Tite Live, qui levait contre Annibal vingt-trois légions, ne pourrait aujourd'hui en armer huit. »

La conquête attaquait la classe moyenne par la ruine comme par la mort. Elle était pernicieuse à leurs biens autant qu'à leur vie. La petite propriété disparaissait. Retenu vingt ans sous les drapeaux, le

légionnaire vendait son champ ou le laissait en friche. S'il le gardait, il succombait sous la concurrence de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne. S'il persistait et vivait de l'argent distribué au triomphe, son riche voisin, ancien préteur, sénateur, ami des juges, déplaçait sa borne et prenait sa terre. S'il allait trouver le riche et lui demandait de tenir à ferme ce champ volé ou acheté, on lui montrait des bandes d'esclaves. Ce sont eux qui désormais mènent les troupeaux dans les terres à blé converties en pâturages; ce sont eux qui désormais remplacent le petit laboureur libre. Le maître les achète par troupes : la conquête et l'administration des traitants les prodiguent sur les marchés. Il les accouple : le croît appartient au propriétaire. Lui-même, enrichi par son proconsulat ou sa préture, par la dépouille des provinciaux ou de ses petits voisins, par la concession ou l'usurpation des terres publiques, agrandit son domaine, qui devient large comme une province. « Plusieurs, dit Columelle, ne sauraient faire le tour de leurs terres à cheval. » Un Domitius, qui avait vingt mille soldats, promit à chacun d'eux sur ses biens quatre arpents. Sur tout le territoire de Léontini en Sicile, il n'y avait que quatre-vingt-trois propriétaires. Des troupeaux d'esclaves, quelques riches, voilà la population des campagnes. Il n'y a plus de place ici pour le petit propriétaire. Qu'il s'en aille; qu'il tente la fortune à Rome; qu'il devienne ouvrier; que de ses rudes mains, accoutumées à l'épée et à la charrue, il essaye de tisser des étoffes, de polir l'acier des miroirs, de servir le luxe et la civilisation nouvelle : là aussi la place est prise.

Les grands possèdent la ville comme la campagne; ils exploitent l'industrie comme l'agriculture; ils ont pour ouvriers des esclaves, comme ils ont des esclaves pour laboureurs. Chaque temple, chaque corporation, chaque office de l'administration a les siens. Ce sont eux qui font les travaux publics; ce sont eux qui font les travaux privés. Chaque grande famille possède, exploite et loue des tisserands, des ciseleurs, des brodeurs, des peintres, des architectes, des médecins, des précepteurs qui lui appartiennent. Ni les champs ni la ville ne nourrissent plus le citoyen libre. A la ville comme aux champs, le travail est aux esclaves, la propriété est aux riches. César trouva que les trois quarts du peuple romain mendiaient. Le tribun Philippe déclare un jour qu'il n'y a pas dans l'État deux mille citoyens qui possèdent. Si le petit laboureur veut vivre, il faut qu'il vienne à Rome; s'il veut vivre à Rome, il faut qu'il se fasse vendeur de votes, coupe-jarret ou mendiant.

Le voilà donc enrôlé parmi les gladiateurs de Sulpicius, ou solliciteur de distributions dans l'atrium de Crassus. Y est-il seul? Cette tourbe du champ de Mars et ces applaudisseurs du cirque descendent-ils des orgueilleux paysans qui sont morts à Cannes, et qui au commencement de la guerre de Macédoine ont fait sous leur volonté plier la volonté du sénat? Celui-ci peut-être : ce visage anguleux et énergique, ce front bas et cicatrisé, ces mains calleuses, ce reste de fierté romaine, annoncent un compagnon de Ligustinus, un compatriote de Marius. Mais son voisin qui s'agite et gesticule comme un spectateur d'Olympie, cet autre aux cheveux parfumés comme un

danseur de Lydie, celui-là aux yeux bleus, tout farouche encore, qui sont-ils? Les captifs ont envahi la cité; les affranchis font la moitié du peuple; la race altérée a reçu comme une sentine toute la lie de l'univers. Le maître, au bout de quelques années, a conduit devant le préteur son esclave, s'il est docile. Le Grec, l'Asiatique, touché de la baguette, est devenu citoyen. Il vote pour son patron, il porte son nom, il lui paye une somme chaque année, il lui laisse une partie de son héritage. La générosité est une spéculation politique : cent mille étrangers ou barbares devinrent Romains en soixante-dix ans. Mais la formule du préteur et la toge n'avaient point changé leur cœur. « Quand Jupiter fait un homme esclave, dit Homère, il lui ôte la moitié de son âme. » A la vue de son ancien maître, le nouveau citoyen se rappelait les verges dont son dos gardait l'empreinte, ou la fourche qui avait déformé son cou; il rentrait à l'instant dans la stupeur de l'obéissance. Un jour Scipion Émilien, qu'ils interrompaient, osa leur dire : « Silence, faux fils de l'Italie! Vous avez beau faire : ceux que j'ai amenés garrottés à Rome ne me feront jamais peur, tout déliés qu'ils sont maintenant. » Ils se turent sous cette vérité et sous cette insulte. Ni ces mendiants ni ces esclaves ne disputeront la chose publique à Sylla ni à César.

Ils vont la donner à qui voudra la prendre. Les durs paysans qui labouraient nus sous le soleil et défrichaient les rochers du Sabinum, sont restés laboureurs et pauvres tant que les campagnes ont été courtes, et que pour butin ils n'ont eu que des

pâtres samnites ou des troupeaux gaulois. Maintenant les guerres longues et lointaines retiennent le soldat sous les drapaux. Il n'est plus ni citoyen, ni laboureur, ni père de famille. Son épée est son gagne-pain, ses aigles sont sa patrie, son chef est son serviteur ou son dieu. Avec Manlius, avec Sylla, avec Lucullus, il campe et promène son brigandage dans la voluptueuse Asie. Les rois, les tétrarques, les riches cités, trop heureux de vivre, lui ouvrent leurs trésors, le comblent de leur luxe. Sous les longs portiques de marbres précieux, entre les tableaux d'Apelle, le légionnaire s'assoit à une table chargée d'argenterie ciselée, emplit son estomac de congres, de surmulets, de vins de Chio et de Chypre, fait danser devant lui des eunuques et des farceurs, et commande à son hôte de lui amener les jeunes filles et les femmes libres du gynécée. Si le père de famille hésite, le Romain a l'épée, et il en use. Sylla a donné aux siens l'Asie en proie et en pâture : seize drachmes par jour à chaque soldat, avec un festin pour tous les amis qu'il invite; au départ, six cents millions pour le général. Le brutal vétéran joue aux dés sur un tableau d'Apelle, et brise d'un coup de pied un Cupidon de Phidias; il a des courtisans, des baladins, des cuisiniers, des joueurs de harpe; il emporte des tapis, des lits de bronze, des buffets d'ivoire. Piller et jouir, telle est désormais sa vie. Il appartient au chef qui lui donne le plus d'argent et le plus de licence. Quand Sylla revint en Italie, tous lui offrirent leur pécule. La guerre était une si bonne spéculation, qu'ils voulaient en avancer les frais. Si on leur distribue des

terres, ils les vendent et vont faire la débauche dans les tavernes de Rome, pour s'enrôler quand ils n'auront plus rien. En quelques années, tous les colons d'Antium, de Locres, de Tarente, s'étaient enfuis. Un consul trouva Sipontum et Bruxentum désertes. La conquête, qui a dépeuplé la cité, qui a ruiné la classe moyenne, qui l'a déshonorée par des recrues d'esclaves, change les soldats en mercenaires. Le peuple qui gouvernait Rome, affaibli par la mort des hommes, par la perte des biens, par le changement des cultures, par la concurrence des esclaves, par le mélange des affranchis, par la contagion du luxe, par la corruption des mœurs, ne voulait plus et ne pouvait plus gouverner Rome; et l'armée, sa dernière force, se livrait et le livrait aux grands ambitieux, aux grands hommes et aux grands scélérats.

Ni les uns ni les autres ne manquèrent : la victoire et la conquête les avaient formés. On voyait déjà dans les grands la force et la volonté de tout accaparer et de tout usurper. Depuis Manlius, qui rançonna les petits princes d'Asie, la guerre et la paix étaient un brigandage contre les hommes et contre les dieux. « Athènes, Pergame, Cyzique, Milet, Chio, Samos, l'Asie entière, l'Achaïe, la Grèce, la Sicile, disait Cicéron, sont enfermées maintenant dans quelques villas de nos campagnes. » La terre et l'homme, pressurés, lâchaient leur ancienne et leur nouvelle richesse, et le flot d'or qui coulait sur Rome allait s'engloutir dans deux cents maisons. Les cités, pour subvenir aux exactions, engageaient leurs portiques, leurs murailles et leurs autels. Des hommes libres vendaient leurs enfants. Les richesses

immenses, accumulées par le vol, s'accroissaient par l'usure. L'intérêt ordinaire était si terrible, qu'un citoyen intègre pouvait sans se déshonorer demander 48 pour 100. La puissance venait avec l'argent; avec l'argent et la puissance le noble achetait ou usurpait les terres voisines. A son domaine d'Italie il ajoutait dix domaines en Sicile, en Afrique, en Épire, en Gaule, en Espagne; il y nourrissait des troupes d'esclaves, gladiateurs, pâtres farouches, pépinières de meurtriers et de soldats. Ses esclaves forgerons, maçons, charpentiers, artisans, barbiers, cuisiniers, fournissaient Rome; ses esclaves commerçants, navigateurs, transportaient à Rome les produits du monde; ses affranchis, ses clients, ses obligés, ses locataires, ses débiteurs, remplissaient les tribus. Des provinces, des rois, des peuples vivaient sous son patronage héréditaire, lui prodiguant les ambassadeurs, les lions et les esclaves, trop heureux de subsister à l'abri de son nom, agenouillés devant ses statues comme devant celles des dieux. Par ses gladiateurs, ses clients et son argent, il règne sur la place publique. Il s'attribue les charges, les honneurs, les gouvernements et les armées. S'il sait vaincre, s'il est politique, ses soldats deviendront son patrimoine, et marcheront à sa volonté contre la patrie. Que va-t-il faire de cette puissance énorme? Il a pris beaucoup, il veut prendre davantage. Il a conquis la Gaule ou l'Asie, il veut conquérir Rome. Il a tout osé contre les provinces, il osera tout contre ses concitoyens. Le plaisir de vaincre, d'abattre, de tenir dans sa main la vie et les biens des hommes, de commander, de fonder, de remplacer par sa

pensée et par sa volonté toutes les pensées et toutes les volontés des autres, s'accroît par la jouissance et par l'espérance, et le conquérant, comme l'avare, n'est jamais assouvi. Un patricien, bourreau méthodique, un plébéien massacreur brutal, un général heureux à demi honnête, un grand homme téméraire, un soldat d'avant-garde, un hypocrite patient, tour à tour dominèrent Rome et le monde. Le hasard établissait ou renversait les hommes; la nécessité amenait et ramenait l'empire. Les uns avaient perdu la force et la volonté d'être libres; les autres avaient gagné la force et la volonté d'être injustes. Le peuple était trop pauvre, trop dépendant, trop servile; les grands étaient trop riches, trop forts, trop audacieux. L'égalité s'était rompue et les mœurs s'étaient perdues; la chose publique avait trop peu de défenseurs et trop d'ennemis. Après cinquante années de batailles, de proscriptions et d'aventures, elle devint la chose privée d'un homme.

La décadence avait fait l'empire, la décadence le conserva. De temps en temps un empereur, parvenu éprouvé par la vie privée, gouverne avec un peu de modération et de sagesse; mais quels princes! et jusqu'à quelles créatures le gouvernement transmis va-t-il tomber! Un fou, puis un imbécile, puis un parricide, histrion et incendiaire : ainsi finissent les Césars. Un bourreau amateur de tortures : ainsi finissent les Flaviens. Un gladiateur poltron : ainsi finissent les Antonins. Que dire de l'empire mis à l'encan, des assassins militaires, des géants barbares, des fanatiques d'Asie, et de cette tourbe de brutes, de furieux et de monstres, que la monarchie romaine

lâcha pendant deux siècles sur le genre humain? Comment se fait-il que personne ne se lève, que nul peuple ne s'affranchisse, que nul gouvernement sensé ne rende un peu de dignité au cœur de l'homme et un peu de liberté au corps de l'homme; qu'insensiblement la pesante oppression devienne plus pesante; que la servilité croissante érige en dieux des misérables dignes de l'hôpital ou du bagne; que chacun voie sous l'avidité du fisc la terre s'épuiser, les hommes disparaître, l'empire se vider, et que personne ne s'efforce d'arracher le monde civilisé au gouvernement qui le détruit? — Les courages manquent, et les hommes commencent à manquer. La conquête, qui a consumé le peuple romain, a consumé les peuples conquis. Polybe déjà disait qu'il ne donnerait pas six mille talents de tout le Péloponèse. Selon Plutarque, il n'y avait pas trois mille hommes de guerre dans la Grèce entière. La moitié des villes y étaient ruinées. En Épire, en Étolie, en Acarnanie, on ne trouvait que des masures. L'Arcadie était remplie de troupeaux libres, comme les savanes inhabitées de l'Amérique. Pas un navire en Crète. « Qui veut voir des déserts, disait Sénèque, qu'il aille dans la Lucanie et le Brutium. » La Grande-Grèce, le Samnium, restaient vides. Le reste de l'Italie n'était que villas et solitudes. Depuis César jusqu'au principat d'Auguste, soixante-trois villes avaient été données aux vétérans, et l'on sait ce qu'entre leurs mains devenaient les villes. César déjà se plaignait « du terrible manque d'hommes. » Mais le cœur des nations était encore plus brisé que leurs forces. La conquête n'avait laissé en elles ni espérance, ni vo-

lonté, ni objet d'intérêt, ni source d'action. On vivait, et l'on ne s'occupait plus que de vivre. Il y avait encore des hommes, il n'y avait plus de peuples. Leurs dieux étaient dans le Panthéon de Rome, les statues de leurs dieux dans les villas de la Campanie. Leurs meilleurs citoyens, devenus esclaves, marchands ou citoyens romains, ne connaissaient plus leur patrie. Strabon trouva que les Bithyniens, les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, avaient perdu leur langue. Les prêtres d'Égypte n'entendaient plus leurs inscriptions ni leurs mystères. La Gaule, l'Espagne et l'Afrique, étaient latines. Nulle ombre de vie publique : la violente conquête et la savante administration romaine avaient changé les cités libres et les peuples indépendants en autant de fermes régulières où l'unique souci était d'obtenir une exemption d'impôt. Plus d'invention : la littérature, au bout d'un siècle, devient un amusement de rhéteurs et de sophistes; la philosophie, réduite à la pratique, est une exhortation à jouir ou à bien mourir; les artistes font des copies; les habiles ouvriers meurent et n'ont point d'élèves; l'industrie s'amoindrit; l'esclave s'abrutit; les curiales s'enfuient; le mariage devient rare. Dans cet affaissement de toutes les forces et de toutes les espérances terrestres, devant ce spectacle de l'injustice organisée, de la tyrannie invincible, de la décadence croissante, dans cette ruine de la religion, de la cité, de la famille, des arts, de la philosophie, des lettres, que reste-t-il à l'homme qui n'est point encore descendu dans l'abrutissement ou dans l'orgie? Le rêve. Il avait commencé dès les guerres d'Asie : les furieuses bacchanales avaient apporté à Rome le

panthéisme impur de l'Orient mystique et la vision frénétique de la grande Nature, qui demande pour offrandes la prostitution et le sang. Les vieilles religions se transformaient; les philosophies se corrompaient; la cabale s'accroissait. De désespoir et de dégoût on s'enfuyait dans le monde imaginaire. La vie réelle semblait un songe. L'univers, transfiguré par le délire, apparaissait comme une hiérarchie d'êtres surnaturels, émanations d'un principe obscur, d'autant plus grossières qu'elles s'en éloignaient davantage, et dont l'homme était la plus vile. La perfection était de mépriser cette terre; la félicité était de la quitter et de remonter l'échelle qui conduisait à l'unité suprême. De la Perse, de l'Inde, de l'Égypte, de la Syrie, arrivait un souffle mystique, et le vertige religieux, comme une contagion, gagnait les âmes. Des prophètes paraissaient en Judée. Simon le mage se disait Dieu le père, et promenait avec lui une femme, symbole de la pensée rachetée. Le magicien Dosithée se croyait le Messie. Apollonius de Tyane ressuscitait les morts. Les miracles se multipliaient, les sectes foisonnaient. Les débris des anciennes religions, le naturalisme sensuel, le mysticisme exalté, le panthéisme profond, les textes de la Bible, les évangiles apocryphes, les dogmes des philosophes, les interprétations symboliques, les rêveries astrologiques, se fondaient en doctrines incohérentes, abîme mouvant de disputes et d'extases, prodigieux chaos où fermentaient confondus le divin et l'humain, la matière et l'esprit, le surnaturel et la nature, parmi les ténèbres et les éclairs. Quiconque lit les dogmes des gnostiques, des valentiniens, des ophites, des ossénien,

des carpocratiens, respire l'odeur de la fièvre et se croit dans un hôpital, parmi des hallucinés qui contemplent leur pensée fourmillante et fixent sur le vide leurs yeux brillants. Dans ce tourbillon de fantômes, une pâle et touchante figure se dégage : l'homme opprimé et misérable aperçoit le visage du juste supplicié, qui loue la résignation, qui glorifie la souffrance, qui commande l'espérance, qui offre la pitié, et qui ouvre au pauvre, à l'esclave, à la femme, au condamné, le divin refuge de la bonté infinie et de l'éternel amour. Que César garde la terre : dure la monarchie, dure la servitude ; leur cœur comme leur pensée est ailleurs.

II

Ce portrait convient-il à la France? On en peut douter.

Ce qui fait durer un gouvernement, c'est l'impuissance des autres ; ce qui fit durer la monarchie à Rome, ce fut l'impuissance du peuple avili et mendiant, des provinces épuisées et meurtries ; ce qui éternisa la souveraineté d'une force et d'une volonté unique, ce fut la décadence de toutes les volontés et de toutes les forces. Y a-t-il encore en France des forces et des volontés ?

Depuis huit cents ans, nous voyons se développer chez nous cette classe moyenne dont la décadence abolit à Rome la liberté. Accrue par ses amis, par ses ennemis, par elle-même, elle est devenue la na-

tion. Sous l'effort du temps et sous le sien, le clergé s'est changé en un corps de fonctionnaires, la noblesse en un salon de gens bien mis, la royauté en un souvenir d'histoire. La Révolution lui a donné les terres des privilégiés. Les progrès inouïs du bien-être ont ajouté en soixante ans un tiers à son nombre. La connaissance et la domination de la nature ont multiplié sa richesse. Le revenu de l'État a quadruplé; la science et l'industrie nouvelles sont allées dans les plus lointains villages, nourrir, habiller, transporter, agiter les hommes. L'invention et l'activité croissantes ont remué et fécondé toutes les provinces du travail et de la pensée humaine, et l'espérance, autorisée par la réussite, a confirmé la prospérité du présent par les promesses de l'avenir.

C'est l'invention qui mesure la force morale. Pour chercher, pour découvrir, pour appliquer, il faut souhaiter avec passion. La décadence de l'invention attestait à Rome l'affaiblissement des courages; la fécondité de l'invention annonce chez nous l'énergie du ressort intérieur. Ce siècle, qui n'est pas achevé, a produit plus que ses aînés. La chimie naissante, la géologie ébauchée, sont tout d'un coup devenues adultes. La physique agrandie a défini et manié le plus mystérieux et le plus puissant des impondérables. Les sciences physiques ont fait jaillir des arts et des industries entières. Les sciences naturelles renouvelées ont reçu des lois philosophiques et se sont formées en système. L'histoire est née et a refondu les sciences morales. L'élan intérieur de l'invention originale s'est dirigé et accéléré sous l'élan extérieur de l'intervention étrangère. Nous commençons à

écouter le profond murmure qui roule jusqu'à nous, sorti d'Allemagne, retentissement lointain de l'étonnant laboratoire où toutes les pensées humaines éprouvées et reforgées reçoivent une nouvelle empreinte et un nouvel ordre de la plus grande philosophie qui ait vécu. Une littérature s'est déployée, aussi abondante en pensées, aussi riche en chefs-d'œuvre que les précédentes, appropriée par ses idées, comme par sa forme, à la classe et à la civilisation qui la produisaient. Plus grossière, plus hardie, moins asservie aux bienséances, plus universelle, elle a découvert et peint des classes de la société dédaignées, des scènes de l'histoire méprisées, des parties de l'âme inconnues, et a montré la démocratie introduite dans le goût comme dans l'État. Plus passionnée, plus douloureuse, plus avide de bonheur, plus sensible à la pitié, plus précipitée vers la rêverie et l'espérance, elle a témoigné des généreux désirs et des aspirations violentes qui, arrachant l'homme aux améliorations qu'il a conquises, le poussent sans relâche sur la route obscure de l'avenir.

La force véritable fait la fierté légitime, et avec le sentiment de son énergie on acquiert la conscience de son droit. Avec cette force et cette énergie, on avait perdu à Rome cette fierté et cette conscience; avec cette force et cette énergie, on a gardé en France cette conscience et cette fierté. La doctrine du droit divin a péri. Particuliers et gouvernements, chacun reconnaît aujourd'hui que l'unique propriétaire d'un peuple est lui-même, que la nation n'est pas faite pour le gouvernement, mais le gouverne-

ment pour la nation, que nulle autorité n'est légitime que par le consentement du public, que nulle autorité n'est stable que par l'appui de l'opinion, que si le peuple paye des impôts et fournit des soldats, c'est pour que ses intérêts soient défendus, pour que son bien-être soit augmenté, pour que sa volonté soit exécutée. La théorie, descendant dans la pratique, s'est prouvée par les événements, et depuis soixante ans fait l'histoire. Au-dessus de tous les gouvernements, à travers tous les gouvernements, a régné un seul roi, l'opinion publique. Ils ont été les instruments, elle a été la maîtresse; ils ont agi, elle a voulu. Si grande que fût leur puissance ou si ingénieux que fût leur mécanisme, leur puissance s'est affaissée et leur mécanisme s'est déconcerté lorsqu'elle s'est retirée d'eux. Elle les a employés tous et ne s'est attachée à aucun. Elle les prend comme ils viennent, tels que le hasard, la défaite, l'émeute, l'intrigue, la loi, l'illégalité les présentent; mais elle ne les garde que lorsqu'ils suivent sa pente. Quels qu'ils soient, elle les subit sans beaucoup de choix; quels qu'ils soient, elle les défait sans beaucoup de peine. Elle les rencontre comme des chars sur sa route; elle y monte, sauf à les quitter s'ils dévient; elle les quitte, sauf à les reprendre après qu'elle les a quittés.

Ce n'est donc point dans Rome qu'il faut chercher l'image de la France. Nous y trouvons la décadence, et nous trouvons ici la prospérité. Nous y voyons la monarchie absolue amenée et maintenue par la dépopulation, par la ruine de la classe moyenne, par l'avilissement du peuple, par l'abaissement de l'invention, par l'affaissement de l'intelligence, par le dé-

bordement du mysticisme, et nous voyons ici la population croissante, la classe moyenne étendue, le bien-être augmenté, la richesse multipliée, l'invention développée, la nation proclamée souveraine, et, à travers dix constitutions successives, exerçant sa souveraineté par l'ascendant de l'opinion. Là-bas, quelle que soit la révolution, le pouvoir retombe toujours aux mains d'un despote; ici, quelle que soit la révolution, le pouvoir ressent toujours la pression du peuple. Là-bas, à travers tous les accidents, la force des choses intronisait une volonté privée; ici, à travers toutes les aventures, elle intronise la volonté publique. Là-bas, un empereur disait à son fils : « Payez bien les soldats, et moquez-vous du reste. » Ici, dans les moments décisifs, les soldats, par leur appui ou par leur immobilité, soutiennent le public ou le laissent faire, et dernièrement, au milieu de la guerre, un homme à la tête de huit cent mille hommes disait : « C'est l'opinion seule qui peut décider la victoire et faire la paix. »

III

Ce qui a donné le gouvernement en Angleterre à une aristocratie libérale, ce sont des circonstances politiques et des dispositions morales qui ne se sont rencontrées nulle part ailleurs.

Au XIe siècle, l'aristocratie implantée par la conquête se trouva unie par la communauté d'intérêts, par l'habitude d'agir en commun, par la nécessité de

résister au peuple conquis, par la régularité de son organisation nouvelle, et fit un corps [1]. Ici, comme en France, elle lutta contre le roi; mais en France elle n'était qu'une multitude dispersée qui tomba homme par homme ; ici elle formait une armée compacte, où chaque soldat fut défendu par tous les soldats. En France, le roi était faible, et, pour se fortifier, se présenta comme protecteur du peuple; ici le roi était fort; et, pour lui résister, les barons se présentèrent comme les protecteurs de la nation. Sous Henri Ier, sous Étienne, sous Henri II, sous Jean sans Terre, sous Henri III, sous Édouard Ier, ils réclamèrent et stipulèrent en corps pour eux et pour le public. Par leur union et leur popularité, ils obtinrent des chartes, ils arrachèrent des garanties, ils fondèrent le Parlement, ils conquirent pour eux et pour la nation des institutions libérales, une part dans l'autorité et le gouvernement représentatif. A la fin du XIIIe siècle, cette œuvre était achevée : « C'est la coutume du royaume d'Angleterre, disait au pape un archevêque de Cantorbéry, que dans toutes les affaires relatives à l'état de ce royaume on prenne l'avis de tous ceux qui y sont intéressés. »

Ce n'est pas assez pour une aristocratie qui veut durer d'être unie et d'être utile; il faut encore qu'elle se mêle au peuple pour éviter l'envie, et qu'elle se recrute dans le peuple pour éviter l'appauvrissement. Les chevaliers députés des comtés siégeaient dès le XIVe siècle avec les bourgeois députés des villes. Tandis qu'en France les simples nobles, votant avec

1. M. Guizot, *Essai sur l'origine du système représentatif en Angleterre.*

les grands seigneurs, laissaient sans lien le tiers état et l'aristocratie, ici les simples nobles, votant avec les bourgeois, unissaient l'aristocratie et le tiers état. En même temps que les deux pouvoirs s'alliaient l'un à l'autre, les deux classes se fondaient l'une dans l'autre [1]. Des membres de l'aristocratie rentraient dans le peuple; des membres du peuple entraient dans l'aristocratie. Le riche bourgeois pouvait devenir chevalier; le petit-fils d'un pair cédait la préséance au chevalier fait la veille. Le gentilhomme pouvait devenir pair; le fils d'un pair n'était qu'un simple gentilhomme. Des filles de duc épousaient des membres de la Chambre des communes; plusieurs membres de la Chambre des communes étaient aussi nobles que les plus nobles pairs. « D'une part, il y avait des Bohuns, des Mowbrays, des De Vère, des parents des Plantagenêts sans autre titre que celui d'*esquire*, sans autres priviléges que ceux d'un boutiquier ou d'un fermier; » de l'autre part, un marchand de Lincoln anobli, député de son comté, pouvait siéger au Parlement entre des gentilshommes cousins du roi, et voir son fils, titré par le roi, assis à Westminster entre le duc de Norfolk et le duc de Clarence. Le grand seigneur ne méprisait point une classe où ses enfants devaient descendre; le *yeoman* ne haïssait pas une classe où ses enfants pouvaient monter.

Par ce recrutement incessant et par ce constant mélange, la haute aristocratie, en se faisant des amis, se préparait des successeurs. Elle imprimait dans le peuple des habitudes orgueilleuses, l'esprit d'indé-

1. M. Macaulay, tome Ier, page 37.

pendance, l'amour des institutions libérales, le besoin de contrôler le gouvernement et de prendre part aux affaires. Elle formait une nation aristocratique capable de la remplacer, de défendre les droits acquis et de reconquérir au besoin la liberté. A la fin du xve siècle, la guerre des Deux Roses, le progrès de la civilisation et l'abolition du droit de maintenance renversèrent les mœurs féodales et la renversèrent; on crut que sa place était vide; elle ne l'était pas. Les Tudors semblèrent absolus; leur despotisme eut des bornes. Ils menèrent et ramenèrent d'une religion à l'autre la nation incertaine entre deux religions; ils décapitèrent les grands seigneurs devenus courtisans; ils humilièrent le Parlement privé de sa tête. Mais quand Henri VIII, sans le consentement de ce Parlement, voulut taxer ses sujets au sixième de leurs biens, il ne trouva que des révoltés et point de soldats : il plia sous le mécontentement public, quoique obstiné et téméraire; il révoqua ses commissions, pardonna à tous les rebelles, et s'excusa publiquement d'avoir violé la loi. Quand Élisabeth, si impérieuse, si populaire après quarante-trois ans de règne et de succès, voulut multiplier les monopoles, elle vit se redresser contre elle la Chambre irritée appuyée sur la nation menaçante, et retira la loi en remerciant la nation de son zèle et la Chambre de ses avertissements. Cent vingt ans de paix avaient enrichi, éclairé, multiplié la classe moyenne; la force lui était venue; la volonté lui venait avec la force, et déjà l'on pouvait prévoir qu'elle livrerait aux Stuarts la bataille que les grands barons avaient livrée aux Plantagenêts.

Les circonstances qui en Angleterre ont fondé le gouvernement libre ne sont donc pas ordinaires; elles sont spéciales. Elles ne se sont donc pas rencontrées dans toute nation; elles ne se sont réunies que pour cette nation. C'est la conquête qui, établissant un corps d'aristocratie et un roi puissant, a institué une aristocratie démocratique capable de résistance, et préparé une nation aristocratique capable de liberté. C'est la conquête qui par ses suites prochaines forma la ligue des barons qui obtinrent la grande Charte. C'est la conquête qui par ses suites lointaines forma le peuple de bourgeois hardis et de gentilshommes de campagne qui prirent la tête de Stratford et tirèrent l'épée contre le roi Charles. C'est la conquête qui, à huit cents ans de distance, maintint les institutions et les habitudes par lesquelles dure aujourd'hui la liberté.

Je n'en veux pour témoin que M. de Montalembert lui-même.

Les coutumes qu'il expose et qu'il admire en grand seigneur, en homme de cœur et en homme de parti, sont des héritages. Elles sont toutes spéciales dans le présent, parce qu'elles étaient toutes spéciales dans le passé. Elles sont toutes des effets et des soutiens de l'esprit aristocratique conservé dans la haute classe, implanté dans la nation. Telle est cette liberté de tester, cet usage des substitutions et ce droit d'aînesse appliqué aux terres, qui fonde l'orgueil de race, les traditions de famille, l'influence locale, et donne la force, l'indépendance, la fierté et l'autorité. Telles sont ces magistratures libres et gratuites, qui mettent aux mains des gentilshommes terriens

le commandement de la milice, l'administration, la justice, les fonctions municipales, et toute cette foule d'emplois que le gouvernement central exerce chez nous par ses préfets, sa police, ses ingénieurs et ses magistrats. Telle est cette popularité de la haute noblesse qui ouvre ses rangs aux gloires nouvelles, de la petite noblesse qui ouvre ses rangs aux nouveaux propriétaires terriens, de la noblesse entière qui laisse retomber ses fils cadets parmi les simples citoyens, administre le pays, et mène les réformes. Si le bourgeois, au lieu de haïr la noblesse, cherche à devenir noble; si la loi, au lieu d'empêcher le renouvellement de l'aristocratie, le favorise; si la noblesse, au lieu de repousser la classe moyenne, se recrute chez elle; si le gouvernement municipal appartient non au pouvoir du centre, mais à l'aristocratie du lieu; si l'aristocratie est populaire et puissante, c'est que l'aristocratie a toujours été populaire et puissante. Si la nation considère les nobles comme ses chefs et ses représentants, c'est qu'elle les a toujours considérés comme ses représentants et ses chefs. L'Angleterre d'aujourd'hui continue l'Angleterre d'autrefois. Il a fallu le hasard unique d'une conquête systématique et d'une royauté menaçante pour donner à l'aristocratie l'unité avec la force, et pour la contraindre à se donner l'appui de la reconnaissance et de l'opinion.

Ce n'était pas assez, pour maintenir le gouvernement libre, de circonstances politiques particulières; il fallait encore des dispositions morales particulières. Quoi qu'en dise M. de Montalembert, elles se sont rencontrées en Angleterre. Les événements y

ont aidé le caractère national; mais le caractère national a mis à profit les événements.

La faculté qui conquiert et maintient les droits politiques est la volonté énergique et persistante. Dès l'origine, on en trouve ici les sources. Pour jaillir, elle exige une âme passionnée : car on ne veut que ce que l'on désire, et une résolution durable n'est qu'une passion fixée. Elle exige une âme repliée sur elle-même : car pour surmonter les difficultés et résister à la peine, il faut être absorbé par les idées et sentir en soi comme ressort un motif moral. Elle exige une âme solitaire et capable d'inventer ses convictions : car on ne veut obstinément que ce qu'on s'est persuadé soi-même à soi-même, et les seules résolutions solides sont celles qu'on tire de son propre fonds. A travers la littérature anglaise, vous découvrez à tous les âges cet homme passionné, concentré, intérieur. Vous apercevez cette passion dans la fougue lyrique et dans la sombre exaltation des poésies primitives, dans le style enflammé et dans le délire tragique de la Renaissance, dans le fanatisme visionnaire de la Réforme, dans la sensibilité bizarre ou amère des romans du dernier siècle, dans la fièvre de sympathie douloureuse ou de désespoir incurable qui a inspiré et désolé la littérature de celui-ci. Vous apercevez cette faculté de regarder en soi-même dans la peinture des émotions morales qui remplit la poésie saxonne, dans la profonde composition des caractères dramatiques et dans la science du cœur des écrivains de la Renaissance, dans le développement de l'homme spirituel et dans le culte de la révélation intérieure qui éta-

blirent le protestantisme, dans les romans psychologiques, dans l'analyse lyrique des sentiments intimes, par-dessus tout dans l'impuissance des arts du dessin et dans l'éternelle tristesse qui, depuis Cœdmon jusqu'à Byron, a étendu un voile noir sur tous leurs écrits. Vous apercevez cette originalité solitaire dans les monologues continus et dans la concentration farouche de leur poésie barbare, dans la surabondance de l'invention et de l'inspiration personnelle au temps de la Renaissance, dans l'avénement de la religion qui consacre la foi indépendante et l'appel à soi-même, dans la peinture des singularités individuelles, dans le haut relief des caractères excentriques, dans la description répétée de la dignité froide, de la réserve hautaine et de l'orgueil silencieux. Cette force de désirs, cet attachement aux choses invisibles, cette personnalité concentrée, étaient les matériaux d'une volonté puissante et tenace. L'homme ainsi construit pouvait s'éprendre d'un intérêt moral et le poursuivre avec persévérance. Il s'est épris de celui que lui offraient les circonstances, et il a persévéré dans son effort. La protection d'une aristocratie populaire lui montrait des droits politiques à instituer et à défendre : il les a institués et défendus. L'éducation a aidé la nature : la longueur de la lutte a accru sa vigueur, et l'habitude de l'action lui a donné l'art d'agir. Sous l'effort de ces inclinations innées et de ces habitudes acquises, un caractère s'est formé, le plus énergique, le plus opiniâtre, le mieux armé pour la résistance, muni de toutes les facultés pratiques, pénétré du plus absolu et du plus indomptable orgueil. Ces facultés pratiques, manifestées par l'im-

puissance métaphysique, par l'amour des faits, des chiffres et de l'utile, par le grand développement du commerce et de l'industrie, le rendent capable de gouverner et d'être gouverné. Elles lui inspirent l'aversion de la politique spéculative, le goût de l'expérience, le sentiment du possible, le respect de l'antiquité, le culte de la loi, bref toutes les habitudes qui peuvent contenir et diriger l'essor de la liberté imprudente. Cet orgueil manifesté par la morgue solitaire, par l'empire de soi, par la morale rigide, le révolte contre toute loi qu'il n'a pas consentie et contre toute autorité qu'il n'a pas faite. Il lui inspire la persuasion que les affaires publiques sont ses affaires privées, la résolution d'y prendre part, l'attachement à son droit, la volonté de le conserver contre tous les empiétements, par tous les sacrifices, bref, toutes les habitudes qui peuvent protéger et maintenir la liberté attaquée. C'est ainsi qu'elle dure, préservée des égarements, défendue contre les dangers, avec l'orgueil pour ressort, avec le sens pratique pour guide. Elle n'est point l'effet d'un accident que le hasard puisse envoyer aux autres ni d'une institution que l'imitation puisse importer chez les autres, ni d'une vertu qu'un effort de volonté puisse engendrer dans les autres, mais d'antiques et puissantes circonstances, qui pendant huit cents ans ont agi sur toute la race, et d'une forme de cerveau originelle dont l'hérédité et peut-être l'alimentation [1] ont augmenté la force. L'histoire et la physiologie sont ses créatrices. Pour la détruire, il faudrait effacer le

1. La viande et l'ale.

passé et refondre le type ; et la volonté qui fermente en ce moment dans une de ces têtes est le contre-coup d'un mouvement spécial imprimé par la race primitive et transmis par vingt-cinq générations de volontés.

IV

Ni ce naturel ni ces circonstances ne se sont rencontrés en France. Il s'en est rencontré d'autres aussi spéciales et tout opposées.

Pendant sept cents ans de suite on y voit tomber tous les pouvoirs qui peuvent instituer la résistance politique, et on y voit s'agrandir le pouvoir central. Tandis que les barons d'Angleterre, soldats d'une même armée, réunis par l'hostilité des vaincus, luttaient et duraient en corps, les barons de France, établis au hasard par les accidents de l'anarchie carlovingienne, rivaux ou ennemis les uns des autres, succombaient tour à tour ou ne se liguaient que pour se séparer. La lente fondation du royaume fut la soumission de vingt petits États isolés par un petit État. Le grand baron de l'Ile-de-France, bon politique, paré d'un beau titre, appuyé sur le souvenir de Charlemagne, conquit par les armes ou acquit par des mariages les quatre parties de la Gaule, et fit la France. Quand il est mineur ou qu'il se trouve faible, les seigneurs s'allient contre lui ; mais chacun d'eux ne songeant qu'à soi, au premier accident ils se dispersent. Révoltés contre Louis IX,

ils se trouvent embarrassés par une sortie des Parisiens, se séparent et tombent sur l'un d'eux, qu'ils jugent infidèle. Soutenus par le puissant duc de Bourgogne, ils forment la ligue du *bien public*, puis deux ou trois autres ; avec de l'argent et des concessions, Louis XI les désunit, puis les abat. Soulevés sous Anne de Beaujeu, une négociation et un combat leur font poser les armes. Relevés par l'anarchie du XVIe siècle, ils sont achetés un à un par Henri IV, le duc de Guise moyennant quatre cent mille écus, Mayenne par un gouvernement, un autre pour des abbayes, celui-ci pour une pension, celui-là pour un titre. Quatre fois ils prennent les armes sous Marie de Médicis; plus tard ils complotent contre Richelieu, et font la Fronde; avec des écus, avec des piques de vanité, avec des aumônes de titres, on a toujours raison de leurs serments et de leurs menaces. Braves, spirituels, prodigues, hommes de tournois, hommes d'avant-garde, hommes de salons, qu'importe ? Je ne vois là que de petits rois vaincus tour à tour, puis des courtisans qui, à l'occasion, pressurent leur maître. Le propre d'une aristocratie est d'agir ensemble et d'avoir pour but l'indépendance et l'empire. Ils agissent isolés et désunis, et n'ont pour but que la gloriole et l'argent.

Les barons d'Angleterre doublaient par leur popularité leur puissance ; ceux-ci doublent leur impuissance par leur impopularité. Au dehors, ils sont toujours alliés avec les ennemis de la nation, avec l'empereur Othon à Bouvines, avec Henri III d'Angleterre pendant la minorité de Louis IX. Les ducs de Bourgogne, chefs de la noblesse, furent les amis des

Anglais et faillirent perdre le royaume. Charles le Téméraire reniait son titre de Français, se disait Portugais, traitait pour démembrer la France. A la fin du XVIe siècle, ils furent les soudoyés de Philippe II, et manquèrent de lui soumettre leur pays. Pendant les deux règnes suivants, ils ont sans cesse la main dans les coffres de l'Espagne. Il ne se fait pas un complot qui n'ait son centre ou sa succursale à Madrid. Condé finit par devenir général du roi d'Espagne, comme plus tard les émigrés devinrent officiers des souverains étrangers. Au dedans, ils n'ont de pouvoir que pour ruiner le peuple et piller le Trésor. Ils sont les ennemis de la civilisation, du bon ordre, de la paix publique. Toutes les blessures qu'ils reçoivent sont des bienfaits pour le pays. Empiéter sur leur juridiction, c'est prévenir les guerres privées, arrêter le vol armé, imposer la justice, diminuer l'oppression, alléger la misère. C'est par leur défaite que les rois deviennent populaires. Quand Louis le Gros prend un château, c'est un repaire qu'il détruit. Sa vie se passe à « réprimer l'audace des grands qui déchirent l'État par des guerres sans fin, désolent les pauvres, abattent les églises, et celle des brigands séditieux ennemis des voyageurs et des faibles[1]. » S'ils se révoltent sous Charles VII, c'est contre une réforme utile, l'établissement d'une armée pacifique; s'ils forment sous Louis XI la ligue du *bien public*, ils ne s'attachent dans le traité qu'à « butiner le royaume[2], » et ne disent pas un mot du bien public. S'ils refusent de

1. Suger. — 2. Commines.

reconnaître Henri IV, c'est pour jouir de l'anarchie; s'ils consentent à le reconnaître, c'est pour se faire inscrire au livre des pensions; s'il complotent sous Louis XIII, c'est « pour se bien faire valoir[1]. » S'ils obéissent sous Louis XIV, c'est pour obtenir des confiscations, des assignations, des survivances. Ils étaient jadis les ennemis de l'ordre public, ils sont maintenant les ennemis de la caisse publique. Au temps féodal, ils exploitaient les grands chemins par l'épée; aux temps modernes, ils exploitent le Trésor par des courbettes[2]. Ils gardent jusqu'au bout le naturel qu'ils ont reçu de leur origine. Leur situation primitive a fait leur caractère définitif. Petits despotes épars, ils n'ont songé qu'à conserver les injustes honneurs et les injustes profits du despotisme; faibles et nuisibles d'abord, ils sont restés faibles et nuisibles; dispersés et impopulaires, égoïstes contre leurs égaux, égoïstes contre leurs inférieurs, ils n'ont point trouvé de force en eux-mêmes ni d'appui dans la nation.

Cette nation en trouvera-t-elle en elle-même? Le tiers état n'avait ni la volonté ni la force d'instituer contre le roi des libertés publiques. Tandis qu'en Angleterre il avait les barons pour protecteurs contre le roi, il avait ici le roi pour protecteur contre les barons. Là-bas il favorisait les empiétements des seigneurs; ici il se réjouissait des empiétements du prince. Là-bas il était fortifié par l'orgueil de tant de *franklins* saxons que la conquête avait fait des-

1. Sully.
2. Il y a partout de belles exceptions; il y en a eu même sous Louis XV. D'ailleurs le *chevalier* est tout français.

cendre dans ses rangs, et de tant de chevaliers normands que le dédoublement du Parlement avait assis sur ses bancs; ici, réduit à lui-même, privé par la chute successive des communes de l'esprit indépendant qu'il eût pu tirer d'elles, composé de bourgeois timides qui avaient reçu du roi le bienfait de la paix et les priviléges municipaux, divisé par l'antique hostilité des provinces, il pliait dans les assemblées, rebuté du clergé et de la noblesse qui votaient à part, ne songeant qu'à alléger ses impôts et à complaire au prince. Celui-ci, d'ailleurs, y pourvoyait par ses prévôts en dirigeant les élections. Ordinairement les convocations sont des cérémonies que le roi emploie contre un grand vassal ou contre un étranger en manière de manifeste et pour se donner l'apparence de l'assentiment public. Quand l'embarras du gouvernement ou l'excès de la misère leur met le pouvoir aux mains, ils entrent en discorde et ne sont point soutenus par le public. S'ils nomment pour gouverner, en 1353, un conseil de trente-six hommes, « les nobles et les prélats, qui commençaient à se tanner de leur entreprise et ordonnance[1], » refusent de payer l'impôt qu'ils ont voté. En 1484, « l'argent nous désunit, dit l'historien de l'assemblée. Il nous rendit presque ennemis les uns des autres, chacun luttant pour sa province et cherchant à lui faire supporter la moindre part d'impôt. » En 1614, les trois ordres sont en désaccord, et la noblesse, indignée de ce que le tiers état ait osé se dire son frère cadet, va se plaindre au roi, et le prie

1. Froissard.

de déclarer que la différence des bourgeois aux gentilshommes est celle de valets à maîtres. Étranges assemblées souveraines dont le caractère est d'obéir, de se disputer et de n'être point obéies! Le public se soucie peu qu'on les respecte; quand les rois, par une usurpation énorme, rendent perpétuelle la taille votée pour un an, il réclame à peine. Le tiers état, comme la noblesse, garde l'empreinte de ses origines. Dispersée, sans appui, tyrannique, elle ne pouvait gouverner et voulait jouir. Divisé, sans appui, pacifique, il ne pouvait gouverner et voulait vivre tranquille[1]. L'une eut les honneurs et les grâces, l'autre la paix et l'ordre, et l'une et l'autre laissèrent prendre le gouvernement au roi.

Le caractère national poussait le courant des faits dans le même sens que les situations primitives, et les circonstances extérieures avaient pour aide les inclinations innées. Dès l'origine, le génie indépendant, passionné, concentré, qui assura chez nos voisins la liberté politique, nous a manqué. La langue et la littérature, à peine naissantes, annoncent ici, dès le XIe siècle, une race légère et sociable. Ce caractère ne prend point les choses à

1. Fortescue, légiste du XVe siècle, et peu poli, écrivait : « C'est la lâcheté et le manque de cœur et de courage qui empêche les Français de se soulever. — En effet, il y a plus d'hommes pendus en un an en Angleterre pour meurtre et vol à main armée qu'il n'y en a de pendus en France pour la même cause en sept ans. — Quelques-uns ont dit qu'il serait bon pour le roi que les communes d'Angleterre fussent pauvres comme sont les communes de France, car elles ne se révolteraient pas comme elles font souvent; ce que les communes de France ne font pas et ne peuvent faire, n'ayant ni arme offensive, ni armure, ni bien pour en acheter. »

cœur, d'un désir ardent et persistant, avec une réflexion intense; il les effleure et court à d'autres. On aperçoit dès l'abord ce manque d'attention passionnée et profonde dans la clarté des longues épopées prosaïques, dans l'abondance des poëmes didactiques et des froides allégories, dans la popularité des fabliaux malins, dans la modération éternelle du style, dans la perfection subite de la prose. On l'aperçoit aux deux grands siècles dans le développement de la raison oratoire et de l'art d'écrire, dans la nullité de l'ode, dans la tranquillité de la tragédie, dans l'excellence classique de l'exposition, de la dissertation et du récit, dans la vivacité piquante du style moqueur. On l'aperçoit à tous les âges dans le goût du tempéré et de l'agréable, dans l'aversion pour le violent et le sérieux, dans la domination de la raison et de la gaieté. Ce caractère n'est pas propre à l'invention solitaire des opinions personnelles et des actions indépendantes; il est trop bien fourni des facultés qu'emploie la société pour n'être pas sociable; il est trop sociable pour ne pas agir et penser d'après autrui. Vous apercevez ces facultés dans l'habileté involontaire des premiers conteurs, comme dans l'art calculé des derniers maîtres, dans les *soties* comme dans la comédie, dans les *moralités* comme dans la tragédie, dans les vers de Rutebeuf comme dans la prose de Voltaire, dans l'épopée de Turold comme dans l'analyse de Condillac. Expliquer, raconter, prouver, causer, toutes ces actions aboutissent à un auditoire; c'est pourquoi toutes ces actions se font aisément et bien dans notre pays. Vous y découvrez à tous les âges

le don d'être clair et d'être agréable, l'art de se faire entendre et de se faire écouter. Cette légèreté empêche de vouloir fortement; cette sociabilité empêche de vouloir par soi-même. L'une affaiblit l'énergie des volontés, l'autre ôte aux volontés l'initiative. L'homme ainsi doué ne sait ni ouvrir la résistance, ni persévérer dans la résistance. Il change facilement de conviction et reçoit facilement sa conviction des autres. Il est disposé sinon à servir, du moins à obéir. Il accepte volontiers sinon la tyrannie, du moins la discipline. Quoiqu'il aime la moquerie, il est resté catholique. Quoiqu'il ait horreur de l'ennui, il a vénéré la régularité littéraire. Un peuple ainsi composé ressemble à un troupeau de beaux chevaux dociles et sauvages[1]. Ils ne vont qu'ensemble et sur les pas d'un chef.

Ainsi soutenu par les événements généraux et par les inclinations publiques, le pouvoir central s'est fondé et s'est accru. Tous les progrès de la nation l'ont développé. Au XIVe siècle, la soumission des petits tyrans féodaux, l'achèvement du royaume et la naissance de la paix intérieure ont rendu les Valois tout-puissants. Au XVe siècle, l'expulsion des Anglais et la ruine de la grande féodalité donnent au roi une taille perpétuelle, une armée permanente et la souveraineté sans contrôle. Au XVIe siècle, l'expulsion des Espagnols, la pacification du pays, le développement soudain de la prospérité publique amè-

1. Les animaux sociables (chevaux, chiens, moutons) suivent toujours un conducteur. D'où il arrive qu'ils peuvent devenir soumis et domestiques. (Flourens, *De l'instinct et de l'intelligence.*)

nent la monarchie absolue. La civilisation générale et l'autorité centrale, comme les deux chevaux d'un char, ont toujours marché de front. Et cet étrange mouvement ne s'est point arrêté. Les révolutions libérales ont augmenté la souveraineté du centre et la docilité des extrémités. Sous Louis XIV, les États des provinces, les coutumes et les priviléges des villes, des corporations, des chapitres, les Parlements, les débris de l'antique indépendance provinciale[1], ralentissaient, modifiaient, gênaient l'action du roi. Dijon était un centre. On voit par les lettres du président Des Brosses qu'il y a cent ans à peine un chef-lieu de province était une capitale, que ses dignités suffisaient aux ambitions, qu'on trouvait naturel d'y borner sa carrière et d'y enfermer sa vie, qu'on osait y penser, et qu'on ne recevait pas de Paris des opinions toutes faites. La Révolution et l'Empire ont supprimé ces libertés et ces entraves. Au lieu des cités et des provinces, on a fait des communes collections d'habitants, et des départements collections de communes. Dorénavant, pour percer une porte ou couper un arbre, il fallut une permission d'en haut. Le gouvernement roula sur toutes les volontés comme sur une route unie, traîné par un attelage innombrable et régulier de fonctionnaires. Paris devint l'atelier unique chargé de la fabrication de toutes les pensées et de tous les ordres. Une révolution s'y fait, tout le monde l'accepte; une dynastie en est chassée, elle est chassée de la France. Qui tient la tête a le corps. L'idée d'obéir vient à tout le monde; l'idée de résister

1. M. Alexandre Thomas, *Une Province sous Louis XIV*.

ne vient à personne. Lorsqu'un hasard imprévu jeta dix hommes à l'hôtel de ville, chacun se rangea sous leurs ordres; quels que fussent les chefs, peu importait, il fallait des chefs; sinon, il semblait que tout allait se dissoudre. La machine est si vaste, si compliquée, si profondément introduite dans toutes les parties de la vie et de la fortune des citoyens, que les citoyens croient périr lorsqu'ils cessent d'apercevoir le machiniste debout auprès du premier rouage. Ils sont si habitués à voir le mouvement venir d'en haut, qu'ils n'osent toucher eux-mêmes aux pièces dont ils sont proches. Envoyez-nous des préfets, des magistrats, des professeurs, des commissaires, des ingénieurs, des percepteurs, des vérificateurs et surtout des gendarmes. Nous les appelons comme les Juifs demandaient la manne. Notre plus grande peur est de sentir que le gouvernement défaille; notre premier besoin est d'être gouvernés.

Mais les événements historiques et les qualités morales qui semblent avoir détruit en nous l'esprit d'indépendance l'ont rétabli sous une autre forme. Ils l'ont ôté à l'individu, ils l'ont donné à la masse. Ils ont accablé les citoyens sous le pouvoir central; ils ont soumis le pouvoir central au public.

Ce qui a développé ce pouvoir, ce sont ses bienfaits; c'est pourquoi sa propre augmentation lui a préparé un maître, la classe moyenne accrue sous sa main, incessamment recrutée par le peuple, enrichie, éclairée, enhardie. Des hommes intelligents que n'énerve point la misère peuvent se laisser gouverner, ils ne se laissent point opprimer; ils peuvent manquer d'indépendance, ils ne manquent point

d'égoïsme; ils supporteront d'être taxés sans leur contentement, ils ne supporteront pas d'être ruinés par les taxes; ils sont peut-être incapables de se révolter chacun dans sa commune, ils sont très-capables d'être mécontents tous ensemble, et il n'est point de force qu'un tel mécontentement ne fît plier.

D'autre part, le caractère national, qui fournissait des armes au pouvoir central, en fournissait contre lui. S'il n'avait pas la force de concentration passionnée et la puissance de réflexion solitaire qui donnent l'indépendance durable et la volonté personnelle, il avait la puissance d'analyse, et l'analyse[1] est hardie, philosophique, destructive; elle consiste à décomposer les idées en elles-mêmes sans tenir compte de l'expérience; elle impose le goût de ce qui est raisonnable et non de ce qui est pratique; elle sacrifie volontiers les faits aux déductions. Armée de la moquerie, elle dissout aisément tout ce qu'elle touche, et elle touche d'abord aux gouvernements qu'elle subit. Les attaques qu'au moyen âge elle entassa centre le clergé sont innombrables, et Jean de Meung expliquait déjà comment à l'origine le peuple avait fait un roi en élisant « un grand vilain, le plus osseux, le plus corsu » qui fût dans la bande. Après l'âge d'enfance et de malices naïves vient l'âge de virilité et de théories raisonnées. On considéra l'homme abstrait, le gouvernement en soi, la société en général; on fit des systèmes philosophiques très-bien déduits et parfaitement ordonnés sur les droits

1. Entendue au sens de Condillac.

de l'homme et sur le contrat social. On s'éprit de cette théorie philosophique, et on prétendit l'appliquer telle quelle, non-seulement à soi, mais aux voisins et à tous les peuples. Rien de plus curieux que les discours des clubs et des assemblées de la fin du siècle, discours de politiques spéculatifs qui ont la dialectique de Rousseau pour expérience, qui croient qu'un gouvernement s'établit comme un raisonnement, et pensent comme Sieyès qu'avec une jolie combinaison d'institutions ingénieuses on fonde une Constitution éternelle. D'autres plus prudents, plus instruits, aussi proches du vrai qu'on peut l'être, apercevant en Angleterre un gouvernement tempéré qui durait, l'importèrent en France et le crurent définitif, oubliant que des institutions légales ne sont pas une constitution sociale, que la liberté durable est fondée par un caractère et des mœurs, non par une loi et un vote; bref, que l'âme d'un Français n'est point l'âme d'un Anglais. D'autres, et les plus audacieux de tous, examinèrent bientôt la propriété en soi, l'association en général, la valeur abstraite, déclarèrent qu'ils avaient découvert la vraie nature de la justice et du bonheur, et demandèrent qu'à l'instant même on refondît la société de fond en comble pour mettre en pratique les théorèmes trouvés. Toujours, sous le règne « des faits accomplis, » une théorie quelconque a saisi l'imagination publique. Privés de l'habitude d'agir et munis de l'habitude de raisonner, nous nous éprenons de politique spéculative, et nous voulons régler les choses d'après de pures conceptions. Armés de l'analyse et accoutumés à tirer d'un principe ses

conséquences, nous découvrons aisément en quoi les faits présents choquent la raison philosophique, et nous sommes très-enclins à les mettre à bas. Nous regardons rarement le passé, le possible, le praticable; nous considérons assidûment le beau, le bien, le juste en soi; nous aimons mieux ce qui est conséquent que ce qui est applicable; nous apercevons plus volontiers ce qui doit être que ce qui peut être; nous ne songeons pas à faire un gouvernement pour le Français que nous sommes, mais pour l'homme abstrait qui est en nous. Comme d'ailleurs nous avons le mépris facile, la moquerie prompte et la main leste, les actions suivent les pensées, et au bout d'un instant nous sommes au bord d'une révolution.

Au bout d'un instant nous sommes au fond d'une révolution. Car le pouvoir central, en ôtant tout ce qui lui faisait obstacle, a ôté tout ce qui lui donnait appui. Le nivellement des classes et des provinces, en préparant l'obéissance simultanée et facile, a préparé la défection simultanée et facile. On se soumettait à lui sans difficulté; sans difficulté on se soumet à son successeur. Les fonctionnaires, étant dociles, sont dociles envers tout le monde. L'armée, étant nationale et recrutée incessamment dans le public, suit à quelques pas en arrière la marche de l'opinion publique. Au bout de quelque temps, la chance a tourné. L'assentiment universel qui semblait rendre le gouvernement invincible s'est retiré. Il reste seul avec ses employés et ses soldats. Insensiblement employés et soldats s'attiédissent; dorénavant un combat dans la rue suffit pour l'abattre. On voit s'établir une force ou une théorie qui se croit éternelle; nous

vivons à son abri, un peu lassés, assez tranquilles, et très-dociles, en attendant l'accès d'impatience ou d'enthousiasme prochain.

C'est ainsi que la force des situations primitives et l'ascendant des inclinations innées ont accru à l'excès chez nous la puissance du gouvernement central et la fragilité du gouvernement central, l'esprit de révolution et l'esprit d'obéissance. Il n'est presque aucun parti qui ne maudisse l'un ou l'autre, et qui ne songe à arracher l'un ou l'autre, croyant au premier aspect que, pour extirper la plante détestée, il suffira de remuer un pied de terre. La vérité est qu'elle plonge par ses racines entre-croisées et infinies jusqu'au fond du sol et jusqu'aux extrémités du champ où elle croît, attachée aux plus anciens et aux plus vastes événements de notre histoire, aux plus intimes et aux plus puissants de nos penchants et de nos facultés. Si nous obéissons volontiers, c'est que la division et l'impopularité de l'aristocratie, l'isolement, la timidité, l'humble condition de la bourgeoisie, les bienfaits du pouvoir central, le manque de volonté solitaire et personnelle, ont pendant sept cents ans effacé les libertés publiques, aboli les habitudes de résistance individuelle ou locale, fortifié le gouvernement général et central. Si nous faisons aisément des révolutions, c'est que le progrès continu de la classe moyenne, le nivellement universel, l'abolition de toutes les forces subordonnées, la puissance destructive de l'analyse, la confiance aux théories politiques, le goût de la logique pure, ont donné autorité à la philosophie politique, et ont laissé le gouvernement sans défense contre les accidents de

la rue qui viennent aider la souveraineté de l'opinion. Il en est ici comme en Angleterre. L'histoire et la nature ont travaillé de tout leur effort à établir la constitution des deux pays : ici la souveraineté du pouvoir central tempérée par l'ascendant de l'opinion et la menace de la révolution prochaine; là-bas le gouvernement d'une aristocratie recrutée, continuée et appuyée par la nation. Ici, comme là-bas, vous trouveriez dans la littérature, dans la morale, dans la philosophie, dans les arts, dans la conversation, dans les goûts, dans les moindres détails et dans les moindres habitudes de la vie, dans le costume, dans les gestes, les traces des causes qui instituent chez les uns et chez les autres des formes de société et de gouvernement différentes; vous songeriez alors que la grandeur et le nombre des effets mesurent la puissance des causes; que supprimer une cause, c'est supprimer ses effets; que, pour abattre les obstacles qui empêchent chez nous l'avénement d'une aristocratie comme celle d'Angleterre, il faudrait renverser cette prodigieuse légion de différences, et par conséquent refondre le Français jusque dans les plus minutieux détails de ses inclinations et de sa vie; vous concluriez contre M. de Montalembert, comme contre M. Troplong, que si nous pouvons observer les autres peuples comme des objets d'étude et de science, si nous devons les admirer comme des modèles de prospérité et de puissance, nous ne pouvons importer chez nous leur histoire ou leur caractère, ni chercher notre gouvernement ailleurs que dans notre nature et dans notre passé.

Placé sur ce terrain, on a plus de chance de bien voir et plus de plaisir à voir. Chaque nation apparaît comme une grande expérience instituée par la nature. Chaque pays est un creuset où des substances distinctes en proportions différentes sont jetées dans des conditions spéciales. Ces substances sont les tempéraments et les caractères. Ces conditions sont les climats et la situation originelle des classes. Le mélange fermente d'après des lois fixes, insensiblement, pendant des siècles, et aboutit ici à des matières stables, là-bas à des composés qui font explosion. On aime à apercevoir le sourd travail qui fait bouillonner lentement et incessamment ces gigantesques masses. On se pénètre des incalculables forces qui broient ou éparpillent ou soudent ensemble la multitude des particules vivantes asservies à leur effort. On sent le progrès régulier qui, par une série comptée de transformations prévues, les amène à l'état définitif et marqué. On jouit par sympathie de la toute-puissance de la nature, et l'on sourit en voyant la chimiste éternelle, par une mince altération des proportions, des conditions ou des substances, imposer des révolutions, fabriquer des destinées, instituer la grandeur ou la décadence, et fixer d'avance à chaque peuple les œuvres qu'il doit faire et les misères qu'il doit porter. C'est un noble spectacle que celui du laboratoire infini, étendu dans le temps et dans l'espace, où tant de vases divers, les uns éteints et remplis de cendres stériles, les autres agissants et rougis de flammes fécondes, manifestent la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois immortelles. Confinés dans un coin de l'espace et de la

durée, éphémères, abrégés demain peut-être par le contre-coup d'une explosion ou par le hasard d'un mélange, nous pouvons cependant découvrir plusieurs de ces lois et concevoir l'ensemble de cette vie. Cela vaut la peine de vivre; la fortune et la nature nous ont bien traités.

Avril 1857.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE. — De la méthode.

M. MACAULAY.

I. Ses opinions. — La philosophie et la critique en Angleterre. — La religion et le libéralisme en Angleterre. — II. Son talent. — Son goût pour les preuves et pour les développements. — Sa véhémence, sa rudesse, sa plaisanterie, sa poésie. — III. Son œuvre. — Universalité, unité, intérêt de son histoire. — Un orateur anglais.

FLÉCHIER.

I. Les mœurs de château. — Les seigneurs et les paysans. — Les seigneurs entre eux. — II. Les mœurs de cour. — Restes de dureté et de licence. — Sécurité et goût pour le plaisir. — La galanterie, la politesse et la période.

CHARLES DICKENS.

I. L'écrivain. — Un peintre anglais. — Rapports de la poésie et de la folie. — Goût des choses petites et laides. — Passion maladive. — Comique violent et douloureux. — II. Le public anglais. — Obligation d'être moral. — Dickens, Georges Sand et Balzac. — Caricatures. — Manque d'unité. — Originalité. — III. Les personnages. — L'hypocrite. — L'homme pratique. — L'orgueilleux. — L'enfant. — L'homme du peuple. — Opposition, en Angleterre, de la société et de la nature.

M. GUIZOT.

I. Le curieux et l'artiste. — II. Le politique et le philosophe.

THACKERAY.

I. Le satirique. — Morale et dissertations. — La moquerie en France et en Angleterre. — La réflexion et ses suites. — L'ironie grave. — La caricature sérieuse. — La misanthropie. — L'esprit égalitaire. — Portraits du roi, du grand seigneur de cour, du gentilhomme de campagne, du bourgeois gentilhomme. — II. L'artiste. — Altération de l'art par la satire. — Banalité, fausseté et pédanterie. — Valérie Marneffe et Rébecca Sharp. — Henri Esmond. — La littérature est une définition de l'homme. — Quelle est cette définition.

Digitized by Google

LES JEUNES GENS DE PLATON.

L'éducation et l'origine de la philosophie en Grèce. — I. Les adolescents. — Leur naïveté et leur bonté. — La naissance des idées générales. — Leur enthousiasme et leur hardiesse d'esprit. — La logique est innée en Grèce. — Opposition d'Homère et de la Bible. — Qu'il faut inventer sa pensée pour penser. — II. Les jeunes gens. — Une discussion à Athènes. — Alcibiade. — Beauté du naturel grec. — Dangers de la démocratie grecque. — La race, l'oisiveté, la gymnastique. — Conformité de la sculpture et des lettres.

SAINT-SIMON.

I. Le siècle. — Illusion produite par la peinture et la poésie. — Brutalité, orgies, bassesse. — L'antichambre et les courtisans. — Le roi père de famille. — Les rivalités de rang. — Le cérémonial. — II. L'homme. — Son père et son éducation. — Le grand seigneur et le rigoriste. — L'ambitieux et l'homme d'esprit. — Emportements et chimères. — Trop d'idées nuisent au politique. — Que tout concourait à le faire historien. — III. L'écrivain. — Il voit les objets absents. — Sa fougue et ses excès. — Sa passion et sa force. — Que le style vrai consiste à chiffrer ses sensations.

MADAME DE LA FAYETTE.

Un salon au XVIIe siècle. — Les présentations. — Le style noble. — Le style mesuré. — Simplicité d'une littérature naissante. — Que la délicatesse est un effet du rang. — De l'amour. — Que chaque siècle a sa beauté et n'a que sa beauté.

M. MICHELET.

I. L'inspiration — Le bien, le mal. — II. La sympathie. — Le bien, le mal. — III. Philosophie de la sympathie. — Art et grammaire de la sympathie. — La critique est l'histoire naturelle de l'âme.

M. TROPLONG ET M. DE MONTALEMBERT.

L'histoire d'à-propos et l'histoire vraie. — I. La civilisation et le gouvernement à Rome et en France. — II. La race, la société et le gouvernement en France et en Angleterre.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS.

Volumes à 3 francs 50 centimes.

Balzac (H. de). Théâtre. 1 vol.
Barrau. Révolution française. 1 vol.
Bayard. Théâtre. 12 vol.
Bailly (de). Le chevalier d'Aï. 1 vol.
— Poésies. 1 vol.
Brizeux. Histoires poétiques. 1 vol.
Busquet. Poème des heures. 1 vol.
Byron. Œuvres complètes, trad. de Laroche. 4 vol.
Caro (E.). Études morales. 1 vol.
Carrel (Arm.). Œuvres littéraires. 1 vol.
Castellane (de). Souvenirs de la vie militaire. 1 v.
Dante. La Divine comédie, trad. par Fiorentino. 1 vol.
Enault (L.). La Terre-Sainte. 1 vol.
— Constantinople et la Turquie. 1 vol.
— Le Norvége. 1 vol.
Eyma (Xavier). Femmes du Nouveau-Monde. 1 vol
— Les Deux Amériques. 1 vol.
— Les Peaux rouges 1 vol.
Figuier. L'Alchimie et les Alchimistes. 1 vol.
— L'Année scientifique 1re année (1856). 1 vol.
— — — 2e année (1857). 1 vol.
Gérard de Nerval. Les Illuminés. 1 vol.
— Le Rêve et la Vie. 1 vol.
Grossot. Œuvres. Édition illustrée. 1 vol.
Homère. L'Iliade et l'Odyssée, trad. de Giguet. 1 vol.
Houssaye (A.). Poésies complètes. 1 vol.
— Philosophes et comédiennes. 1 vol
— Le Violon de Franjolé. 1 vol.
— Histoire du quarante et unième fauteuil. 1 vol.
— Voyages humoristiques. 1 vol.
Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 1 vol.
— Théâtre. 2 vol.
— Han d'Islande. 1 vol.
— Les Orientales, les Voix intérieures; les Rayons et les Ombres. 1 vol.
— Odes et Ballades; les Feuilles d'Automne, les Chants du crépuscule. 1 vol.
— Les Contemplations. 2 vol.
— Bug Jargal, le Dernier jour d'un condamné. 1 vol.
— Le Rhin. 2 vol.
Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol.
Lamartine (A. de). Œuvres. 8 vol.
— Méditations poétiques 2 vol.
— Harmonies poétiques. 1 vol.
— Recueillements poétiques. 1 vol.
Lamartine (A. de). Jocelyn 1 vol.
— Le Chute d'un ange. 1 vol
— Voyage en Orient 2 vol.
— Histoire de la Restauration. 8 vol.
Lanoye (F. de). Le Niger. 1 vol
Libert. Histoire de la Chevalerie. 1 vol.
Limayrac (Paulin). Coups de plume sincères. 1 vol.
Lucien. Œuvres complètes. 2 vol.
Mermier. Un été au bord de la Baltique. 1 vol.
— Lettres sur le Nord. 1 vol.
Mercier. Tableau de Paris. 1 vol.
Méry. Mélodies poétiques. 1 vol.
Michelet. L'Oiseau. 1 vol.
— L'Insecte. 1 vol.
Montaigne. Essais. 1 vol.
Montfort (Cap.). Voyage en Chine. 1 vol.
Mornand. La Vie des eaux. 1 vol.
Mortemart-Boisse (Bse de). La Vie élégante. 1 v.
Nodier (Ch.). Histoire du roi de Bohême. 1 vol
Orsay (comtesse d'). L'Ombre du bonheur. 1 vol.
Ossian. Poèmes gaéliques. 1 vol.
Petin. Études sur les tragiques grecs 4 vol.
Perrens (F. T.). Jérôme Savonarole. 1 vol.
— Deux ans de révolution en Italie. 1 vol.
Pfeiffer (Mme). Voyage d'une femme autour du monde. 1 vol.
— Mon second voyage autour du monde. 1 vol.
Saintine (X.-B.). Picciola. 1 vol.
— Seul!
Scudo. Critique et littérature musicales. 2 vol.
— Le Chevalier Sarti, roman musical. 1 vol.
Simon (Jules). Le Devoir. 1 vol.
— La Religion naturelle 1 vol.
— La Liberté de conscience. 1 vol.
Soltykoff. Voyage dans l'Inde et en Perse. 1 vol
Taine (H.). Voyage aux Pyrénées. 1 vol. illustré.
— Essai sur Tite Live 1 vol.
— Les Philosophes français du XIXe siècle. 1 vol.
Töpffer (Rod.). Le Presbytère. 1 vol.
— Nouvelles genevoises. 1 vol.
— Rosa et Gertrude. 1 vol.
— Menus propos. 1 vol.
Troplong. Influence du christianisme. 1 vol.
Zeller. Épisodes dramatiques de l'histoire d'Allemagne. 1 vol.

Volumes à 2 francs.

Ainsworth. Abigail. 1 vol.
Ancelot. Whitehall. 1 vol.
Balzac. Œuvres complètes. 1 vol.
Bulwer. Mémoires de Pisistrate Caxton. 2 vol.
Cervantès. Don Quichotte, trad. Viardot 2 vol.
— Nouvelles. 1 vol.
Corneille. (P.). Œuvres complètes 5 vol.
Cummins (Miss). L'Allumeur de réverbères. 1 vol.
Currer Bell. Jane Eyre. 1 vol.
Dickens (Ch.). Bleak-House. 2 vol.
— Contes de Noël. 1 vol.
— Dombey et fils. 2 vol.
— Le Magasin d'antiquités. 2 vol.
— Nicolas Nickleby. 2 vol.
— Les Temps difficiles. 1 vol
— Le petite Dorit. 3 vol.
Freytag (G.). Doit et avoir. 2 vol.
Fullerton (Lady). L'Oiseau du bon Dieu. 1 vol.
Gaskell (Mme). Marie Barton. 1 vol.
— Ruth 1 vol.
Gerstäcker. Les Pirates du Mississipi. 1 vol.
Hauff (W.). Nouvelles. 1 vol
Hildreth. L'Esclave blanc. 1 vol.
La Fontaine. Œuvres complètes. 2 vol.
Ludwig (Otto). Entre ciel et terre. 1 vol.
Molière. Œuvres complètes. 2 vol.
Montesquieu. Œuvres complètes. 2 vol.
Müggé (Th.). Afrique. 1 vol.
Pascal. Œuvres complètes. 2 vol.
Racine. Œuvres complètes. 2 vol.
Rousseau (J. J.). Œuvres complètes. 8 vol.
Saint François de Sales. Œuvres. 2 vol.
Saint-Simon. Mémoires complets. 12 vol.
Smith (J. F.). Dick Tarleton. 2 vol.
Stephens (Mrs Ann S.). Opulence et Misère 1 vol.
Stowe (Mrs Beecher). L'Oncle Tom. 1 vol.
Swift. Voyages de Gulliver. 1 vol.
Thackeray. Henry Esmond. 1 vol.
— Barry Lindon. 1 vol.
— La Foire aux vanités 1 vol
— Le Livre des Snobs. 1 vol.
Zaccone. Le Langage des fleurs, avec 18 gravures coloriées. 1 vol
Zschokke (H.). Contes suisses. 1 vol.

Typographie de Ch. Lahure, rue de Vaugirard, 9.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06711 4614

NOV 1 1 1989

Digitized by Google